This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LEYPOLDT & HOLT'S SERIES
OF STANDARD
EDUCATIONAL WORKS.

FRENCH.

☞ *The prices are for cloth lettered, unless otherwise expressed.*

Æsop's Fables, in French. With a Dictionary, 18mo..... $ 75

Bibliothèque d'Instruction Recréative.

A Collection of the best works in French Fictitious Literature, [illegible] Schools, and published in handsome 12mos.

PRESENTED TO
THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
By Left in Library, 1873.
Appropriated 1877 18

(2) **Souvestre. Philosophe sous les Toits**.....

Boncoeur. Instructeur de l'Enfance. 12mo..... 75

Borel. Cours de Themes. 12mo 75

Borel. Grammaire Française..... 1 75

Bourcicault. London Assurance. A Comedy. With Notes for translation into French. 8vo. Paper..... 50

Cottin. Elisabeth et Claire d'Albe. 18mo. Bds..... 60

Corson (Mme.) Soirées Litteraires. With Notes. 16mo..... 75

College Series of Modern French Plays. With English Notes by Prof. Bôcher. 12mo. Paper. La Joie Fait Peur, 30c.; La Bataille des Dames, 40c.; La Maison de Penarvan, 40c.; La Poudre aux Yeux, 40c.; Les Petits Oiseaux, 40c.; Mademoiselle de la Seiglière, 40c.; Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre, 40c.; Les Doigts de Fée, 40c.

The foregoing in 2 volumes, 4 Plays in each. 12mo. Cloth. Volume [illegible] Volume II. $1 75; Jean Baudry, 40c.

Mod[illegible]

Le [illegible] Femmes qui Pleurent, 25c.;

Les [illegible] 25c.; La Niaisede St. Flour,

840.58
L 68
1870

25c.; Trois Proverbes, 30c.; Valerie, 30c.; Le Collier de Perles, 30c. The three last named have vocabularies.

French Plays for Children. With Vocabularies. 12mo. Paper. La Vieille Cousine; Les Ricochets 25c; Le Testament de Madame Patural; La Demoiselle de St. Cyr, 25c.; La Petite Maman; Le Bracelet, 25c.; La Lotterie de Francfort; Jeune Savante, 25c.

Student's Collection of Classic French Plays. 12mo. Paper.

Corneille. Le Cid. With notes by Prof. E. S. Joynes	$ 50
Delille. Condensed French Instruction. 18mo	60
Fisher. Easy French Reading. With Vocabulary. 16mo	1 00
Fleury. Histoire de France, 12mo	1.50
— **Ancient History.** Translated by S. M. Lane, with notes, for translation into French. 12mo	90
Gasc. Translator, (English into French)	1.25
Gengembre. French Instructor. 12mo	1.25
Gengembre. French Reader. 8vo	1.50
Gibert. Introductory French Manual. 12mo	1.00
James and Mole French-English Dictionary. 8vo. Hf. roan	2.25
Maistre, X. de Œuvres Competes	1.50
Maistre, X. de. Voyage autour de ma Chambre. 12mo. Paper	50
New Year's Day. (With Vocab.) For Translation into French. 18mo. Paper	25
Musset. Un Caprice. Comedie. 12mo. Paper	30
Otto. French Conversation Grammar. 12mo. Roan	1.75
French Reader to the above. By F. Bôcher	
Key to Otto's French Grammar. 12mo. Paper	75
Parlez-vous Francais? or, Do You Speak French? 16mo. Bds	60
Racine. Œuvres Choisies, (Berenice, Bajazet, Mithridate, Iphigenie, Phedre, Esther, Athalie.) 18mo. Bds	1.00

L. PYLODET'S FRENCH SERIES.

Beginning French. 16mo. Boards	60
Beginner's French Reader. A Companion to "Beginning French." With illustrations. 16mo. Bds	60
Beginner's Second French Reader	
— **Third French Reader**	
Couttes de Rosee. Petit Trésor poétique des Jeunes Personnes. 18mo	75
La Litterature Française Classique. 12mo	1.75
La Litterature Française Contemporaine. 12mo	1.50
Mere L'Oie. Poésies, Chansons et Rondes Enfantines. Avec Illustrations. 8vo. Fancy Boards	50

Riodu. Lucie. French and English Conversations. 12mo	75
Sadler. Translating English into French. With Notes and Vocabulary. 12mo	1.25
French-English Dictionary. By Smith and Nugent. 18mo	1.50
St. Pierre. Paul et Virginie, et La Chaumière Indienne. 18mo. Boards	50
Witcomb and Bellenger's Guide to French Conversation. 18mo	75

☞ *See continuation of this Catalogue at the end of this book.*

12991

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE.

RECUEIL EN PROSE ET EN VERS DE MORCEAUX EMPRUNTÉS AUX ÉCRIVAINS LES PLUS RENOMMÉS DU XIXe SIÈCLE.

AVEC

DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES,

TIRÉES DES OUVRAGES DE

P. POITEVIN, M. ROCHE, L. GRANGIER, G. VAPEREAU ETC., ETC.

PAR L. PYLODET.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE

NEW YORK
LEYPOLDT & HOLT
F. W. CHRISTERN
BOSTON: S. R. URBINO
1870

Entered, according to act of Congress, in the year 1867, by
LEYPOLDT & HOLT,
in the Clerk's Office of the District Court of the United States for the Southern District of New York.

Imprimerie de Asher Hall, 24 Church St., New York.

PRÉFACE.

Il existe de très-nombreux recueils de morceaux choisis de prose et de vers empruntés aux écrivains des deux derniers siècles ; ces recueils reproduisent invariablement les mêmes morceaux et conséquemment les noms des mêmes auteurs et des mêmes ouvrages. L'élève qui a lu un de ces recueils, les connaît tous, et il lui est difficile de sortir du cercle dans lequel par prudence ou par système on a cru devoir le renfermer.

Que l'on donne aux études littéraires classiques pour point de départ et pour principal objet les grandes œuvres des poëtes et des prosateurs du dix-septième et du dix-huitième siècle, nous le comprenons très-bien ; ces œuvres-là sont pour les élèves un lait substantiel et nourricier qui ne peut que rendre leur esprit robuste et sain ; mais l'esprit, comme le corps, se fatigue à la longue d'un même aliment, et il faut selon les âges modifier la nourriture afin d'exciter l'appétit.

Les meilleurs élèves en sortant des lycées ont presque tous le *style vieux;* ils ne pensent pas assurément comme Fénelon, Massillon, Fléchier et Buffon; mais ils ont dans la mémoire la forme habituelle de leur style, l'ordinaire arrangement de leurs phrases, l'enchaînement, le nombre

4-16-30.EHW

et l'harmonie de leurs périodes, et ils reproduisent à leur insu une classique imitation de ces écrivains qui probablement, s'ils vivaient aujourd'hui, écriraient eux-mêmes d'un tout autre style et donneraient à leurs œuvres plus de variété de mouvement et de couleur...

Mettre, entre les mains de ceux qui étudient, un livre qui résume pour eux tout le travail littéraire du dix-neuvième siècle et leur montre ce que, par suite de modifications insensibles mais cependant profondes, est devenue aujourd'hui la langue du grand siècle, c'est leur rendre un véritable service et leur faciliter un travail que beaucoup d'entre eux ne feraient pas sans doute faute des éléments nécessaires et indispensables.

De la familiarité établie entre les élèves et la plupart des écrivains modernes, leurs contemporains, il résultera pour tous l'habitude de *parler et d'écrire la langue de leur siècle et de leur temps*, dans sa forme la plus correcte et la plus pure ; et, pour ceux qui sont doués d'une véritable aptitude littéraire, l'avantage, par suite de la comparaison faite entre ces styles si divers, de se faire un style à eux, lequel en empruntant les qualités de tous les autres ne reproduira la manière d'aucun et aura son caractère et sa physionomie propres. (*Extrait de la Préface du Cours pratique de Littérature française* par M. P. Poitevin.

LITTERATURE CONTEMPORAINE.

JOSEPH DE MAISTRE.

1753—1821.

JOSEPH DE MAISTRE, né à Chambéry, fut ambassadeur de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, puis ministre d'État et régent de la grande chancellerie. Ses principaux ouvrages sont des *Considérations sur la Révolution française;* le livre *Du Pape*, et les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ou entretiens sur toutes les questions philosophiques qui agitent le monde. Ce dernier ouvrage, plein de pensées élevées et écrit de verve, est le chef-d'œuvre de l'auteur. C'est M. de Maistre qui, dans le *Bacon*, a donné du beau cette définition qu'on croirait emprunté à Platon : "Le beau, dans tous les genres imaginables, est ce qui plaît à la vertu éclairée.'

Les *Lettres et Opuscules* de M. de Maistre, publication récente, nous le font voir sous un jour nouveau. Si les *Opuscules* sont à peine dignes de lui, les *Lettres* ajouteront à la gloire de son nom. C'est là que l'esprit le plus absolu de notre siècle se montre le plus tendre des pères, et que le plus dogmatique des écrivains est un de nos plus aimables épistolaires.

Lettre à Mlle. Constance de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 1808.

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité?* Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas, et que je n'ai jamais dite. Les femmes *ne sont nullement condamnées à la médiocrité;* elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin.* Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie ; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais

aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est de s'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poëtes de dire

> Le donne son venute in eccelenza
> Di ciascun arte ove hanno posto cura.

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : "Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme?" je n'aurais pas manqué de lui répondre : "Sans doute, madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins." Si elle m'avait dit: "Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton?" je lui aurais répondu tout aussi sincèrement: "Rien du tout, ma divine beauté! Prenez le télescope: les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets." Voilà comment on parle aux femmes en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte.

Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants. Au reste, ma chère Constance, il ne faut rien exagérer: je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'Ama-

zones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place; et donneraient le fouet aux Amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme *femme;* mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe.* Je t'aime presque autant que *Biribi,* qui a cependant une réputation ordinaire à Saint-Pétersbourg.

ANDRIEUX.

(1759—1833.)

François-Guillaume-Jean-Stanislas ANDRIEUX, naquit à Strasbourg. *Les Etourdis, Anaximandre, le Manteau,* comédies écrites d'un style élégant et facile, et quelques contes en vers inspirés par une aimable et douce philosophie, sont les principaux titres littéraires de cet écrivain. (Son joli conte du *Meunier de Sans-Souci* demeurera toujours son chef-d'œuvre.) A la création de l'Institut (1797), il fut admis comme membre de la classe de littérature, et élu en 1829 secrétaire perpétuel de l'Académie française. Nommé professeur de littérature au collége de France en 1814, il occupa cette chaire jusqu'à sa mort. Ses leçons, qui n'étaient que de spirituelles causeries, très-agréables à entendre, n'ont été ni recueillies ni publiées; mais elles ne s'effaceront jamais de la mémoire de ses nombreux auditeurs.

Un trait de Louis XII.

Je vais, ami lecteur, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis douze, ici vous conter une histoire ;
De ce *Père du peuple* on chérit la mémoire :
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.

Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une excellence,
De battre un laboureur avait eu l'insolence.
Il mande le coupable ; et, sans rien témoigner,
Dans son palais un jour le retient à dîner.
Par un ordre secret que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne ; il ne peut concevoir ce mystère.
Le roi passe et lui dit : "Vous a-t-on fait grand'chère ?
— "On m'a bien servi, Sire, un superbe festin ;
"Mais je n'ai point dîné : pour vivre, il faut du pain.

— "Allez, répond Louis avec un front sévère,
"Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire :
"Puisqu'il vous faut, monsieur, du pain pour vous nourrir,
"Songez à bien traiter ceux qui le font venir."

XAVIER DE MAISTRE.

(1764—1852.)

Xavier de Maistre, frère du précédent, se réfugia en Russie au plus fort de la tourmente révolutionnaire ; il y prit du service et s'éleva au grade de général dans le corps d'état-major. Les lettres, les sciences et les beaux-arts furent les plus douces occupations de sa vie ; prosateur spirituel et élégant, poëte aimable et gracieux, paysagiste distingué, physicien et chimiste savant et habile, il ne pouvait manquer de devenir célèbre ; cependant ce n'est ni à ses tableaux, ni à ses études sur la formation des trombes de mer, ni à son travail sur les couleurs qu'il doit sa renommée ; mais à son *Voyage autour de ma chambre*, au *Lépreux de la vallée d'Aoste*, et au *Prisonnier du Caucase*, œuvres charmantes qui ne se distinguent pas moins par le charme du style que par la délicatesse des sentiments.

La Jeune Sibérienne.

Elle marchait un soir le long des maisons d'un village, pour chercher un logement, lorsqu'un paysan, qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité, la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte, et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil : elles avaient un air si étrange, que Prascovie éprouvait une certaine crainte, et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairée que par des esquilles de sapin enflammées, plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle

voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence:

"D'où venez-vous?" lui demanda la vieille.

— Je viens d'Ichim, et je vais à Saint-Pétersbourg.

— Oh! oh! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage?

— Il ne me reste que quatre-vingts copecs en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens! s'écria la vieille; oui, tu mens! On ne se met pas en route, pour aller si loin, avec si peu d'argent!" La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. "De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre-vingts copecs, disait-elle. C'est probable, vraiment! La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et, dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle où elle devait passer la nuit, laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. "Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils; elle a sûrement des assignations. — J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac; c'est là où est l'argent." C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer. "Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les deux misérables, on ne se doute même pas qu'elle soit dans le village." Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout-à-coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle

n'avait point d'argent; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière. On examina le sac du passe-port, on lui fit ouvrir les mains; enfin le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante, et plus encore la crainte de la voir se renouveler, la tinrent longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au stchi,[1] dont elle lui servit une bonne portion: pendant ce temps, le mari soulevait une trappe du plancher, sous lequel était le seau de kvas,[2] et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt, et voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse, mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remercîments, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de la maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même, en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts copecs qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Les hôtes en avaient ajouté quarante.

---

1 Soupe russe faite avec des choux aigres et la viande salée.
2 Petite bière faite avec de la farine de seigle.

M. J. CHÉNIER.

(1761—1811.)

Marie-Joseph CHÉNIER, débuta à l'âge de vingt-deux ans au théâtre par la tragédie de *Charles IX*, dont le succès fut immense et que suivirent *Anne de Boulen*, *Henri VIII*, la *Mort de Calas*, *Caïus-Gracchus*, *Timoléon* et *Fénelon*. Ses autres tragédies sont *Nathan le sage*, imité de Lessing, *Œdipe roi* et *Œdipe à Colonne*, traductions de Sophocle. Presque tous les genres de poésie exercèrent tour à tour le talent de Chénier. Des *poésies lyriques* pleines de verve et d'élévation ; des *Epîtres*, dont l'une, l'*Epître sur la Calomnie*, doit être citée comme l'un des plus beaux monuments de la poésie française, des *imitations d'Ossian*, des *Satires* le classent immédiatement après les grands écrivains qui ont fait la gloire du XVIIe siècle. Comme poëte dramatique, il mérite d'occuper, avec Crébillon, la première place après Corneille, Racine et Voltaire.— Chénier ne fut pas moins distingué comme prosateur : on lui doit le *Tableau de la littérature française depuis* 1789, qui mérite à juste titre la renommée dont il jouit.

Mort d'Anne de Boulen.

Sire, chargé par vous d'un ordre de clémence,
Je courais à la mort enlever l'innocence,
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus.
Vos malheureux sujets à grands flots répandus
Dans la place où leur reine, indignement traînée,
Devait sur l'échafaud finir sa destinée :
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et d'espoir enivré,
En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,
Je m'écrie : "Arrêtez ! sauvez, sauvez la reine ;
Grâce, pardon : je viens, je parle au nom du roi."
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence ;
J'interroge : on se tait. Je frémis, je m'avance :
Je lis dans tous les yeux ; je ne vois que des pleurs :
Un deuil universel remplissait tous les cœurs.
J'étais glacé de crainte ; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule :
J'arrive au lieu fatal, j'appelle. Il n'est plus temps.
O reine, j'aperçois vos restes palpitants !
J'ai vu son sang, j'ai vu cette tête sacrée
D'un corps inanimé maintenant séparée.
Ses yeux, environnés des ombres de la mort,
Semblaient vers ce séjour se tourner sans effort ;
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfants, vieillards, regardaient en tremblant

Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche,
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
Mille voix condamnaient les juges homicides.
J'ai vu des citoyens baisant ses mains livides,
Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquer dans le ciel, asile des vertus.
Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
Chacun tenait sur elle un différent langage,
Mais tous la bénissaient ; tous, avec des sanglots,
De ses derniers discours répétaient quelques mots.
Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du roi, de vous, madame, et surtout de sa fille.
A ses tristes sujets elle a fait ses adieux,
Et son âme innocente a monté vers les cieux.

(*Anne de Boulen.*)

LEGOUVÉ:

(1764—1812.)

Gabriel-Marie-Jean-Baptiste Legouvé, né à Paris, s'adonna tout entier aux lettres. Ses tragédies, *la Mort d'Abel, Epicharis et Néron*, et *la Mort de Henri IV*, eurent du succès. Il publia d'autres poëmes : *la Sépulture, les Souvenirs, la Mélancolie, le Mérite des femmes.* Ce dernier, dans lequel il se propose de

Célébrer des humains la plus belle moitié,

est une peinture gracieuse des charmes, des vertus, du dévouement des femmes. C'est le plus connu de ses ouvrages. On a dit qu'en combattant pour les Grâces, il avait eu l'avantage d'en être souvent inspiré.

La Tendresse maternelle.

Avec notre existence
De la femme pour nous le dévouement commence.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie ;
Et comme des aiglons, qui cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,

Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras,
Dans leur débile effort, aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois :
"Ma mère" est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor, dès qu'il s'essaie à lire ;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence ;
Leur dureté punit sa moindre négligence.
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments ?
Quel appui cherche-t-il contre les châtiments ?
Sa mère ! elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance,
Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.

(*Mérite des Femmes.*)

Madame de Staël.

(1766—1817.)

Madame la baronne DE STAEL (Anne-Louise-Germaine Necker), née à Paris le 22 avril 1766, morte le 14 juillet 1817, et fille de Necker, ministre des finances sous Louis XVI, est une des plus illustres renommées de cette époque. Le XIXe siècle l'a placée à côté de Chateaubriand, et la considère comme le premier apôtre des nouvelles doctrines littéraires et philosophiques. Elle épousa à l'âge de vingt ans le baron Staël-Holstein, ambassadeur de Suède. Quand la révolution éclata, elle fit des vœux pour le triomphe de sa cause ; mais, admiratrice passionnée de son père, elle sacrifia à ses affections privées son enthousiasme pour la liberté, quand elle vit décroitre et tomber la popularité de Necker. Du reste ses théories politiques ne s'accordaient pas avec les désordres et les excès de la révolution. Son caractère enthousiaste devait la mettre au nombre des admirateurs de Napoléon ; mais comme il avait cruellement blessé sa vanité de femme, elle devint son ennemie. Exilée de France à la suite de la lutte qui s'engagea entre eux, elle retrouva une patrie en Allemagne, au milieu des savants, des philosophes et des poëtes de ce pays. La mort subite de son père la ramena à Coppet d'où elle repartit en 1804 pour visiter l'Italie. Ce ciel nouveau et son amour pour les beaux-arts lui inspirèrent *Corinne* (1807), célèbre roman plein de charmes et d'intérêt, comme son séjour en Allemagne lui avait inspiré son beau

livre sur l'*Allemagne* (1813). Ce dernier ouvrage, le plus important de tous, a puissamment contribué à faire naître en France une ère nouvelle pour les arts, la littérature et la philosophie.

Parmi ses autres ouvrages on remarque *Delphine* (1802), roman inférieur, sous tous les rapports, à Corinne ; *Considérations sur les principaux événements de la révolution française* (1814) ; *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), etc.

Le style de madame de Staël, qui réunit l'élégance et la force, est en rapport avec l'énergie des pensées et l'enthousiasme qui les caractérise très-souvent.

Influence de l'Enthousiasme sur le Bonheur.

Il est temps de parler de bonheur ! j'ai écarté ce mot avec un soin extrême, parce que depuis près d'un siècle surtout on l'a placé dans des plaisirs si grossiers, dans une vie si égoïste, dans des calculs si rétrécis, que l'image même en est profanée. Mais on peut le dire cependant avec confiance, l'enthousiasme est de tous les sentiments celui qui donne le plus de bonheur, le seul qui en donne véritablement, le seul qui sache nous faire supporter la destinée humaine, dans toutes les situations où le sort peut nous placer.

C'est en vain qu'on veut se réduire aux jouissances matérielles, l'âme revient de toutes parts ; l'orgueil, l'ambition, l'amour-propre, tout cela c'est encore de l'âme, quoiqu'un souffle empoisonné s'y mêle. Quelle misérable existence cependant que celle de tant d'hommes en ruse avec eux-mêmes presque autant qu'avec les autres, et repoussant les mouvements généreux qui renaissent dans leur cœur, comme une maladie de l'imagination que le grand air doit dissiper ! Quelle pauvre existence aussi, que celle de beaucoup d'autres qui se contentent de ne pas faire du mal, et traitent de folie la source d'où dérivent les belles actions et les grandes pensées ! Ils se renferment par vanité dans une médiocrité tenace, qu'ils auraient pu rendre accessible aux lumières du dehors ; ils se condamnent à cette médiocrité d'idées, à cette froideur de sentiments qui laisse passer les jours sans en tirer ni fruits, ni progrès, ni souvenirs; et si le temps ne sillonnait pas leurs traits, quelles traces auraient-ils gardées de son passage ? S'il ne fallait pas vieillir et mourir, quelle réflexion sérieuse entrerait jamais dans leur tête ?

Quelques raisonneurs prétendent que l'enthousiasme dégoûte de la vie commune, et que, ne pouvant pas toujours rester dans cette disposition, il vaut mieux ne l'éprouver jamais; et pourquoi donc ont-ils accepté d'être jeunes, de vivre même, puisque cela ne devait pas toujours durer? Pourquoi donc ont-ils aimé, si tant est que cela leur soit jamais arrivé, puisque la mort pouvait les séparer des objets de leur affection ? Quelle triste économie que celle de l'âme ! elle nous a été donnée pour être développée, perfectionnée, prodiguée même dans un noble but.

Plus on engourdit la vie, plus on se rapproche de l'existence matérielle, et plus l'on diminue, dira-t-on, la puissance de *souffrir*. Cet argument séduit un grand nombre d'hommes ; il consiste à tâcher d'exister le moins possible. Cependant, il y a toujours dans la dégradation une douleur dont on ne se rend pas compte, et qui poursuit sans cesse en secret : l'ennui, la honte et la fatigue qu'elle cause, sont revêtus des formes de l'impertinence et du dédain par la vanité ; mais il est bien rare qu'on s'établisse en paix dans cette façon d'être sèche et bornée, qui laisse sans ressource en soi-même, quand les prospérités extérieures nous délaissent. L'homme a la conscience du beau comme celle du bon, et la privation de l'un lui fait sentir le vide, ainsi que la déviation de l'autre, le remords.

On accuse l'enthousiasme d'être passager; l'existence serait trop heureuse si l'on pouvait retenir des émotions si belles ; mais c'est parce qu'elles se dissipent aisément qu'il faut s'occuper de les conserver. La poésie et les beaux-arts servent à développer dans l'homme ce bonheur d'illustrer son origine qui relève les cœurs abattus, et met à la place de l'inquiète satiété de la vie le sentiment habituel de l'harmonie divine dont nous et la nature faisons partie. Il n'est aucun devoir, aucun plaisir, aucun sentiment qui n'emprunte de l'enthousiasme je ne sais quel prestige, d'accord avec le pur charme de la vérité.

Si l'enthousiasme enivre l'âme de bonheur, par un prestige singulier il soutient encore dans l'infortune ; il laisse après lui je ne sais quelle trace lumineuse et profonde, qui ne permet pas même à l'absence de nous effacer du

cœur de nos amis. Il nous sert aussi d'asile à nous-mêmes contre les peines les plus amères, et c'est le seul sentiment qui puisse calmer sans refroidir.

Dernier chant de Corinne.

Recevez mon salut solennel, ô mes concitoyens! Déjà la nuit s'avance à mes regards ; mais le ciel n'est-il pas plus beau pendant la nuit ? Des milliers d'étoiles le décorent. Il n'est de jour qu'un désert. Ainsi, les ombres éternelles réveillent d'innombrables pensées que l'éclat de la prospérité faisait oublier. Mais la voix qui pourrait en instruire s'affaiblit par degrés ; l'âme se retire en elle-même, et cherche à rassembler sa dernière chaleur.

Quelle confiance m'inspirait jadis la nature et la vie! Je croyais que tous les malheurs venaient de ne pas assez penser et de ne pas assez sentir, et que déjà sur la terre on pouvait goûter d'avance la félicité céleste, qui n'est que la durée dans l'enthousiasme et la constance dans l'amour.

Non, je ne me repens point de cette exaltation généreuse ; non, ce n'est point elle qui m'a fait verser les pleurs dont la poussière qui m'attend est arrosée. J'aurais rempli ma destinée, j'aurais été digne des bienfaits du ciel, si j'avais consacré ma lyre retentissante à célébrer la bonté divine manifestée par l'univers.

Vous ne rejetez point, ô mon Dieu! le tribut des talents. L'hommage de la poésie est religieux, et les ailes de la pensée servent à se rapprocher de vous.

Il n'y a rien d'étroit, rien d'asservi, rien de limité dans la religion. Elle est l'immense, l'infini, l'éternel ; et loin que le génie puisse détourner d'elle, l'imagination dès son premier élan dépasse les bornes de la vie, et le sublime en tous genres est un reflet de la divinité.

Ah! si je n'avais aimé qu'elle, si j'avais placé ma tête dans le ciel, à l'abri des affections orageuses, je ne serais pas brisée avant le temps, des fantômes n'auraient pas pris la place de mes brillantes chimères! Malheureuse! mon génie, s'il subsiste encore, se fait sentir seulement par la force de ma douleur.

Quand les desseins de la Providence sont accomplis sur

nous, une musique intérieure nous prépare à l'arrivée de l'ange de la mort. Il n'a rien d'effrayant, rien de terrible: il porte des ailes blanches, bien qu'il marche entouré de la nuit, mais avant sa venue mille présages l'annoncent.

Si le vent murmure, on croit entendre sa voix. Quand le jour tombe, il y a de grandes ombres dans la campagne qui semblent les replis de sa robe traînante.

A midi, quand les possesseurs de la vie ne voient qu'un ciel serein, ne sentent qu'un beau soleil, celui que l'ange de la mort réclame aperçoit dans le lointain un nuage qui va bientôt couvrir la nature entière à ses yeux.

Espérance, jeunesse, émotion du cœur, c'en est donc fait! Loin de moi des regrets trompeurs : si j'obtiens encore quelques larmes, si je me crois encore aimée, c'est parce que je vais disparaître ; mais si je ressaisissais la vie, elle retournerait bientôt contre moi tous ses poignards.

Le grand mystère de la mort, quel-qu'il soit, doit donner du calme. Vous m'en répondez, tombeaux silencieux; vous m'en répondez, Divinité bienfaisante! j'avais choisi sur la terre, et mon cœur n'a plus d'asile. Vous décidez pour moi : mon sort en vaudra mieux.

(*Corinne.*)

Nathan le Sage.

Le plus beau des ouvrages de Lessing, c'est *Nathan le Sage;* on ne peut voir dans aucune pièce la tolérance religieuse mise en action avec plus de naturel et de dignité. Un Turc, un templier et un juif sont les principaux personnages de ce drame; la première idée en est puisée dans le conte des trois Anneaux de Boccace; mais l'ordonnance de l'ouvrage appartient en entier à Lessing. Le Turc, c'est le sultan Saladin, que l'histoire représente comme un homme plein de grandeur; le jeune templier a dans le caractère toute la sévérité de l'état religieux qu'il professe; et le juif est un vieillard qui a acquis une grande fortune dans le commerce, mais dont les lumières et la bienfaisance rendent les habitudes généreuses. Il comprend toutes les croyances sincères, et voit la Divinité dans le cœur de tout homme vertueux. Ce caractère est d'une admirable simplicité. L'on s'étonne de l'attendrissement qu'il cause, quoiqu'il ne soit agité ni par des

passions vives ni par des circonstances fortes. Une fois cependant, on veut enlever à Nathan une jeune fille à laquelle il a servi de père, et qu'il a comblée de soins depuis sa naissance: la douleur de s'en séparer lui serait amère; et pour se défendre de l'injustice qui veut la lui ravir, il raconte comment elle est tombée entre ses mains.

Les chrétiens immolèrent tous les juifs à Gaza, et dans la même nuit Nathan vit périr sa femme et ses sept enfants; il passa trois jours prosterné dans la poussière, jurant une haine implacable aux chrétiens; peu à peu la raison lui revint, et il s'écria: " Il y a pourtant un Dieu; que sa volonté soit faite!" Dans ce moment, un prêtre vint le prier de se charger d'un enfant chrétien, orphelin dès le berceau, et le vieillard hébreu l'adopta. L'attendrissement de Nathan, en faisant ce récit, émeut d'autant plus qu'il cherche à se contenir, et que la pudeur de la vieillesse lui fait désirer de cacher ce qu'il éprouve. Sa sublime patience ne se dément point, quoiqu'on le blesse dans sa croyance et dans sa fierté, en l'accusant comme d'un crime d'avoir élevé Reca dans la religion juive; et sa justification n'a pour but que d'obtenir le droit de faire encore du bien à l'enfant qu'il a recueilli.

La pièce de Nathan est plus attachante encore par la peinture des caractères que par les situations. Le templier a dans l'âme quelque chose de farouche qui vient de la crainte d'être sensible. La prodigalité orientale de Saladin fait contraste avec l'économie généreuse de Nathan. Le trésorier du sultan, un derviche vieux et sévère, l'avertit que ses revenus sont épuisés par ses largesses. — " Je " m'en afflige, dit Saladin, parce que je serai forcé de " retrancher de mes dons; quant à moi, j'aurai toujours " ce qui fait toute ma fortune, un cheval, une épée et un seul Dieu." — Nathan est un ami des hommes; mais la défaveur dans laquelle le nom de juif l'a fait vivre au milieu de la société mêle une sorte de dédain pour la nature humaine à l'expression de sa bonté. Chaque scène ajoute quelques traits piquants et spirituels au développement de ces divers personnages; mais leurs relations ensemble ne sont pas assez vives pour exciter une forte émotion.

À la fin de la pièce, on découvre que le templier et la fille adoptée par le juif sont frère et sœur, et que le sultan est leur oncle. L'intention de l'auteur a visiblement été de donner dans sa famille dramatique l'exemple d'une

fraternité religieuse plus étendue. Le but philosophique vers lequel tend toute la pièce en diminue l'intérêt au théâtre; il est presque impossible qu'il n'y ait pas une certaine froideur dans un drame qui a pour objet de développer une idée générale, quelque belle qu'elle soit; cela tient de l'apologue, et l'on dirait que les personnages ne sont pas là pour leur compte, mais pour servir à l'avancement des lumières. Sans doute, il n'y a pas de fiction, il n'y a pas même d'événement réel dont on ne puisse tirer une pensée; mais il faut que ce soit l'événement qui amène la réflexion, et non pas la réflexion qui fasse inventer l'événement: l'imagination dans les beaux-arts doit toujours agir la première.

ARNAULT.

(1766-1834.)

Antoine-Vincent-Arnault, a donné au théâtre un assez grand nombre de tragédies dont les plus connues sont *Marius à Minturnes* (1791) les *Vénitiens*, (1791), et *Germanicus* (1817); proscrit à la seconde restauration et éliminé alors de l'Institut, il y rentra en 1829 par une élection nouvelle, et succéda, en 1833, à Andrieux comme secrétaire perpétuel de l'Académie française. Les *Mémoires d'un sexagénaire* et ses *Fables* sont de tous ses ouvrages ceux qu'on relit avec le plus de plaisir; on y trouve cette vivacité et cette malice frondeuse qui étaient les deux qualités les plus remarquables de son esprit.

La Feuille.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?—Je n'en sais rien ;
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien ;
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
Et la feuille de laurier.

Le Colimaçon.

Sans ami comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;*
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers, ou ses morsures ;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

MICHAUD.

(1767—1839.)

Joseph MICHAUD, né au bourg d'Albens, en Savoie, débuta dans la presse royaliste sous la révolution. Condamné à mort, puis à la déportation, il alla chercher un asile dans les montagnes du Jura. En 1814, il fit reparaître le journal *la Quotidienne*, qu'il a continué de rédiger jusqu'à sa mort. Il était membre de l'Académie française depuis 1812.

On doit à M. Michaud plusieurs poëmes, dont le *Printemps d'un proscrit* offre quelques beaux passages, une excellente *Histoire des Croisades*, écrite avec élégance ; la *Correspondance d'Orient*, un des livres les plus instructifs et les plus intéressants qui aient été publiés sur cette contrée ; une *Histoire de l'empire de Mysore*, une *Collection de Mémoires sur l'Histoire de France*, la *Bibliothèque des Croisades*, etc.

Départ des Croisés.

4 Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs

---

* *Faire les cornes à son prochain*, se moquer de lui.

ferrés; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer.

La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers; les joies profanes se montraient au milieu des austérités de la pénitence et de la piété; on voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère, le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Evangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin, on chantait des psaumes et cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés: *Dieu le veut! Dieu le veut!...*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan; leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point, et, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de

leurs mains l'un sur l'autre, en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates ; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits oiseaux laissât périr de misère les pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajouta à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige ; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem.* Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu de l'enthousiasme universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

(*Histoire des Croisades.*)

CHATEAUBRIAND.

(1768-1848.)

François-René DE CHATEAUBRIAND, chef de la réforme littéraire, naquit à Saint-Malo; il était fils du comte de Chateaubriand. Au commencement de la révolution, il visita l'Amérique. Les scènes majestueuses du nouveau monde, avec ses forêts vierges, ses vastes fleuves, agirent puissamment sur l'imagination du jeune poëte; pour peindre ses sensations, il se créa un style et une manière en harmonie avec la beauté grandiose des tableaux qui se déroulaient à ses yeux. C'est en Amérique qu'il trouva son talent, son inspiration, sa muse.

Revenu en France, Chateaubriand, encore inconnu, publia, en 1802,

le *Génie du christianisme*, où il se proposait de célébrer les bienfaits de la religion chrétienne et de ramener l'homme à la foi par la poésie et par le cœur. Ce livre, malgré la faiblesse du plan et du fond, exerça une puissante influence sur les idées religieuses et sur la littérature : il fit une révolution dans le style, dans la critique et dans l'histoire. En 1809, l'auteur donna *les Martyrs*, ouvrage plein de poésie et de pompe, où il veut montrer la supériorité des mœurs chrétiennes et du merveilleux chrétien dans l'épopée ; et deux ans plus tard, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, livre admirable, auquel on ne peut reprocher que quelques hors-d'œuvre.

A côté de ses grands ouvrages on peut placer quatre petits chefs-d'œuvre : *Atala*, magnifique tableau de la nature sauvage, peint avec un coloris de style en harmonie avec le sujet ; *René*, peinture pathétique et saisissante d'un certain état de l'âme, propre à nos temps si agités et si pleins de ruines, l'ouvrage le plus original qu'ait écrit Chateaubriand, parce que c'est celui où il a été le plus vrai avec les autres et avec lui-même ; le *Dernier Abencerrage*, et une très-belle *Lettre* à Fontanes *sur Rome*, une de ses plus parfaites productions.

On doit encore à ce grand écrivain une *Histoire du congrès de Vérone*, œuvre brillante, qui laisse à désirer pour la gravité; des *Etudes historiques*, qui n'ont d'achevé que le style; un *Essai sur la littérature anglaise;* une *Traduction du Paradis perdu*, où il s'est assujetti à une servile littéralité et où sa langue si harmonieuse et si brillante n'est le plus souvent que rude et bizarre; les *Natchez*, poëme en prose, resté inachevé; des *Pamphlets*, des *Discours* et des *Dépêches* qui offrent d'excellents modèles de style politique; enfin des *Mémoires*, intitulés *Mémoires d'outre-tombe*, ouvrage où malgré d'admirables pages, toutes les qualités de l'auteur paraissent affaiblies et tous ses défauts exagérés. On regrette surtout d'avoir à y remarquer une insatiable personnalité et un orgueil sans pitié, qui ont provoqué de sévères représailles.

Chateaubriand est le plus grand coloriste et le prosateur le plus harmonieux de notre littérature. Comme peintre des magnificences de la nature, il n'a pas son égal.

Un nid de bouvreuil.

Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre contenant quatre perles bleues ; une rose pendait au-dessus tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombre d'un noyer qui servait de fond à la scène, derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

(*Génie du christianisme.*)

4a

Une belle nuit en Amérique.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne saurait s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre : elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais dans ces pays déserts l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

(*Génie du christianisme.*)

Les Voyages de René.

Plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus: je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et faiblesse de l'homme! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais!

Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés.

Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.

Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice*. Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument: les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la

* A Londres, derrière White-Hall, la statue de Charles Ier.

juste mesure des événements de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poëmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse; un torrent coulait à nos pieds; le chèvreuil passait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel labyrinthe de colonnes! Quelle succession d'arches et de voûtes! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, où à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens.

Cependant qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue? rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont

deux statues incomplètes: l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

René.

La fleur.

La fleur est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poëtes. Elle passe vite comme l'homme; mais elle rend doucement ses feuilles à la terre. On conserve l'essence de ses odeurs : ce sont ses pensées qui lui survivent. Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes. Aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs, l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de rose. Il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments; livre charmant qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

NAPOLÉON Ier.

(1769—1821.)

Napoléon n'est pas seulement le premier homme de guerre des temps modernes ; il en est aussi le premier orateur militaire. Ses *proclamations* à ses soldats et ses *bulletins* sont des chefs-d'œuvre. On peut lui appliquer plus qu'à tout autre le mot fameux de Buffon : "Le style, c'est l'homme." Napoléon écrit et parle comme il agit.

Les œuvres littéraires de Napoléon, publiées en ce moment par le gouvernement, comprennent ses *proclamations* à ses soldats, les *bulletins* de ses campagnes, ses *discours*, ses *messages*, ses *adresses* au divers corps de l'Etat ; de nombreuses *lettres* adressées à sa famille, à ses ministres et aux souverains étrangers, et des *Mémoires historiques*, écrits à Saint-Hélène sous sa dictée, qui renferment le récit de ses plus belles campagnes, un précis des guerres de César et des jugements sur des guerres de l'antiquité et sur les campagnes de quelques généraux de Louis XIV ; son style est simple, précis, brusque, illuminé de fréquents éclairs d'imagination.

Les sauveurs des Nations.

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir ; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires et vivant au jour le jour sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné; lorsqu'enfin à sa nullité au dedans l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors, une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de la conservation l'agite, et, promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver. Ce génie tutélaire, une nation le renferme toujours dans son sein, mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe : il faut qu'il soit connu; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées sont impuissantes ; l'inertie du grand nombre protége le gouvernement nominal ; et, malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent pas contre lui. Mais que ce sauveur impatiemment attendu donne tout à coup signe d'existence, l'instinct national le discerne et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple volant sur son passage semble dire : "Le voilà !"

CUVIER.

(1769—1832.)

Georges Cuvier, un des plus grands naturalistes qui aient existé, est aussi un des meilleurs prosateurs de notre siècle. Ses nombreux ouvrages sur l'histoire naturelle et ses *Éloges historiques* se distinguent par la précision, la facilité, la clarté et l'élégance de l'expression.

Buffon et Linnée.

L'histoire naturelle ne serait peut-être pas arrivée sitôt à la brillante destinée que ses sages préceptes lui prépa-

raient, si deux des plus grands hommes qui aient illustré le dernier siècle n'avaient concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leur caractère, ou plutôt à cause de cette opposition même, à lui donner des accroissements aussi subtils qu'étendus.

Linnæus et Buffon semblent en effet avoir possédé, chacun dans son genre, des qualités telles, qu'il était impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble était nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire, tous deux infatigables dans le travail, tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant, ils arrivèrent tous deux dans la carrière, armés des ressources d'une érudition profonde ; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres; Buffon en embrassait d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créait une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur vigueur ; Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître ; personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connaissance des êtres particuliers ; le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étaient contentés d'être exacts, sut nous intéresser à ces êtres particuliers par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois, fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon ; mais toujours, lorqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus pour classer avec ordre ces charmantes images dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus; et ce n'est pas sans doute le moindre méri-

te de ces deux écrivains que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

(Prospectus du Dict. des Sc. naturelles.)

ÉTIENNE.

(1770—1845.)

Charles-Guillaume ÉTIENNE, né au village de Chamouilly, vint jeune à Paris, pour se livrer à la littérature. Une comédie spirituelle, intitulée *Brueys et Palaprat*, commença sa réputation. Il devint censeur du *Journal de l'Empire*, puis censeur de tous les journaux et membre de l'Institut. À la Restauration, il perdit ses places, et se réfugia dans la polémique des journaux de l'opposition. En 1820, il fut élu député par le département de la Meuse, et ne s'occupa plus que de politique. Après la révolution de 1830, il fut nommé pair de France. On a d'Étienne plusieurs pièces de théâtre, entre autres *les Deux Gendres*, une des meilleures comédies de l'époque impériale, et *Joconde*, un des bons ouvrages de l'Opéra-Comique.

Les Dîners du grand monde.

DUPRÉ A SA FILLE.

Dans le grand monde il est aisé de deviner
Quelle sorte de gens on rencontre à dîner :
Des hommes en faveur, de graves personnages,
Qu'on a soin d'inviter pour avoir leurs suffrages ;
Quelques seigneurs venus des pays étrangers,
Et s'efforçant en vain de paraître légers ;
Certains mauvais plaisants, courant toujours le monde,
Devinant un repas une lieue à la ronde :
Misérables bouffons, parasites connus,
Des Lucullus nouveaux complaisants assidus :
D'autres, dont l'industrie est la seule ressource,
Vrais courtiers de bureau, politiques de bourse,
Chaque jour, de scandale et de propos méchants
Fabriquant un recueil pour divertir les grands :
Hommes perdus d'honneur, avides mercenaires,
Qui, tour à tour agents de plaisirs et d'affaires,
Par leur impertinence indignent tout Paris,
Et se sont fait un nom à force de mépris.
N'est-ce pas à peu près toute la compagnie

Qui va chez vous, ce soir, se trouver réunie ?
Eh ! quel plaisir pourrais-je avoir dans un repas,
Entre des gens si hauts et des hommes si bas ?
Parlez-moi d'un festin où l'amitié s'épanche,
Où l'on cause, où l'on rit d'une gaieté bien franche:
On se trouve entouré d'amis et de parents,
Le plaisir y préside et confond tous les rangs.
Mais il faut à tout prix que de nos jours on brille,
Et le bon ton n'est plus de dîner en famille.

(*Les deux Gendres.*)

DESAUGIERS.

(1772—1827.)

Marie-Antoine Desaugiers, a coopéré à la composition de plus de cent pièces de théâtre, qui toutes portent le cachet de son esprit ; mais c'est par ses chansons qu'il a illustré son nom. Il a une gaieté si franche et si communicative, tant de verve et d'entrain, qu'on éprouve encore aujourd'hui un vif plaisir à lire ses joyeux refrains.

Les Inconvénients de la fortune.

Depuis que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur ;
Adieu, bonheur !
Je bâille comme un grand seigneur ;
Adieu bonheur !
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète :
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fondent à tout propos,
Adieu, repos !
Et je suis surchargé d'impôts...
Adieu, repos !
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette !
Dans un carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,
Adieu, gaîté !
Et par bon ton je prends du thé...
Adieu, gaîté !
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité
J'entretiens seul la Faculté.
Adieu, santé !
Hier, trois docteurs m'ont visité...
Adieu santé !
Ma fortune est faite.

Mais je vois en grande étiquette
Chez moi venir ducs et barons
Lyre, il faut suspendre tes sons;
Adieu, chansons !
Mon suisse annonce, finissons...!
Adieu, chansons !
Ma fortune est faite.

LEMERCIER.

(1772—1840.)

Népomucène Lemercier, né à Paris, a donné au théâtre un très-grand nombre de tragédies, dont les plus remarquables sont *Agamemnon* et *Frédégonde et Brunehaut*, les drames de *Richelieu* et de *Pinto, ou la journée des dupes*, et quelques comédies qui n'eurent qu'un médiocre succès. Parmi ses œuvres les plus originales nous devons signaler son poëme satirique de *la Panhypocrisiade*, qui renferme des beautés du premier ordre. Il a publié un *Cours de littérature dramatique*, qui prouve un très-grand talent d'observation et surtout une délicatesse de goût qu'on ne trouve pas toujours dans ses productions dramatiques. — Il est entré à l'Institut en 1810.

Le Sage et le Courtisan.

Dave et Agathémie.

D. La paix de la chaumière est une triste idole;
Je ne vis qu'à la cour.
A. Moi, je respire aux champs.
D. J'escorte les seigneurs.
A. J'évite les méchants.
D. J'apprends l'art de régner.
A. Moi, l'industrie agreste.
D. Je vois des lambris d'or.

A. Et moi, l'azur céleste.
D. J'ai de pompeux banquets.
A. Moi, de prompts appétits.
D. J'ai la faveur des grands.
A. J'ai l'amour des petits.
D. J'éblouis par mon faste et soumets Vénus même.
A. Moi, quand on m'aime un peu, c'est pour moi seul qu'on m'aime.
D. Je marche décoré.
A. Moi, sans vain appareil.
D. Je vois lever le roi.
A. Moi, lever le soleil.
D. Mes pieds foulent la pourpre.
A. Et les miens la verdure.
D. Je parle au souverain.
A. J'écoute la nature.
D. J'entends les bruits publics, j'admire les héros.
A. J'entends murmurer l'onde, et vois s'enfler les flots.
D. Tu t'endors sans honneur au sein de la paresse.
A. Je veille à conserver une libre sagesse.
D. Dédaignes-tu la gloire où je suis parvenu ?
A. Qui de nous, dans mille ans, sera le plus connu ?
D. Tu n'es jaloux de rien !... Comment es-tu si sage ?
A. En regardant toujours les hommes au visage.
D. Adieu ! je m'en vais lire au front des souverains.
A. Adieu ! moi, je vais lire au front des cieux sereins.

(*La Panhypocrisiade.*)

COURIER.

(1773—1825.)

Paul-Louis-Courier, célèbre écrivain politique et épistolaire, naquit à Paris. Il entra jeune dans la carrière militaire et fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire. En 1809, il quitta le service pour jouir de son indépendance et cultiver les lettres. Il se fit connaître par des *traductions* du grec, et par des *Pamphlets*, modèles de finesse, de malice et d'esprit. Par sa *Correspondance*, publiée depuis sa mort, il mérite d'être compté parmi les meilleurs auteurs épistolaires de notre siècle.

Histoire effrayante.

(LETTRE À MADAME PIGALE.)

Résina, près Portici, le 1er novembre 1807.

Vos lettres sont rares, chère cousine ; vous faites bien, je m'y accoutumerais, et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère ; vos douceurs ne m'apaisent point. Comment, cousine, depuis trois ans, voilà deux fois que vous m'écrivez ! En vérité, mam'selle Sophie... Mais quoi ! si je vous querelle, vous ne m'écrirez plus du tout. Je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement, je vous conterai mes aventures, bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres; il y a plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter ; c'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour : j'en ai pour tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là; de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir... Voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire; mais c'est du noir, prenez y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme.

Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois ; mais, plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon ; mais comment faire ? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà man-

geant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade au contraire : il était de la famille; il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit !) il dit d'abord d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mit au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne.

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans une chambre haute, où nous avions mangé ; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur sa précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée, qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux?" À quoi la femme répondit : " Oui," et je n'entendis plus rien. Que vous dirai-je ? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant. Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler

faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte: il ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre ; puis il entre pieds nùs, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : "Doucement, va doucement." Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau entre les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah ! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vient nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : "Faut-il les tuer tous deux ?" Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi, ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter ? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

SIMONDE DE SISMONDI.

(1773—1842.)

Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi fit son éducation philosophique au milieu de la société que réunissait autour d'elle Mme de Staël à Genève; aussi fut-il regardé par Napoléon comme un libre penseur et un de ces idéologues qu'il craignait par-dessus tout. La publication de son *Histoire des républiques italiennes*, commencée en 1807, et qui ne fut achevée qu'en 1818, établit sa réputation. En 1821 il commença la publication de son *Histoire des Français*, qui l'a placé au premier rang de nos historiens. Le style de cet ouvrage est d'une remarquable lucidité, et l'œuvre abonde en aperçus ingénieux et en pensées profondes.

Nous avons encore de Sismondi une *Histoire de la Littérature du midi de l'Europe*, des *Lettres*, etc., etc.

Les Mille et une Nuits.

Si les Orientaux n'ont point de poésie épique ou dramatique, ils sont, en revanche, les inventeurs d'un genre qui tient de l'épopée, et qui remplace chez eux le spectacle. Nous leur devons ces contes dont la création est si brillante, où l'imagination est si riche, si variée, contes qui ont fait les délices de notre enfance, et que nous ne lisons jamais dans un âge plus avancé, sans nous sentir de nouveau séduits, entraînés par eux. Chacun connaît *les Mille et une Nuits*, mais s'il en faut croire le traducteur, ce que nous possédons en français n'est que la trente-sixième partie du grand recueil Arabe. Ce recueil immense n'est pas seulement consigné dans des livres, c'est la richesse d'une classe nombreuse d'hommes et de femmes, qui, dans toute l'étendue de la domination de Mahomet, en Turquie, en Perse, et jusqu'à l'extrémité des Indes, font métier de charmer par leurs contes un public qui aime à ensevelir, dans les doux rêves de l'imagination, les sensations souvent douloureuses du présent. Au milieu des cafés du Levant, un homme rassemble la foule muette; quelquefois il excite la terreur ou la pitié; plus souvent il promène sous les yeux de ses auditeurs ces brillantes visions fantastiques, patrimoine de l'imagination orientale; quelquefois même il excite le rire; et le front sévère des farouches osmanlis ne se déride que dans cette occasion. C'est le seul spectacle de tout le Levant, et les conteurs y remplacent partout nos comédiens. La place

publique elle-même a souvent aussi ses conteurs; les conteuses remplissent les longs loisirs du sérail; les médecins ordonnent souvent aux malades de faire venir des conteurs, pour assoupir les douleurs, calmer l'agitation, et rendre le sommeil après de longues insomnies; et ces conteurs accoutumés à la souffrance, savent moduler leur voix, en adoucir le ton, et la suspendre doucement pour céder au sommeil.

L'imagination arabe, qui brille de tout son éclat dans ces contes, se distingue aisément de l'imagination chevaleresque; mais il est facile de voir aussi que si le monde moral est différent, le monde surnaturel est le même pour toutes deux. Les contes arabes nous introduisent dans le pays des fées, comme les romans de chevalerie; mais les personnages humains qu'ils y produisent sont tout autres. Ces contes sont nés depuis que les Arabes, cédant le pouvoir du glaive aux Tartares, aux Turcs et aux Persans, ne se sont plus occupés que du commerce, des lettres et des arts. On y reconnaît un peuple marchand comme on reconnait un peuple guerrier dans les romans de chevalerie. Les richesses et le luxe des arts le disputent en éclat aux dons splendides des fées; les héros, parcourent sans cesse de nouveaux pays, et l'intérêt du négoce n'exerce pas moins leur activité curieuse, que le besoin d'éveiller la renommée n'excitait nos anciens chevaliers. On ne voit dans ces contes, outre les femmes, que quatre classes de personnes, des princes, des marchands, des moines ou calenders, et des esclaves. Les soldats n'y jouent presque aucun rôle; la valeur et les hauts faits militaires, comme dans les fastes de l'Orient, y portent l'épouvante, y causent une désolation rapide, mais n'excitent point d'enthousiasme. Il y a donc dans les contes arabes quelque chose de moins noble, de moins héroïque que nous ne sommes accoutumés à désirer. Mais en revanche, ce sont leurs conteurs que nous devons considérer comme nos maîtres dans l'art de faire naître, de soutenir l'intérêt, et de le varier sans cesse; dans celui de créer cette brillante mythologie des génies et des fées, qui agrandit le monde, qui multiplie les richesses et les forces humaines, et qui nous fait vivre dans le merveilleux, dans l'inattendu, sans nous glacer de terreur. C'est d'eux que nous sont venus cette tendresse, cette délicatesse de sentiment, cette

religion, ce culte des femmes, tour à tour esclaves et déesses, qui ont eu une si grande influence sur notre chevalerie, et sur la littérature de tout le Midi, à laquelle ces traits donnent un caractère oriental. Les récits eux-mêmes ont pénétré dans notre poésie longtemps avant la traduction des *Mille et une Nuits*. On en retrouve plusieurs dans nos vieux fabliaux, dans Boccace, dans l'Arioste; et ces mêmes contes, qui ont charmé notre enfance, passant de langue en langue et de nations en nations par des canaux souvent inconnus, se trouvent liés à présent à tous les souvenirs, à toutes les jouissances d'imagination des habitants de la moitié du globe.

VIENNET.

(1777.)

Jean-Louis-Guillaume VIENNET naquit à Béziers (Hérault).— Destiné à l'Eglise, il prit l'uniforme au lieu de la soutane quand la révolution éclata, et après la Restauration il déposa l'épée pour la plume. Journaliste, poëte satirique, auteur dramatique, romancier, il a abordé tous les genres de littérature avec succès, et en 1831, l'Académie l'a appelé à succéder à M. de Ségur. Son poëme *la Philippide*, sa *Promenade philosophique au cimetière du Père La Chaise*, ses *Satires* et ses *Epîtres*, son drame de *Michel Brémond*, et surtout ses *Fables*, ont donné à son nom une juste popularité.

Le Papillon et la Chenille.

Un papillon léger de ses ailes brillantes
  Etalait les riches couleurs,
  Et caressait de mille fleurs
  Les étamines odorantes,
Quand sur un lis, objet d'un désir inconstant,
L'aspect d'une chenille irrita sa colère.
  "Fi ! quelle horreur ! dit-il en reculant,
"Que fait donc cette espèce au milieu d'un parterre ?
"Est-il un animal plus laid, plus dégoûtant ?
  "On devrait en purger la terre."

  "—Ne fais pas tant le dédaigneux,
"Lui répond l'autre insecte ; eh ! dans quelle famille
  "Aurais-tu choisi des aïeux ?
  "Souviens-toi, faquin vaniteux,
  "Que tu naquis d'une chenille."

Le papillon ne dit plus mot,
Eut l'air de butiner, et s'enfuit comme un sot
Dont on a relevé la folle impertinence ;
Mais la moraliste un beau jour,
Devint papillon à son tour,
Et montra la même impudence.

J'estime un parvenu qui, grandi par ses mains,
Supporte sans orgueil sa fortune ou sa gloire ;
Mais pour deux qu'on en cite, il est deux cents faquins
Qui de leur origine ont perdu la mémoire ;
Et dans ce siècle d'oripeau,
De clinquant et d'enluminure,
Il est bien difficile à qui change de peau
De ne point changer de nature.

MILLEVOYE.

(1780—1816.)

Charles-Hubert Millevoye, doué d'un talent facile, s'essaya dans tous les genres de poésie, mais ne réussit que dans les œuvres qui n'exigeaient ni une longue étude ni un long travail, et qui naissaient de ses propres sentiments et de son inspiration personnelle. Dans les compositions dont le mérite ne peut résulter que des habiles et heureuses combinaisons de l'esprit, il a toujours échoué, mais dans les petits poëmes de pur sentiment, dont l'abandon fait le charme et la grâce et où le cœur peut librement s'épancher, il nous a laissé de véritables chefs-d'œuvre qui resteront comme les modèles du genre. *L'Amour maternel, l'Anniversaire, la Chute des feuilles, la Demeure abandonnée, le Poëte mourant, les Souvenirs,* voilà les vrais titres de gloire de Millevoye ; ses poëmes de *Charlemagne* et d'*Alfred* et ses essais dramatiques pourraient disparaître de ses œuvres sans que la réputation de l'auteur en fût diminuée.

L'Amour maternel.

Si de ses premiers maux le tribut passager
Au nourrisson débile arrache un cri léger,
Une mère, l'effroi, le désespoir dans l'âme,
Voit déjà de ses jours se délier la trame ;
Elle écoute la nuit son paisible sommeil ;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil ;
Elle entoure de soins sa fragile existence ;
Avec celle d'un fils la sienne recommence ;
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,

Pour ses caprices même inventer des plaisirs.
Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage,
Des mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère !
D'un utile entretien elle poursuit le cours,
Sans jamais se lasser répond à ses discours,
L'applaudit doucement, et doucement le blâme,
Cultive son esprit, fertilise son âme,
Et fait luire à son œil, encor faible et tremblant,
De la religion le flambeau consolant.

Quelquefois une histoire abrége la veillée ;
L'enfant prête une oreille active, émerveillée,
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gesner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale :
Il préfère à ses jeux ces passe-temps chéris,
Et pour lui le travail du travail est le prix.
La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère ! déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès, ainsi que ses plaisirs.
Enfin vient la journée où le grave Aristarque,
D'un peuple turbulent flegmatique monarque,
Dépouillant de son front la vieille austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie.
Cet enfant, c'est le tien. Un cri part : le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur ;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

(*La Tendresse maternelle.*)

PHILIPPE DE SEGUR.

(1780.)

Philippe-Paul de Ségur, fils de Louis Philippe de Ségur, naquit à Paris. Après avoir glorieusement servi la France dans les armées de la république et de l'empire, il déposa l'épée et prit la plume. Quand s'écroula le trône de Napoléon, il écrivit, dans la retraite où il vécut,

au sein de sa famille, une œuvre qui eut le plus grand retentissement, l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812 ; il publia ensuite l'*Histoire de Russie et de Pierre-le-Grand*. Ces deux ouvrages, aussi remarquables par l'éclat, le coloris et le mouvement du style que par la force et l'élévation des pensées le placèrent au premier rang parmi les prosateurs modernes, et l'Académie française l'appela à l'unanimité des suffrages à succéder en 1830 au duc de Lévis.

Incendie de Moscou.

Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï et l'avait consumé : c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse ; on avait aperçu des soldats de police russe l'attiser avec des lances goudronnées. Ici des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons, ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir un autre asile ; mais près d'entrer dans ces maisons, toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou ; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes ; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours ; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue et de désespoir de voir périr un

si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes!

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita et voulut commander à cet élément, mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui ; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide ; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel: il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. "Quel effroyable spectacle! Ce sont eux-mêmes! Tant de palais! Quelle résolution extraordinaire! Quels hommes! Ce sont des Scythes!"

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskwa et ses deux quais ; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant le bruit se répand partout que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'Empereur et leur destin décideront, et l'Empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête, se saisir de

tous les ponts, de tous les passages de la forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé ; envahir à chaque minute les maisons environnantes ; et le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, elle allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'Empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des Czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : "Le feu est au Kremlin !" passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'Empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène et Napoleon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'Empereur fit un geste de mépris et d'humeur ; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

BÉRANGER.

(1780—1857.)

Pierre Jean de Béranger, comme sa chanson *Le Tailleur et la Fée* nous l'apprend, naquit à Paris en 1780, chez un tailleur, son pauvre et vieux grand-père du côté maternel. Ce n'est qu'après avoir essayé plusieurs carrières qu'il se voua à celle qui a rendu son nom si célèbre. On ne comprendrait point Béranger, si l'on se bornait à ne voir en lui qu'un simple littérateur, écrivant dans le seul but d'écrire. Chez lui, le littérateur ne venait qu'en seconde ligne, l'homme politique

passait devant. Tantôt il célèbre la gloire et les malheurs de sa patrie, les grandeurs et les infortunes de la famille impériale, l'humanité, la liberté, l'égalité; tantôt il chansonne la royauté des Bourbons, les nobles, les courtisans, les jésuites, le clergé, les vieux usages du passé. Le mérite de Béranger est d'avoir été créateur dans un genre que l'on croyait usé. Il sait introduire tous les tons dans la chanson; il y donne accès aux plus douces effusions de l'âme et aux plus fiers élans de la poésie lyrique, et dans un style pur, clair, élégant et précis. Plusieurs des chansons patriotiques de cet habile poëte et un grand nombre de ses chansons morales sont de véritables odes. L'antiquité n'a rien de plus beau que *Mon âme*, le *Dieu des bonnes gens*, le *Cinq mai* *La Bonne Vieille*, *Mon habit* égalent en grâce touchante certaines odes célèbres d'Horace, et aucune littérature n'a rien de comparable à cette foule de malins couplets politiques, dont on peut apprécier diversement la tendance, mais non l'inimitable perfection. On regrette que la poésie de Béranger soit épicurienne et sensuelle; on regrette surtout qu'un assez grand nombre de ses chansons ne puissent être amnistiées ni par la morale, ni par le respect que nous devons à la religion.

Béranger mourut le 16 juillet 1857.

Les Souvenirs du peuple.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps:
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
"Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui le révère.
— Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai!
Il me dit: Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère,
Il vous a parlé!

— L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait le cortége!
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux:
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

— Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre: bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte!
Il s'assied où me voilà,
S'écriant; Ah! quelle guerre!
Ah! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

— J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits:
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre!
— Vous l'avez encor, grand'mère,
Vous l'avez encor?

— Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: Il va paraître:

Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère!
Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira."

Fragment d'une lettre a M. Lebrun.

Observez ma conduite dans le monde; vous verrez que je n'ai guère fait que le traverser en curieux, tâchant toujours de ne prendre racine nulle part. Si dans la foule j'ai distingué quelques bons camarades, je leur ai donné rendez-vous loin d'elle, avec d'anciens et francs amis que j'ai su conserver. Ceux de ces amis qui sont montés trop haut pour moi, je m'en tiens éloigné, sans diminuer pour cela l'attachement que j'ai conçu pour eux autrefois. Autant que je l'ai pu, je n'ai jamais accepté rien qui ne fût en rapport avec mon caractère et mes goûts, avec mes goûts surtout, qui, peut-être par leur simplicité, m'ont tenu lieu de vertu et de raison.

C'est de l'orgueil, dit-on. Les sots me croient donc bien sot? Hélas! vous savez la piètre idée que je me suis faite de mon mérite littéraire. Plût au ciel que je fusse de l'avis de mes amis sur mes ouvrages! Je n'ai que le sentiment de l'utilité dont je fus à la noble cause que j'ai défendue, et ce sentiment-là ne me donne pas de vertiges. Je dois être surpris d'après cela que quelqu'un à l'Académie, hors un ami pourtant, remarque avec peine que je n'aspire pas à en faire partie lorsqu'il existe aujourd'hui des renommées anciennes et nouvelles qui, pour n'avoir pas la popularité vulgaire de mon nom, n'en seraient pas moins pour les quarante d'une valeur bien plus réelle et plus utile. Car, moi, pauvre ignorant, je ne vous apporterais aucune des qualités qui font le véritable académicien, et je vous défie de m'appliquer au moindre des travaux de votre classe et même aux fonctions solennelles que vous remplissez tour à tour.

J'ai d'ailleurs horreur de livrer ma personne au public, et, comme l'auteur des *Maximes*, je suis complétement incapable de parler, même de lire quelques phrases dans une nombreuse assemblée, et je ne saurais non plus subir

pendant une heure un compliment qui me serait adressé.

— Mais vous avez bien été avec grande foule devant les tribunaux, me direz-vous. Parbleu! comment s'y refuser? Ils s'y prenaient avec tant de grâce! Si j'avais pu, avec eux, m'abonner à trois mois de prison de plus chaque fois, pour avoir la permission de ne pas comparaître en si nombreuse compagnie, à coup sûr, j'aurais fait ce marché de grand cœur. Du moins, sur la sellette, n'ai-je dit que mon nom. Regardez-moi donc comme incapable de prononcer un discours de réception, en supposant que je sois capable de le faire, ce qui est très-douteux.

Mais me voyez-vous, en habit brodé, l'épée au côté, allant au château? Là, encore un discours : "Sire, je suis votre très-humble serviteur. — Ah! vous voilà donc, vous qui n'avez pas voulu nous venir visiter? — Je suis votre serviteur, sire.—Allez, et n'y revenez plus, etc." Ah! mon cher Lebrun, ne sentez-vous pas que vos usages sont des impossibilités pour moi?

Mon ami, laissez-moi, laissez-moi dans mon coin, qui n'est pas celui du Misanthrope. Si des journaux querellaient l'Académie parce qu'elle ne me nomme pas, veut-on que je leur écrive que l'Académie n'a pas tort, qu'un corps semblable se doit d'attendre que l'on sollicite l'honneur d'être admis dans son sein? Dictez tout ce que vous voudrez, j'écrirai; mais, pour Dieu! détournez les amis que je puis encore y compter de tenter de m'y faire entrer par une voie inusitée. Une nomination non sollicitée! y pensez-vous? Vous figurez-vous une entrée plus écrasante pour ma pauvre réputation? Empêchez cela, je vous prie; mais, je suis fou! Cette crainte est chimérique. Non, jamais l'Académie ne voudra descendre ainsi de sa haute position devant un poëte de guinguettes. Comment ferait-elle pour moi ce qu'elle n'a pas fait pour le divin Molière? Je ne suis qu'un chansonnier, messieurs, laissez-moi mourir chansonnier.

Encore quelques mots. Il m'est impossible de me faire à l'idée d'être asservi à ma réputation. J'ai tout fait pour vivre séparé d'elle, et vous voulez que je la suive dans votre palais, où elle n'a jamais eu mission d'entrer! Attendez, attendez un peu. D'ici à trois ou quatre ans,

il ne sera vraisemblablement plus question d'elle! Sans doute, je serai assez peu philosophe pour en avoir quelque regret: mais vous et moi, messieurs, nous ne serons plus contraints de nous en occuper. Même alors, vous rirez de bon cœur des façons que j'aurai faites, et il vous sera permis de croire que j'éprouve un repentir tardif. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en apprécierai encore mieux votre bienveillance actuelle.

Recevez mes plus tendres amitiés.

LAMENNAIS.

(1782—1854.)

L'Abbé-Félicité-Robert de Lamennais, né à Saint Malo, se sentit entraîné de bonne heure vers les études religieuses et se révéla, à trente-cinq ans, comme un génie de premier ordre et comme un des apôtres les plus éloquents du catholicisme, dans la première partie de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, publié en 1817. Ce livre produisit une sensation universelle et fit donner à son auteur le glorieux surnom de *Bossuet moderne*. Mais parurent ensuite la seconde partie de cet ouvrage et d'autres œuvres, où mêlant la politique à la religion et manifestant des principes peu orthodoxes, l'abbé de Lamennais fit une espèce de scission avec l'Eglise, dont il encourut la censure, et il s'attira de nombreux ennemis, comme aussi de nombreux partisans. Ce fut alors qu'il déclara la guerre à toutes les puissances de la terre dans ses *Paroles d'un Croyant* (1833), véritable évangile démocratique, admirable de poésie et de style. Ensuite il publia les *Affaires de Rome*, le *Livre du Peuple* (1838) qui n'offrent qu'un reflet pâle et affaibli de ce talent extraordinaire, et enfin 1840, son *Esquisse d'une philosophie*, dernière production de l'auteur. Dans cet ouvrage, Lamennais se sépare de l'Eglise sur la création, sur la Trinité, sur le péché originel, sur l'origine du langage etc. Il entreprend, avec les lumières naturelles, de construire une métaphysique chrétienne. Ce grand homme, d'abord catholique ultramontain, était tombé dans une espèce de scepticisme religieux. Disons encore que son style, nerveux et plein d'harmonie, est digne des grands maîtres de la littérature française.

La Charité.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même,

disant : " Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ? "

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait les oiseaux qui allaient et venaient, portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant: car, pensait-il, la mort de la mère c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : " Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri." Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portans ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent pas délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit: "Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix.

"Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

"Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux."

(*Paroles d'un croyant.*)

DE BARANTE.

(1782—1866.)

Antoine-Guillaume-Prosper Brugière, baron DE BARANTE, né à Riom, entra très-jeune dans l'administration, et se fit de très-bonne heure connaître dans les lettres. A ses devoirs politiques, qui absorbaient la plus grande partie de son temps, il ne sacrifia jamais ses études ni ses occupations littéraires. Conseiller d'Etat, directeur général, député, pair de France ou ambassadeur, il resta toujours homme de lettres, et c'est pendant l'exercice des plus importantes fonctions politiques qu'il publia l'*Histoire des ducs de Bourgogne*. Cet ouvrage lui mérita les suffrages de l'Académie française, qui l'appela, en 1828. Nous nous contenterons de citer parmi les nombreux ouvrages de M. de Barante: *la Littérature française pendant le dix-huitième siècle, les Etudes littéraires et historiques*, et *le Parlement et la Fronde*.

Le XVIIIe Siècle.

Reprenons rapidement la marche que nous avons suivie dans nos réflexions sur le cours de l'esprit humain pendant le dix-huitième siècle.

La fin du règne de Louis XIV vit disparaître les hommes qui avaient contribué à illustrer ce monarque Privé de l'éclat qu'ils répandaient sur lui, il perdit, avant sa fin, par ses fautes et ses malheurs, l'admiration et le respect des peuples; il vit son ouvrage se détruire, et comme il avait tout attaché à sa personne, il put aper-

cevoir qu'après sa mort il ne resterait plus rien de lui. A peine, en effet, est-il expiré qu'on voit éclater tous les désordres qui fermentaient depuis quelques années. La licence succède rapidement à la contrainte qui vient de cesser. La littérature, qui d'abord avait paru ne pas devoir survivre à ceux qui l'avaient honorée dans le siècle précédent, se réveille après un court moment d'inertie; mais elle a commencé à prendre une face nouvelle ; son caractère n'est déjà plus le même; ceux qui la cultivent n'ont pas non plus les mêmes mœurs et le même esprit que leurs devanciers.

Bientôt ces changements deviennent plus marqués; les lettres participent à l'esprit de licence de la société. Un génie ardent* s'asservit à toutes les opinions naissantes, les flatte d'abord, puis les prévient et les accélère; il brille sur la scène, et l'enrichit de chefs-d'œuvre nouveaux. La poésie, dans sa bouche, acquiert tout le charme de la facilité et de l'élégance; son activité s'essaie à tous les genres de succès: il les obtient presque tous, et souvent il les mérite; ses ouvrages ont tous la même direction; ils attestent le goût et l'esprit des contemporains. Un autre écrivain,† plus grave et plus profond, cache aussi, sous une écorce plus secrète, une grande conformité avec le cours général des esprits; il dirige l'attention publique sur les matières de gouvernement et de politique, et s'y montre habile et sage.

Cependant peu à peu le sort des hommes de lettres a changé; ils sont devenus plus nombreux, ils ont acquis plus d'indépendance, et leur place a pris plus d'importance dans la société. Leur vanité s'en accroît, et leurs opinions se ressentent de ce changement. La résistance qu'on croit leur devoir opposer est faible et mal dirigée ; elle ne sert qu'à augmenter leurs dispositions hostiles. Forts de l'opinion publique et de l'accueil flatteur de l'Europe entière, ils se réunissent et forment une sorte de secte dont les membres ne professent pas des opinions arrêtées et uniformes, mais qui, animées du même esprit, tendent à produire le même effet.

Dans cette secte naît une nouvelle philosophie: l'homme

---

* Voltaire. † Montesquieu.

est envisagé sous un point de vue différent; une métaphysique plus claire et moins élévée est adoptée; on la croit démontrée; la morale et la politique s'étonnent de voir leurs principes s'élever sur des bases nouvelles: la religion est attaquée avec violence; toutes ces opinions se disséminent dans les livres particuliers de chaque écrivain, et se réunissent en un seul et vaste corps d'ouvrage, entrepris dans des vues utiles, mais exécuté ensuite dans une autre intention. L'ordre social concourt merveilleusement avec ce progrès des opinions; l'autorité est sans force, sans action régulière; la nation est sans gloire, la religion sans apôtres, la morale pratique a disparu avant même qu'on ait essayé d'ébranler ses principes.

Un philosophe * se sépare entièrement des autres, et même se déclare leur ennemi; plus éloquent, plus enthousiaste que ce qui l'entoure, il arrive au même but par une voie différente; il attaque avec passion les lois de la société et les devoirs qu'elle impose; bien qu'il soit le défenseur des vertus et des nobles sentiments, il veut y conduire par une route dangereuse.

Les sciences, qui, dans le commencement du siècle, ont procédé avec patience, mais sans succès éclatants, deviennent tout à coup un haut titre de gloire pour la nation. Un homme profond dans les sciences exactes † en montre la marche et l'esprit, les envisage d'un coup d'œil philosophique, et trace peut-être le chemin à tous ceux qui s'y sont tant illustrés depuis.

Les sciences naturelles sont embrassées par un écrivain ‡ qui les expose avec génie et leur prête un langage éloquent. Après lui, elles adoptent une autre marche, elles font de rapides progrès, s'avancent de découverte en découverte, se divisent en théories claires et ingénieuses, et deviennent plus répandues et plus utiles. La nouvelle métaphysique aide à tous ces succès; elle est entièrement conforme à l'esprit des sciences de faits et de démonstration abstraite.

Pendant ce temps, les lettres déclinent; il n'apparaît plus de ces esprits pleins de force, qui leur impriment un mouvement nouveau; l'art dramatique déchoit; la poésie

---

* Rousseau. † D'Alembert. ‡ Buffon.

perd la grandeur et ne conserve plus que la grâce. Les prosateurs sont plus heureux; ils montrent du sens, de la facilité, de l'élégance, et ne sont faibles que quand ils veulent atteindre à la haute éloquence. Une foule d'écrits utiles et instructifs se répandent; le savoir devient plus facile à acquérir; mais, précisément pour cette raison, il a souvent plus d'apparence que de réalité.

Un nouveau règne commence; cette circonstance allume les désirs du changement; on aspire à un état nouveau, toutes les pensées s'y dirigent, et les lettres participent aussi à ce retour de force et d'activité. Cet élan présente un noble aspect; on se plaît à voir cette ardeur de tant d'hommes vertueux et éclairés pour le bien de leur pays; mais les meilleurs esprits s'égarent en de vaines illusions. Jamais on n'a eu tant de vanité et d'assurance; on veut détruire sans savoir précisément pourquoi; on veut tout créer de nouveau, dédaignant ce que le passé a légué. Ces folles prétentions sont punies. Tout s'écroule, rien ne se répare; une longue suite de malheurs vient apporter l'expérience, rabattre l'orgueil des opinions, et inspirer le désir du repos. Enfin arrive un nouvel état de choses qui, après quelques incertitudes de l'esprit humain, lui imprimera une direction que l'on ne peut entrevoir tant qu'il sera encore troublé par le souvenir trop présent de nos déplorables agitations.

Ainsi s'est écoulé le dix-huitième siècle. Quand, par la rapide succession des temps, un grand nombre de périodes pareilles aura passé sur les tombeaux des hommes et peut-être sur ceux des peuples, ce siècle ne demeurera pas inconnu dans la foule des siècles écoulés; il ne sera pas confondu avec ceux qui ne rappellent aucun souvenir dans la mémoire des hommes. La marche de l'esprit humain, le but où il est parvenu y ont été si remarquables qu'il attirera toujours les regards de la postérité. Ce n'est pas enfin de renommée qu'il aura manqué; et s'il était permis de former un vœu pour un avenir dont une faible partie seulement nous appartient, nous souhaiterions que le siècle qui commence, ce siècle que nous avons vu naître et qui nous verra tous mourir, apportât à nos fils et à leurs enfants, non plus de gloire et d'éclat, mais plus de vertu et moins de malheurs.

CHARLES NODIER.

(1783—1844.)

Charles Nodier naquit à Besançon. Grammairien et philologue éminent, poëte agréable et conteur charmant, il réussit dans tous les genres vers lesquels le porta son aspiration, ou sa fantaisie. Il nous a laissé des œuvres de pure philologie qui sont des chefs-d'œuvre de sagacité, de bon sens et de bon goût, des romans justement classés parmi les productions les plus classiques de notre langue; c'était un écrivain de la meilleure école, aussi remarquable par sa raison que par son esprit, et que l'Académie s'empressa d'admettre en son sein après la mort d'Andrieux en 1833. *Le Dictionnaire des onomatopées, Jean Sbogar; Thérèse Aubert, Trilby, les Souvenirs de la Révolution et de l'Empire, les Contes fantastiques,* sont des œuvres qu'on aime à relire après les avoir lues vingt fois.

Histoire du chien de Brisquet.

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu; et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la *Bichonne*, parce que c'était une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette: "Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que Monsieur le grand louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de

l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter."

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains: "Mon Dieu, qu'il est attardé!..." Et puis elle sortait encore, en criant: "Eh! Brisquet!"

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire: N'irai-je pas?

"Paix! lui dit Brisquette. — Écoute, Biscotine, va jusque devers la butte pour savoir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, sur le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. — Et crie fort, Brisquet! Brisquet!...

"Paix! la Bichonne!"

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte: "Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi."

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. "As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette.

— Nos enfants? dit Brisquet. Nos enfants? mon Dieu! sont-ils sortis?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu a pris par un autre chemin."

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

"Si tu menais la Bichonne?" lui cria Brisquette

La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier: Biscotin, Biscotine! on ne lui répondait pas.

Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imaginait que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla

reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet d'un coup de sa bonne hache renversa le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin:

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe: "Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit."

FRANÇOIS ARAGO.

(1786—1853.)

François Arago, est et sera toujours regardé comme un des plus glorieux représentants de la science au dix-neuvième siècle. Admis en 1817, à peine âgé de vingt et un ans, à l'Académie des sciences, il fut élu, en 1830, secrétaire perpétuel de cette illustre compagnie, après la mort de Fourier.—Il n'entre pas dans notre plan d'exposer les nombreuses découvertes qui ont popularisé son nom, ou d'analyser les importants travaux qui lui avaient mérité une si grande autorité dans l'Europe savante ; nous devons nous borner à louer, dans l'auteur de l'*Astronomie populaire*, et des *Notices scientifiques et biographiques*, un style toujours clair, une exposition aussi nette que rapide, enfin une forme constamment attrayante : qualités précieuses qui lui servirent à rendre la science non-seulement accessible, mais encore agréable à tous.

L'Invention des Aérostats.

Les découvertes scientifiques, celles même dont les hommes pouvaient espérer le plus d'avantage, les découvertes, par exemple, de la boussole et de la machine à vapeur, furent reçues, à leur apparition, avec une dédaigneuse indifférence. Les événements politiques, les hauts faits militaires jouissent exclusivement du privilége d'émouvoir la masse du public. Il y a eu, cependant, deux exceptions à cette règle. Sur cette seule indication, chacun de vous a déjà nommé l'Amérique et les aérostats, Christophe Colomb et Montgolfier. Les découvertes de ces deux hommes de génie, si différentes jusqu'ici dans leurs résultats, eurent en naissant des fortunes pareilles. Recueillez, en effet, dans l'*Historica del Almirante*, les marques de l'enthousiasme général que la découverte de quelques îles excita chez l'Andalou, le Catalan, l'Aragonais, le Castillan; lisez le récit des honneurs inouïs qu'on s'empressait de rendre, depuis les plus grandes villes jusques aux plus petits hameaux, non-seulement au chef de l'entreprise, mais encore aux simples matelots des caravelles *la Santa-Maria, la Pinta* et *la Niña*, qui les premières touchèrent les rives occidentales de l'Atlantique, et dispensez-vous ensuite de chercher dans les écrits de l'époque quelle sensation les aérostats produisirent parmi nos compatriotes : les processions de Séville et de Barcelone sont l'image fidèle des fêtes de Lyon et de Paris. En 1783, comme deux siècles auparavant, les imaginations exaltées n'eurent garde de se renfermer dans les limites des faits et des probabilités. Là, il n'était pas d'Espagnol qui, sur les traces de Colomb, ne voulût, lui aussi, aller fouler de ses pieds des contrées où, dans l'espace de quelques jours, il devait recueillir autant d'or et de pierreries qu'en possédaient jadis les plus riches potentats. En France, chacun, suivant la direction habituelle de ses idées, faisait une application différente, mais séduisante, de la nouvelle faculté, j'ai presque dit des nouveaux organes, que l'homme venait de recevoir des mains de Montgolfier. Le physicien, transporté dans la région des météores, prenant la nature sur le fait, pénétrait enfin d'un seul regard le mystère de la formation de la foudre, de la

neige, de la grêle. Le géographe, profitant d'un vent favorable, allait explorer, sans danger comme sans fatigue, et ces zones polaires que des glaces amoncelées depuis des siècles semblent vouloir dérober pour toujours à notre curiosité, et ces contrées centrales de l'Afrique, de la Nouvelle Hollande, de Java, de Sumatra, de Bornéo, non moins défendues contre nos entreprises par un climat dévorant que par les animaux et les peuplades féroces qu'elles nourrissent. Certains généraux croyaient se livrer à un travail urgent en étudiant les systèmes de fortifications d'artillerie qu'il conviendrait d'opposer à des ennemis voyageant en ballon, d'autres élaboraient de nouveaux principes de tactique applicables à des batailles aériennes. De tels projets, qu'on dirait empruntés à l'Arioste, semblaient assurément devoir satisfaire les esprits les plus aventureux, les plus enthousiastes; il n'en fut pas ainsi, cependant. La découverte des aérostats, malgré le brillant cortége dont chacun l'entourait à l'envie, ne parut que l'avant-coureur de découvertes plus grandes encore: rien désormais ne devait être impossible à qui venait de conquérir l'atmosphère ; cette pensée se reproduit sans cesse; elle revêt toutes les formes: la jeunesse s'en empare avec bonheur ; la vieillesse en fait le texte de mille regrets amers. Voyez la maréchale de Villeroi : octogénaire et malade, on la conduit presque de force à une des fenêtres des Tuileries, car elle ne croit pas aux ballons; le ballon, toutefois, se détache de ses amarres; notre confrère Charles, assis dans la nacelle, salue gaiement le public et s'élance ensuite majestueusement dans les airs. Oh! pour le coup, passant, et sans transition, de la plus complète incrédulité à une confiance sans bornes dans la puissance de l'esprit humain, la vieille maréchale tombe à genoux et, les yeux baignés de larmes, laisse échapper ces tristes paroles: "Oui, c'est décidé, maintenant c'est certain; ils trouveront le secret de ne plus mourir, et ce sera quand je serai morte!"

MADAME DESBORDES-VALMORE.

(1787—1859.)

Madame Desbordes-Valmore, s'est surtout exercée dans l'élégie, la fable, l'idylle, la romance, et l'on remarque dans ses nombreux ouvrages en ce genre un mol abandon et un tendre laisser-aller : soit excès de souffrance, soit excès de franchise, ses peines de jeune fille, de femme, d'artiste sont révélées avec une étonnante naïveté. Sa lyre s'accorde à tous les tons, chante tous les plaisirs, gémit pour toutes les infortunes. Elle mêle la pensée de la mort à ses accents, proclame la grandeur de Dieu et donne d'instructives leçons à l'enfance. Le conte de l'*Ecolier* est peut-être ce qu'il y a en ce genre de plus gentil, de plus vrai, de plus gracieux. On remarque particulièrement son dernier recueil, les *Fleurs* (1833.)

Une *Raillerie de l'amour*, joli roman, qu'elle a publié la même année, reporte le lecteur au plus beau temps de l'Empire.

L'Écolier.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : "Allez !..." Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit de loin une abeille qui vole,
"Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire !
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
— Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée.
J'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée ;
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours."
Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage, et riait de l'hiver.

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du fond de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,

De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
"Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre :
Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit ; et moi, je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs et j'y vais tous les jours ;
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
— Ecolier ! voyez-vous le laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
Les chiens ne lisent pas ; mais la chaîne est pour eux.
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude ;
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux.
Les chiens vous serviront." — L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaiement,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Les Roses de Saadi.

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes,
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté: les roses envolées,
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées:
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée:
Ce soir ma robe encore en est tout embaumée...
Respirez-en sur moi l'odorant souvenir.

GUIZOT.

(1787.)

M. François Guizot, historien, publiciste, orateur et homme d'Etat éminent, est né à Nîmes. Il est fils d'un avocat protestant mort sur l'échafaud révolutionnaire. Après de fortes études, il se fit précepteur et appela bientôt l'attention sur lui par plusieurs publications littéraires. Il publia un *Dictionnaire des synonymes français ;* une *Vie de Corneille et de Shakspeare,* excellentes études sur ces deux grands poëtes ; une traduction de *Gibbon,* avec des notes historiques d'un haut intérêt. Et 1812, M. Guizot fut nommé professeur d'histoire à la Faculté des lettres et il commença cette série de travaux qui sont le fondement le plus solide de la science historique actuelle. Ce cours célèbre a été imprimé ; il se compose des *Essais sur l'histoire de France,* où plusieurs questions obscures et difficiles sont résolues avec une rare sagacité ; l'*Histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe ;* de l'*Histoire de la civilisation européenne,* ou recherche des causes qui ont influé sur l'état politique et social de l'Europe ; de l'*Histoire de la civilisation en France,* le travail le plus vaste et le plus complet sur les neuf premiers siècles de notre histoire. On remarque, dans ces trois ouvrages, une érudition, un esprit d'ordre, une hauteur de vue, une profondeur d' analyse et une impartialité critique inconnues aux historiens de la France avant M. Guizot. On regrette que M. Guizot se préoccupe trop peu de la forme ; ses ouvrages se distinguent plus par la gravité du ton, la force et la justesse des raisons, l'élévation des vues, que par l'originalité du langage.

Les études historiques doivent encore à M. Guizot le précieux secours de deux grandes *Collections de Mémoires,* l'une sur les neuf premiers siècles de l'histoire de France, l'autre sur la révolution d'Angleterre ; elles lui doivent l'*Histoire de cette révolution,* modèle achevé de l'histoire politique dans les temps modernes ; Monk, ou *Chute de la république et rétablissement de la monarchie en Angleterre* ; Washington, *son caractère et son influence dans la révolution d'Amérique;* des *Etudes biographiques sur la révolution d'Angleterre ;* des *Etudes sur les beaux-arts ;* Sir Robert Peel, très-belle étude d'histoire contemporaine; les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps ;* le recueil de ses *Discours politiques,* etc. Enfin la haute critique littéraire et la philosophie morale reconnaissent un maître dans ses jugements sur le théâtre de Shakspeare et de Corneille, et dans un volume récemment publié sous le titre de *Méditations et Etudes morales.*

Exécution de Charles Ier.

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortit de son lit : "J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert ; il faut que je me lève promptement ;" et il se mit à sa toilette. Herbert, troublé, le peignait avec moins de soin : " Prenez, je vous prie, lui dit le roi,

la même peine qu'à l'ordinaire; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je dois être paré aujourd'hui comme un marié." En s'habillant, il demanda une chemise de plus. "La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler ; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur: je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible." Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux; comme il lisait, dans le XXVIIe chapitre de l'Évangile selon saint Mathieu, le récit de la passion de Jésus-Christ : "Milord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation? — Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier." Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre. Herbert demeurait immobile: un second coup se fit entendre, un peu plus fort, quoique léger encore. "Allez voir qui est là," dit le roi. C'était le colonel Hacker... "Faites-le entrer, dit-il. — Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à Whitehall: Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer.—Je pars dans l'instant, répondit Charles; laissez-moi." Hacker sortit : le roi se recueillit encore quelques minutes; puis, prenant l'évêque par la main : "Venez, dit-il, partons. Herbert, ouvrez la porte ; Hacker m'avertit pour la seconde fois." Et il descendit dans le parc, qu'il devait traverser pour aller à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage; un détachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées ; les tambours battaient; le bruit couvrait toutes les voix. À la droite du roi était l'évêque ; à la gauche, tête nue, le colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait pas concouru, avec le feu

duc de Buckingham, à la mort du roi son père. "Mon ami, lui répondit Charles avec mépris et douceur, si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon." Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa la grande galerie et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque, qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants, Nye et Goodwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services. "Le roi est en prières, leur répondit Juxon;" ils insistèrent. "Eh bien, dit Charles à l'évêque, remerciez-les en mon nom de leur offre; mais dites-leur franchement qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi, j'en serai reconnaissant." Ils se retirèrent: le roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de l'évêque et, se relevant avec vivacité: "Maintenant, dit-il, que ces drôles-là viennent; je leur ai pardonné du fond du cœur, je suis prêt à tout ce qui va m'arriver." On avait préparé son dîner; il n'en voulait rien prendre. "Sire, lui dit Juxon, Votre Majesté est à jeûn depuis longtemps, il fait froid; peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse...—Vous avez raison, dit le roi;" et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure; Hacker frappa à la porte. Juxon et Herbert tombèrent à genoux. "Relevez-vous, mon vieil ami, dit le roi à l'évêque, en lui tendant la main." Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte. "Marchez, dit-il au colonel, je vous suis." Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait: les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. À l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir, où se tenaient deux hommes debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards et cherchant le peuple pour lui parler; mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pou-

vait approcher; il se tourna vers Juxon et Tomlinson. "Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il; ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles :" et il leur adressa, en effet, un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant : "Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal." Et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : "Prenez garde à la hache! prenez garde à la hache!" répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait: il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur: "Mes cheveux vous gênent-ils?—Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet," répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque. "J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément.—Juxon : Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée ; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet ; il vous transporte de la terre au ciel.—Le Roi : Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble ;" et, se tournant vers l'exécuteur : "Mes cheveux sont-ils bien ?" Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque, en lui disant: "Souvenez-vous;" ôta son habit, remit son manteau, et, regardant le billot: "Placez-le de manière qu'il soit bien ferme, dit-il à l'exécuteur.—Il est ferme, sire.—Le Roi: Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors..." —Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot : l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet ; le roi crut qu'il allait frapper. "Attendez le signe, lui dit-il.—Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté." Au bout d'un instant, le roi étendit les mains ; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup. "Voilà la tête d'un traître!" dit-il en

la montrant au peuple : un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall ; beaucoup de gens se précipitaient autour de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule.

L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps. Il était enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc: " C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie."

(Histoire de la Révolution d'Angleterre.)

SOUMET.

(1788—1845.)

Alexandre Soumet, se fit connaître, encore jeune, par ses triomphes poétiques dans les concours des *Jeux floraux* et de l'Académie française.

Doué d'un génie élégiaque, qui lui dicta l'élégie de la *Pauvre fille*, petit chef-d'œuvre de sentiment et de style, Soumet abandonna sa vocation, pour cultiver la poésie la plus élevée de la tragédie et de l'épopée. Il donna les tragédies de *Saül*, de *Clytemnestre*, de *Jeanne d'Arc*, *d'Elisabeth de France*, de *Cléopatre*, de *Norma*, etc., deux poëmes épiques : l'un intitulé *Jeanne d'Arc*, et l'autre *la Divine épopée*, etc.

La Pauvre Fille.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;
Sa mère lui portait sa douce nourriture :
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?

Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau ;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur ;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage pas les jeux de veillée ;
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir ;
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,*
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi, mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre !

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée.
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

---

* *Sarment*, bois de la vigne.

ALEXANDRE GUIRAUD.

1788—1847.)

Alexandre Guiraud a écrit plusieurs tragédies, dont la meilleure est les *Macchabées ou le Martyre*, tirée de l'Écriture sainte. Avec cette pièce, les *Poëmes et Chants élégiaques* sont le plus glorieux titre poétique de M. Guiraud. Qui ne connait sa poésie du *Petit Savoyard*, qui abandonne sa mère, ses jeux, ses montagnes, pour entreprendre un pénible voyage et venir enfin travailler, souffrir et chanter à Paris; l'histoire de ce pauvre enfant, sa destinée tout entière est décrite avec une gracieuse exactitude et une savante naïveté.

Le Retour du Petit Savoyard.

Avec leurs grands sommets, leur glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur envoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant... il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier:
Il a mis ce matin la bure du dimanche,*
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours:
Il est si près de son village!

Tout joyeux il arrive et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée!
Et l'enfant plein de trouble: " Ouvrez, dit-il, c'est moi."

---

* *Bure* pour *habit de bure*, etoffe grossière de laine.

La porte cède: il entre; et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie:
"N'est-ce pas mon fils qui revient?"

Son fils est dans ses bras qui pleure et qui l'appelle:
"Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige, dit-elle;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir."

Mais lui: "De votre enfant vous étiez éloignée:
Le voilà qui revient; ayez des jours contents:
Vivez: je suis grandi, vous serez bien soignée:
Nous sommes riches pour longtemps."

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine:
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

"C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent;
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoins de secours:
Elle mourrait sans toi. L'enfant à ce discours,
Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant: "Que le bon Dieu vous fasse de longs jours!"

DE CORMENIN.

(1788.)

Louis-Marie de la Haye, vicomte DE CORMENIN, jurisconsulte et publiciste distingué, s'est fait particulièrement connaître par la publication d'une série de pamphlets politiques dans lesquels, sous le pseudonyme de *Timon*, il attaqua souvent avec injustice, et toujours avec amertume, non seulement les actes, mais encore les partisans de la royauté de 1830. Outre ses livres de jurisprudence et ses pamphlets, il a publié des *Etudes sur les orateurs parlementaires*, et *les Entretiens de village*, dont une partie, publiée sous le titre de *Dialogue de Maître Pierre*, lui mérita en 1846 le prix Montyon.

Berryer.

Berryer est, après Mirabeau, le plus grand des orateurs français.

La nature a traité Berryer en favori. Sa stature n'est pas élevée, mais sa belle et expressive figure peint et reflète toutes les émotions de son âme. Il vous fascine de son regard fendu et velouté, de son geste singulièrement beau comme sa parole. Il est éloquent dans toute sa personne.

Berryer domine l'assemblée de sa tête haute. Il la porte en arrière comme Mirabeau, ce qui le dilate et l'épanouit.

Il s'établit à la tribune et il s'en empare comme s'il en était le maître, j'allais dire le despote. Sa poitrine se gonfle, son buste s'étale, sa taille s'allonge et l'on dirait d'un géant.

Son front rugueux s'échauffe, et quand sa tête bout, chose étrange ! ses pores transsudent du sang.

Mais ce qu'il a d'incomparable, ce qu'il a par-dessus tous les autres orateurs de la chambre, c'est le son de la voix, la première des beautés pour les acteurs et pour les orateurs.

Mais M. Berryer ne doit pas seulement sa prééminence au hasard de ses qualités extérieures, il est maître aussi dans l'art oratoire. La plupart des autres parleurs s'abandonnent à la verve de leurs inspirations, et ils rencontrent, dans le désordre de leurs excursions, de beaux mouvements, mais ils manquent de méthode. On ne sait pas toujours bien, et ils ne savent pas eux-mêmes, d'où ils

partent et où ils veulent arriver. Ils se reposent en route et font halte pour reconnaître leur chemin. Ce qui rend Berryer supérieur à eux, c'est que, dès le seuil de son discours, il voit, comme d'un point élevé, le but où il tend. Il n'attaque pas brusquement son adversaire; il commence par tracer autour de lui plusieurs lignes de circonvallation; il le trompe par des marches savantes; il s'en approche peu à peu, il le débusque de poste en poste, il le suit, il l'enveloppe, il le presse, il l'étreint dans les nœuds redoublés de son argumentation. Cette méthode est celle des larges esprits, et elle fatiguerait bientôt un auditoire aussi inattentif qu'une chambre française, si Berryer ne soutenait pas sa préoccupation légère par le charme de sa voix, l'animation de son geste et la noblesse élégante de sa diction.

(*Livre des orateurs.*)

LAMARTINE.

(1790.)

Alphonse de LAMARTINE, né à Macon en 1790, est incontestablement un des plus grands poëtes lyriques de notre époque. Il a porté l'expression de la passion à une hauteur où peu d'écrivains étaient parvenus avant lui, surtout dans les morceaux où l'élan de sa brillante imagination s'élève dans les hautes régions de l'infini. Sa lyre a trouvé des sons qui n'étaient jamais sortis d'une lyre française; des sons d'une tendre mélancolie, nourrie dans la solitude et la tristesse. Ces avantages sont encore soutenus par le charme du langage le plus harmonieux, par le prestige de la plus élégante versification, par des images heureuses et souvent trop hardies.

Ses *Méditations poétiques*, qui parurent en 1820, commencèrent sa réputation et le mirent déjà au premier rang de nos poëtes lyriques. Les *Nouvelles méditations poétiques* (1823,) quoique étincelantes de beautés, eurent moins de succès que les premières.

Après la *Mort de Socrate*, le *Pèlerinage de Child Harold*, et le *Chant du Sacre*, productions faibles, parurent (1830) les *Harmonies poétiques et religieuses*, œuvre digne de figurer à côté des premières méditations: ce sont de véritables hymnes, pleins d'enthousiasme et de grandeur, et le poëte semble y avoir atteint à l'apogée de son talent.

M. de Lamartine a publié, sous le titre de *Jocelyn* (1836) et sous celui de la *Chute d'un ange* (1838), deux épisodes d'un poëme conçu dans de vastes proportions. Ces ouvrages, où l'on retrouve une partie du talent et de l'imagination brillante de l'auteur, offrent, à côté de

hautés du premier ordre, des écarts d'imagination tellement frappants, qu'on a peine à s'imaginer comment la même plume peut produire de tels contrastes. Entre les *Premières méditations* et la *Chute d'un ange*, il y a tout un abîme. Tout porte à croire que si leur auteur eût été fidèle, tant en politique qu'en religion, aux premières inspirations de son cœur et de son génie, il serait le premier homme de son siècle.

On doit encore à Lamartine, outre des *Élégies*, des *Épitres*, etc., un *Voyage en Orient* (1835) livre plein de charme et d'intérêt, ainsi que plusieurs autres ouvrages plus récents: les *Confidences*, *Raphaël*, l'*Histoire des Girondins* (1847—1849), l'*Histoire de la Révolution française* (1849), *Cours familier de littérature*, *Fior d' Aliza* etc.

Dieu et son essence.

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!
Il est; tout est en lui: l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;
Pour lui, vouloir c'est faire; exister c'est produire!
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi!
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré:
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré:
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance:
Tendant par leur nature à l'être qui les fit,
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!

(*Méditations poétiques.*)

Le Lac.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos:
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

" O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices!
Suspendez votre cours;
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

" Assez de malheureux ici-bas vous implorent.
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux."

" Mais je demande en vain quelques moments encore:
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: Soit plus lente, et l'aurore
Va dissiper la nuit.

" Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons:
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons !"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à long flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse.
Que les jours de malheur!

Eh quoi! n'en pourrons nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir!
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit, ou l'on respire,
Tout dise: ils ont aimé!

Souvenir d'Enfance.

O champs de Bienassis! maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux,
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux;
Vergers où de l'été la teinte monotone
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne,
Où la feuille en tombant sous les pleurs du matin
Dérobait à nos pieds le sentier incertain,
Pas égarés au loin dans les frais paysages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages,
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux,
Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêveries, entretiens, doux silences,
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive,
Silencieux réduit où des rayons de bois,
Par l'âge vermoulus et pliant sous le poids,
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse

Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,
Où la lampe avec nous veillant jusqu'au matin,
Nous guidait au hasard, comme un phare incertain,
De volume en volume; hélas! croyant encore
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,
Et que la vérité, trésor mystérieux,
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux!
Scènes de notre enfance, après quinze ans rêvées,
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,
Lieux, noms, demeure, et vous aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont le cours reflète les images;
Aussi frais, aussi doux, que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs;
Et vos riants tableaux sont à mon âme aimante
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin
Le rivage chéri, de son bonheur témoin,
L'ondoyante moisson que sa main a semée,
Et du toit paternel le seuil, ou la fumée!

La Famille.

Même dans ces moments où le désespoir l'emporte sur la raison, et où l'on oublie que la vie est un travail imposé pour nous achever nous-mêmes, je me suis toujours dit: il y a quelque chose que je regretterais de ne n'avoir pas goûté, c'est le toit d'un père, c'est l'affection d'une mère, c'est cette parenté des cœurs et des âmes avec des frères; ce sont les tendresses, les joies, et mêmes les tristesses de la famille!

La famille est évidemment un second nous-mêmes, plus grand que nous-mêmes, existant avant nous et nous survivant avec ce qu'il y a de meilleur de nous; c'est l'image de la sainte et amoureuse unité des êtres révélée par le petit groupe d'êtres qui tiennent les uns aux autres et rendue visible par le sentiment! J'ai souvent compris qu'on voulût étendre la famille; mais la détruire! c'est un blasphème contre la nature, une impiété contre le cœur humain! Où s'en iraient toutes ces affections qui sont nées là et qui ont leur nid sous le toit paternel? La vie n'aurait point de source, elle ne saurait ni d'où elle vient ni où elle va. Toutes ces tendresses de l'âme deviendraient des abstractions de l'intelligence. Ah! le chef-d'œuvre de

Dieu, c'est d'avoir fait que ses lois les plus conservatrices de l'humanité fussent en même temps les sentiments les plus délicieux de l'individu! Tant qu'on n'aime pas, on ne le comprend pas!

Heureux celui que Dieu a fait naître d'une bonne et sainte famille! c'est la première des bénédictions de la destinée. La prédestination de l'enfant, c'est la maison où il est né; son âme se compose surtout des impressions qu'il a reçues.

Le regard des yeux de notre mère est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux. Quel est celui qui, en revoyant ce regard seulement en songe ou en idée, ne sent pas descendre dans sa pensée quelque chose qui en apaise le trouble et qui en éclaire la sérénité ?

Les Méditations jugées par M. Didot.

Un matin, je cachai sous mon habit le petit manuscrit relié en carton vert; il contenait les poésies, ma dernière espérance. Je m'acheminai, en hésitant et en chancelant souvent dans mon dessein, vers la maison d'un célèbre éditeur, dont le nom est associé à la gloire des lettres et de la librairie française, M. Didot. Ce nom m'attira le premier, parce que, indépendamment de sa célébrité comme éditeur, M. Didot était de plus un écrivain assez considéré alors. Il avait publié ses propres vers avec tout le luxe et tout le retentissement d'un poëte qui possède les voix de sa propre renommée. Arrivé rue Jacob, à la porte de M. Didot, porte tapissée de gloires, il me fallut un redoublement d'efforts sur moi pour franchir le seuil, un autre pour monter l'escalier, un autre enfin plus violent encore pour sonner à la porte de son cabinet. Mais je voyais derrière moi le visage adoré de Julie qui m'encourageait, et sa main qui me poussait. J'osai tout.

M. Didot, homme d'un âge mûr, d'une figure précise et commerciale, d'une parole nette et brève comme celle d'un homme qui sait le prix des minutes, me reçut avec politesse. Il me demanda ce que j'avais à lui dire. Je balbutiai assez longtemps. Je m'embarrassai dans ces contours de phrases ambiguës où se cache une pensée qui veut et qui ne veut pas aboutir au fait. Je croyais gagner du courage en gagnant du temps. À la fin je débou-

tonnai mon habit. J'en tirai le petit volume. Je le présentai humblement, d'une main tremblante, à M. Didot. Je lui dis que j'avais écrit ces vers, que je désirais les faire imprimer pour m'attirer sinon la gloire, dont je n'avais pas la ridicule illusion, au moins l'attention et la bienveillance des hommes puissants de la littérature; que ma pauvreté ne me permettait pas de faire les frais de cette impression; que je venais lui soumettre mon œuvre et lui demander de la publier, si, après l'avoir parcourue, il la jugeait digne de quelque indulgence ou de quelque faveur des esprits cultivés.

M. Didot sourit avec une ironie mêlée de bonté, hocha la tête, prit le manuscrit entre les deux doigts habitués à froisser dédaigneusement le papier, posa mes vers sur la table et m'ajourna à huit jours pour me donner une réponse sur l'objet de ma visite. Je sortis.

Ces huit jours me parurent huit siècles. Mon avenir, ma fortune, ma renommée, la consolation ou le désespoir de ma pauvre mère, enfin ma vie et ma mort étaient dans les mains de M. Didot. Tantôt je me figurais qu'il lisait ces vers avec la même ivresse qui me les avait dictés sur les montagnes ou au bord des torrents de mon pays; qu'il y retrouvait la rosée de mon âme, les larmes de mes yeux, le sang de mes jeunes veines; qu'il réunissait les hommes de lettres ses amis pour entendre ces vers; que j'entendais moi-même, du fond de mon alcôve, le bruit de leurs applaudissements.

Tantôt je rougissais en moi-même d'avoir livré aux regards d'un inconnu une œuvre si peu digne de la lumière; d'avoir dévoilé ma faiblesse et ma nudité pour un vain espoir de succès, qui se changerait en humiliation sur mon front, au lieu de se convertir en joie et en or entre mes mains. Cependant l'espérance, aussi obstinée que mon indigence, reprenait le dessus dans mes rêves, et me conduisait d'heure en heure jusqu'à l'heure assignée par M. Didot.

Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte, sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait ouverte. Il fallut bien entrer. Le visage de M. Didot était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et, cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de

papier: "J'ai lu vos vers, monsieur, me dit-il; ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poëtes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de la poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes; voilà des poëtes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise! Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je vous rendrais mauvais service en les publiant à mes frais." En me parlant ainsi, il se leva et me rendit le manuscrit. Je ne cherchai point à contester avec la destinée; elle parlait pour moi par la bouche de cet oracle. Je remis le volume sous mon habit. Je remerciai M. Didot. Je m'excusai du temps que je lui avait fait perdre, et je descendis, les jambes brisées et les yeux humides, les marches de l'escalier.

Ah! si M. Didot, homme bon, sensible, patron des lettres, avait pu lire au fond de mon cœur et comprendre que ce n'était ni la fortune ni la gloire que venait mendier, son œuvre à la main, ce jeune inconnu, mais que c'était la vie que je lui demandais, je suis convaincu qu'il aurait imprimé le volume. Le ciel, au moins, lui en aurait rendu le prix!

(*Raphael.*)

VILLEMAIN

(1791.)

M. Abel-François VILLEMAIN, le plus célèbre de nos critiques, est né à Paris. Il entra jeune dans la carrière de l'enseignement et y professa avec éclat. Ses leçons de littérature, à la faculté des lettres, comme celles de MM. Guizot et Cousin, furent comptées parmi les événements intellectuels les plus importants de la Restauration. M. Villemain n'a publié que son *Cours de littérature française au moyen âge et au* XVIIIe *siècle.* Ses leçons unissent la facilité, le mouvement de

l'improvisation avec la précision, la pureté, l'élégance d'une composition achevée. Il a le premier élevé la critique littéraire au niveau de l'histoire.

Nous devons encore à M. Villemain une *Histoire de Cromwell*, remarquable par la clarté et l'élégance du style, des *Discours et Mélanges littéraires*, un *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*; des *Études d'histoire moderne*, des *Études de littérature*, une traduction de la *République* de Cicéron et des *Hymnes* de Pindare; deux charmants volumes intitulés: *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, où il peint les hommes et les choses qu'il n'aime pas avec une modération de bon goût; un *Essai sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique*, qui est une histoire de la poésie lyrique ancienne et moderne, et *Chateaubriand, sa vie, ses écrits et son influence littéraire et politique.*

L'Éloquence chrétienne.

Les philosophes de la Grèce énoncèrent, dans l'enceinte de leurs écoles, quelques grandes vérités morales, et Platon avait eu de sublimes pressentiments sur les destinées humaines; mais ces idées, mêlées d'erreurs et enveloppées de ténèbres, divulguées à voix basse depuis Socrate, ne s'adressaient pas à la foule du peuple, et dans ces gouvernements si favorables en apparence à la dignité de l'homme, on ne faisait rien pour lui apprendre ses devoirs et ses immortelles espérances. Le christianisme élevait une tribune, où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante: tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les princes souillés du sang des peuples; tribune pacifique et tutélaire, qui plus d'une fois donna refuge à ses mortels ennemis; tribune où furent longtemps défendus les intérêts partout abandonnés, et qui seule plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise: l'orateur, maître des esprits, qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort; il peut faire descendre des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnais-

sance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique? Cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, études éternelles des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour adoucir, pour apaiser, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner par ce nom le sentiment profond et sublime qui seul peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux, qui donne à son accent, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

A cette image de l'éloquence apostolique, n'avez-vous pas reconnu Bossuet? Grand homme, ta gloire vaincra toujours la monotonie d'un éloge tant de fois entendu. Ce privilége sublime te fut donné; et rien n'est inépuisable comme l'admiration que le sublime inspire. Soit que tu racontes les renversements des États, et que tu pénètres dans les causes profondes des révolutions; soit que tu verses des pleurs sur une jeune femme mourante au milieu des pompes et des dangers de la cour; soit que ton âme s'élance avec celle de Condé, et partage l'ardeur qu'elle décrit; soit que, dans l'impétueuse richesse de tes sermons à demi préparés, tu saisisses, tu entraînes toutes les vérités de la morale et de la religion, partout tu agrandis la parole humaine, tu surpasses l'orateur antique, tu ne lui ressembles pas; réunissant une imagination plus hardie, un enthousiasme plus élevé, une fécondité plus originale, une vocation plus haute, tu sembles ajouter l'éclat de ton génie à la majesté du culte public, et consacrer encore la religion elle-même. (*Mélanges.*)

Mirabeau.

Ne me demandez pas ce que fut Mirabeau selon les maximes de la morale, mais ce qu'il fit et quelle puissance

il exerça sur les autres hommes. Personne de vous peut-être ne l'a connu; mais si nous consultons les mémoires du temps, si dans ses paroles à demi figées sur le papier nous cherchons à reconnaître l'inspiration primitive, nous voyons un homme audacieux par le caractère autant que par le génie, attaquant avec véhémence, lorsqu'il aurait eu peine à se défendre, faisant passer les mépris qu'on lui avait d'abord montrés pour le premier des préjugés qu'il veut détruire; y réussissant à force de hardiesse et de talent, ressaisissant par l'éloquence l'ascendant sur les passions qu'il cesse de flatter. Ces dons naturels, cette voix tonnante, cette action, tout cela était enseveli dans les livres des rhéteurs; mais tout cela est ressuscité par Mirabeau. Cet homme est né orateur, la tête énorme, grossie par son énorme chevelure; sa voix âpre et dure, longtemps traînante avant d'éclater; son débit d'abord lourd, embarrassé, tout, jusqu'à ses défauts impose et subjugue. Il commence par de lentes et graves paroles, qui excitent une attention mêlée d'anxiété; lui-même il attend sa colère; mais qu'un mot échappe du sein de la tumultueuse assemblée, ou qu'il s'impatiente de sa propre lenteur, tout hors de lui, l'orateur s'élève. Ses paroles jaillissent, énergiques et nouvelles; son improvisation devient pure et correcte, en restant véhémente, hardie, singulière; il méprise, il insulte, il menace. Une sorte d'impunité est acquise à ses paroles comme à ses actions. Il refuse les duels avec insolence, et fait taire les factions du haut de la tribune.

(Cours d'éloquence française.)

E. DESCHAMPS.

(1791.)

Émile Deschamps, né à Bourges, a publié des poésies remarquables surtout par leur grace et leur élégance ; des traductions très-estimées de *Romeo et Juliette*, *Macbeth*, *La Cloche de Schiller*, etc., et, sous le titre de *Poésies des Crèches*, des pièces très heureusement inspirées par la moralité du but. Il a semé dans les revues une foule d'articles en prose, qui ont prouvé la flexibilité de son talent.

Petite Violette.

Petite Violette, un jour, venait de naître
Sur le bord d'un ruisseau, dans un vallon caché;
Quand elle dit, mettant le nez à la fenêtre:
"Belle fleur, j'ai le front vers la terre penché,
Ce n'est guère la peine; et puis, près de cette onde,
Qu'est-ce que je verrai ?—rien du tout.—et les fleurs
Sont faites pour le monde. . . . .
C'est donc raison d'aller prendre racine ailleurs."

Tout en parlant ainsi, petite Violette,
Avec les petits doigts de sa petite main
Tire ses petits pieds du sol, fait sa toilette,
Et se met en chemin.

"La montagne au front bleu, qui dans l'air se dessine,
Me conviendrait, dit-elle.—A son premier plateau
Si je pouvais atteindre ! oh ! ce serait bien beau,
Et je verrais du monde un bon morceau ! . . . .
C'est donc raison d'aller prendre là-haut racine."

Petite Violette a, d'un agile pas,
Gravi sur ce coteau qu'un grand soleil colore;
Mais à peine installée, elle n'y trouve pas
Son compte, et soupirant encore:
"D'ici l'on ne voit pas grand'chose,—il me faut tout;
Ah ! du second plateau je pourrais, j'imagine,
Voir le monde; et cela de l'un à l'autre bout.
C'est donc raison d'aller plus haut prendre racine."

Sitôt dit, sitôt fait.—Sous l'orage et le vent
Petite Violette, enflammée, intrépide,
Monte la côte plus rapide;
Le voyage est plus dur qu'auparavant.

Toutefois la voici bien ou mal arrivant
Jusqu'au second plateau que baigne un lac limpide. . .
Mais, à peine installée: "Ah ! dit-elle, d'ici
Je n'aperçois le monde encor qu'en raccourci,
C'est du dernier sommet, qui perce et qui domine
Les grands nuages entr'ouverts,
Que l'on peut voir tout l'univers;
C'est donc raison d'aller y prendre enfin racine."

Et sans plus réfléchir à rien
Comme sous l'aiguillon d'une voix qui l'appelle,
Notre folle aussitôt se remet de plus belle
A son voyage aérien.

La route, cette fois, est beaucoup plus mauvaise.
Ou plutôt il n'est plus ni route, ni sentier.
Petite Violette éprouve un grand malaise;
Elle retournerait sur ses pas volontiers;
Mais elle a comme le vertige,
Mais la tête lui tourne.—Alors,
Se poussant aux derniers efforts,
Par une sorte de prodige,
Elle arrive, le cœur bien gros, le corps bien las,
Sur ce pic, noble but de ses vœux. Mais, hélas !

Plus de terre, pas une mousse;
Le sol est un granit aride, où rien ne pousse;
Un vent glacial souffle autour avec fureur,
Et l'horizon n'est plus qu'une brumeuse horreur. . .
Petite Violette, au bruit des avalanches,
Tremble de froid et de terreur
Dans toutes ses petites branches;
Elle met sa tête à couvert
Sous son petit tablier vert . . .
Ses petites mains s'alourdissent;

Ses petits pieds se gonflent, s'engourdissent;
Elle se prend à pleurer.—Tout le bleu
De sa petite joue a pâli peu à peu;

Et ses pleurs, desséchés sur place,
Y pendent en lambeaux de glace.

Enfin dans l'ouragan se perd un petit cri:
" Que ne suis-je restée aux bords où j'ai fleuri !"

Petite Violette épuisée, et qui souffre
Tout ce qu'une fleur peut souffrir,
Se tait, raidit sa tige et roule, et dans un gouffre
Achève bientôt de mourir.

As-tu dans le vallon une calme chaumine,
Trois arbres aux soleil ? . . . —C'est tout ce qu'il te faut.
Ne cherche pas à t'en aller plus haut;
Tu ne ferais qu'élever ta ruine !

Le Fleuve.

Soit que l'onde bouillonne et se creuse en grondant
Parmi les durs rochers un lit indépendant,
Soit qu'elle suive en paix une pente insensible,

Un espoir inconnu vers un but invisible
L'appelle ; elle obéit, et, torrent ou ruisseau,
Ne reverra jamais les fleurs de son berceau.
Le fleuve réfléchit dans sa fuite limpide
Et l'immobile azur, et l'orage rapide.
Les chants joyeux d'amour, les cris des matelots,
Rien ne l'arrête, il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de frais gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais et des landes sauvages;
Puis, apparaît soudain la sombre et vaste mer,
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer.
Ainsi nos douteuses journées,
Le front chargé de deuil ou de fleurs couronnées,
S'écoulent promptement, jusqu'au jour redouté
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'éternité !

SCRIBE.

(1791—1861.)

Eugène Scribe, né à Paris, s'est fait d'abord connaître par une série de pièces légères données sur les divers théâtres de vaudeville. Après la création du Gymnase il s'établit en maître sur cette scène qui représenta ses plus fraîches et ses plus charmantes créations, puis il aborda le Théâtre-Français. *Bertrand et Raton, le Mariage d'argent, une Chaîne, le Verre d'eau, la Camaraderie, la Bataille de Dames, Adrienne Lecouvreur, Les Contes de la Reine de Navarre, les Doigts de fée,* sont des œuvres qui tiendront toujours un rang distingué parmi les principaux ouvrages du répertoire.

Les qualités qui distinguent Scribe sont une moquerie fine et gracieuse, un grand art dans l'enchaînement des scènes et des coups de théâtre, une connaissance parfaite du monde qu'il a voulu peindre ; cependant plus de sensibilité que de profondeur dans ses mouvements. Pour comprendre l'énorme fécondité de Scribe, il faut savoir que dans la composition de près de quatre cents pièces qui portent son nom, il a eu pour collaborateurs MM. Brazier, Carmouche. Delavigne, Delestre, Dumersan, Dupin, Duveyrier, Legouvé, Lemoine, Mazères, Mesleville, Rougemont, Varner, etc.

On lui doit encore une foule de libretti d'opéras, entre autres: *la Dame Blanche, la Muette de Portici, Fra Diavolo, la Juive, les Huguenots, le Prophète,* etc.

Le Verre d'Eau.

LA REINE ET LES DAMES DE SA SUITE; ABIGAIL; BOLINGBROKE; LA DUCHESSE, SEIGNEURS DE LA COUR, ETC.

(On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri, et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.)

LA DUCHESSE. (*s'adressant à la reine.*) Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partners ?

LA REINE. Qui vous voudrez,... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE. Lady Abercrombie ?...

LA REINE. Non ! (*Montrant une dame qui est près d'elle.*) Lady Albemarle.

LADY ALBEMARLE. Je remercie Votre Majesté!...

LA DUCHESSE, (*à part.*) Et moi aussi. (*Regardant lady Albemarle.*) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (*Haut.*) Et pour la troisième personne ?

LA REINE. La troisième ? — Eh mais!... (*Apercevant le marquis de Torcy, qui s'approche d'elle.*) Monsieur l'ambassadeur.. (*Mouvement général d'étonnement et joie de Bolingbroke.*)

LA DUCHESSE, (*bas, à la reine, avec reproche.*) Un pareil choix,.. une pareille préférence...

LA REINE, (*de même*). Qu'importe!

LA DUCHESSE, (*de même*). Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, (*de même*). Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, (*de même*). On va penser,... on va croire...

LA REINE, (*de même*). Tout ce qu'on voudra!

Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine, qu'il conduit à la table de tri, et s'assied entre elle et lady Albemarle. — La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur, et passe du côté gauche.)

BOLINGBROKE, (*près d'elle à voix basse*). C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses!... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté! c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, (*avec dépit*). Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE. Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur.... Il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE. En effet... (*Elle veut faire un pas.*)

BOLINGBROKE, (*la retenant*). Mais au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter;... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE. Oui;... mais aucune de ces dames...

LA REINE, (*jouant toujours et ayant l'air de répondre au marquis.*) Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (*Avec émotion et s'adressant à Masham.*) Monsieur Masham ! (*Masham s'incline*) je vous demanderai un verre d'eau.

La Duchesse, (*poussant un cri et faisant un pas vers la reine.*) O ciel!

La Reine. Qu'avez-vous donc duchesse ?

La Duchesse, (*furieuse et cherchant à se contenir*). Ce que j'ai,... ce que j'ai,... quoi! Votre Majesté,... il serait possible...

La Reine, (*toujours assise et se retournant*). Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement ?

La Duchesse. Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

Bolingbroke et le Marquis, (*Voulant la calmer*). Madame la duchesse!...

Lady Albemarle. C'est manquer de respect à la reine.

La Reine, (*avec dignité.*) Quoi donc ? qu'ai-je oublié ?

La Duchesse, (*troublée et cherchant à se remettre*). Les droits,... l'étiquette,... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qui appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

La Reine, (*étonnée*). Tant de bruit pour cela! (*Se retournant vers la table de jeu.*) Eh bien, duchesse! donnez-le-moi vous même...

La Duchesse, (*stupéfaite.*) Moi!

Bolingbroke, (*à la duchesse, à qui Masham présente en ce moment le plateau.*) Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous même,... là, devant eux,... c'est encore plus piquant.

La Duchesse, (*se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.*) Ah!

La Reine, (*avec impatience.*) Eh bien, madame,... m'avez-vous entendue ? et ce droit réclamé avec tant d'instance...

(La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau, qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.)

La Reine, (*se levant avec vivacité.*) Ah vous êtes d'une maladresse....

(Tout le monde se lève, et Abigail descend à droite près de la reine.)

La Duchesse. C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

La Reine, (*avec aigreur.*) Cela prouve mon indulgence!

La Duchesse, (*de même.*) Après les services que je lui ai rendus.

La Reine, (*de même.*) Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

La Duchesse. Je ne les impose point à Votre Majesté; et s'ils lui sont importuns,... je lui offre ma démission.

La Reine. Je l'accepte!

La Duchesse, (*à part.*) O ciel!

La Reine. Je ne vous retiens plus;... milords et mesdames,... vous pouvez vous retirer.

Bolingbroke, *à part, à la duchesse.*) Duchesse, il faut céder!...

(*Le verre d'Eau, Acte* IV, *scène* 8.)

COUSIN.

(1792—1867.)

M. Victor Cousin, chef de l'école de la philosophie éclectique, est fils d'un horloger de Paris. Il entra jeune dans l'enseignement et embrassa la carrière philosophique. Disciple de Royer-Collard et son successeur à l'École normale, il enseigna d'abord la philosophie écossaise de Reid, se fortifia ensuite dans l'étude de la philosophie allemande de Kant et finit par faire entre diverses philosophies un choix qui s'est appelé la philosophie *éclectique*. La philosophie du XVIIIe siècle avait proclamé la liberté sans la règle, le droit sans le devoir, en face des philosophes absolutistes, qui ne parlaient que de règle et de devoir. La philosophie éclectique se proposa de concilier la liberté avec la règle, le droit avec le devoir.

M. Cousin a publié une *Histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle*, des *Fragments littéraires*, des *Fragments philosophiques* en cinq volumes, une *Traduction des Œuvres de Platon*; divers travaux littéraires sur *Pascal*, sur *Jacqueline Pascal*, sur *J.-J. Rousseau ; du Vrai, du Beau et du Bien ;* une *Introduction à l'histoire de la philosophie*, des *Études sur les femmes illustres et la Société du* XVIIe *siècle*, *Des Principes de la Révolution française et Discours politiques*, etc. Ces ouvrages assurent à M. Cousin un rang éminent parmi les écrivains contemporains. Ce qui distingue son style, c'est un art profond, une phrase savante, mais aisée et flexible, qui rappelle les formes et l'ampleur de l'admirable langue du XVIIe siècle; et ce n'est pas faire tort à M. Cousin que de dire qu'il est peut-être plus éminent comme littérateur que comme philosophe.

Le premier des beaux-arts.

L'expression étant le but suprême, l'art qui s'en rapproche le plus est le premier de tous les arts.

Tous les arts vrais sont expressifs, mais ils le sont diversement. Prenez la musique ; c'est l'art sans contredit le plus pénétrant, le plus profond, le plus intime. Il y a physiquement et moralement entre un son et l'âme un rapport merveilleux. Il semble que l'âme est un écho où le son prend une puissance nouvelle. On raconte de la musique ancienne des choses extraordinaires, qu'il n'est pas difficile d'admettre en voyant les effets de notre musique sur nous-mêmes, qui ne sommes point aussi sensibles au beau que les anciens. Et il ne faut pas croire que la grandeur des effets suppose ici des moyens très-compliqués. Non, moins la musique fait de bruit, et plus elle touche. Donnez quelques notes à Pergolèse, donnez-lui surtout quelques voix pures et suaves, et il vous ravit jusqu'au ciel, il vous emporte dans les espaces de l'infini, il

vous plonge dans d'ineffables rêveries. Le pouvoir propre de la musique est d'ouvrir à l'imagination une carrière sans limite, de se prêter avec une souplesse étonnante à toutes les dispositions de chacun, d'irriter ou de bercer, aux sons de la plus simple mélodie, nos sentiments accoutumés, nos affections favorites. Sous ce rapport, la musique est un art sans rival; elle n'est pas pourtant le premier des arts.

La musique paye la rançon du pouvoir immense qui lui a été donné ; elle éveille plus que tout autre le sentiment de l'infini, parce qu'elle est vague, obscure, indéterminée dans ses effets. Elle est juste l'art opposé à la sculpture, qui porte moins vers l'infini, parce que tout en elle est arrêté avec la dernière précision. Telle est la force et en même temps la faiblesse de la musique : elle exprime tout, et elle n'exprime rien en particulier. La sculpture, au contraire, ne fait guère rêver, car elle représente nettement telle chose et non pas telle autre. La musique ne peint pas, elle touche ; elle met en mouvement l'imagination, non celle qui reproduit des images, mais celle qui fait battre le cœur, car il est absurde de borner l'imagination à l'empire des images. Le cœur, une fois ému, ébranle tout le reste : c'est ainsi que la musique peut indirectement, et jusqu'à un certain point, susciter des images et des idées ; mais sa puissance directe et naturelle n'est ni sur l'imagination représentative, ni sur l'intelligence : elle est sur le cœur ; c'est un assez bel avantage.

Le domaine de la musique est le sentiment, mais, là même, son pouvoir est plus profond qu'étendu, et si elle exprime certains sentiments avec une force incomparable elle n'en exprime qu'un petit nombre. Par voie d'association, elle peut les réveiller tous; mais directement elle n'en produit guère que deux, les plus simples, la tristesse et la joie, avec leurs mille nuances. Demandez à la musique d'exprimer l'héroïsme, la résolution vertueuse, et bien d'autres sentiments où interviennent assez peu la tristesse et la joie; sous la même mesure, celui-ci met une montagne et celui-là l'Océan; le guerrier y puise des inspirations héroïques; le solitaire, des inspirations religieuses. Sans doute, les paroles déterminent l'expression musicale; mais le mérite alors est à la parole, non à la

musique, et quelquefois la parole imprime à la musique une précision qui la tue et lui ôte ses effets propres, le vague, l'obscurité, la monotonie, mais aussi l'ampleur et la profondeur, j'allais presque dire l'*infinitude*. Je n'admets nullement cette fameuse définition du chant,—une déclamation notée. Une simple déclamation bien accentuée est assurément préférable à des accompagnements étourdissants; mais il faut laisser à la musique son caractère, et ne lui enlever ni ses défauts ni ses avantages. Il ne faut pas surtout la détourner de son objet, et lui demander ce qu'elle ne saurait donner. Elle n'est pas faite pour exprimer des sentiments compliqués et factices, ou terrestres et vulgaires. Son charme singulier est d'élever l'âme vers l'infini. Elle s'allie donc naturellement à la religion, surtout à cette religion de l'infini qui est en même temps la religion du cœur; elle excelle à transporter aux pieds de l'éternelle miséricorde l'âme tremblante sur les ailes du repentir, de l'espérance et de l'amour. Heureux ceux qui, à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Leo, de Durante, de Pergolèse, sur le vieux texte consacré! Ils ont un moment entrevu le ciel, et leur âme a pu y monter sans distinction de rang, de pays, de croyance même, par les degrés qu'elle choisit elle-même, par ces degrés invisibles et mystérieux, composés et tissus, pour ainsi dire, de tous les sentiments naturels, universels, qui, sur tous les points de la terre, tirent du sein de la créature humaine un soupir vers un autre monde.

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presque aussi précise que l'une, presque aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture elle marque les formes visibles des objets, en y ajoutant la vie ; comme la musique, elle exprime les sentiments les plus profonds de l'âme, et elle les exprime tous. Dites-moi quel est le sentiment qui ne soit pas sur la palette du peintre. Il a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un cimetière, un paysage, un coucher du soleil, l'Océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, tous les êtres de la création, par-dessus tout le visage de l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'âme. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que

la musique, la peinture s'élève au-dessus de tous les deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes, l'âme humaine dans la richesse et la variété de ses sentiments.

Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

La parole est l'instrument de la poésie; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise, pour lui faire exprimer la beauté idéale; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique, avec toutes ses variétés, que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée et immobile comme la sculpture: et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à peu près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée!

Songez-y. Quel monde d'images, de sentiments, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot : la patrie! et cet autre mot, bref et immense : Dieu! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

Dites à l'architecte, au sculpteur, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup les puissances de la nature et de l'âme. Ils ne le peuvent, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie.

Ils la proclament eux-mêmes, car ils prennent la poésie

pour leur propre mesure; ils estiment et ils demandent qu'on estime leurs œuvres, à proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain fait comme les artistes. Quelle poésie! s'écria-t-on à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une comparaison arbitraire; c'est un jugement naturel qui fait de la poésie le type de la perfection de tous les arts, l'art qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Quand les autres arts veulent imiter les œuvres de la poésie la plupart du temps ils s'égarent, ils perdent leur propre génie, sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie bâtit à son gré des palais et des temples, comme l'architecture; elle les fait simples ou magnifiques; tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différents âges de l'art lui sont égaux; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini. Lessing a pu comparer, avec la justesse la plus exquise, Homère au plus parfait sculpteur, tant les formes que ce ciseau merveilleux donne à tous les êtres sont déterminées avec netteté! Et quel peintre aussi qu'Homère! Et, dans un genre différent, le Dante! La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie; mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. Outre sa netteté, sa variété, sa durée, la poésie a aussi les plus pathétiques accents. Rappelez-vous les paroles que Priam laisse tomber aux pieds d'Achille en lui redemandant le cadavre de son fils, puis certains vers de Virgile, des scènes entières du *Cid* et de *Polyeucte*, la prière d'Esther agenouillée devant Dieu, les chœurs *d'Esther* et *d'Athalie*. Dans le chant de Pergolèse, *Stabat Mater dolorosa*, on peut demander ce qui émeut le plus de la musique ou des paroles. Le *Dies iræ, dies illa*, récité seulement, est déjà de l'effet le plus terrible. Dans ces paroles formidables, tous les coups portent pour ainsi dire: chaque mot renferme un sentiment distinct, une idée à la fois profonde et déterminée. L'intelligence avance à chaque pas, et le cœur s'élance à sa suite. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale; mais elle est lumineuse autant que pathétique; elle parle à l'esprit comme au cœur; elle est

en cela inimitable et inaccessible, qu'elle réunit en elle tous les extrêmes et tous les contraires dans une harmonie qui redouble leur effet réciproque, et où tour à tour comparaissent et se développent toutes les images, tous les sentiments, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'âme, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles!

DELAVIGNE.

(1793—1843.)

Jean-François-Casimir Delavigne, naquit au Hâvre. Peu de poëtes ont joui d'une plus éclatante et plus légitime popularité. Rien ne peut se comparer au succès des *Messéniennes*, si ce n'est celui de sa tragédie des *Vêpres siciliennes*. *Le Paria*, *l'École des Vieillards*, *Marino Falier*o *Louis XI*, *les Enfants d'Édouard*, *Don Juan d'Autriche*, *la Fille du Cid*, *la Popularité*, etc., œuvres dramatiques non moins remarquables par la conception que par l'exécution, tiendront toujours un rang distingué dans notre riche répertoire. Après *l'École des Vieillards*, il fut élu membre de l'Académie à l'unanimité des suffrages. Les *Ballades italiennes*, publiées après sa mort, ont révélé en lui un talent lyrique de premier ordre.

Trois jours de Christophe Colomb.

"En Europe! en Europe!—Espérez!—Plus d'espoir!
—Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde!"
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse; avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond;
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente Croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître

Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
"Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître !"
—"Le jour ! et que vois-tu ?—Je vois l'immensité."

Qu'importe ? il est tranquille... Ah ! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente ;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur.
Vous comprendrez alors que durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz: "Ces trois jours dévorent des années,
Et la gloire est trop chère au prix de ces tourments."

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
"Périra-t-il ?—Aux voix !—La mort ! La mort ! —La mort !
—Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire."
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !...

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor !
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or !
Déjà plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écrias, Colomb : "Cette terre est mon bien!..."
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur ! et d'un nom qui n'était pas le tien...

(*Messéniennes.*)

Louis XI et son médecin.

(Coictier, médecin, à Commines.)

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien.
Vraiment, ne l'est-il pas ? sait-on ce qu'on m'envie ?
Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie ?
Cet esclave absolu, qui parle en souverain,
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.

Je ne m'appartiens pas; un autre me possède:
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part, suivre ses pas,
Sous un plus dur fardeau, baissant ma tête altière,
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière.
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse,
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ces douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable:
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable;
Et pour souffrir tous deux nous vivrons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble,
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

(Louis XI.)

Le chien du Louvre.

Passant, que ton front se découvre!
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

C'était le jour de la bataille;
Il s'élança sous la mitraille;
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre;
Est-ce le maître qu'il faut plaindre?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule,
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,
En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine,
Blessé de juillet, il se traîne
Tout en boitant ;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître;
Ils étaient tant !

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui;
Et, fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire:
"Ce n'est pas lui."

Quand sur ces touffes d'immortelles
Brillent d'humides étincelles
Au point du jour,
Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Au vent des nuits quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende:
Il gronde, il pleure, et lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait, pour relever la terre,
Un vain effort.
Puis il se dit comme la veille:
"Il m'appellera s'il s'éveille."
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade:
Son maître est sous la fusillade,
Couvert de sang:
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,
Se lève et saute après son ombre,
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure;
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.
Quel fut son nom ? C'est un mystère:
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre !
Là, plus d'un brave est endormi,
Des fleurs pour le martyr du Louvre !
Un peu de pain pour son ami !

PATIN.

(1793.)

Henri-Joseph-Guillaume Patin, né à Paris, a obtenu plusieurs prix à l'Académie française dans les concours d'éloquence, et après avoir suppléé M. Villemain à la Sorbonne, il fut choisi par la faculté des lettres pour succéder à Éloi Lemaire dans la chaire de poésie latine. C'est non-seulement un lettré mais un écrivain très-distingué, et quand l'Académie l'a élu, après la mort de Roger, tout le monde a applaudi à son choix. Son véritable titre littéraire est son *Étude sur les tragiques grecs*. Aujourd'hui M. Patin consacre la plus grande partie de son temps à la préparation du grand *Dictionnaire historique*, auquel travaille très-activement une commission d'académiciens.

Sophocle.

Après les Eschyle vinrent naturellement les Sophocle, qui, sans renoncer entièrement à l'effet poétique des agents

surnaturels, rendirent aux actes de l'homme l'empire de l'action dramatique, et remplacèrent l'antique ascendant de la fatalité pour le ressort nouveau de la liberté morale.

Il n'est personne qui n'aperçoive les conséquences nécessaires du rôle agissant que l'homme commence à jouer dans les drames de Sophocle. De là devait sortir la tragédie *implexe*, tout entière, avec ses développements, ses oppositions de caractères ; avec la variété et l'enchaînement de ses situations, de ses incidents, de ses péripéties ; avec l'artifice plus difficile et plus habile de son ordonnance ; avec l'attrait nouveau, quoique faible encore, qu'elle offrait à la curiosité ; avec ces impressions de terreur, de pitié, d'admiration que produisait la peinture ennoblie, mais toujours vraie, du malheur et de l'héroïsme humains.

Alors s'ouvrit un spectacle dont l'imagination peut à peine aujourd'hui se figurer les effets ravissants : les yeux étaient occupés par une succession de tableaux, ou touchants ou terribles, qu'embellissaient constamment la grâce et la noblesse des attitudes et des mouvements ; une versification d'un rhythme varié, dont une déclamation variée comme elle, un accompagnement musical marquaient encore l'harmonie, enchantait les oreilles ; l'âme était émue par des discours qui, s'élevant au sublime et descendant avec aisance au familier, se prêtaient à l'expression forte et naïve de toutes les affections ; sous ces formes extérieures se produisait la peinture des caractères dont les traits individuels, énergiquement marqués, ressortaient au milieu des traits plus généraux de la nature humaine ; cependant l'esprit était doucement attaché au développement vrai, simple et calme d'une fable construite avec art, et dans laquelle chaque partie concourait à la perfection de l'ensemble.

Voilà le drame de Sophocle tel qu'il apparut aux spectateurs athéniens encore troublés des gigantesques et effrayantes conceptions d'Eschyle. Enfin se dissipa cette horreur profonde qui n'avait cessé d'envelopper la scène tragique. Un jour plus pur, quoique triste encore, sembla y descendre et éclairer cette noble figure de l'homme, que Sophocle parait de tant de dignité, de tant de grâce, et dont, par tous les moyens de son art, toutes les ressources de son génie, il s'efforçait d'exprimer l'idéale beauté. C'est

ainsi qu'après une tempête qui a couvert de ténèbres la face de la terre, on voit renaître aux rayons encore voilés du soleil l'aspect riant de la nature ; qu'avec un ravissement mêlé d'un reste d'effroi, on aime à jouir du tableau mélancolique de la sérénité renaissante.

ANCELOT.

(1794—1854.)

Arsène Ancelot, né au Hâvre, débuta par la tragédie de *Louis IX*, qui fit concevoir de lui les plus brillantes espérances. Elles ont été réalisées en grande partie par trois ouvrages du même genre, le *Maire du palais*, *Fiesque* et *Olga*. On estime en outre son poëme de *Marie de Brabant*, son roman de *l'Homme du monde* et surtout ses *Epîtres familières*. Ancelot appartient à l'école classique et s'y distingue par l'élégance et la pureté de son style ; tous ses ouvrages décèlent une grande finesse d'observation.

Conseils de saint Louis à son fils.

Lorsque un arrêt sanglant aura frappé ton père,
O mon fils ! c'est à toi de consoler ta mère.
Tu vois où la conduit sa tendresse pour nous;
Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous.
De respect et d'amour environne sa vie,
Je vais m'en séparer et je te la confie.
Révère ton aïeule; à ses conseils soumis,
Suis ses sages leçons, n'en rougis pas, mon fils.
Redoutée au dehors, de mon peuple bénie,
L'Europe avec respect contemple son génie;
Et les Français en elle admiraient avec moi
Les vertus de son sexe et les talents d'un roi.
Loin de ta cour l'impie et ses conseils sinistres !
Affermis les autels, honore leurs ministres,
Fils aîné de l'Église, obéis à sa voix;
Du pontife divin fais respecter les droits;
Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du ciel même:
Mais soutenant, mon fils, l'honneur du diadème,
Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi,
Résiste et sois chrétien sans cesser d'être roi.
Accueille ces vieillards dont l'austère sagesse
A travers les périls guidera ta jeunesse,
De leur expérience emprunte le secours.
Fais régner la justice; abolis pour toujours

Ces combats où, des lois usurpant la puissance,
La force absout le crime et tient lieu d'innocence.
A la voix des flatteurs, que ton cœur soit fermé,
Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,
Permets que tes sujets t'abordent sans alarmes,
Qu'ils te montrent leur joie ou t'apportent leurs larmes,
Compatis à leurs maux, sois fier de leur amour ;
Règne enfin pour ton peuple et non pas pour ta cour.
Je le connais ce peuple ; il mérite qu'on l'aime :
En le rendant heureux, tu le seras toi-même,

(Louis IX.)

AUGUSTIN THIERRY.

(1795—1856.)

Jacques-Nicolas-Augustin THIERRY, né à Blois, s'est fait une réputation aussi brillante que solide par ses travaux historiques. Ses *Lettres sur l'histoire de France*, ses *Récits des temps mérovingiens*, et son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* l'ont placé au premier rang des historiens et des écrivains modernes. On a dit avec raison qu'on trouve dans ses ouvrages la patience de l'érudition d'un bénédictin unie à la brillante imagination d'un poëte. Frappé en 1825 d'une cécité complète, il n'en continua pas ses travaux avec moins de suite et d'activité, grâce au dévouement et à la haute intelligence de sa femme, qui s'institua son secrétaire et se chargea de toutes les recherches qu'il lui était devenu impossible de faire lui-même. En 1830, il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, et l'Académie lui adjugea le prix Montyon dont il jouit jusqu'à sa mort.

Le dévouement à la science.

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes

énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids; on se fait à soi-même sa destinée ; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore : si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(Dix ans d'études historiques.)

Naufrage de la Blanche-Nef.

(1120.)

La paix se trouvant complétement rétablie, le roi Henri, son fils légitime Guillaume, plusieurs de ses enfants naturels et les seigneurs normands d'Angleterre se disposèrent à repasser le détroit.

La flotte fut rassemblée, dans le mois de décembre, dans le port de Barfleur. Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Étienne, vint trouver le roi, et lui offrant un marc d'or, lui parla ainsi: "Étienne, fils d'Érard, mon père, a servi toute sa vie le tien sur mer, et c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel ton père monta pour aller à la conquête; seigneur roi, je te supplie de me bailler en fief le même office: j'ai un navire appelé la *Blanche-Nef*, et appareillé comme il faut." Le roi répondit qu'il avait choisi le navire sur lequel il voulait passer; mais que, pour faire droit à la requête du fils d'Étienne, il confierait à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortége.

Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du Sud, au moment où le jour baissait, et le lendemain matin il aborda heureusement en Angle-

terre. Un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire. Les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers leur en avaient fait distribuer avec profusion. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles ; Thomas, fils d'Étienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement par un beau clair de lune, longeant la côte voisine de Barfleur. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi des rochers à fleur d'eau, dans un lieu appelé le *Ras de Catte*, aujourd'hui Ras de Catteville. La *Blanche-Nef* donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc gauche: l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi déjà en pleine mer; mais personne n'en soupçonna la cause. L'eau entrait en abondance, le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue qui resta flottante sur l'eau ; c'était un boucher de Rouen, nommé Bérauld, et un jeune homme de naissance plus relevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

Thomas, le patron de la *Blanche-Nef*, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau ; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la vergue : "Et le fils du roi, leur dit-il, qu'est-il arrivé de lui ?—Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur compagnie.—Malheur à moi !" s'écria le fils d'Étienne, et il replongea volontairement. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait et descendit au fond de la mer, en recommandant à Dieu son compagnon. Bérauld, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justaucorps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau; il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le recueillirent dans leurs barques; il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'événement.

(Histoire de la conquête d'Angleterre.)

JOUFFROY.

(1796-1842.)

Simon-Théodore Jouffroy, un des philosophes les plus distingués de l'école éclectique, naquit au village des Pontêts. Au sortir de l'École normale, il fut nommé professeur suppléant de philosophie au collége Bourbon. Il devint ensuite professeur suppléant de l'histoire de la philosophie, et enfin professeur titulaire de philosophie à la Faculté des lettres. Il fut en outre membre de l'Institut, du Conseil de l'instruction publique et de la Chambre des députés.

Jouffroy a publié la *Traduction des œuvres philosophiques de Reid*, et celle des *Esquisses de philosophie morale* par Dugald-Stewart, un *Cours de droit naturel*, un *Cours d'esthétique* et deux volumes de *Mélanges philosophiques*.

Son style, toujours naturel, facile, animé, quelquefois éloquent, a une pureté, une souplesse qu'on trouve dans bien peu d'ouvrages philosophiques.

La vie.*

Cette vie, je l'ai en grande partie parcourue ; j'en connais les promesses, les réalités, les déceptions. Vous pourriez me rappeler comment on l'imagine ; je veux vous dire comment on la trouve, non pour briser la fleur de vos nobles espérances (la vie est parfaitement bonne à qui en connaît le but), mais pour prévenir des méprises sur ce but même, et pour vous apprendre, en révélant ce qu'elle peut donner, ce que vous avez à lui demander et de quelle manière vous devez vous en servir.

On la croit longue, jeunes élèves ; elle est très-courte : car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la vieillesse que la plus lente destruction. Dans sept à huit ans, vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable force pour les réaliser. Vingt années ! c'est-à-dire une éternité pour vous, et en réalité un moment ! Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus : elles passent comme une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on les a remplies. Apprenez donc le prix du temps, employez-le avec une infatigable, avec une jalouse activité. Vous aurez beau faire, ces années qui se déroulent devant vous comme une perspective

* Discours prononcé à la distribution des prix du collége Charlemagne, en 1840.

sans fin n'accompliront jamais qu'une faible partie des pensées de votre jeunesse ; les autres demeureront des germes inutiles, sur lesquels le rapide été de la vie aura passé sans les faire éclore, et qui s'éteindront sans fruit dans les glaces de la vieillesse.

Votre âge se trompe encore d'une autre façon sur la vie : il y rêve le bonheur, et ce qu'il y rêve n'y est pas. Ce qui rend la jeunesse si belle et qui fait qu'on la regrette quand elle est passée, c'est cette double illusion qui recule l'horizon de la vie et qui la dore. Ces nobles instincts qui parlent en vous, et qui vont à des buts si hauts ; ces puissants désirs qui vous agitent et qui vous appellent, comment ne pas croire que Dieu les a mis en vous pour les contenter, et que cette promesse, la vie la tiendra ? Oui, c'est une promesse, c'est la promesse d'une grande et heureuse destinée, et toute l'attente qu'elle excite en votre âme sera remplie ; mais si vous comptez qu'elle le sera en ce monde, vous vous méprenez. Ce monde est borné, et les désirs de votre nature sont infinis. Quand chacun de vous saisirait à lui seul tous les biens qu'il contient, ces biens jetés dans cet abîme ne le combleraient pas ; et ces biens sont disputés, on n'en obtient une part qu'au prix d'une lutte ardente, et la fortune n'accorde pas toujours la meilleure au plus digne. Voilà ce que la vie nous apprend ; voilà ce qui l'attriste et la décourage ; voilà ce qui fait qu'on l'accuse, et avec elle la Providence qui nous l'a donnée. Aucune autre époque ne fut plus heureuse que la nôtre, aucune n'a ouvert plus libéralement à tous l'accès aux bonheurs de la vie, et cependant elle retentit de cette accusation ; on s'en prend à tout de n'être pas heureux, à Dieu et aux hommes, à la société et à ceux qui la gouvernent. Que votre voix ne se mèle pas un jour à cette folle accusation ; que votre âme ne tombe point à son tour dans ce misérable découragement ; et pour cela, apprenez de bonne heure à voir la vie comme elle est, et à ne point lui demander ce qu'elle ne renferme pas. Ce n'est ni la Providence ni elle qui vous trompent ; c'est nous qui nous trompons sur les desseins de l'une et sur le but de l'autre. C'est en méconnaissant ce but qu'on blasphème et qu'on est malheureux ; c'est en le comprenant ou en l'acceptant qu'on est homme. Écoutez-moi, et laissez-moi vous dire la vérité.

Vous allez entrer dans le monde ; des mille routes qu'il ouvre à l'activité humaine, chacun de vous en prendra une. La carrière des uns sera brillante, celle des autres obscure et cachée. La condition et la fortune de vos parents en décideront en grande partie. Que ceux qui auront la plus modeste part n'en murmurent point. D'un côté, la Providence est juste, et ce qui ne dépend point de nous ne saurait être un véritable bien ; de l'autre, la patrie vit du concours et du travail de tous ses enfants, et dans la mécanique de la société, il n'y a point de ressort inutile. Entre le ministre qui gouverne l'État et l'artisan qui contribue à sa prospérité par le travail de ses mains, il n'y a qu'une différence, c'est que la fonction de l'un est plus importante que celle de l'autre ; mais, à les bien remplir, le mérite moral est le même. Que chacun de vous se contente donc de la part qui lui sera échue. Quelle que soit sa carrière, elle lui donnera une mission, des devoirs, une certaine somme de bien à produire. Ce sera là sa tâche ; qu'il la remplisse avec courage et énergie, honnêtement et fidèlement, et il aura fait dans sa position tout ce qu'il est donné à l'homme de faire. Qu'il la remplisse aussi sans envie contre ses émules. Vous ne serez pas seuls dans votre chemin ; vous y marcherez avec d'autres, appelés par la Providence à poursuivre le même but. Dans ce concours de la vie, ils pourront vous surpasser par le talent ou devoir à la fortune un succès qui vous échappera. Ne leur en veuillez pas, et si vous avez fait de votre mieux ne vous en veuillez pas à vous-mêmes. Le succès n'est pas ce qui importe ; ce qui importe, c'est l'effort : c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même. L'accomplissement du devoir, voilà, jeunes élèves, et le véritable but de la vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est également à la portée de tous, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du roi, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tous tant que nous sommes dans la même balance, et de nous peser avec les mêmes poids. C'est à sa suite que se produit dans l'âme le seul vrai bonheur de ce monde, et le seul aussi qui soit également accessible à tous et proportionné pour chacun à son mérite, le con-

tentement de soi-même. Ainsi tout est juste, tout est conséquent, tout est bien ordonné dans la vie, quand on la comprend telle que Dieu l'a faite, quand on la restitue à sa vraie destination.

DE SALVANDY.

(1796—1856.)

Narcisse-Achille DE SALVANDY, né à Condom, se fit connaître par la publication de plusieurs brochures politiques, remarquables par leur ardeur chevaleresque et patriotique. Après un voyage en Espagne il publia le roman d'*Alonzo*, œuvre estimable mais écrite d'un style un peu emphatique. Il fit paraître en 1829 son meilleur ouvrage, *l'Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*. L'Académie qui avait déjà eu l'occasion de remarquer le talent tout particulier de l'auteur dans une série d'articles insérés au Journal des *Débats*, l'appela en 1837.

Paysage.

Nous eûmes bientôt gravi la rampe creusée dans le granit. Nous allions d'un pas rapide; nos poitrines soulevées bondissaient d'un bonheur nouveau, celui de la liberté et de la solitude. Qui ne sait à quel point c'est un bien réel de se sentir, par moment, séparés des hommes, d'être affranchis de leurs regards, d'échapper à leur puissance, de respirer en paix, tantôt pour nous recueillir, méditer, descendre en nous-mêmes, et appartenir tout entiers à nos pensées, tantôt pour contempler sans entraves les œuvres de la Providence, en jouir, et nous élever des choses visibles et périssables à leur auteur invisible et éternel? C'était une telle source d'impressions profondes que cet isolement absolu, la nuit, sur une terre étrangère, sur celle-là en particulier, si dramatique et si religieuse!

Qu'on imagine quelque chose de plus saisissant que le tableau qui nous environnait: derrière nous, les plaines nues de la Castille, sans un murmure, sans un être vivant, sans un horizon qui marquât une limite à nos regards; devant nous, ces bruits contraires : le Tage qu'on ne se lasse pas de voir et d'entendre, descendant, tombant, se précipitant avec mille mugissements et mille éclairs; plus

loin, les hymnes retentissants de cette capitale découronnée et superbe, qui nous renvoyait tous les échos de ses danses, de ses cris, de ses tambourins, de ses chants enthousiastes; enfin, la cité même déployant à nos yeux ses monuments échelonnés jusque dans le ciel, avec leurs tours, avec leurs flèches, leurs masses altières, plus solennelle à cette heure que jamais; et, au-dessus de nos têtes, suspendu avec majesté, ce disque brillant et tranquille qui semblait l'image de la paix sereine d'un autre séjour, et qui ne pâlissait de son éclat la voûte entière du ciel, que pour revêtir la terre d'un vaste et riche manteau d'argent. Il y répandait, avec sa blanche clarté, ces ombres immenses qui, dans les rochers, les édifices, les remparts, le vaste contour du fleuve et les inégalités de son lit, mêlaient partout leur mystère et leur grandeur aux grandeurs ineffables, aux ineffables mystères de la scène. Des mystères! car tous étaient là, ceux de la foi, ceux de l'histoire, ceux de nos âmes émues et ravies!

Non, ma vie n'a pas connu de plus saisissant spectacle. À Venise même... et pourtant je ne veux pas prononcer entre ces deux cités, si différentes, si belles, si héroïques, si déchues toutes deux, et si imposantes. Venise a des merveilles incomparables ; elle laisse d'incomparables souvenirs.

Je sais que parfois, dans ses belles nuits, la gondole glissant sur ses lagunes, à travers les splendeurs de ses monuments et de ses fastes, peut sembler poétique comme la Mythologie, en gravant dans l'âme des impressions ineffaçables comme la réalité.

L'étranger qui errera solitaire en vue du palais des doges, devant le lion de Saint-Marc, prêt, ce semble, à prendre son vol encore, aura quelque chose de nos sensations de Tolède.

Sa méditation sera tour à tour interrompue et charmée par les coups de la rame frappant sur les eaux, et par le cri du gondolier vibrant dans les airs. Mais combien ici tout était plus grave et plus recueilli, en étant aussi magnifique! Combien j'aurais voulu pouvoir appeler au partage de nos jouissances tous ceux que j'aimais! Il semblait que nous ne fussions pas de ce monde dont nous entendions tous les bruits, dont nous admirions toutes les beautés. Nous en étions séparés par l'abîme, et du reste

de la terre par le désert. C'est ainsi que ceux qui ne sont plus, s'il leur appartient de s'intéresser encore aux choses d'ici-bas, assistent à nos agitations, à nos tumultes, à nos chagrins cachés, à nos plaisirs éclatants et fragiles, réfléchissant sur la vanité de nos joies, sur celle de nos peines bien souvent, mais s'y associant encore, émus et invisibles...

Amis qui nous avez quittés, quelquefois avec la parure de la grâce et de la jeunesse, comme des images anticipées et charmantes de l'immortalité, quelquefois avec le cortége des touchants et nobles souvenirs, quelquefois avec l'autorité des ans et des travaux, ombres chères et sacrées que nous cherchons toujours sans les voir jamais, êtes-vous ainsi à nos côtés en ce moment, le regard et le cœur inclinés vers nous? Et vous, amis de la terre, je ne demande pas si, à cette heure, vous pensez à nous encore? Vous nous avez oubliés! Mais combien votre repos est loin de valoir celui que nos âmes trouvent dans ces contemplations!

REBOUL.

(1796—1864.)

Jean Reboul, le célèbre boulanger-poëte de Nîmes, s'est élevé à des accents d'une poésie qu'a reconnue et saluée, dans une *Harmonie*, la lyre de Lamartine. Appartenant à l'école des *Méditations*, Reboul écrit et chante en français classique, avec pureté et harmonie. Outre ses *Odes* et ses *Elégies*, (qui n'a pas admiré celle de *l'Ange et l'Enfant?*) on lui doit encore un volume de poésies fugitives et un poëme en dix chants : le *Dernier jour du monde*, dans lequel l'auteur s'élève à une grande hauteur de pensée et de style.

L'Ange et l'Enfant.

Elégie.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, ah ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble ;
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient flétrir ton front si pur,
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur.

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments ;

Que les fronts y soient sans nuage ;
Que rien n'y révèle un tombeau,
Quand on est pur comme à ton âge
Le dernier jour est le plus beau.

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles !...
Pauvre mère, ton fils est mort !

(Poésies diverses.)

MIGNET.

(1796.)

M. François-Auguste Mignet, né à Aix, en Provence, se fit connaître par un Cours d'histoire professé à l'Athénée, par des articles de journaux et par une *Histoire de la Révolution française*, écrite à vingt-

huit ans. Ce livre se distingue par une fermeté de jugement, un esprit de généralisation, une vue de l'ensemble, des formes nettes et arrêtées qui ne sont pas toujours le partage de l'âge mûr.

Depuis, M. Mignet a publié des *Notices historiques* et des *Mémoires sur des questions d'histoire ;* une *Histoire d'Antonio Pérès*, ministre de Philippe II; une *Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne*, véritable histoire du règne de Louis XIV, un de ses meilleurs ouvrages ; une *Histoire de Marie Stuart*, une *Histoire de l'abdication et des dernières années de Charles-Quint.* Tous ces ouvrages sont remarquables par la profondeur et l'exactitude du savoir, par une rare pénétration, par un style ferme et pur, quoique parfois compassé et symétrique, par une élégance virile, et, en général, par toutes les qualités d'un écrivain plus consommé qu'original.

Exécution de Marie Stuart.

Quand la lecture de la sentence fut achevée, Marie fit le signe de la croix. "Loué soit Dieu, dit-elle, de la nouvelle que vous m'apportez. Je n'en pouvais recevoir une meilleure, puisqu'elle m'annonce le terme de mes misères." Se regardant comme une victime de la foi religieuse, elle ressentit la joie pure du martyre, en prit la douce sérénité, et en conserva jusqu'au bout le tranquille courage. Après que les deux comtes* furent sortis, Marie consola ses serviteurs, qui fondaient en larmes. Elle devança l'heure de son souper afin d'avoir toute la nuit pour écrire et pour prier. À la fin de son repas, elle appela tous ses serviteurs, et, ayant versé du vin dans une coupe, elle en but à leur intention, et d'un air affectueux elle leur proposa de leur faire raison. Ils se mirent tous à genoux, et, les larmes aux yeux, répondirent à son toast avec une douloureuse effusion, lui demandant pardon des offenses qu'ils pouvaient avoir commises contre elle. Elle les exhorta à demeurer fermes dans la religion catholique. Elle se retira ensuite à part et écrivit de sa main, pendant plusieurs heures, des lettres et son testament, dont elle fit le duc de Guise principal exécuteur. Quand elle eut fini d'écrire, il était près de deux heures du matin. Elle mit dans un coffre son testament et ses lettres ouvertes, en disant qu'elle ne voulait plus s'occuper des affaires de ce monde et ne devait songer qu'à paraître devant Dieu. Elle chercha dans la Vie des Saints, que ses filles avaient coutume de lui lire tous les soirs, un grand coupable à qui Dieu eût pardonné. Elle

* Les comtes de Shrewsbury et de Kent.

s'arrêta à la touchante histoire du bon larron, qui lui sembla le plus rassurant exemple de la confiance humaine et de la clémence divine.

Se sentant un peu fatiguée et voulant conserver ou reprendre ses forces pour le dernier moment, elle se mit au lit. Ses femmes continuaient à prier et pendant ce dernier repos de son corps, bien que ses yeux fussent fermés, on voyait au léger mouvement de ses lèvres, et à une sorte de ravissement répandu sur son visage, qu'elle s'adressait à Celui en qui seul reposaient maintenant ses espérances. Au point du jour, elle se leva et dit qu'elle n'avait plus que deux heures à vivre. Elle choisit un de ses mouchoirs à frange d'or pour servir à lui bander les yeux sur l'échafaud, et s'habilla avec une sévère magnificence.

Après ces derniers soins accordés aux souvenirs terrestres, elle se rendit dans son oratoire. Elle s'agenouilla devant l'autel, et lut, avec une grande ferveur, les prières des agonisants. Avant qu'elle les eût achevées, on vint heurter à la porte. Le shérif entra une baguette blanche à la main, s'avança jusqu'auprès de Marie, qui n'avait pas détourné la tête, et ne lui dit que ces mots: "Madame, les lords vous attendent; et m'ont envoyé vers vous. — Oui, répondit Marie en se levant; allons! Au moment où elle partait, Bourgouin lui donna le crucifix d'ivoire qui était sur l'autel; elle le baisa, et le fit porter devant elle. Comme elle ne pouvait se soutenir toute seule, à cause de la faiblesse de ses jambes, elle marcha appuyée sur deux des siens, jusqu'à l'extrémité de ses appartements. Quand on fut sur l'escalier où les comtes de Shrewsbury et de Kent attendaient Marie Stuart, et par où elle devait descendre dans la salle basse, au fond de laquelle avait été dressé l'échafaud, on refusa à ses gens la consolation de l'accompagner plus longtemps. Malgré leurs supplications et leurs gémissements, on les sépara d'elle, non sans peine, car ils s'étaient jetés à ses pieds, baisaient ses mains, s'attachaient à sa robe, et ne voulaient pas la quitter.

Lorsqu'on les eut éloignés, elle se remit en marche, d'un air noble et doux, le crucifix d'une main et un livre d'Heures de l'autre, revêtue du costume de veuve qu'elle portait les jours de grande solennité. Elle avait la dignité d'une reine et le paisible recueillement d'une chrétienne

L'échafaud avait été dressé dans la salle basse du château de Fotheringay. Il avait deux pieds et demi de hauteur et douze pieds carrés d'étendue. Il était couvert de frise noire d'Angleterre, ainsi que le siége, le coussin et le billot où Marie devait s'asseoir, s'agenouiller et recevoir le coup fatal. Elle prit place sur ce siége lugubre sans changer de couleur, et sans rien perdre de sa grâce et de sa majesté accoutumées, ayant à sa droite les comtes de Shrewsbury et de Kent assis, à sa gauche le shérif debout, en face les deux bourreaux; à peu de distance, le long du mur, ses serviteurs; et, dans le reste de la salle, retenus par une barrière que Paulet gardait avec ses soldats, environ deux cents gentlemen et habitants du voisinage, admis dans le château, dont on avait fermé les portes. Robert Beale lut alors la sentence, que Marie écouta en silence, et si profondément recueillie en elle-même, qu'elle semblait étrangère à tout ce qui se passait.

Après quelques paroles données à sa justification, elle se mit à prier.

Le docteur Fletcher se mit à lire la prière des morts selon le rit anglican, tandis que Marie récitait en latin les psaumes de la pénitence et de la miséricorde, et embrassait avec ferveur son crucifix. "Madame, lui dit durement le comte de Kent, il vous sert peu d'avoir à la main cette image du Christ, si vous ne l'avez gravée dans le cœur. — Il est mal aisé, lui répondit-elle, de l'avoir en la main sans que le cœur en soit touché, et rien ne sied mieux au chrétien qui va mourir que l'image de son Rédempteur."

Lorsqu'elle eut achevé à genoux les psaumes, elle s'adressa à Dieu en anglais, et le supplia de donner la paix au monde, la vraie religion à l'Angleterre, la constance à tous les persécutés et de lui accorder à elle-même l'assistance de sa grâce et les clartés de l'Esprit-Saint à cette heure suprême. Sa piété était si vive, son effusion si touchante, son courage si admirable, qu'elle arrachait les larmes à tous les assistants. La prière finie, elle se releva. Le terrible moment était arrivé, et le bourreau s'approcha d'elle pour l'aider à se dépouiller d'une partie de ses vêtements; mais elle l'écarta et dit en souriant qu'elle n'avait jamais eu de pareil valet de chambre. Ses femmes, qui étaient restées à genoux, au pied de l'échafaud, lui rendirent ce triste et dernier office en pleurant.

"Loin de pleurer, réjouissez-vous, leur disait-elle, je suis bienheureuse de sortir de ce monde et pour une si bonne cause." Elle déposa son manteau, ôta son voile, et ne conserva qu'une jupe de taffetas velouté rouge. Elle s'assit alors sur son siége et donna sa bénédiction à tous ses serviteurs, qui pleuraient. Le bourreau lui demanda pardon à genoux. Elle répondit qu'elle l'accordait à tout le monde. Elle embrassa ses femmes, les bénit en faisant le signe de la croix sur elles, et, après qu'une d'elles lui eut bandé les yeux, elle leur ordonna de s'éloigner, ce qu'elles firent en sanglotant.

En même temps, elle se jeta à genoux d'un grand courage, et, tenant toujours le crucifix entre ses mains, elle tendit le cou au bourreau.

Elle disait à haute voix et avec le sentiment de la plus ardente confiance: "Mon Dieu, j'ai espéré en vous, je remets mon âme entre vos mains."

Elle croyait qu'on l'exécuterait comme en France, dans une attitude droite et avec le glaive. Les deux maîtres des hautes œuvres* l'avertirent de son erreur et l'aidèrent à poser sa tête sur le billot, sans qu'elle cessât de prier.

L'attendrissement était universel à la vue de cette lamentable fortune, de cet héroïque courage, de cette admirable douceur. Le bourreau lui-même était ému et la frappa d'une main mal assurée. La hache, au lieu d'atteindre le cou, tomba sur le derrière de la tête et la blessa, sans qu'elle proférât une plainte. Au second coup seulement, le bourreau lui abattit la tête, qu'il montra en disant: "Dieu sauve la reine Elizabeth !.. — Ainsi périssent tous ses ennemis !" ajouta le docteur Fletcher. Une seule voix se fit entendre après la sienne, et dit: *Amen!* C'était celle du sombre comte de Kent.

Un drap noir fut jeté sur ses restes. Les deux comtes ne laissèrent point, selon l'usage, au bourreau, la croix d'or qu'elle avait à son cou, les chapelets qui pendaient à sa ceinture, ni les vêtements qu'elle portait avant de mourir, de peur que, rachetées par ses serviteurs, ces dépouilles chères et vénérées ne fussent transformées en reliques. Ils les brûlèrent. Au moment où on releva le corps pour le transporter dans la chambre de cérémonie

* Bourreaux.

du château, afin de l'y embaumer, on aperçut le petit chien favori de Marie, qui s'était glissé sous le manteau, entre la tête et le cou de sa maîtresse morte. Il ne voulait pas quitter cette place sanglante, et il fallut l'en arracher.

VINET.

(1797-1847.)

Alexandre VINET, moraliste et critique éminent, naquit au village de Crassier, dans le canton de Vaud. Ses études terminées, il entra dans l'état ecclésiastique et se voua à l'enseignement. Il professa la littérature française à l'université de Bâle, puis à celle de Lausanne. Une grande partie de ses travaux littéraires a été publiée dans le journal *le Semeur*. On pourrait lui appliquer ce qu'il a dit du critique Delalot, à qui il est bien supérieur : " C'était un homme d'un goût exquis, dont la critique était à la fois de la philosophie et du sentiment, passionné avec intelligence pour le beau antique et pour le beau chrétien, d'une sévérité courageuse, parce que l'intention en était pure, libre d'esprit de coterie et d'esprit de contradiction." Malgré sa passion pour l'art, Vinet se montre encore plus occupé des idées morales et chrétiennes que des idées purement littéraires ; il recherchait le bon avant de songer au beau.

Vinet a laissé une *Chrestomathie française*, recueil de morceaux en prose et en vers, précédée d'un excellent précis de la littérature française ; des *Études sur Pascal;* une *Histoire de la Littérature française au* XVIIIe *siècle ;* des *Études sur la Littérature française au* XIXe *siècle ;* des *Essais de philosophie morale et religieuse ;* des *Discours religieux ;* des *Etudes évangéliques ;* des *Écrits polémiques*, tous dictés par l'esprit de justice et de charité.

Chateaubriand et madame de Staël.

Il me semble qu'on reconnaît chez M. de Chateaubriand un esprit étendu, mais plus juste cependant et plus solide qu'étendu. Ceux qui lui ont refusé la justesse n'ont pas pris garde que les erreurs de son jugement tiennent bien moins à un travers de l'esprit qu'à l'incomplet de ses systèmes et à la grandeur de son imagination : le fond de l'esprit, pour ainsi parler, demeure excellent ; il a du Voltaire dans la vivacité de son bon sens. Il possède une rare intelligence, qui n'a peut-être d'autres bornes que ses répugnances ; mais cette intelligence n'est pas du gé-

nie ; M. de Chateaubriand n'est pas créateur en fait de pensée, et il ne paraît pas probable qu'aucune de ces grandes idées sur lesquelles, de siècle en siècle, vivent les sociétés humaines doive porter sa marque et son nom. Il a l'imagination noble et magnifique, plutôt que puissante et féconde. Elle se plaît aux vastes perspectives, soit dans le temps, soit dans l'espace : mais elle est précise dans la grandeur ; elle s'applique aux faits particuliers, au concert, à l'histoire, dans tous les sens du mot ; elle se nourrit de souvenirs et de réalités.

Madame de Staël a peut-être plus d'esprit que M. de Chateaubriand, mais elle en a quelquefois plus qu'elle n'en peut porter : l'érudition de M. de Chateaubriand lui aide à porter le sien. Tout ce qu'il reproduit a une forme arrêtée et vit par le détail ; il n'en est pas ainsi de madame de Staël, qui ne connaît à fond que l'âme et les relations sociales. Madame de Staël enlève d'un regard les contours de chaque fait, M. de Chateaubriand le détache soigneusement du sol ; elle médite, il étudie ; il compte les livres pour beaucoup ; elle, au contraire, pour peu de chose. Ce dédain du particulier et du concret ne fait pas les artistes : aussi l'auteur de *Corinne* l'est-elle beaucoup moins que l'auteur des *Martyrs ;* mais, si elle a moins enchanté l'imagination, elle a exercé sur les esprits une action plus profonde et plus décisive. Elle a semé plus d'idées, elle a, dans ce qui est, dans ce qui se passe sous nos yeux, une part plus grande à réclamer. La vie humaine les a tous deux étonnés, comme elle étonne tous les esprits au-dessus du vulgaire ; mais l'étonnement de madame de Staël a été plus profond, plus sérieux ; son regard a pénétré plus avant, et par là même, chose étonnante, la femme philosophe a fini par mieux comprendre la religion que celui qu'on pourrait appeler le défenseur en titre et le lauréat du christianisme.

Tous deux, en littérature, ont poussé leurs contemporains dans des voies nouvelles ; mais elle dans un sens plus général, M. de Chateaubriand dans une direction plus nationale, plus française ; l'une est plus allemande, l'autre est plus latin ; l'une est trop étrangère au sentiment de l'antiquité, l'autre, parmi les écrivains de son temps, est le plus touché et le plus intelligent de la beauté antique. Madame de Staël enfin est trop dominée par sa

sensibilité, et met trop en toutes choses toute son âme pour être librement artiste ; M. de Chateaubriand, doué de plus d'imagination que de sensibilité, est pourvu de l'une et de l'autre dans des proportions singulièrement favorables aux exigences de l'art.

Tous deux ont innové en fait de langage : leurs ouvrages sont les origines de la langue que nous parlons ; ils sont tous deux pour nous comme une jeune antiquité; mais les innovations de madame de Staël répondent mieux aux besoins de la pensée et du sentiment, celles de M. de Chateaubriand aux vœux de l'imagination. La langue de madame de Staël n'est pas aussi simple qu'elle est vraie ; celle de M. de Chateaubriand, avec un plus grand air de simplicité, a quelque chose de plus factice et de plus prémédité ; sa parole est arrangée avec un art infini, mais elle est arrangée, et toutefois elle ne manque pas de vérité subjective, l'auteur étant un ou s'étant fait un avec son langage. Il a réveillé, vivifié les mots par des acceptions nouvelles, par des combinaisons imprévues, dont le motif, pour l'ordinaire, est plein de poésie : il a consacré la simplicité des tours, l'aisance et le naturel des mouvements ; c'est par les mots surtout qu'il exerce du prestige ; nul n'en a de plus beaux, et souvent une familiarité de bon goût relève à propos le grandiose et la fierté des images. J'ai parlé ailleurs de chevalerie ; cette langue qu'il a trouvée est, par excellence, la langue de l'antique honneur, et l'on sent qu'elle siérait dans la bouche des preux.

A considérer dans ses rapports avec les sons la langue de M. de Chateaubriand, c'est une mélodie un peu vague, mais ravissante, dont il semble avoir recueilli les modulations principales au bord mélancolique des mers et dans les clairières des vieilles forêts. La prose ni peut-être les vers n'avaient point jusqu'alors tant ressemblé à la musique ; il y avait du moins peu d'exemples d'une si suave harmonie, et certains effets pouvaient passer pour entièrement nouveaux.

On a trop joui de cette harmonie pour oser dire, comme on l'aurait dû peut-être, qu'elle est quelquefois un peu trop marquée ; on a moins épargné le luxe et la bizarrerie des images dont plusieurs, soit que l'auteur les ait dès lors supprimées ou maintenues, sont encore aujour-

d'hui citées comme de vraies énormités ; mais il est bon de dire qu'elles sont toutes empruntées à ses premiers ouvrages et qu'il a porté aussi sur ce point comme sur les autres cet amour de la perfection, ce soin du détail qui le distingue noblement à une époque de fécondité négligente et de littérature facile.

(*Littérature au* XIXe *siècle.*)

DE VIGNY.

(1797—1863.)

Alfred-Victor de Vigny, né à Loches, suivit d'abord la carrière des armes, mais désenchanté bientôt du métier de soldat donna sa démission et se livra tout entier aux lettres. Ses œuvres poétiques sont de toutes ses productions les plus pures et les plus remarquables; on relira toujours avec plaisir *Éloa*, et ses poëmes antiques. Son drame *Chatterton* joué au Théâtre-Français, réussit avec éclat en 1835, mais ne s'est pas maintenu au répertoire. *Cinq-Mars*, son premier roman, qu'il publia en 1826, eut un succès européen, mais ne peut être comparé au point de vue de l'exécution à son livre intitulé *Servitude et Grandeur militaire*, qui fut accueilli d'abord avec moins de faveur, mais qui restera comme un de ses plus beaux titres de gloire. De Vigny a laissé un volume de poésies inédites sous le titre: *les Destinées*, qui a été publié en 1866.

Le Cor.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trônes des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

L'escalier du Lis à Chambord.

À quatre lieues de Blois, à une lieue de la Loire, dans une petite vallée fort basse, entre des marais fangeux et un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, on rencontre tout à coup un château royal ou plutôt magique. On dirait que, contraint par quelque lampe merveilleuse, un génie de l'Orient l'a enlevé pendant une des mille et une nuits, et l'a dérobé au pays du soleil, pour le cacher dans ceux du brouillard avec les amours d'un beau prince. Ce palais est enfoui comme un trésor; mais, à ces dômes bleus, à ces élégants minarets, arrondis sur de larges murs ou élancés dans l'air, à ces longues terrasses qui dominent les bois, à ces flèches légères que le vent balance, à ces croissants entrelacés partout sur les colonnades, on se croirait dans les royaumes de Bagdad ou de Cachemire, si les murs noircis, leurs tapis de mousse et de lierre, et la couleur pâle et mélancolique du ciel n'attestaient un pays pluvieux. Ce fut bien un génie qui éleva ces bâtiments, mais il vint d'Italie et se nommait le Primatice; ce fut bien un beau prince dont les amours s'y cachèrent, mais il était roi, et se nommait François Ier. Sa salamandre y jette ses flammes partout ; elle étincelle mille fois sur les voûtes, comme feraient les étoiles d'un ciel d'azur; elle soutient les chapiteaux avec sa couronne ardente; elle colore les vitraux de ses feux ; elle serpente avec les escaliers secrets, et, partout, semble dévorer, de ses regards flamboyants, les triples croissants d'une Diane mystérieuse, deux fois déesse et deux fois adorée dans ces bois voluptueux.

Mais la base de cet étrange monument est, comme lui, pleine d'élégance et de mystère : c'est un double escalier qui s'élève en deux spirales, entrelacées depuis les fondements les plus lointains de l'édifice, jusqu'au-dessus des plus hauts clochers, et se termine par une lanterne ou cabinet à jour couronnée d'une fleur de lis colossale, aperçue de bien loin ; deux hommes peuvent y monter en même temps sans se voir.

Cet escalier lui seul semble un petit temple isolé ; comme nos églises, il est soutenu et protégé par les arcades de ses ailes minces et transparentes, et pour ainsi dire brodées à jour. On croirait que la pierre docile s'est ployée sous le doigt de l'architecte; elle paraît, si l'on peut dire, pétrie selon les caprices de son imagination. On conçoit à peine comment les plans en furent tracés, et dans quels termes les ordres furent expliqués aux ouvriers; cela semble une pensée fugitive, une rêverie brillante, qui aurait pris tout à coup un corps durable, un songe réalisé. *(Cinq-Mars.)*

SAINTINE.

(1797—1865.)

Joseph-Xavier-Boniface, né à Paris, a publié ses romans et ses poésies sous le pseudonyme de Saintine, et la plupart de ses comédies et de ses vaudevilles sous son prénom de Xavier. Il fut deux fois couronné dans les concours de poésie de l'Académie française. Dans les genres élevés, dans l'ode, dans le poëme, Saintine laisse souvent à désirer plus de charme et d'inspiration ; mais dans l'épître et dans la poésie légère, il se montre souvent avec éclat, avec une grâce et un abandon pleins de charmes. Il a écrit quelques romans, dont *Picciola* est regardé comme le plus gracieux, et un grand nombre de pièces de théâtre.

L'Insecte.

Dans ce moment, quelque chose qui tournoyait au-dessus de leur tête vint s'abattre tout à coup devant eux sur le feuillage de la plante. C'était un insecte verdâtre, un

beau carabe brodé, à bandes blanches et ondulées, à corselet étroit.

" Tenez, mon ami, dit Charney, voici une distraction qui nous arrive. Révélez-moi encore quelques-unes des merveilles de Dieu !"

Girhardi s'empara de l'insecte avec certaines précautions, l'examina, sembla réfléchir; puis soudain ses traits se contractèrent comme de l'espoir du triomphe! On eût dit qu'il venait de lui tomber du ciel un argument irrésistible; et reprenant d'abord son ton professoral, mais l'exaltant peu à peu à mesure que le motif secret de la leçon perçait dans ses discours :

" Moi, l'*attrapeur de mouches*, dit-il avec une apparente bonhomie, je dois, je le vois bien, me renfermer dans les attributions de mes modestes études. Je ne suis point un savant!

— L'esprit le plus éclairé, le mieux armé de science, répondit Charney, aperçoit rapidement les bornes de ses ressources et de sa force, quand il veut pénétrer trop avant dans les choses mystérieuses d'ici-bas. Le génie lui-même s'y use, s'y brise avant d'en avoir pu faire jaillir la lumière vraie!

— Nous autres ignorants, reprit le vieillard, nous allons au but par le chemin le plus facile et le plus court: nous ouvrons simplement les yeux, et Dieu se révèle à nous dans la sublimité de ses ouvrages.

— Sur ce point, nous sommes d'accord, dit Charney.

— Poursuivons donc notre route! Un brin d'herbe a suffi pour vous faire comprendre cette intelligence qui gouverne le monde ; un papillon vous a fait entrevoir la loi de l'harmonie universelle ; maintenant ce joli carabe, qui a la vie et le mouvement aussi, et dont l'organisation est même supérieure à celle du papillon, nous conduira peut-être plus loin. Vous n'avez encore lu qu'une page du livre immense de la nature ; je vais retourner le feuillet."

Charney se rapprocha de lui, et d'un air très-attentionné examina à son tour l'insecte que le vieillard lui montrait.

" Vous voyez ce petit être ; avec la puissance de créer, tout le génie humain ne pourrait rien ajouter à son organisation, tant elle est bien calculée selon

ses besoins et le but qui lui a été assigné. Il a des ailes pour se transporter d'un endroit à l'autre, des élytres par dessus ses ailes, pour les protéger et se défendre lui-même de l'approche des corps durs; il a de plus la poitrine recouverte d'une cuirasse, les yeux d'un réseau de mailles, pour que l'épine d'un églantier ou l'aiguillon d'un ennemi ne puisse lui ravir la lumière. Il a des antennes pour interroger les obstacles qui se présentent; vivant de chasse, il a des pieds rapides pour atteindre sa proie, des mandibules de fer pour la dévorer, pour creuser la terre, s'y faire un logement, y déposer son butin ou sa ponte. Si un adversaire plus fort que lui l'attaque, il tient en réserve une liqueur âcre et corrosive qui saura bien l'éloigner. Un instinct inné lui a dès l'abord indiqué les moyens de pourvoir à sa nourriture, de se construire une habitation, de faire usage de ses instruments et de ses armes! Et ne croyez pas que les autres insectes soient moins favorisés que lui. Tous ont eu leur part dans cette magnifique distribution des dons de la nature! L'imagination s'effraye en embrassant la variété, la multiplicité des moyens employés par la Providence pour assurer l'existence et la durée de ces races infimes! Maintenant, comparons, et vous verrez que cette frêle créature que voilà suffit au besoin pour établir la ligne immense de démarcation qui sépare l'homme de la brute!

"L'homme a été jeté nu sur la terre, faible, incapable de voler comme l'oiseau, de courir comme le cerf, de ramper comme le serpent! sans moyens de défense au milieu d'ennemis terribles, armés de griffes et de dards; sans moyens pour braver l'intempérie des saisons, au milieu d'animaux couverts de toisons, d'écailles, de fourrures; sans abris, quand chacun avait sa tanière, son terrier, sa carapace, sa coquille; sans armes, quand tout se montrait armé autour de lui et contre lui! Eh bien! il a été demander au lion sa caverne pour se loger, et le lion s'est retiré devant son regard; il a ravi à l'ours sa dépouille, et ce fut là son premier vêtement; il a arraché sa corne au taureau, et ce fut là sa première coupe; puis il a fouillé le sol jusque dans ses entrailles, afin d'y chercher les instruments de sa force future; d'une côte, d'un nerf et d'un roseau, il s'est fait des armes; et l'aigle, qui d'abord, en voyant sa faiblesse et sa nudité, s'apprêtait à

saisir sa proie, frappé au milieu des airs, est tombé mort à ses pieds, seulement pour lui fournir une plume, comme ornement à sa coiffure !

"Parmi les animaux, en est-il un, un seul, qui eût pu vivre et se conserver à de telles conditions ? Isolons pour un instant l'ouvrier de son œuvre; séparons Dieu de la nature ! Eh bien ! la nature a tout fait pour cet insecte, et rien pour l'homme! C'est que l'homme devait être le produit de l'intelligence, bien plus que celui de la matière; et Dieu, en lui octroyant ce don céleste, ce jet de lumière parti du foyer divin, le créa faible et misérable, pour qu'il eût à en faire usage, pour qu'il fût contraint de trouver en lui-même les éléments de sa grandeur !

— Mais, mon ami, interrompit Charney, qu'a donc de si précieux cette faculté, soi-disant divine, dévolue à notre espèce ? Supérieurs aux animaux sous tant de rapports, nous leurs sommes inférieurs sous bien d'autres; et cet insecte lui-même, dont vous venez de me détailler les merveilles, n'est-il pas digne d'exciter notre envie et de faire naître en nous plutôt un sentiment d'humilité qu'un sentiment d'orgueil ?

— Non ! car les animaux, dans leurs opérations essentielles, n'ont jamais varié. Tels ils sont, tels ils ont toujours été; ce qu'ils savent, ils l'ont toujours su. S'ils sont nés parfaits, c'est qu'il ne peut y avoir progrès chez eux. Ils ne vivent point de leur propre mouvement, mais de celui que leur a donné le Créateur. Ainsi depuis le commencement du monde, les castors ont bâti leurs cabanes sur le même plan; les chenilles et les araignées ont filé et tissé leurs coques et leurs toiles d'après les mêmes formes; les alvéoles des abeilles ont toujours formé l'hexagone régulier; et les fourmis-lions ont de tout temps tracé sans compas des cercles et des volutes. Le caractère de leur industrie, c'est l'uniformité, la régularité; celui de l'industrie humaine, c'est la diversité, car elle vient d'une pensée libre et créatrice aussi. Jugez maintenant ! De tous les êtres créés, l'homme seul a la réflexion, l'invention, l'idée du devoir et des causes occultes, la contemplation, l'enthousiasme, l'amour ! Seul il se détermine par le raisonnement et non par l'instinct; seul il peut entrevoir l'univers dans son ensemble; seul il a la prévision d'un autre monde; seul il sait la vie et la mort !

— Sans doute, dit Charney ; mais, encore une fois, ce qui le distingue des animaux est-il donc tant à son avantage ? Pourquoi Dieu nous a-t-il donné une raison qui nous égare, une science qui nous trompe ? Avec notre haute intelligence, nous nous faisons souvent pitié à nous-mêmes ! Pourquoi le seul être privilégié est-il aussi le seul sujet à l'erreur ? Pourquoi n'avons-nous pas l'instinct des animaux, ou les animaux notre raison ?

— C'est qu'ils n'ont pas été créés pour la même fin. Dieu n'attend pas d'eux des vertus. Accordez-leur la raison, la liberté du choix dans leurs demeures et dans leur nourriture, et vous rompez à l'instant l'équilibre du monde. Le Créateur a voulu que la surface de ce globe, et même ses profondeurs, fussent remplies d'êtres animés, que la vie y fût partout. Et, en effet, dans les plaines, dans les vallées, dans les forêts, depuis le sommet des montagnes jusque dans les abîmes, sur les arbres comme sur les rochers, dans les mers, les lacs, les fleuves, les ruisseaux, sur leurs bords comme dans leurs lits, dans les sables comme dans les marais, dans tous les climats, sous toutes les latitudes, d'un pôle à l'autre, tout est peuplé, tout se meut avec harmonie, avec ensemble. Au fond des deserts comme derrière un fétu de paille, le lion et la fourmi sont au poste qui leur a été assigné. Chacun a sa part, chacun a sa place marquée d'avance ; chacun y tourne dans son cercle providentiel; chacun y est enchaîné dans ses limites: car il fallait que toutes les cases de cet immense échiquier fussent remplies: elles le sont; nul ne peut sortir de la sienne sans mourir. L'homme seul va partout et vit partout ! Il traverse les océans et les déserts; il plante sa tente dans les sables, ou construit ses palais au bords des lacs; il habite au milieu des neiges de nos Alpes, comme sous les feux du tropique; il a le monde pour prison !

— Mais si ce monde est gouverné par Dieu, dit Charney, pourquoi tant de crimes au sein des sociétés humaines, et de désastres dans la nature ? J'admire avec vous la sublime distribution des êtres créés; ma raison se confond devant cet ensemble saisissant ; mais quand mes yeux se reportent vers l'homme...

— Mon ami, interrompit le sage, n'accusez Dieu ni des erreurs de l'homme, ni des éruptions du volcan: il a im-

posé à la matière des lois éternelles, et son œuvre s'accomplit sans qu'il ait à s'inquiéter si un vaisseau sombre au milieu de la tempête, ou si une ville disparaît sous les secousses du sol. Qu'importent à lui quelques existences de plus ou de moins? Croit-il donc à la mort? Non ; mais à notre âme il a laissé le soin de se régler elle-même, et ce qui le prouve, c'est l'indépendance de nos passions. Je vous ai montré les animaux obéissant tous à l'instinct qui les conduit, n'ayant que des tendances aveugles, ne possédant que des qualités inhérentes à leurs espèces: l'homme seul fait ses vertus et ses vices; seul il a le libre arbitre, car pour lui seul cette terre est une terre d'épreuves. L'arbre du bien, que nous cultivons ici-bas avec tant d'efforts, ne fleurira pour nous que dans le ciel. Oh! ne pensez pas que Dieu puisse changer le cœur du méchant sans le faire! qu'il puisse laisser le juste dans sa douleur sans lui réserver une récompense! Qu'aurait-il donc voulu en nous créant? Si nous devions, dès ce monde, recevoir le prix dû à nos vertus ou à nos forfaits, toutes les prospérités seraient honorables, et un coup de foudre serait une mort infamante!" *Picciola.)*

THIERS.

(1797.)

Louis-Adolphe Thiers, naquit à Marseille. Célèbre comme homme d'État, comme orateur et comme historien, il doit à ses travaux littéraires sa gloire la plus solide et la plus pure. Son *Histoire de la Révolution française* [1823–27] a été placée, dès l'abord, au premier rang de nos travaux historiques. Cet ouvrage se distingue par la clarté de la narration, par la vérité des détails, la simplicité et la vigueur du style, sinon par la pureté et l'élégance. Cependant, malgré ces qualités, il ne faut pas se livrer sans réserve à l'impression que cette histoire produit. M. Thiers appartient à l'école fataliste; aussi, dans la question morale, s'est-il laissé dominer par une idée fausse, à savoir qu'un parti qui triomphe a toujours raison, au moins pour le moment, et que son succès, quelque éphémère qu'il fût, était un besoin absolu à l'époque. A l'aide de cet axiome, il justifie tous les crimes, il diminue l'horreur qu'inspirent les bourreaux, et n'a plus qu'une froide pitié pour les victimes.

M. Thiers vient de publier une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, (1845 et suiv.), bien supérieure à l'*Histoire de la Révolution* dont elle est la suite: c'est un des plus beaux monuments historiques de notre époque.

10

Charlotte Corday.

En 1793 vivait dans le Calvados une jeune fille âgée de vingt-cinq ans, réunissant à une grande beauté un caractère ferme et indépendant. Elle se nommait Charlotte Corday d'Armans. Ses mœurs étaient pures, mais son esprit était actif et inquiet. Elle avait quitté la maison paternelle pour vivre avec plus de liberté chez une de ses amies à Caen. Elle était énivrée de l'idée d'une république soumise aux lois et féconde en vertus. Les Girondins lui paraissaient vouloir réaliser son rêve; les Montagnards semblaient seuls y apporter des obstacles; et, à la nouvelle du 31 mai, elle résolut de venger ses orateurs. La guerre du Calvados commençait; elle crut que la mort du chef des anarchistes, concourant avec l'insurrection des départements, assurerait la victoire de ces derniers; elle résolut donc de faire un grand acte de dévouement, et de consacrer à sa patrie une vie dont un époux, des enfants, une famille, ne faisaient ni l'occupation ni le charme. Elle trompa son père, et lui écrivit que les troubles de la France devenant de jour en jour plus effrayants, elle allait chercher le calme et la sécurité en Angleterre. Tout en écrivant cela elle s'acheminait vers Paris. Arrivée dans cette ville, Charlotte Corday songea à choisir sa victime. Danton et Robespierre étaient assez célèbres dans la Montagne pour mériter ses coups, mais Marat était celui qui avait paru le plus effrayant aux provinces, et qu'on regardait comme le chef des anarchistes. Elle voulait d'abord frapper Marat au faîte même de la Montagne et au milieu de ses amis, mais elle ne le pouvait plus, car Marat se trouvait dans un état qui l'empêchait de siéger à la Convention. Une de ces maladies inflammatoires qui, dans les révolutions, terminent ces existences orageuses que ne termine pas l'échafaud, l'obligea à se retirer et à rentrer dans sa demeure. Charlotte Corday, pour l'atteindre, était donc obligée d'aller le chercher chez lui. Elle demanda à un cocher de fiacre l'adresse de Marat, s'y rendit et fut refusée; alors elle lui écrivit, et lui dit, qu'arrivée du Calvados, elle avait d'importantes choses à lui apprendre: c'était assez pour obtenir son introduction. Le 13 juillet, elle se présenta à huit heures du soir. La gouvernante de Marat lui oppose quelques difficultés; Marat, qui était

dans son bain, entend Charlotte Corday et ordonne qu'on l'introduise. Restée seule avec lui, elle rapporte ce qu'elle a vu à Caen; puis l'écoute, le considère avant de le frapper. Marat demande avec empressement les noms des députés présents à Caen : elle les nomme, et lui, saisissant un crayon, se met à les écrire, en ajoutant: "C'est bien, ils iront tous à la guillotine. — À la guillotine!" reprend la jeune Charlotte indignée; alors elle tire un couteau de son sein, frappe Marat au flanc gauche, et enfonce le fer jusqu'au cœur. "A moi!" s'écria-t-il. Sa gouvernante s'élance à ce cri; un commissionnaire qui pliait des journaux accourt de son côté; tous deux trouvent Marat plongé dans son sang, et la jeune Corday calme, sereine, immobile. Le commissionaire la renverse d'un coup de chaise, la gouvernante la foule aux pieds. Le tumulte attire du monde, et bientôt tout le quartier est en rumeur. La jeune Corday se relève, et brave avec dignité les outrages et les fureurs de ceux qui l'entourent. Des membres de la section accourus à ce bruit, et frappés de sa beauté, de son courage, du calme avec lequel elle avoue son action, empêchent qu'on ne la déchire et la conduisent en prison, où elle continue à tout confesser avec la même assurance.

Charlotte Corday, conduite en présence du tribunal, conserve le même calme. On lui lit son acte d'accusation, après quoi l'on procède à l'audition des témoins: Corday interrompt le premier témoin, et, ne lui laissant pas le temps de commencer sa déposition: "C'est moi, dit-elle, qui ai tué Marat. — Qui vous a engagée à commettre cet assassinat? lui demande le président. — Ses crimes. — Qu'entendez-vous par ses crimes? — Les malheurs dont il est cause depuis la Révolution. — Qui sont ceux qui vous ont engagée à cette action? — Moi seule, reprend fièrement la jeune fille. Je l'avais résolu depuis longtemps, et je n'aurais jamais pris conseil des autres pour une pareille action; j'ai voulu donner la paix à mon pays. — Mais croyez-vous avoir tué tous les Marats? — Non, reprend tristement l'accusée, non." Elle laisse ensuite achever les témoins, et après chaque déposition elle répète: "C'est vrai, le déposant a raison." Elle ne se défend que d'une chose, c'est de sa prétendue complicité avec les Girondins. Charlotte Corday est condamnée à la

peine de mort. Son beau visage n'en parait pas ému. Elle rentre dans sa prison avec le sourire sur les lèvres. Elle écrit à son père pour lui demander pardon d'avoir disposé de sa vie. Elle écrivit à Barbaroux, auquel elle raconte son voyage et son action dans une lettre charmante, pleine de grâce, d'esprit et d'élévation.

Le 15, Charlotte Corday subit son jugement avec le calme qui ne l'avait pas quittée. Elle répondit par l'attitude la plus modeste et la plus digne aux outrages de la vile populace. Cependant tous ne l'outrageaient pas. Beaucoup plaignaient cette fille si jeune, si belle, si désintéressée dans son action, et l'accompagnaient à l'échafaud d'un regard de pitié et d'admiration.

(*Histoire de la Révolution Française.*)

AMÉDÉE THIERRY.

(1797.)

Amédée Thierry, né à Blois, s'est fait connaître par la publication d'un très-intéressant *Résumé de l'histoire de Guyenne ;* mais le travail qui l'a mis comme historien sur le même rang que son frère, c'est son *Histoire de la Gaule sous la domination des Romains.* Cette œuvre solide, patiemment étudiée, et exécutée avec un véritable talent d'écrivain, ouvrit à son auteur les portes de l'Institut.

Les femmes à Rome au IVe siècle.

À l'heure de la toilette, la maîtresse appartenait à ses suivantes, qui se précipitaient sur elle comme sur une proie. C'était à qui lui infligerait quelque torture, agréablement acceptée, dit un auteur chrétien du temps. L'une, armée du fer rouge et des peignes, construisait sur sa tête un échafaudage de cheveux tressés avec des fils d'or, l'autre répandait autour de ses tempes une pluie de paillettes dorées ; quelquefois des tresses brunes et blondes se mariaient ensemble sur la même tête, ou la plus belle chevelure noire se recouvrait d'une toison rouge chèrement achetée en Germanie : l'art d'être belle au IVe siècle consistait principalement à rendre la nature méconnaissable. L'application des fards était, après la coiffure

l'objet important de la toilette : ils étaient nombreux, et les moralistes ecclésiastiques nous en ont en quelque sorte dressé l'inventaire. Au premier rang figuraient le blanc de céruse, le minium et le noir d'antimoine, destiné à relever l'éclat des yeux. Quand une matrone romaine était ainsi peinte et coiffée, on posait délicatement au sommet de sa tête une mitelle persane, et le *grand roi*, s'il l'eût vue, eût pu la revendiquer sans trop d'erreur pour une de ses favorites. La robe d'une élégante de haut rang n'était ni de laine, ni de toile, même très fine ; on laissait ces étoffes vulgaires aux toilettes plebéiennes ; la matrone ne portait que de la soie, souvent mêlée d'or, et des tissus de lin si légers, qu'au dire d'un père de l'église il couvraient le corps sans le cacher. Des bijoux, des perles, des pierreries de toute sorte, une ceinture d'or et des souliers dorés complétaient la parure d'une patricienne des riches quartiers de Rome au IVe siècle.

La fureur de la mode était alors pour les étoffes de soie brochée représentant des figures par l'ingénieuse combinaison de leurs trames, invention nouvelle, suivant les contemporains, mais plus vraisemblablement imitation des tissus en usage depuis des siècles dans la Chine et dans l'Inde. On étalait donc sur ses vêtemens des images d'oiseaux et de bêtes sauvages ou domestiques que les enfans se montraient du doigt en passant: des lions, des ours, des chiens, et même des chasses entières, ainsi que des scènes à personnages mythologiques ou historiques. Chacun choisissait suivant son goût et sa fortune; mais cette mode, que les païens exaltaient comme une preuve du génie merveilleux du siècle, attirait la réprobation des prédicateurs chrétiens, qui n'y voyaient que l'œuvre de Satan, un piége tendu par l'idolâtrie aux âmes imprudentes. Il nous reste encore plus d'un sermon prononcé sur ce grave sujet. Les sermons eurent tort, et les femmes chrétiennes ne recherchèrent pas les étoffes nouvelles avec moins d'empressement que les femmes païennes ; seulement, tandis que celles-ci marchaient toutes bariolées des amours de Jupiter et d'Europe, ou de ceux d'Adonis et de Vénus, les autres arboraient sur leur corsage, comme une confession publique de leur foi, quelque scène de l'Évangile ou quelque pieuse peinture de l'Ancien Testament. (*Récits de l'histoire romaine.*)

CHARLES DE RÉMUSAT.

(1797.)

François-Marie-Charles de Rémusat, né à Paris, s'est fait connaître d'abord par quelques articles publiés dans le *Globe*. Comme écrivain, il mérite d'être placé au premier rang parmi les polygraphes les plus distingués. Ses connaissances sont aussi variées que profondes, et son style est toujours heureusement approprié aux sujets qu'il traite. Des *Essais de philosophie*, une *Histoire d'Abélard*, *Saint Anselme de Canterbury* et *l'Angleterre au dix-huitième siècle*, lui méritèrent le double honneur d'être élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1841, et membre de l'Académie française en 1845.

Il est fils d'une mère célèbre par son esprit et ses talents, qui a laissé un excellent *Essai sur l'Éducation des femmes*.

Les Révolutions.

Les grandes révolutions mettent tout l'ordre légal au néant. S'il les fallait caractériser par un mot, je dirais qu'elles substituent les idées aux traditions. Dès qu'elles ont brisé le frein des conventions établies, toute autorité tombe, et alors commence l'état révolutionnaire, transition périlleuse pour les peuples, mais qui n'ouvre pas nécessairement le règne du désordre et du crime. Il me semble que l'état révolutionnaire rappelle dans la vie des sociétés ce que les situations romanesques sont dans celle des individus. On sait qu'il peut se rencontrer de rares journées où, sous l'empire de sentiments exaltés, il naît pour nous des nécessités et même des devoirs en dehors des conditions habituelles qui règlent notre existence. Jamais plus qu'alors le mal n'est près de nous, l'appui des règles sociales nous manque, il ne faut plus compter que sur les nobles instincts de notre nature ; l'âme succombe si elle n'est inspirée. Le bien extrême peut seul nous sauver de l'extrême mal, et nous perdons si Dieu ne nous élève jusqu'au dévouement.

Les révolutions sont les moments romanesques de l'histoire. Quand, affranchies du joug des coutumes et des croyances, les nations ne se guident plus que par l'enthousiasme, elles marchent sur une pente rapide, elles côtoient l'abîme, et elles n'éviteront pas de devenir coupables si elles ne se montrent grandes. C'est le temps des crimes

inouïs, si ce n'est celui des vertus extraordinaires. La société n'a contre les derniers égarements d'autre recours que l'héroïsme.

Hors de l'ordre commun, les individus et les nations peuvent donc réaliser ce que l'humanité offre de plus beau, l'alliance de la passion et de la vertu. Mais cette union est difficile et passagère. Bientôt tout s'altère, les cœurs se troublent et se dépravent, les misères de notre nature reparaissent, et le mal termine le bien et l'efface. L'enthousiasme confine au désordre. Il est trop vrai, l'homme, dans sa faiblesse, ne saurait longtemps s'appuyer uniquement sur lui-même. La pure vérité le gouvernerait toute seule s'il n'était qu'intelligence et raison; mais il faut des symboles à son imagination; contre sa volonté, il faut des barrières; le soutien des traditions sociales est nécessaire à sa mobilité. Telle est l'origine de toutes les institutions qui doivent être les formes visibles du bien. Ces fictions conservatrices, qui semblent quelquefois bizarres, arbitraires, se maintiennent parce qu'elles sont utiles, et ne disparaissent pas impunément, si elles ne sont remplacées par des garanties meilleures. Portons envie aux nations pour qui le temps n'a consacré que le droit véritable. Chez elles, le sentiment du juste vit sous la protection de lois séculaires, et l'antiquité sied bien à la vérité.

MÉRY.

(1798.)

Joseph Méry, né à Marseille, est le plus spirituel et le plus fécond des improvisateurs modernes. Esprit paradoxal, riche d'imagination et plein d'audace, il écrit en courant, et sa plume que rien n'arrête produit avec une égale facilité des odes, des satires, des romances, des drames, des comédies et des articles de critique, d'art ou de voyages. Il a dû sa première célébrité à sa collaboration avec Barthélemy, dont les publications n'ont eu qu'une éphémère popularité. Il y a dans Méry dix fois plus de qualités qu'il n'en faut pour faire un grand poëte et un grand écrivain; mais sa nature a toujours répugné à cette patience sans laquelle tous les efforts de l'esprit ne produisent rien de complet ni d'achevé. S'il a escompté son avenir de gloire, il aura du moins pleinement joui de son vivant de tous les bénéfices de sa renommée.

Le Voisin.

MME DE FONTALBE, DELIA.

Mme DE FONTALBE. Délia, vous êtes un démon.

DELIA. Je ne suis qu'une jeune fille, c'est bien assez ; madame me flatte toujours; seulement, je n'ai point d'ambition et je ne veux pas m'élever plus haut.

Mme DE FONTALBE. Quelle heure est-il, Délia ?

DELIA, *(regardant la pendule.)* Six heures. — Six heures du matin ! Madame trouve déjà la journée longue; ordinairement, on ne demande l'heure qu'à six heures du soir.

Mme DE FONTALBE. Délia, ouvrez la persienne. . . je veux jouir du soleil levant; ses rayons doivent avoir une teinte charmante sur la cime des arbres de Ville-d'Avray.

DELIA, *(regardant à travers la persienne).* Impossible, madame... vous regarderez le soleil levant ce soir... Il y a toujours le voisin... Le voisin !... C'était bien la peine de quitter Paris pour trouver encore des voisins à la campagne. Les voisins vous suivent partout, comme les portiers.

Mme DE FONTALBE. Je conviens qu'il est fort désagréable d'avoir ce jeune homme pour voisin. . . Chaque maison a ses inconvénients.

DELIA. Mais celui-là est le pire de tous. *(Regardant à travers la persienne.)* Un jeune homme de trente ans. . . On ne voit jamais que les trois quarts du visage, mais le fragment est beau. . . . Son costume est de la plus haute distinction, à six heures du matin; cette toilette de bal est en avance de quinze heures sur la journée. . . Il lit un livre avec attention. . . Pas un mouvement . . . comme hier. . . toujours immobile. . . Il ressemble à une statue de jardin habillée en monsieur. . . Madame, voulez-vous que je fasse du bruit pour secouer cette énigme ?

Mme DE FONTALBE. Gardez-vous-en bien ! il croirait que nous nous occupons de lui.

DELIA. Oui, épargnons-lui cette erreur . . . N'importe, c'est irritant au dernier point, un voisin comme celui-là, qui lit depuis six heures du matin jusqu'à la nuit, en costume de bal. . . qui ne reçoit personne, ne sort jamais, ne s'occupe pas de nous ! Il n'est pas permis à un voisin de se conduire ainsi. Nous devons porter plainte à l'autorité.

Mme DE FONTALBE. Mais il me semble, Délia, que chacun est libre de faire chez soi ce qui lui plaît.

DELIA. Oui, madame, si ce qui lui plaît n'incommode pas les voisins. Il y a des lois pour cela. Nous avions aux Batignolles, chez ma première maîtresse, madame Bousignot, un voisin qui tirait des feux d'artifice tous les soirs dans sa basse-cour ;

nous portâmes notre plainte au maire, M. Giraud, qui força notre voisin à ne s'amuser ainsi que la veille de fête de l'empereur, comme la ville de Paris, qui ne s'amuse qu'une fois l'an.

Mme DE FONTALBE. Vous êtes folle, Délia ; ce voisin de Ville-d'Avray n'a rien de commun avec le vôtre de Batignolles.

DELIA. Mais, madame, j'aimerais cent foix mieux que celui-ci tirât deux feux d'artifice par jour, qu'il sonnât du cor, qu'il fît des gammes au piano, qu'il lût le *Moniteur* à haute voix ; au moins nous serions fixées sur le compte de notre voisin ; nous aurions le droit de nous plaindre d'un fléau qui aurait un nom, et de lui envoyer des injures par notre fenêtre ou des huissiers par sa porte ; tandis que nous sommes là, depuis trois semaines, occupées à détruire notre imagination devant un mystère qui nous empêche de rire le jour et de dormir la nuit, sans avoir le droit de jeter dans le jardin de mystère une bonne pierre ou une feuille de papier timbré.

Mme DE FONTALBE, *(avec un faux sourire.)* Vraiment, Délia, vous prenez la chose trop au sérieux. Je ne veux pas que ce voisinage vous rende tout à fait folle, et, pour vous conserver le peu de raison qui vous reste, j'irai passer quinze jours, en hôtel garni, à Saint-Cloud.

DELIA. Et, après ces quinze jours, madame. . . ?

Mme DE FONTALBE. Nous rentrerons ici.

DELIA. Eh ! mon Dieu ! nous reverrons la même chose, madame, j'en mettrais la main au feu. Si j'osais proposer un pari à madame de Fontalbe, je parierais ma dot de la caisse d'épargne que, le dernier jour de l'été, à cinq heures du soir, cet abominable beau jeune homme ouvrira ce même livre, là, devant nous. Cela prend la tournure de ne jamais changer, comme la colonne Vendôme, comme l'obélisque de Luxor. Si cette maison m'appartenait, je me donnerais le plaisir d'y mettre le feu, pour voir si mon incendie dérangerait ce voisin.

(Aimons notre prochain, Scène I.)

CHASLES.

(1798.)

Victor-Euphémion-Philarète CHASLES, né à Mainvilliers, est un de nos polygraphes les plus distingués. Il a fourni à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats*, dont il est un des collaborateurs les plus laborieux, une foule d'articles de voyages et de critiques qui se recommandent par la double originalité du fond et de la forme

Recueillis en volumes, ces articles forment une sorte de bibliothèque aussi variée qu'intéressante. Il partagea en 1827 le prix d'éloquence avec M. Saint-Marc de Girardin auprès duquel on s'étonne de ne pas le voir siéger depuis longtemps à l'Académie française.

Visite à Coleridge.

Nous arrivâmes sur les huit heures à la petite maison élégante de Coleridge; une trentaine de personnes étaient déjà réunies dans un petit salon bleu, orné de meubles fort simples. On ne fit aucune attention à nous et nous entrâmes sans bruit. Coleridge parlait. Debout devant la cheminée à laquelle il était adossé, la tête haute et l'œil perdu dans le vague, les bras croisés et livré à l'inspiration qui le dominait et précipitait sa parole, il ne s'adressait point aux auditeurs; il semblait répondre à sa pensée. Sa voix était vibrante, moelleuse et mâle; ses traits harmonieux, son vaste front couronné de boucles brunes mêlées de fils d'argent, les lignes heureuses et suaves de sa bouche, l'éclair adouci de son regard et les contours arrondis et puissants de son visage rappelaient la physionomie de Fox avec plus de calme, celle de Mirabeau avec moins de turbulence, et celle de M. Berryer avec un caractère plus abstrait et plus rêveur. Comme ces trois hommes si bien doués, il possédait la force sympathique, première qualité de l'orateur.

Entouré d'un cercle auquel il empruntait à la fois et communiquait l'enthousiasme, il continuait une analyse savante et colorée des poètes dramatiques de la Grèce. Il fallait l'entendre développer ses idées sur ces grands hommes; parler, en style plein de verve, de la finesse raisonneuse et pathétique d'Euripide, de la grâce harmonieuse et céleste qui caractérise Sophocle et de la sombre éloquence d'Eschyle. Pendant près de dix minutes, il commenta le Prométhée d'Eschyle, ode à la destinée, plaidoyer de l'homme contre la Providence. À mesure que l'orateur soulevait les triples voiles dont cette allégorie est enveloppée, son œil étincelait; sa voix prenait un accent plus animé; son discours devenait plus brûlant; il semblait reproduire dans ses tourments et dans son énergie la destinée typique de l'inventeur en butte à la haine des Dieux et adressant ses plaintes au vent qui mugit autour de sa tête; emblême sublime de l'antique et

terrible croyance à la fatalité. Bientôt le type mythologique disparaissant fit place à la destinée de l'homme chrétien; et dans le plus hardi et le plus brillant des tableaux, il résuma toutes les explications métaphysiques de l'énigme de la vie...

Au milieu de ces spéculations métaphysiques, le génie poétique de Coleridge ne cessait de dérouler ses vagues, comme une mer harmonieuse et lumineuse. De la réfutation du spinosisme, qui, disait-il, "recule Dieu et ne le montre pas," il s'élança jusqu'à l'explication des dogmes; —parvenu à cette hauteur, incapable de s'élancer plus loin ni plus haut, il s'abaissa vers la terre pour nous murmurer quelques vers doux et mystérieux, empruntés au Paradis du Dante.

Je sortis, pénétré d'une admiration profonde. Jamais je n'avais entendu la parole humaine unir au même degré l'éloquence ardente et la subtilité métaphysique.

(*Études sur les hommes et les mœurs au XIXe Siècle.*)

Mme TASTU.

(1798.)

Mme Amable Tastu, naquit à Metz. Douée d'une remarquable aptitude pour les lettres, elle enrichit de ses premiers essais poétiques des recueils dont la publicité la fit rapidement connaître. L'élégance, l'harmonie et la pureté de ses vers lui méritèrent les suffrages de tous les gens de goût, et la publication de son premier volume de poésies lui conquit une des places les plus honorables parmi les femmes de lettres contemporaines. En 1839, l'Académie française couronna son *Eloge de Mme de Sévigné*. La même année, elle publia, sous le titre de *Chroniques de France*, des récits épiques qui doivent être classés parmi ses œuvres les plus distinguées; son *Education maternelle* et son *Histoire de la littérature*, qui ont obtenu un éclatant succès auprès de toutes les mères de famille, sont des œuvres devenues classiques aujourd'hui.

Grand nombre de ses pièces furent couronnées, telles que la *Veille de Noël*, *l'Etoile de la Lyre*, *le Retour à la Chapelle*, *le Dernier jour de l'Année*. Cette dernière pièce est supérieure encore à la *Veille de Noël*, déjà si parfaite ; c'est un petit chef-d'œuvre, où les pensées les plus touchantes s'allient délicieusement à la poésie la plus riche et la plus harmonieuse.

Le dernier jour de l'année.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure ;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en serait pas un, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler.
Mais des ans la fuite m'étonne,
Leurs adieux oppressent mon cœur ;
Je dis : C'est encor une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur ;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours.
Écoutons !... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois :
Il se tait... je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait ; en vain je l'appelle:
Adieu !... Salut, sa sœur nouvelle :
Salut ! Quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ! à mon âme tremblante,

Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante,
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets.
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève
Entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide, d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

MICHELET.

(1798.)

M. Jules MICHELET, né à Paris, est entré jeune dans l'enseignement, et s'est voué tout entier au culte de l'histoire. Il a été professeur à l'École normale et au Collége de France. Il a publié plusieurs ouvrages historiques d'un mérite éminent : un *Précis de l'histoire moderne*, une *Traduction abrégée de Vico*, une *Introduction à l'histoire universelle*, une *Histoire romaine*, les *Mémoires de Luther*, les *Origines du droit français*, une *Histoire de France*, une *Histoire de la Révolution française* et *Les femmes de la Révolution*.

M. Michelet possède presque toutes les qualités d'un grand historien. A un vaste savoir il unit une imagination poétique, un rare talent de peindre les individus et les masses ; un récit vif, animé, pittoresque ; un style plein d'éclat et de coloris. On lui reproche de rapetisser systématiquement les grands hommes au profit des masses, de transformer trop souvent des individus en mythes et des faits en symboles, de se livrer à de vagues généralités et de donner trop d'importance aux causes physiques. On pourrait lui demander aussi une raison plus calme, un ton plus grave, moins de ce lyrisme de style qui vise à l'ode et à l'épopée, et plus de cette impartialité supérieure qui empêche l'histoire de dégénérer en pamphlet.

Outre ses ouvrages historiques, M. Michelet a écrit des pamphlets antichrétiens et des œuvres de fantaisie sur l'histoire naturelle, telles que *L'oiseau*, *L'insecte*, *La mer*, etc., dont la mère ne recommandera pas la lecture à sa fille.

Jeanne d'Arc conduit Charles VII à Reims.

Après la bataille de Patay, le moment était venu, ou jamais, de risquer l'expédition de Reims. Les politiques voulaient qu'on restât encore sur la Loire, qu'on s'assurât de Cosne et de la Charité. Ils eurent beau dire cette fois, les voix timides ne pouvaient plus être écoutées. Chaque jour, affluaient des gens de toutes les provinces, qui venaient au bruit des miracles de la Pucelle, ne croyaient qu'en elle, et, comme elle, avaient hâte de mener le roi à Reims. C'était un irrésistible élan de pèlerinage et de croisade. L'indolent jeune roi lui-même finit par se laisser soulever à cette vague populaire, à cette grande marée qui montait et poussait au nord. Roi, courtisans, politiques, enthousiastes, tous ensemble, de gré ou de force, les fous, les sages, ils partirent. Au départ, ils étaient douze mille; mais le long de la route la masse allait grossissant ; d'autres venaient, et toujours d'autres; ceux qui n'avaient pas d'armures suivaient la sainte expédition en simples jaques, tout gentilshommes qu'ils pouvaient être, comme archers, comme coutiliers.

L'armée partit de Gien le 28 juin, passa devant Auxerre, sans essayer d'y entrer; cette ville était entre les mains du duc de Bourgogne, que l'on ménageait. Troyes avait une garnison mêlée de Bourguignons et d'Anglais; à la première apparition de l'armée royale, ils osèrent faire une sortie. Il y avait peu d'apparence de forcer une grande ville si bien gardée, et cela sans artillerie. Mais comment s'arrêter à en faire le siége? Comment, d'autre part, avancer en laissant une telle place derrière soi? L'armée souffrait déjà de la faim. Ne valait-il pas mieux s'en retourner? Les politiques triomphaient.

Il n'y eut qu'un vieux conseiller armagnac, le président Maçon, qui fût d'avis contraire, qui comprît que dans une telle entreprise la sagesse était du côté de l'enthousiasme, que dans une croisade populaire il ne fallait pas raisonner. " Quand le roi a entrepris ce voyage, dit-il, il ne l'a pas fait pour la grande puissance des gens d'armes, ni pour le grand argent qu'il eût, ni parce que le voyage lui semblait possible; il l'a entrepris, parce que Jeanne lui disait d'aller en avant et de se faire couronner à Reims, qu'il y trouverait peu de résistance, tel étant le bon plaisir de Dieu."

La Pucelle, venant alors à frapper à la porte du conseil, assura que dans trois jours on pourrait entrer dans la ville. "Nous en attendrions bien six, dit le chancelier, si nous étions sûrs que vous dites vrai."—"Six ? vous y entrerez demain !"

Elle prend son étendard, tout le monde la suit aux fossés, elle y jette tout ce qu'on trouve, fagots, portes, tables, solives. Et cela allait si vite que les gens de la ville crurent qu'en un moment il n'y aurait plus de fossés. Les Anglais commencèrent à s'éblouir, comme à Orléans ; ils croyaient voir une nuée de papillons blancs qui voltigeaient autour du magique étendard. Les bourgeois, de leur côté, avaient grand'peur, se souvenant que c'était à Troyes que s'était conclu le traité qui déshéritait Charles VII; ils craignaient qu'on ne fît un exemple de leur ville; ils se réfugiaient déjà aux églises ; ils criaient qu'il fallait se rendre. Les gens de guerre ne demandaient pas mieux. Ils parlementèrent, et obtinrent de s'en aller avec tout ce qu'ils avaient.

Ce qu'ils avaient, c'était surtout des prisonniers, des Français. Les conseillers de Charles VII qui dressèrent la capitulation n'avaient rien stipulé pour ces malheureux. La Pucelle y songea seule. Quand les Anglais sortirent avec leurs prisonniers garrottés, elle se mit aux portes, et s'écria : "O mon Dieu ! ils ne les emmèneront pas !" Elle les retint en effet, et le roi paya leur rançon.

Maître de Troyes le 9 juillet, il fit le 15 son entrée à Reims, et le 17 il fut sacré. Le matin même, la Pucelle, selon le précepte de l'Évangile, la réconciliation avant le sacrifice, dicta une belle lettre pour le duc de Bourgogne ; sans rien rappeler, sans irriter, sans humilier personne, elle lui disait avec beaucoup de tact et de noblesse : "Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, comme doivent faire loyaux chrétiens."

Charles VII fut oint par l'archevêque de l'huile de la sainte ampoule, qu'on apporta de Saint-Remi. Il fut, conformément au rituel antique, soulevé sur son siége par les pairs ecclésiastiques, servi des pairs laïques et au sacre et au repas. Puis il alla à Saint-Marcou toucher les écrouelles. Toutes les cérémonies furent accomplies sans qu'il y manquât rien. Il se trouva le vrai roi, et le seul dans les croyances du temps. Les Anglais pouvaient dé-

sormais faire sacrer Henri; ce nouveau sacre ne pouvait être, dans la pensée des peuples, qu'une parodie de l'autre.

Au moment où le roi fut sacré, la Pucelle se jeta à genoux, lui embrassant les jambes, et pleurant à chaudes larmes. Tout le monde pleurait aussi.

On assure qu'elle lui dit : " O gentil roi, maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siége d'Orléans et que je vous amenasse en votre cité de Reims recevoir votre saint sacre, montrant que vous êtes vrai roi, et qu'à vous doit appartenir le royaume de France."

La Pucelle avait raison ; elle avait fait et fini ce qu'elle avait à faire. Aussi, dans la joie même de cette triomphante solennité, elle eut l'idée, le pressentiment peut-être de sa fin prochaine. Lorsqu'elle entrait à Reims, avec le roi, et que tout le peuple venait au-devant en chantant des hymnes : "O le bon et dévot peuple ! dit-elle... Si je dois mourir, je serais bien heureuse que l'on m'enterrât ici !"—" Jeanne, lui dit l'archevêque, où croyez-vous donc mourir ?"—" Je n'en sais rien. Où il plaira à Dieu. Je voudrais bien qu'il lui plût que je m'en allasse garder les moutons avec ma sœur et mes frères... Ils seraient si joyeux de me revoir !... J'ai fait du moins ce que Notre-Seigneur m'avait recommandé de faire. " Et elle rendit grâces en levant les yeux au ciel. Tous ceux qui la virent en ce moment, dit la vieille chronique, "crurent mieux que jamais que c'était chose venue de la part de Dieu." *(Histoire de France.)*

RODOLPHE TOEPFFER.

(1799—1846.)

Rodolphe Toepffer, écrivain Génevois, fils d'un habile peintre, était destiné à la peinture, mais fut forcé par une maladie d'yeux de renoncer à cet art ; il se consacra aux lettres et à l'éducation, dirigea avec succès un pensionnat, puis fut nommé professeur de belles lettres à l'Académie de Genève. On lui doit plusieurs productions charmantes : *Nouvelles génevoises, Rosa et Gertrude, le Presbytère,* romans moraux, les *Voyages en Zig-Zag,* où il combine habilement le dessin avec la narrative. Il est l'auteur de spirituels *Albums,* qui ont eu une grande vogue et qui couvrent les tables de nos salons. On lui doit aussi un remarquable essai sur le beau dans les arts, sous le titre de *Réflexions et menus propos d'un peintre génevois.*

Les distractons d'un Étudiant.

Afin d'utiliser mes vacances, mon oncle m'a conseillé de lire Grotius, pour lire ensuite Puffendorf, pour lire ensuite Burlamarqui, égaré pour le moment. Aussi je me lève matin, je vais à ma table, je m'établis, je croise les jambes, puis j'ouvre à l'endroit. . . . Mais voici ce qui m'arrive.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit, ainsi que mes yeux, commence à faire des excursions à droite et à gauche. C'est d'abord sur la marge de l'in-quarto, où je gratte un point jaune, je souffle un poil, je détache une paille avec toutes sortes d'ingénieuses précautions; c'est ensuite sur le bouchon de mon encrier, tout rempli de petites particularités curieuses dont chacune m'occupe à son tour : jusqu'à ce qu'enfin passant ma plume dans la bouclette, je lui imprime une mœlleuse rotation qui me réjouit infiniment. Après quoi, volontiers, je me renverse sur le dossier de mon fauteuil, en étendant les jambes, et croisant les mains sur ma tête. Dans cette situation, il me devient très-difficile de ne pas siffler un petit air quelconque, tout en suivant avec une vague fixité les bonds d'une mouche qui veut sortir par les vitres.

Cependant, les articulations commencent à se raidir, je me lève pour faire, les deux mains dans mes goussets, une petite promenade qui me conduit au fond de ma chambre. Là, rencontrant l'obscure paroi, je rebrousse tout naturellement vers la fenêtre, contre laquelle je bats, du bout des ongles, un joli roulement où j'excelle. Mais voici un char qui passe, un chien qui aboie, ou rien du tout ; il faut voir ce que c'est. J'ouvre. . . . Une fois là, j'ai éprouvé que j'y suis pour longtemps.

La fenêtre ! c'est le vrai passe-temps d'un étudiant ; j'entends d'un étudiant appliqué, je veux dire qui ne hante ni les cafés, ni les vauriens. Oh ! le brave jeune homme ! il fait l'espoir de ses parents, qui le savent rangé, sédentaire ; et ses professeurs, ne le voyant ni fréquenter les promenades, ni cavalcader dans les places, ni jouer aux tables d'écarté, se plaisent à dire qu'il ira loin, ce jeune homme-là. En attendant, lui ne bouge pas de sa fenêtre.

Lui. . . . c'est donc moi, modestie à part. J'y passe

mes journées, et si j'osais dire. . . . Non, jamais mes professeurs, jamais Grotius, Puffendorf, ne m'ont donné le centième de l'instruction que je hume de là, rien qu'à regarder dans la rue.

Toutefois ici comme ailleurs, on va par degrés. C'est d'abord simple flânerie récréative. On regarde en l'air, on fixe un fétu, on souffle une plume, on considère une toile d'araignée, ou l'on crache sur un certain pavé. Ces choses-là consument des heures entières, en raison de leur importance.

Je ne plaisante pas. Imaginez-vous un homme qui n'ait jamais passé par là. Qu'est-il ? que peut-il être ? Une sotte créature, toute matérielle et positive, sans pensée, sans poésie, qui descend la pente de la vie sans jamais s'arrêter, dévier du chemin, regarder alentour, ou se lancer au delà. C'est un automate qui chemine de la vie à la mort, comme une machine à vapeur de Liverpool à Manchester.

Oui, la flânerie est chose nécessaire au moins une fois dans la vie, mais surtout à dix-huit ans, au sortir des écoles. C'est là que se ravive l'âme desséchée sur les bouquins ; elle fait halte pour se reconnaître ; elle finit sa vie d'emprunt pour commencer la sienne propre. Ainsi un été entier passé dans cet état ne me paraît pas de trop dans une éducation soignée. Il est probable même qu'un seul été ne suffirait point à faire un grand homme : Socrate flâna des années ; Rousseau jusqu'à quarante ans ; La Fontaine toute sa vie.

Et cependant je n'ai vu ce précepte consigné dans aucun ouvrage d'éducation.

Ces pratiques dont je viens de parler, sont donc la base de toute instruction réelle et solide. En effet, c'est pendant que les sens y trouvent un innocent aliment, que l'esprit contracte le calme d'abord, puis la disposition à observer :

> Car, que faire en FLÂNANT, à moins que l'on n'observe ?

puis enfin, par suite et à son insu, l'habitude de classer, de coordonner, de généraliser. Et le voilà tout seul arrivé à cette voie philosophique recommandée par Bacon et mise en pratique par Newton, lequel un jour, flânant dans son jardin et voyant choir une pomme, trouva l'attraction.

L'étudiant à sa fenêtre ne trouve pas l'attraction ; mais, par un procédé tout semblable, à force de regarder dans la rue, il lui arrive au cerveau une foule d'idées qui vieilles ou neuves en elles-mêmes, sont du moins nouvelles pour lui, et prouvent clairement qu'il a mis son temps à profit.

Et ces idées venant à heurter dans son cerveau ses anciennes idées d'emprunt, du choc naissent d'autres lumières encore ; car, par nature, ne pouvant flotter entre toutes, et surtout entre les contraires, le voilà qui tout en fixant un fétu, compare, choisit, et se fait savant à vue d'œil.

Et quelle charmante manière de travailler, que cette manière de perdre son temps!

(Nouvelles Genevoises.)

BALZAC.

(1799—1850.)

Honoré de Balzac, né à Tours en 1799, a écrit un trés-grand nombre de romans qu'il a reliés entre eux sous le titre de *Comédie humaine ;* ce sont des études philosophiques et sociales qui se distinguent par un merveilleux talent d'observation. Parmi ses œuvres, nous citerons seulement celles qu'on relira toujours avec autant d'émotion que de plaisir, *le Père Goriot, les Parents pauvres, Eugénie Grandet, le Lis dans la vallée, le Médecin de campagne* et *le Curé de village.* Si de Balzac eût moins sacrifié la forme au fond, s'il eût apporté dans la composition générale de ses œuvres le soin qu'il mettait à l'exacte reproduction des moindres détails, s'il eût été enfin aussi grand poëte qu'il fut grand peintre, il n'est aucun nom que, sans injustice, on eût pu placer au-dessus du sien.

Mort de l'avare Grandet.

Dans l'année 1825, Grandet, sentant le poids des infirmités, fut forcé d'initier sa fille au secret de sa fortune territoriale, et lui dit, en cas de difficultés, de s'en rapporter à Cruchot, le notaire, dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement le dernier anneau d'affection qui la liait à la société... Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement ; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie.

Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or ; il restait là sans mouvement, mais il regardait ; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Puis il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Alors il agitait son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât, en secret, elle-même, les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps...

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon, sa gouvernante : " Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas." Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : " Y sont-ils ? y sont-ils ? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.—Oui, mon père.—Veille à l'or, mets de l'or devant moi !"

Alors Eugénie lui étendait des louis sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet ; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible. " Ça me réchauffe," disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers du bénitier d'argent; il les regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Puis, lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et baignât de ses larmes une main déjà froide. "Mon père, bénissez-moi !—Aie bien soin de tout ; tu me rendras compte de ça là-bas !" dit-il...

Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente en biens-fonds, dans l'arrondissement de Saumur, deux cent cinquante mille francs en trois pour cent, acquis à soixante-un-francs, et qui valaient alors soixante-dix-sept francs ; plus, trois millions en or, et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

(Eugénie Grandet.)

SOULIÉ.

(1800—1847.)

Melchior Frédéric SOULIÉ naquit à Foix. Doué d'une grande richesse d'imagination, esprit élevé, aspirant aux œuvres magistrales, il dut sa mort prématurée à la nécessité du labeur journalier. Parmi ses nombreux ouvrages : *Les Deux Cadavres, Le Comte de Toulouse, Le Vicomte de Béziers, Les Mémoires du diable,* sont remarquables si non par leur moralité, du moins par la chaleur et l'éclat de l'imagination et par la force et la verve du style.

Les Melons.

J'aperçus un homme de cinquante ans, largement vêtu, et portant d'une main un parapluie, et de l'autre un melon. Ce monsieur n'avait absolument rien de remarquable; il passa rapidement, tandis que M. Vivre le dévorait des yeux: et ma surprise fut extrême en entendant celui-ci murmurer d'un ton d'enthousiasme:

" Bien, très-bien ! ! !"

Je ne pus résister davantage à ma curiosité. Je m'approchai de M. Vivre, et je lui demandai tout naïvement l'explication de son admiration et de sa pantomime.

"J'observe, me répondit-il.

— C'est-à-dire que vous regardez."

Il tourna légèrement la tête de mon côté, et me mesurant de l'œil avec une supériorité dédaigneuse, il ajouta:

"Vous êtes écrivain, et vous ne comprenez pas ce que j'observe, et comment j'observe?

— Non, je vous jure, et je vous ai vu considérer tout à l'heure un monsieur et un melon avec un enthousiasme que rien ne m'explique."

M. Vivre laissa échapper une petite toux souriante; il s'appuya contre sa porte et continua de regarder. La pluie redoublait et la rue était tout-à-fait déserte. M. Vivre baissa son binocle, et parlant devant lui comme s'il eût dédaigné de s'adresser directement à moi tout en voulant me répondre, il murmura à demi-voix:

"Ne pas comprendre mon enthousiasme pour cet homme! mais j'aurais dû saluer cet homme.

— Et pourquoi ça?

—Et pourquoi ça? me dit vivement M. Vivre en se tournant tout-à-fait de mon côté, pourquoi ça? parce qu'il y a une croyance, une foi, une superstition dans cet homme, une vieille habitude bourgeoise, honnête et sacrée qu'il n'a pas livrée à la merci d'un serviteur, et qu'il s'est gardée. Vous n'avez donc pas compris que cet homme achète ses melons lui-même?

— Eh bien! après?

— Après! C'est que le melon, mon bon ami, est le dernier privilége du maître de la maison à toucher aux choses du ménage; le melon est encore une superstition. Il y a des gens qui se vantent d'avoir la main heureuse pour choisir un melon. Le melon est le père d'une foule de plaisanteries de famille, dont la plus vénérable est celle-ci: Le melon est comme les femmes, ce n'est qu'à l'user qu'on le connaît. Cet homme qui vient de passer croit aux melons; c'est-à-dire que s'il ne charge pas une cuisinière de lui acheter son melon, c'est parce qu'il s'imagine avoir un tact assuré ou un privilége divin pour le choisir excellent, car le melon est un être dont les apparences sont perfides; il faut être doué particulièrement

pour ne pas s'y laisser tromper. Cet homme est un homme important par le temps qui court; il décide des melons parmi tous les gens de sa connaissance. Il dit juste combien fallait encore d'heures à un melon pour être à point, et de combien d'heures il est passé. Il a plusieurs dissertations très-savantes sur le côté de la couche, et le côté découvert. Un de ces hommes melons, que j'estime tant, a deux neveux qui attendent sa succession. Tous deux le flattent par le melon. Le plus riche l'invite à dîner et lui fait servir des melons excellents. Ce neveu, tout riche qu'il est, ne réussira pas. Etre riche et manquer une succession, c'est y mettre de la bonne volonté. Mais le neveu pauvre a mieux compris son oncle. Il l'invite à dîner et le prie de lui apporter un melon. Voilà qui est de la première force; car le melon est servi avec pompe; le melon de mon oncle, entendez-vous? le melon toujours excellent de ce cher oncle, qui a, je crois, de la corde de pendu dans sa poche pour être si heureux en melons. A quoi le bon oncle répond en découpant son propre melon de sa propre main:

"Ce neveu-là aura l'héritage; il le mérite."

"Vous me demandez pourquoi je regardais cet homme avec enthousiasme, mais vous n'avez donc pas vu de quel regard il couvait son melon? Son melon était comme l'œuf d'où allaient éclore mille petits bonheurs d'amour-propre, des émotions de vanité, des anxiétés palpitantes; car, à chaque melon, cet homme joue sa réputation. Un mauvais melon le perd, le ruine, lui enlève la seule supériorité qu'il ambitionne. Oh! monsieur! si vous voulez avoir une vieillesse heureuse et pleine d'émotions, achetez vos melons vous-même."

AMPÈRE.

(1800.)

* Jean-Jacques Ampère, né à Lyon, a visité en archéologue, en philosophe et en poëte, presque toute l'Europe, une partie de l'Asie, l'Égypte et les grands États de l'Amérique du Nord.—Il a réuni,

sous le titre de *Littérature et Voyages*, les pittoresques récits de ses curieuses et intéressantes excursions.—Tous ses ouvrages, *la Grèce, Rome et Dante, Études littéraires d'après nature, l'Histoire romaine à Rome* et *César*, scènes en vers, ne sont pas moins remarquables par la chaleur et l'éclat du style que par la couleur locale et la vérité historique.

La Grèce.

Ce qui est beau en ce pays, ce sont plutôt les lignes que les formes, c'est plutôt la mer que la terre, c'est plutôt le ciel que le paysage, c'est par-dessus tout la lumière. La vraie parure de la Grèce est cette mer admirable qui l'entoure comme une ceinture nouée derrière elle, et dont les plis azurés ondoient avec tant de grâce sur ses flancs. La Grèce est presque une île ; presque partout elle est cernée par les flots, et l'on conçoit que ces anciens habitants qui retrouvaient toujours la mer, se soient représenté l'Océan comme un grand fleuve entourant toute la terre. C'est ainsi qu'Homère la peint sur le bouclier d'Achille et Hésiode sur le bouclier d'Hercule.

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un pays aussi insulaire que la Grèce ; elle se compose en partie d'un archipel et d'une péninsule, le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes sinueux. À chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on rencontre la mer ; avec une coquetterie gracieuse, elle vient partout chercher le voyageur, et semble à chaque instant lui dire : Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle. On pourrait étendre à toute la Grèce le nom de l'Attique, *rivage*.*

Aussi la mer est partout présente dans les œuvres des poëtes grecs : tous ont traité avec une complaisance particulière et un charme infini ce qu'on pourrait appeler la poésie de la mer. Les aventures de l'Odyssée se passent presque entièrement sur les flots ; la scène de l'Iliade est constamment sur une plage.

La mer fournit aux poëtes grecs des comparaisons fréquentes. On sent partout, en lisant les auteurs, comme en parcourant le pays ou son histoire, que la Grèce est essentiellement navigatrice, que de grandes destinées maritimes attendent ce peuple à qui Thémistocle révéla son génie,

---

* L'ancien nom de l'Attique était *Acté*, qui veut dire rivage ou presqu'île (*Note de l'auteur.*)

son empire et sa patrie véritables, en lui conseillant de s'enfermer dans des murailles de bois, ce peuple qui de nos jours a triomphé des Turcs à l'aide des vaisseaux de Psara et d'Hydra, comme il battit autrefois les Perses avec la flotte de Salamine. Quand on vogue sur la mer de Grèce, chaque coup de rame fait jaillir de la mémoire un vers empreint du charme infini de cette mer ; en la voyant blanchir, on se souvient de la gracieuse expression d'Alcman, qui appelle l'écume fleur des vagues. Si le vent s'élève, on murmure avec le chœur des Troyennes captives: "O brises, brises de la mer, où me conduisez-vous ?" Si le vent est tombé, on dit avec Agamemnon : " Les oiseaux et la mer se taisent, les silences des vents tiennent l'onde immobile." Que de fois j'ai répété ces vers d'Euripide ! Je ne concevais rien d'aussi charmant que d'être surpris par un calme dans le golfe de Corinthe ou sur la mer des Alcyons,

La mer des Alcyons, si douce aux matelots !

J'ai eu plusieurs fois ce bienheureux contre-temps, et j'étais loin de m'en plaindre ; je ne comprenais rien à l'impatience des autres voyageurs. " Et où voulez-vous arriver? leur disais-je, que cherchez-vous ? Espérez-vous que vos yeux verront quelque chose de plus ravissant que ce qu'ils voient à cette heure?" Il m'était agréable d'entendre les mariniers annoncer le calme qu'ils appellent encore de son doux nom homérique *galini*, de sentir notre caïque s'arrêter, tandis que le vent qui défaillait laissait tomber la voile désenflée. Dans ce calme des flots, je retrouvais la sérénité qui domine l'art et la poésie des Grecs, car ce n'était point un *calme plat*. La mer de Grèce n'est jamais unie ainsi qu'une eau morte, toujours quelque vie y palpite ; mais c'est une vie contenue, comme la vie qui anime les produits de l'art hellénique. À ces légères ondulations de la vague presque insensible, on dirait les battements d'un très-jeune sein. La douce haleine qui caresse cette Thétis endormie, c'est la respiration de la muse grecque, le souffle léger qui enfle à peine les chalumeaux de Théocrite, et qu'on sent errer sur toutes les belles œuvres de l'antiquité.

(*La Grèce, Rome et Dante.*)

Le bonheur.

Mes amis ont raison, j'aurais tort, en effet,
De me plaindre ; en tous points mon bonheur est parfait.
J'ai trente ans, je suis libre, on m'aime assez, personne
Ne me hait ; ma santé, grâce au ciel ! est fort bonne ;
L'étude, chaque jour, m'offre un plaisir nouveau,
Et justement le temps est aujourd'hui très-beau.

Quand j'étais malheureux, j'étais triste et maussade,
J'allais au fond des bois, rêveur, le cœur malade,
Pleurer.—C'était pitié ! J'aimais voir l'eau couler,
Et briller ses flots purs, et mes pleurs les troubler.

Mais maintenant je suis heureux, gai, sociable ;
J'ai l'œil vif et le front serein ;—je suis aimable,
Le ruisseau peut courir à l'aise et murmurer,
Dans son onde à l'écart je n'irai point pleurer.

Quand j'étais malheureux, souvent, lassé du monde,
Je m'abîmais au sein d'une extase profonde ;
Dans un ciel de mon choix mes sens étaient ravis :
Indicibles plaisirs de longs regrets suivis !

Maintenant j'ai quitté les folles rêveries ;
C'est pour herboriser que j'aime les prairies.
A rêver quelquefois si je semble occupé,
C'est qu'un passage obscur, en lisant, m'a frappé.
Quand j'étais malheureux, je voulais aimer, vivre :
Maintenant je n'ai plus de temps, je fais un livre.

Vous qui savez des chants pour calmer la douleur,
Pour calmer la douleur ou lui prêter des charmes,
Quand vos chants du malheur auront tari les larmes,
Consolez-moi de mon bonheur.

PORCHAT.

(1800.)

M. J. J. Porchat, professeur de littérature à l'Académie de Lausanne, s'est essayé avec succès dans le drame : *Jeanne d'Arc*, *Winkelried* ; dans la nouvelle: les *Colons du village* et surtout *Trois mois sous la neige*, couronné par l'Académie française, etc., mais c'est comme fabuliste qu'il s'est acquis le plus de réputation. Dans ses *Fables et Paraboles* (Paris 1854), la profondeur de la pensée et la vivacité du trait s'allient gracieusement au coloris des détails.

Le Père et l'Enfant.

L'ENFANT.

Père, apprenez-moi, je vous prie,
Ce qu'on trouve après le coteau
Qui borne à mes yeux la prairie ?

LE PÈRE.

On trouve un espace nouveau,
Comme ici, des bois, des campagnes,
Des hameaux, enfin des montagnes.

L'ENFANT.

Et plus loin ?

LE PÈRE.

D'autres monts encore.

L'ENFANT.

Après ces monts ?

LE PÈRE.

La mer immense.

L'ENFANT.

Après la mer ?

LE PÈRE.

Un autre bord.

L'ENFANT.

Et puis ?

LE PÈRE.

On avance, on avance,
Et l'on va si loin, mon petit,
Si loin, toujours faisant sa ronde,
Qu'on trouve enfin le bout du monde...
Au même lieu d'où l'on partit.

(Trois mois sous la neige.)

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1801.)

M. Saint-Marc Girardin, né à Paris, entra jeune dans l'enseignement, puis dans la presse, qui l'a conduit à la Sorbonne, au conseil de l'instruction publique, à la députation et à l'Académie française. Le principal ouvrage de M. Saint-Marc Girardin est un *Cours de littérature dramatique*, ou *De l'usage des passions dans le drame, chez les anciens et les modernes*. Il prend un sentiment, l'amour paternel, par exemple ; il examine comment on l'a exprimé autrefois, comment on l'exprime aujourd'hui, et il cherche à tirer de cette comparaison quelque instruction utile, quelque leçon de goût et de morale. Ainsi, d'un cours de littérature il fait un véritable cours de morale, où les notions les plus justes sur le vrai et le bien s'unissent au sentiment le plus exquis de l'art. " J'ai aimé, dit-il, à montrer l'union qui existe entre le bon goût et la bonne morale." C'est le côté moral qui fait l'originalité et le principal mérite de cet excellent ouvrage.

Comme écrivain, M. Saint-Marc Girardin se distingue par le bon sens, par un esprit fin et enjoué, un atticisme élégant et une grâce familière qui rappellent à la fois Voltaire et Fénelon.

Nous avons encore de M. Saint-Marc Girardin des *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne;* des *Essais de littérature et de morale*, recueil d'articles sur la littérature, la morale et la religion ; les *Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste*, choix de ses meilleurs articles écrits dans le *Journal des Débats*.

12

Histoire de Colomba.*

Colomba a vu périr son père assassiné par son ennemi, l'avocat Barricini. L'assassin a su dérober son crime aux yeux de la justice; mais Colomba n'a pas mis l'espoir de sa vengeance dans les froides sévérités de la loi. Elle a un frère, lieutenant dans la garde impériale, qui doit bientôt revenir en Corse. C'est lui qui est maintenant le chef de la famille, et c'est lui qui, selon les idées de la Corse, doit venger son père. Il revient enfin cet Oreste attendu si longtemps; mais son séjour sur le continent lui a fait concevoir, de l'honneur et de la justice, d'autres sentiments que ceux de ses compatriotes et surtout de sa sœur: il déteste la *vendetta*.† Il faut voir alors avec quel mélange d'amour fraternel et d'ardeur de vengeance Colomba pousse son frère à ce meurtre expiatoire, qu'elle eût elle-même accompli si elle n'eût cru que l'exécution de la vengeance appartenait à son frère comme chef de la famille.

Dans Colomba, l'amour qu'elle a pour son frère et la

* Héroine d'un roman de M. Mérimée. † Vengeance.

haine qu'elle a pour Barricini s'unissent et se confondent; les deux sentiments n'en font qu'un comme dans Électre. Ce que l'amour fraternel inspire à Colomba sert aussi à sa rancune, et ce que la rancune lui conseille sert aussi à l'amour fraternel; quand son frère passe devant la maison des Barricini, Colomba a soin de le couvrir de son corps; en même temps elle excite sa colère et sa haine contre ses ennemis par tous les moyens qu'elle peut inventer, bons et mauvais. Elle le mène à la place où son père a été tué; puis, de retour à la maison, elle lui montre une chemise couverte de larges taches de sang: "Voici la chemise de notre père, Orso,"—et elle la jeta sur ses genoux; —"voici le plomb qui l'a frappé."—et elle posa sur la chemise les deux balles oxydées. "Orso, mon frère, cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso, tu le vengeras!"

Malgré sa répugnance pour la *vendetta*, Orso, excité par sa sœur et par l'opinion de ses compatriotes, et de plus attaqué dans la montagne par les deux fils de l'avocat Barricini, les tue et accomplit la vengeance de Colomba. Mais il est forcé, dans les premiers moments, de se cacher dans les *macchi*, c'est-à-dire dans les broussailles impénétrables qui, en Corse, servent de retraite aux *banditi*. C'est alors qu'éclate plus vivement que jamais l'amour de Colomba pour son frère. Quelles vives angoisses quand elle apprend qu'il a dû rencontrer ses ennemis dans la montagne! Quelle émotion quand Celina, la nièce d'un des bandits près desquels Orso s'est réfugié, arrive montée sur le cheval d'Orso. "Mon frère est mort!" s'écria Colomba d'une voix déchirante... Tous coururent à la porte de la maison. Avant que Celina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée comme une plume par Colomba, qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut: Il vit! Colomba cessa de l'étreindre, et Celina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

Les autres? demanda Colomba d'une voix rauque. Celina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle; elle jeta un regard ardent sur la maison de Barricini, et dit en souriant à ses hôtes: "Rentrons prendre le café."

(Cours de littérature dramatique.)

DE SACY.

(1801.)

Sylvestre de Sacy, né à Paris, se fit d'abord connaître au barreau, qu'il abandonna bientôt pour la littérature. En 1825, il entra au *Journal des Débats*, dont il devint bientôt un des rédacteurs les plus remarqués et les plus remarquables. Les nombreux articles qu'il y a publiés pendant plus de trente ans ne se distinguent pas moins par la pureté et la solidité des principes que par l'éclat et la simplicité du style. M. de Sacy est de la race des grands écrivains, et l'Académie, en l'appelant en 1855 à prendre place dans ses rangs, a fait un choix qui l'honore et auquel tous les hommes de lettres ont applaudi.

L'Amateur de bouquins.

Ne vous y trompez pas, l'amateur de bouquins existe et plus passionné qu'un autre peut-être. L'amateur de bouquins n'est pas pour moi l'homme modeste qui se contente de livres d'une condition ordinaire, mais propres, complets et honnêtement recouverts : celui-là est l'homme raisonnable; ce n'est pas un amateur. Je parle du collecteur de livres salis, dépareillés, déguenillés, bons à mettre au lazaret, s'il y avait un lazaret pour les livres. Comme vous trouvez au haut de l'échelle le bibliophile d'un goût rigoureux et impitoyable, qui repousse le plus beau livre dès qu'il y découvre le plus pardonnable défaut, vous trouvez tout au bas l'amateur des livres à trois sous, à cinq sous au plus, à dix les jours de folie. Il existe, encore une fois, cet amateur, je le connais; homme d'esprit et de goût en tout autre chose, galant homme et d'un aimable commerce, bon fils, bon mari, bon père, excellent camarade, il n'a l'esprit et le goût dépravés qu'en fait de livres. Il lui faut du laid et du bon marché comme il nous faut à nous du cher et du beau; et si nous nous moquons de lui, soyez tranquille, il nous le rend bien et n'a pour nos magnificences qu'un sourire d'ironique pitié . . . Hélas! passons nous nos défauts. Qui n'a pas les siens?

(Variétés littéraires.)

Vente d'une Bibliothèque.

Encore bien peu de jours, et cette belle bibliothèque n'existera donc plus! Ces livres vont se partager entre

mille mains étrangères et sortir de ce petit cabinet où ils étaient gardés avec un soin si tendre. D'autres bibliothèques s'en enrichiront pour être dispersées à leur tour. Triste sort des choses humaines! O mes chers livres! un jour viendra aussi où vous serez étalés sur une table de vente, où d'autres vous achèteront et vous posséderont, possesseurs moins dignes de vous peut-être que votre maître actuel! Ils sont bien à moi pourtant, ces livres; je les ai tous choisis un à un, rassemblés à la sueur de mon front, et je les aime tant! Il me semble que par un si long et si doux commerce ils sont devenus comme une portion de mon âme! Mais quoi? Rien n'est stable en ce monde, et c'est notre faute si nous n'avons pas appris de nos livres eux-mêmes à mettre au-dessus de tous les biens qui passent et que le temps va nous emporter, le bien qui ne passe pas, l'immortelle beauté, la source infinie de toute science et de toute sagesse.

(*Variétés littéraires.*)

LACORDAIRE.

1802—1863.

Jean-Baptiste-Henri LACORDAIRE, né à Recey-sur-Ource, a illustré la chaire, et de longtemps l'éloquence sacrée n'aura un interprète aussi heureusement inspiré. Ses *Conférences religieuses* resteront parmi les monuments littéraires les plus remarquables de ce siècle, et les *Oraisons funèbres* qu'il a prononcées peuvent être placées auprès des chefs-d'œuvre des orateurs chrétiens du dix-septième siècle. En 1839, il se fit dominicain au couvent de *La Minerve;* en 1850, il fut nommé provincial de tous les couvents dominicains de France, et quatre ans après, lorsque ses fonctions cessèrent, il prit la direction du collége Sorrèze, et se consacra exclusivement à l'éducation de la jeunesse.

A un jeune ecclésiastique.

" .... Mon bien cher, vous montez à cheval dans la forêt de Compiègne avec l'habit religieux, et vous le trouvez tout simple. . . Certainement un prêtre peut monter à cheval pour l'exercice de son ministère; il y a

des pays de montagnes où c'est la seule manière de voyager, et des évêques mêmes ne se font pas scrupule de parcourir ainsi les parties abruptes de leur diocèse; mais monter à cheval pour son plaisir, comme les fils de familles riches, qui vont passer la soirée au bois de Boulogne, je vous avoue que la chose me semble hardie dans un religieux. Le cheval donne de l'orgueil; il est une habitude de luxe; croyez-vous que Jésus-Christ soit bien aise de vous voir à cheval, lui qui est entré à Jérusalem sur un âne? Ce n'est pas précisément qu'un ecclésiastique ne puisse se tenir convenablement sur un cheval ; mais porteriez-vous un habit écarlate avec des franges d'or, supposé que ce fût encore la mode en France? Votre cœur serait-il insensible à la pensée que vous êtes vêtu comme les riches et les grands de ce monde? Quand M. de Rancé se convertit à Dieu, il vendit ses chevaux, ses voitures, quitta les habits magnifiques qu'il avait coutume de porter, et il enveloppa de deuil un corps qu'il avait longtemps consacré au péché. N'est-ce pas là le mouvement de l'âme recueillie et pénitente? Croyez-vous qu'un jeune incrédule qui vous verrait à cheval serait tenté, le soir, de se mettre à genoux devant vous et de vous découvrir les misères de son cœur? Non, je ne le pense pas. Un homme à cheval est trop haut pour qu'on se mette à genoux devant lui. Il faut s'abaisser pour qu'on puisse obtenir des abaissements. Il est raconté dans la vie d'un de nos bienheureux qu'un jour il parcourait une ville à cheval avec ses amis: Dieu, qui le voulait avoir, le jeta par terre dans la boue, et ce fut l'occasion de son salut et de sa sainteté.

"Ce qui est certain, c'est que si je vous avais trouvé dans la forêt de Compiègne sur votre cheval, je vous aurais bien donné une douzaine de coups de cravache, en ma qualité de votre père et de votre ami; ceci ne m'empêche pas de vous embrasser bien tendrement."

(*Correspondance.*)

VICTOR HUGO.

(1802.)

Victor Hugo, est né à Besançon. Le lyrisme est son véritable élément : ses *Odes et Ballades* (1822 à 1824), les *Orientales* (1829), les *Chants du crépuscule* (1835), les *Rayons et les ombres*, les *Voix intérieures* (1837), et surtout ses charmantes *Feuilles d'automne* (1831) en font foi ; ce dernier ouvrage est peut-être ce que la muse française a jamais produit de plus délicat et de plus suave. Les *Orientales*, poésies souvent bizarres, mais singulièrement pittoresques, furent reçues avec le plus grand enthousiasme. Le but de l'auteur, en les écrivant, était de prouver à ses détracteurs, combien la langue française, dégagée des entraves dont on l'avait chargée, est flexible ; comment sous une plume habile elle se prête également à tous les tons. Le succès qu'il s'en était promis fut complet ; mais on doit convenir qu'à côté des plus grandes beautés, on trouve quelquefois des futilités, des jeux d'esprit qui tranchent du mauvais goût.

Les *Drames* en vers et en prose de M. Victor Hugo, qui ont eu un moment de vogue à cause de leur étrangeté, prouvent jusqu'à l'évidence, quoiqu'on y trouve un grand nombre de belles scènes, que le poëte manque des principales qualités dramatiques. Ajoutons à cela qu'il ne met en scène que des personnages imaginaires et faux, qu'il mutile l'histoire et qu'il ne recule pas devant les situations les plus horribles et les plus licencieuses. On peut citer *Cromwell* (1827), *Hernani*, *Marion Delorme* (1829), *Marie Tudor* (1833), *Angélo* (1835).

Les *Romans* de M. Victor Hugo sont composés dans le même système que ses drames. Les deux plus remarquables sont les *Derniers jours d'un condamné* (1829) et *Notre-Dame de Paris* (1831). Ce dernier roman, qui a été fort admiré et qui a mérité la censure de Rome, contient de nombreux traits de génie, une belle peinture de l'architecture du moyen âge, un grand fracas d'hommes et de mœurs, que l'on dit appartenir aux temps anciens, et qui, en réalité, ne sont d'aucun temps.

Convenons pourtant qu'en prose comme en vers, M. Victor Hugo est un grand artiste. Quand il veut écrire avec mesure, il a des pages comparables aux plus belles productions des grands maîtres. Mais, en général, le style chez lui s'enrichit trop aux dépens de l'idée et du sentiment.

Parmi les derniers ouvrages de Victor Hugo, nous remarquons les *Burgraves* (1843), les *Contemplations* (1856), la *Légende des siècles* (1859), enfin les *Misérables* (1862), et les *Travailleurs de la Mer* (1866).

Conseils à un Enfant.

Oh ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant ! garde ta joie !
Lis ! garde ta blancheur !

Sois humble ; que t'importe
Le riche et le puissant !
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent !

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours ;
Mais dans le nid de mousse,
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours !

L'Enfance.

L'enfant chantait ; la mère au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant ;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée ;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit ;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître ;
Et le petit enfant se remit à chanter...—
La douleur est un fruit : Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

(Les Feuilles d'Automne.)

Pour les Pauvres.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quant le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége ?
Et qu'il se dit tout bas: "Pour un seul que de biens !

" À son large festin que d'amis se récrient !
" Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient !
" Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens !"

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer, où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles,
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : " Il a pitié de nous !"
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même, en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel :
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

(Feuilles d'Automne.)

Après la bataille.

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute,

Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : " A boire ! à boire par pitié !"
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : " Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé."
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : "Caramba !"
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
"Donne-lui tout de même à boire," dit mon père.

(Légende des Siècles.)

La vie aux Champs.

Le soir, à la campagne, on sort, on se promène,
Le pauvre dans son champ, le riche en son domaine ;
Moi, je vais devant moi ; le poète en tout lieu
Se sent chez lui, sentant qu'il est partout chez Dieu.
Je vais volontiers seul. Je médite ou j'écoute.
Pourtant, si quelqu'un veut m'accompagner en route,
J'accepte. Chacun a quelque chose en l'esprit ;
Et tout homme est un livre où Dieu lui-même écrit.
Chaque fois qu'en mes mains un de ces livres tombe,
Volume où vit une âme et que scelle la tombe,
J'y lis.

Chaque soir donc, je m'en vais, j'ai congé,
Je sors. J'entre en passant chez des amis que j'ai.
On prend le frais, au fond du jardin, en famille.
Le serein mouille un peu les bancs sous la charmille ;
N'importe : je m'assieds, et je ne sais pourquoi
Tous les petits enfants viennent autour de moi.
Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent.
C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons
Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.
Ils savent que je suis un homme qui les aime,
Un être auprès duquel on peut jouer, et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix ;
Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois,
Et qu'aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats j'assiste,
Je leur souris encor, bien que je sois plus triste :
Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher ; qu'on s'amuse avec moi ; que je fais
Des choses en carton, des dessins à la plume ;

Que je raconte, à l'heure où la lampe s'allume,
Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit ;
Et qu'enfin, je suis doux, pas fier et fort instruit.
Aussi, dès qu'on m'a vu : "Le voilà" tous accourent. Napolion
Ils quittent jeux, cerceaux et balles ; ils m'entourent,
Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fiel,
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel ?
Les petits—quand on est petit on est très-brave—
Grimpent sur mes genoux ; les grands ont un air grave ;
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris ;
On me consulte, on a cent choses à me dire,
On parle, on cause, on rit surtout ;—j'aime le rire,
Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs,
Qui montre en même temps des âmes et des perles.—

L'Architecture et l'Imprimerie.

Au quinzième siècle tout change.

La pensée humaine découvre un moyen de se perpétuer non-seulement plus durable et plus résistant que l'architecture, mais encore plus simple et plus facile. L'architecture est détrônée. Aux lettres de pierre d'Orphée vont succéder les lettres de plomb de Guttemberg.

Le livre va tuer l'édifice.

L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution-mère. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement, c'est la pensée humaine qui dépouille une forme et qui en revêt une autre, c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique qui, depuis Adam, représente l'intelligence.

Sous la forme imprimerie, la pensée est plus impérissable que jamais; elle est volatile, insaisissable, indestructible. Elle se mêle à l'air. Du temps de l'architecture, elle se faisait montagne et s'emparait puissamment d'un siècle et d'un lieu. Maintenant elle se fait troupe d'oiseaux, s'éparpille aux quatre vents, et occupe à la fois tous les points de l'air et de l'espace.

Nous le répétons, qui ne voit pas que de cette façon elle est bien plus indélébile? De solide qu'elle était elle devient vivace. Elle passe de la durée à l'immortalité. On peut démolir une masse, comment extirper l'ubiquité? Vienne un déluge, la montagne aura disparu depuis longtemps

sous les flots, que les oiseaux voleront encore : et qu'une seule arche flotte à la surface du cataclysme, ils s'y poseront, surnageront avec elle, assisteront avec elle à la décrue des eaux, et le nouveau monde qui sortira de ce chaos verra en s'éveillant planer au-dessus de lui, ailée et vivante, la pensée du monde englouti.

Et quand on observe que ce mode d'expression est non seulement le plus conservateur, mais encore le plus simple, le plus commode, le plus praticable à tous, lorsqu'on songe qu'il ne traîne pas un gros bagage et ne remue pas un lourd attirail, quand on compare la pensée obligée pour se traduire en un édifice de mettre en mouvement quatre ou cinq autres arts et des tonnes d'or, toute une montagne de pierres, toute une forêt de charpentes, tout un peuple d'ouvriers, quand on la compare à la pensée qui se fait livre, et à qui il suffit d'un peu de papier, d'un peu d'encre et d'une plume, comment s'étonner que l'intelligence humaine ait quitté l'architecture pour l'imprimerie? Coupez brusquement le lit primitif d'un fleuve, d'un canal creusé au-dessous de son niveau, le fleuve désertera son lit.

Ainsi, voyez comme à partir de la découverte de l'imprimerie l'architecture se dessèche peu à peu, s'atrophie et se dénude. Comme on sent que l'eau baisse, que la sève s'en va, que la pensée des temps et des peuples se retire d'elle ! Le refroidissement est à peu près insensible au quinzième siècle, la presse est trop débile encore, et soutire tout au plus à la puissante architecture une surabondance de vie. Mais dès le seizième siècle, la maladie de l'architecture est visible ; elle n'exprime déjà plus essentiellement la société ; elle se fait misérablement art classique ; de gauloise, d'européenne, d'indigène, elle devient grecque et romaine; de vraie et de moderne, pseudo-antique. C'est cette décadence qu'on appelle la renaissance. Décadence magnifique pourtant, car le vieux génie gothique, ce soleil qui se couche derrière la gigantesque presse de Mayence, pénètre encore quelque temps de ses derniers rayons tout cet entassement hybride d'arcades latines et de colonnades corinthiennes.

C'est ce soleil couchant que nous prenons pour une aurore...

Cependant que devient l'imprimerie? Toute cette vie qui s'en va de l'architecture vient chez elle. À mesure que

l'architecture baisse, l'imprimerie s'enfle et grossit. Ce capital de forces que la pensée humaine dépensait en édifices, elle le dépense désormais en livres. Aussi dès le seizième siècle la presse, grandie au niveau de l'architecture décroissante, lutte avec elle et la tue. Au dix-septième elle est déjà assez souveraine, assez triomphante, assez assise dans sa victoire pour donner au monde la fête d'un grand siècle littéraire. Au dix-huitième, longtemps reposée à la cour de Louis XIV, elle ressaisit la vieille épée de Luther, en arme Voltaire, et court, tumultueuse, à l'attaque de cette ancienne Europe dont elle a déjà tué l'expression architecturale. Au moment où le dix-huitième siècle s'achève, elle a tout détruit. Au dix-neuvième, elle va reconstruire.

Or, nous le demandons maintenant, lequel des deux arts représente réellement, depuis trois siècles, la pensée humaine? Lequel la traduit? Lequel exprime, non pas seulement ses manies littéraires et scolastiques, mais son vaste, profond, universel mouvement? Lequel se superpose constamment, sans rupture et sans lacune, au genre humain qui marche, monstre à milles pieds? L'architecture ou l'imprimerie?

L'imprimerie. Qu'on ne s'y trompe pas, l'architecture est morte, morte sans retour, tuée par le livre imprimé, tuée parce qu'elle dure moins, tuée parce qu'elle coûte plus cher. Toute cathédrale est un milliard. Qu'on se représente maintenant quelle mise de fonds il faudrait pour écrire le livre architectural, pour faire fourmiller de nouveau sur le sol des milliers d'édifices ; pour revenir à ces époques où la foule des monuments était telle qu'au dire d'un témoin oculaire " on eût dit que le monde en se secouant avait rejeté ses vieux habillements pour se couvrir d'un blanc vêtement d'églises."

Un livre est sitôt fait, coûte si peu, et peut aller si loin ! Comment s'étonner que toute la pensée humaine s'écoule par cette pente ? Ce n'est pas à dire que l'architure n'aura pas encore ça et là un beau monument, un chef-d'œuvre isolé. On pourra bien encore avoir de temps en temps, sous le règne de l'imprimerie, une colonne faite, je suppose, par toute une armée, avec des canons amalgamés, comme on avait, sous le règne de l''architecture, des iliades et des romanceros des Mahabâhrata et des

Nibelungen, faits par tout un peuple avec des rapsodies amoncelées et fondues. Le grand accident d'un architecte de génie pourra survenir au vingtième siècle, comme celui du Dante au treizième. Mais l'architecture ne sera plus l'art social, l'art collectif, l'art dominant. Le grand poème, le grand édifice, la grande œuvre de l'humanité ne se bâtira plus, elle s'imprimera.

(Notre-Dame de Paris.)

13

Une histoire d'ours.

Je me rappelle qu'il y a sept ou huit ans j'étais allé à Claye, à quelques lieues de Paris. Je m'en revenais à pied ; j'étais parti d'assez grand matin, et vers midi, les beaux arbres de la forêt de Bondy m'invitant, à un endroit où le chemin tourne brusquement, je m'assis, adossé à un chêne, sur un talus d'herbe, les pieds pendant dans un fossé, et je me mis à crayonner sur mon livre vert.

Comme j'achevais la quatrième ligne, je lève vaguement les yeux, et j'aperçois de l'autre côté du fossé, sur le bord de la route, devant moi, à quelques pas, un ours qui me regardait fixement. En plein jour on n'a pas de cauchemar ; on ne peut-être dupe d'une forme, d'une apparence, d'un rocher difforme ou d'un tronc d'arbre absurde. A midi, par un soleil de mai, on n'a pas d'hallucinations. C'était bien un ours, vivant, un véritable ours, parfaitement hideux du reste. Il était gravement assis sur son séant, me montrant le dessous poudreux de ses pattes de derrière, dont je distinguais toutes les griffes, ses pattes de devant mollement croisées sur son ventre. Sa gueule était entr'ouverte ; une de ses oreilles, déchirée et saignante, pendait à demi ; sa lèvre inférieure, à moitié arrachée, laissait voir ses crocs déchaussés ; un de ses yeux était crevé, et avec l'autre il me regardait d'un air sérieux.

Il n'y avait pas un bûcheron dans la forêt, et le peu que je voyais du chemin à cet endroit-là était absolument désert.

Je n'étais pas sans éprouver quelque émotion. On se tire parfois d'affaire avec un chien en l'appelant *Soliman* ou *Azor* ; mais que dire à un ours ? D'où venait cet ours ? Que signifiait cet ours dans la forêt de Bondy, sur le grand chemin de Paris à Claye ? A quoi rimait ce vagabond d'un nouveau genre ? C'était fort étrange, fort ridi-

cule, fort déraisonnable, et après tout fort peu gai. J'étais, je vous l'avoue, très-perplexe. Je ne bougeais pas cependant; je dois dire que l'ours, de son côté, ne bougeait pas non plus ; il me paraissait même, jusqu'à un certain point, bienveillant. Il me regardait aussi tendrement que peut regarder un ours borgne. A tout prendre, il ouvrait bien la gueule, mais il l'ouvrait comme on ouvre une bouche. Ce n'était pas un rictus, c'était un bâillement ; ce n'était pas féroce, c'était presque littéraire. Cet ours avait je ne sais quoi d'honnête, de béat, de résigné et d'endormi ; et j'ai trouvé depuis cette expression de physionomie à de vieux habitués de théâtre qui écoutaient des tragédies. En somme, sa contenance était si bonne, que je résolus, aussi moi, de faire bonne contenance. J'acceptai l'ours pour spectateur, et je continuai ce que j'avais commencé.

Pendant que j'écrivais, une grosse mouche vint se poser sur l'oreille ensanglantée de mon spectateur. Il leva lentement sa patte droite et la passa par-dessus son oreille avec le mouvement d'un chat. La mouche s'envola. Il la chercha du regard ; puis, quand elle eut disparu, il saisit ses deux pattes de derrière avec ses deux pattes de devant, et, comme satisfait de cette attitude classique, il se remit à me contempler. Je déclare que je suivais ses mouvements variés avec intérêt.

Je commençais à me faire à ce tête-à-tête lorsque survint un incident : un bruit de pas précipités se fit entendre dans la grande route, et tout à coup je vis déboucher au tournant un autre ours, un grand ours noir ; le premier était fauve. Cet ours noir arriva au grand trot, et, apercevant l'ours fauve, vint se rouler gracieusement à terre auprès de lui. L'ours fauve ne daignait pas regarder l'ours noir, et l'ours noir ne daignait pas faire attention à moi.

Je confesse qu'à cette nouvelle apparition, qui élevait mes perplexités à la seconde puissance, ma main trembla. Deux ours ! pour le coup c'était trop fort. Quel sens cela avait-il ? A qui en voulait le hasard ? Si j'en jugeais par le côté d'où l'ours noir avait débouché, tous deux venaient de Paris, pays où il y a pourtant peu de bêtes, sauvages surtout.

J'étais resté comme pétrifié. L'ours fauve avait fini par

prendre part aux jeux de l'autre, et, à force de se rouler dans la poussière, tous deux étaient devenus gris. Cependant j'avais réussi à me lever, et je me demandais si j'irais ramasser ma canne qui avait roulé à mes pieds dans le fossé, lorsqu'un troisième ours survint, un ours rougeâtre, petit, difforme, plus déchiqueté et plus saignant encore que le premier ; puis un quatrième, puis un cinquième et un sixième, ces deux-là trottant de compagnie. Ces quatre derniers ours traversèrent la route comme des comparses traversent le fond d'un théâtre, sans rien voir et sans rien regarder, presque en courant et comme s'ils étaient poursuivis. Cela devenait trop inexplicable pour que je ne touchasse pas à l'explication. J'entendis des aboiements et des cris ; dix ou douze bouledogues, sept ou huit hommes armés de bâtons ferrés et des muselières à la main firent irruption sur la route, talonnant les ours qui s'enfuyaient. Un de ces hommes s'arrêta, et pendant que les autres ramenaient les bêtes muselées, il me donna le mot de cette bizarre énigme. Le maître du cirque de la barrière du *Combat* profitait des vacances de Pâques pour envoyer ses ours et ses dogues donner quelques représentations à Meaux. Toute cette ménagerie voyageait à pied. À la dernière halte, on l'avait démuselée pour la faire manger; et, pendant que leurs gardiens s'attablaient au cabaret voisin, les ours avaient profité de ce moment de liberté pour faire à leur aise, joyeux et seuls, un bout de chemin.

C'étaient des ours en congé.

(Le Rhin.)

VITET.

(1801.)

Louis Vitet, né à Paris, est un critique exquis des choses d'art et un de nos plus habiles écrivains contemporains. A un profond savoir, à un goût excellent il joint une netteté, une précision, une pureté élégante de style qui annoncent un maître consommé. Il a publié une belle *Histoire de Dieppe ;* d'excellentes *Études sur les beaux-arts et sur la littérature.* recueil d'articles sur la musique, l'architecture, la peinture, qui

avaient paru d'abord dans les journaux et les revues et dont le plus remarquable est la *Vie de Lesueur*, modèle de biographie touchante et de haute critique; et une série de scènes historiques intitulées les *États d'Orléans*, les *Barricades*, les *États de Blois* et la *Mort de Henri III*, dont on peut dire qu'elles sont plus vraies que l'histoire; car ce sont les personnages eux-mêmes qui nous apprennent ce qu'ils ont fait.

Eustache Le Sueur.

Le Sueur fut peut-être le seul des élèves de Vouet qui refusa de prendre feu pour son maître et de s'associer au système de dénigrement et de sarcasme qui s'organisa contre le Poussin dès le lendemain de son arrivée à Paris. Ce qu'il respectait dans le grand artiste, ce n'était pas la faveur royale, c'était le caractère sérieux de ses ouvrages, la noblesse de ses idées, la hardiesse et la nouveauté de son style.

Le Poussin apprit par hasard que ce jeune homme rompait des lances à son sujet; il voulut le connaître, et fut si charmé de sa candeur, de l'élévation de ses sentiments, de la distinction de son esprit, qu'il l'accueillit avec une bonté affectueuse, et lui promit ses conseils et son amitié. Depuis ce jour, le Sueur ne quitta plus les pas de son nouveau maître; il se nourrissait de sa parole féconde et puissante; il sentait, en l'écoutant, ses doutes se dissiper, ses pressentiments et ses rêves se réaliser et s'éclaircir. La liberté d'esprit du Poussin, ses attaques franches et brutales contre le charlatanisme du métier, ses jugements fermes sur toutes choses, développaient chez son jeune ami une indépendance et une fierté natives qu'une longue contrainte n'avait fait que comprimer. Le Sueur se sentait revivre, il prenait possession de lui-même, sa nature se dégageait des liens de son éducation.

C'était presque toujours sur l'art des anciens qu'ils avaient coutume de s'entretenir. Le Sueur pénétrait avec délices dans ce monde tout nouveau pour lui; il feuilletait sans cesse, il dévorait les cahiers de croquis d'après l'antique que le Poussin avait rapportés, et sa mémoire se remplissait de notions et de souvenirs que, même au milieu des ruines de Rome, personne alors n'eût eu l'idée de recueillir.

Pendant plus d'une année il put ainsi se pénétrer des leçons du Poussin, et mieux encore que de ses leçons, de

ses exemples. Il assistait à ses travaux: il le vit peindre d'abord un grand tableau représentant la *sainte Cène* pour le maître autel de l'église de Saint-Germain en Laye; puis, pour le noviciat des jésuites à Paris, cette admirable résurrection de la jeune fille rappelée à la vie par le *miracle de saint François Xavier*. Cet enseignement pratique le délivrait de bien des routines, et lui révélait bien des secrets.

Non-seulement il vit peindre le Poussin, mais il peignit devant lui; c'est sous son inspiration et presque en sa présence qu'il exécuta son tableau de réception à l'ancienne Académie de Saint-Luc. Ce tableau, d'un noble et grave caractère, représentait *saint Paul imposant ses mains aux malades*. La composition nous en a été conservée par la gravure. Elle semble écrite sous la dictée du Poussin.

(Vie d'Eustache Lesueur.)

BRIZEUX.

(1803—1858.)

Julien-Auguste-Pélage Brizeux, né à Lorient, a écrit plusieurs petits poëmes plein de fraîcheur et remarquables par leur simplicité. Son œuvre la plus importante est *Marie*, gracieuse fiction où il a reproduit avec beaucoup de fidélité les sites et les mœurs pittoresques de la Bretagne. Son poëme des *Bretons*, tableau de la vie rustique, a été couronné par l'Académie française.

Ma mère.

Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
A l'entour des remparts nous allions pas à pas :
" Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
" Un morne et froid désert où la nuit recommence ;
" Ma fidèle maison, le jardin, mes amours,
" Tout cela n'est plus rien ; et j'en ai pour huit jours,
" J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
" Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre :
" Songe à mes longs ennuis ! et lasse enfin d'errer,
" Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.
" Ah ! souvent je l'ai dit : dans une humble cabane,

" Plutôt tourner son rouet, obscure paysanne!
" Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,
" Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.
" Mais vous, l'argent, l'orgueil, mille folles chimères
" Vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères.
" Que nous sert, ô mon Dieu ! notre fécondité,
" Si le toit paternel est par eux déserté ?
" Si, quand nous viendra l'âge, (et bientôt j'en vois l'heure),
" Parents abandonnés, veufs dans notre demeure,
" Tournant languissamment les yeux autour de nous,
" Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux !"

Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre;
Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,
Quand cette pauvre mère, en me serrant la main :
" Je t'afflige, mon fils, je t'afflige. . . pardonne!
" C'est que, vois-tu, dans toi l'avenir m'abandonne :
" En toi j'ai plus qu'un fils ; oui, je retrouve en toi
" Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi,
" A qui l'on peut s'ouvrir, ouvrir toute son âme ;
" Doux et bon, tu comprends les chagrins d'une femme ;
" Tous les autres sont durs : toi, ta bouche et tes yeux,
" Mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux.
" Pour notre sort commun, demande à ton aïeule,
" J'avais fait bien des plans,—mais il faut rester seule ;
" Nous avions toutes deux bien rêvé,—mais tu pars.
" Pour la dernière fois, le long de ces remparts,
" L'un sur l'autre appuyés, nous causons;—ô misère !
" —C'est bien, ne gronde pas.—Chez ta bonne grand'mère
" Rentrons. Tu sais son âge : en faisant tes adieux,
" Embrasse-la longtemps.—Ah ! nous espérions mieux !"

MÉRIMÉE.

(1803.)

Prosper MÉRIMÉE, romancier, historien, dramaturge et savant, est né à Paris. Il s'est consacré de bonne heure aux lettres, et a publié sur divers sujets plusieurs ouvrages d'un mérite éminent. Les plus remarquables sont *le Théâtre de Clara Gazul*, recueil de pièces dramatiques composées dans le goût espagnol ; des nouvelles et des contes charmants, entre autres *Mattéo Falcone, l'Enlèvement de la redoute,*

et *Colomba*, son chef-d'œuvre, belle peinture des mœurs de la Corse, la *Chronique du règne de Charles IX*; les *Faux Démétrius, épisode de l'histoire de Russie*, etc.

Dans tous ces ouvrages, Mérimée se montre narrateur parfait, écrivain pur, précis et sobre d'ornements. Aucun autre n'est plus habile à traiter un sujet d'imagination comme un sujet historique : quand il invente, il produit l'illusion de la vérité au point de faire croire qu'il raconte un fait arrivé. Aucun autre ne se distingue à un plus haut degré que lui par la précision et la netteté de la pensée et du style ; son défaut est d'exagérer ces qualités, et de tomber quelquefois dans la dureté et la sécheresse. Vinet a dit excellemment de lui que "c'est un esprit à la fois exquis et dur."

14

Mattéo Falcone.

Un certain jour d'automne, Mattéo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du maquis. Le petit Fortunato, son fils, voulut l'accompagner, mais la clairière était trop loin. D'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison; le père refusa donc. On verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis plusieurs heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, quand il fut soudain interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux et toujours de plus en plus rapprochés; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mattéo, parut un homme coiffé d'un bonnet pointu, comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant à peine, en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de fusil dans la cuisse.

Cet homme était un proscrit qui, étant parti de nuit pour aller acheter de la poudre à la ville, était tombé dans une embuscade de voltigeurs corses ; après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le maquis avant d'être rejoint. Il s'approcha de Fortunato et lui dit : "Tu es le fils de Mattéo Falcone?—Oui.—Moi, je suis Gianetto Sampièro. Je suis poursuivi par les collets jaunes ; cache-moi, car je

ne puis aller plus loin.—Et que dira mon père, si je te cache sans sa permission ?—Il dira que tu as bien fait.—Qui sait ?—Cache-moi vite, ils viennent.—Attends que mon père soit revenu.—Que j'attende! malédiction ! ils seront ici dans cinq minutes. Allons ! cache-moi ou je te tue." Fortunato lui répondit, avec le plus grand sang-froid : " Ton fusil est déchargé ; il n'y a plus de cartouches dans ta giberne.—J'ai mon stylet.—Mais courras-tu aussi vite que moi ?" Il fit un saut et se mit hors d'atteinte. "Tu n'es pas le fils de Mattéo Falcone! me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison ?" L'enfant parut touché. " Que me donneras-tu si je te cache?" dit-il en se rapprochant. Le proscrit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, il en tira une pièce de cinq francs, qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre.

Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent, il s'en saisit et dit à Gianetto: "Ne crains rien." Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa de plus d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin, pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mattéo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. Il se nommait Téodoro Gamba. C'était un homme actif, fort redouté des proscrits, dont il avait traqué plusieurs. " Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato, en l'abordant ; comme te voilà grandi ! As-tu vu passer un homme tout à l'heure ?—Oh ! je ne suis pas encore aussi grand que vous, mon cousin, reprit l'enfant d'un air niais.—Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme ? Dis-moi.—Si j'ai vu passer un homme ?—Oui, un homme avec un bonnet pointu, une veste brodée de

rouge et de jaune? Oui, réponds vite, et ne répète point mes questions. — Ce matin, M. le curé est passé devant notre porte sur son cheval Pietro, et m'a demandé comment papa se portait ; je lui ai répondu...—Ah ! petit drôle, tu fais le malin ! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons ; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier.—Qui sait ?—Qui sait ? c'est moi, qui sais que tu l'as vu.—Est-ce qu'on voit les passants quand on dort? —Tu ne dormais pas, vaurien, les coups de fusil t'ont réveillé.—Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit ? l'escopette de mon père en fait bien davantage.—Que le diable te confonde ! maudit garnement ! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto, peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, voyez si votre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bons sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le maquis en clopinant. D'ailleurs les traces de sang s'arrêtent ici.—Et que dira papa? demanda Fortunato, en ricanant, que dira-t-il, s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti?—Vaurien, dit l'adjudant en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre, tu parleras enfin ?" Et Fortunato ricanait toujours. "Mon père est Mattéo Falcone, dit-il avec emphase.—Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner, si tu ne me dis pas où est Gianetto." L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta : "Mon père est Mattéo Falcone.—Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mattéo."

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table qui sert de lit, de bancs, de coffres, et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de baïonnette dans le foin avec négligence, et haussant les épaules, comme si la précaution était ridicule. Rien ne remua, et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion. L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable ; déjà ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents. "Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé ! Tu iras loin ; mais tu joues un vilain jeu avec moi, et si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mattéo, le diable m'emporte, si je ne t'emmènerais pas avec moi.—Bah ! — Mais quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang. —Savoir ! — Tu verras. . . mais, tiens. . . sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose. — Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis, c'est que, si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le maquis, et alors il faudra plus d'un luron pour aller l'y chercher." L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien six écus, et remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit, en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier : "Fripon, tu voudrais bien avoir une montre comme celle-là suspendue à ton cou ; et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio fier comme un paon ; et les gens te demanderaient : "Quelle heure est-il?" Et tu leur dirais : "Regardez à ma montre."

L'enfant se laisse tenter ; l'adjudant voit revenir Mattéo armé de son fusil et craint son approche.

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mattéo, pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance, mais le court intervalle qui le séparait de Mattéo lui parut terriblement long. "Hola ! eh ! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave ? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin !" Mattéo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et, à mesure que l'autre parlait, il relevait doucement le

canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel, au moment où l'adjudant le joignit.

"Bonjour, frère, dit l'adjudant, en lui tendant la main, il y a bien longtemps que je ne t'ai vu. J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui, mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sampiéro. — Dieu soit loué! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une laitière la semaine passée." Ces mots réjouirent Gamba. "Pauvre diable! dit Mattéo, il avait faim. — Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié. Il m'a tué un de mes voltigeurs. Et non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon ; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français. Ensuite il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pas découvert. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver. — Fortunato! s'écria Mattéo. — Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin, là-bas ; mais mon petit cousin m'a montré la malice. — Malédiction! dit tout bas Mattéo." Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mattéo et la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange, puis se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil, en disant : "Maison d'un traître!"

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui pût prononcer le mot de traître, en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mattéo ne fit aucun geste que celui de porter la main à son front comme un homme accablé. Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto. "Loin de moi!" lui cria le proscrit d'une voix foudroyante ; puis se tournant vers un des voltigeurs : "Camarade, donne-moi à boire," dit-il. Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Puis l'adjudant fit le signal du départ.

Il se passa dix minutes avant que Mattéo ouvrît la

bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet, tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée. "Tu commences bien," dit enfin Mattéo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme. "Mon père!" s'écria l'enfant, en s'avançant, les larmes aux yeux, comme pour se jeter à ses genoux. Mais Mattéo lui cria: "Arrière de moi!" L'enfant s'arrêta et sanglota immobile à quelques pas de son père. Giuseppa s'approcha, elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato. "Qui t'a donné cette montre? demanda-t-elle d'un ton sévère. — Mon cousin l'adjudant." Falcone saisit la montre, et la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces. Puis il frappa la terre de la crosse de son fusil, le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du maquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mattéo, et lui saisit le bras: "C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante, en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme. — Laissez-moi, reprit Mattéo, je suis son père." Giuseppa embrassa son fils et rentra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas dans le sentier, et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil, et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein. "Fortunato, va auprès de cette grosse pierre." L'enfant fit ce qu'il lui commandait; puis il s'agenouilla. "Dis tes prières. — Mon père, mon père! ne me tuez pas! — Dis tes prières," répéta Mattéo, d'une voix terrible. L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père, d'une voix forte, répondit: *Amen!* à la fin de chaque prière: "Sont-ce là toutes les prières que tu sais? — Mon père, je sais encore l'*Ave Maria*, et la litanie que ma tante m'a apprise. — Elle est bien longue; n'importe." L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte. "As-tu fini? — Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi! je ne le ferai plus!" Il parlait encore; Mattéo avait armé son fusil et le couchait en joue en lui disant: "Que Dieu te pardonne!" L'enfant fit un effort

désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père, mais il n'en eut pas le temps : Mattéo fit feu, et Fortunato tomba roide mort.

QUINET.

(1803.)

Edgard Quinet, après avoir publié une traduction du savant et poétique Herder et écrit sur la Grèce un volume admirable, s'essaya dans le genre épique et commença par *Ahasvérus* qui, malgré la grandeur des tableaux et du langage, n'eut guère de succès. Le poëme de *Napoléon*, qui vint après, ne fut pas plus goûté, et, malgré la popularité du nom de son héros, il n'a pu triompher de l'insouciance du public. M. Quinet a pris place de nos jours parmi nos meilleurs historiens par son bel ouvrage sur les *Époques chevaleresques du* XIIe *siècle*.

L'Escurial.

Une horloge sonne dans la solitude; le son vibre à travers les fentes des rochers. C'est l'horloge de l'Escurial. À micôte apparaît le terrible ex-voto de Philippe II, le gril gigantesque de saint Laurent; il est appendu à une chaîne de montagnes osseuses, couleur de cendre, qui s'affaissent des deux côtés, comme les débris d'un monde calciné. C'est là qu'une âme de pierre a voué l'Espagne et le monde à l'immobilité de la pierre. Au moment où un vieux monde va être submergé au seizième siècle, Philippe II construit en granit l'arche du passé. Il y enferme tout à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, le pape et l'empereur, le monastère et le donjon. Viennent les tempêtes! cette arche contiendra les reliques d'une société défunte. Car on sent qu'au loin la terre tremble et s'entr'ouvre sous une tempête terrible; aux flancs de cet Ararat moderne, la nef s'arrête et se fixe. L'Église et la monarchie absolue se réfugient l'une dans l'autre; elles tendent au désert leurs bras de granit pour se soutenir mutuellement...

Couvents, palais, cloîtres, donjons, bastilles, villas, se pressent, se serrent, les uns contre les autres, dans le moment du péril. Le dôme imité de Saint-Pierre de Rome

domine avec majesté; seulement il est enveloppé de donjons; vous diriez l'Italie de Michel-Ange prisonnière entre quatre bastilles flamandes.

De cloître en cloître, j'erre sans rencontrer personne. Dans les jardins où le buis est taillé en globe, la sève oublie de monter. Pour un moment, je suis le roi de ces solitudes. Je frappe à la porte de ces cellules; le vent répond en sifflant à travers les serrures. Au-dessus de chaque porte est un tableau; ces peintures italiennes, ainsi délaissées et battues du vent, gémissent à demi-voix. Au loin, le murmure d'un jet d'eau remplace les litanies des frères. Dans le grand cloître s'élève un pavillon ou une cellule de marbre. À la magnificence réelle se mêlent je ne sais quelles grâces douceâtres. Le moyen de sonder ces murailles pleines de secrets? elles se dérobent sous les fresques fardées de Pellegrino. Les pierres font effort pour se réjouir; mais dans ces enjolivements de granit, je reconnais le sourire de l'inquisition.

L'église n'était pas même éclairée par une lampe. Quand mes yeux furent accoutumés à ces ténèbres, j'entrevis sur un fond d'or deux grands spectres à genoux; je les considérai longtemps sans savoir ce qu'ils pouvaient être. J'approchai. C'étaient les deux statues d'argent de Charles-Quint et de Philippe II.

(Œuvres diverses.)

EUGÈNE SUE.

(1804-1857.)

Eugène Sue, né à Paris, un des romanciers les plus populaires de notre époque, est le créateur d'un genre nouveau, du roman maritime, qu'il a malheureusement abandonné, pour se vouer au roman du jour. Tous les romans de Sue se distinguent par la richesse de l'imagination, par le coloris et l'originalité du style. Mais, comme Byron, il revêt d'un intérêt puissant et d'un prestige merveilleux de grandeur ces hommes énergiques et coupables qui font à la société une guerre ouverte ou cachée ; comme lui, il fait triompher le crime et attache le malheur à la vertu. Pendant longtemps E. Sue a continué, dans des productions ternes et décolorées, cette guerre sourde, qu'il avait déclarée à la société sous les dehors menteurs de vues philanthropiques, et ce n'est que dans ses derniers romans, malheureusement trop connus, que l'écrivain socialiste a jeté le masque.

Un Tableau de Famille.

Métairie des Vives-Eaux, 2 juin.

Voulant hier vous écrire, mon bon Joseph, je m'étais assis devant cette vieille petite table noire que vous connaissez ; la fenêtre de ma chambre donne, vous le savez, sur la cour de notre métairie ; je puis de ma table, en écrivant, voir tout ce qui se passe dans cette cour.

Voici de bien graves préliminaires, mon ami ; vous souriez ; j'arrive au fait.

Je venais donc de m'asseoir devant ma table, lorsque regardant au hasard par ma fenêtre ouverte, voilà ce que je vis ; vous qui dessinez si bien, mon bon Joseph, vous eussiez, j'en suis sûr, reproduit cette scène avec un charme touchant.

Le soleil était à son déclin, le ciel d'une grande sérénité, l'air printanier, tiède et tout embaumé par la haie d'aubépine fleurie, qui, du côté du petit ruisseau, sert de clôture à notre cour ; au-dessous du gros poirier qui touche au mur de la grange, était assis sur le banc de pierre, mon père adoptif, Dagobert, ce brave et loyal soldat que vous aimez tant ; il paraissait pensif ; son front blanchi était baissé sur sa poitrine, et d'une main distraite, il caressait le vieux Rabat-Joie qui appuyait sa tête intelligente sur les genoux de son maître ; à côté de Dagobert était sa femme, ma bonne mère adoptive, occupée d'un travail de couture, et, auprès d'eux, sur un escabeau, Angèle, la femme d'Agricole, allaitait son dernier-né, tandis que la douce Mayeux, tenant l'aîné assis sur ses genoux, lui apprenait à épeler ses lettres dans un alphabet.

Agricole venait de rentrer des champs, il commençait de dételer ses bœufs du joug, lorsque, frappé sans doute comme moi de ce tableau, il resta un instant immobile à le regarder, la main toujours appuyée au joug sous lequel ployait, puissant et soumis, le large front de ses deux grands bœufs noirs.

Je ne puis vous exprimer, mon ami, le calme enchanteur de ce tableau, éclairé par les derniers rayons du soleil, brisés çà et là dans le feuillage.

Que de types divers et touchants ! La figure vénérable

du soldat, la physionomie si bonne et si tendre de ma mère adoptive, et le frais et charmant visage d'Angèle souriant à son petit enfant, la douce mélancolie de la Mayeux, appuyant, de temps à autre, ses lèvres sur la tête blonde et rieuse du fils aîné d'Agricole, et enfin lui-même, Agricole, d'une beauté si mâle, où semble se refléter cette âme loyale et valeureuse. . . .

O mon ami ! en contemplant cette réunion d'êtres si bons, si dévoués, si nobles, si aimants, et si chers les uns aux autres, retirés dans l'isolement d'une petite métairie de notre pauvre Sologne, mon cœur s'est élevé vers Dieu avec un sentiment de reconnaissance ineffable ; cette paix de la famille, cette soirée si pure, ce parfum des fleurs sauvages et des bois, que la brise apportait, ce profond silence, seulement troublé par le bruissement de la petite chute d'eau qui avoisine la métairie, tout cela me faisait monter au cœur de ces bouffées de vague et suave attendrissement, que l'on ressent et que l'on n'exprime pas. Vous le savez, mon ami . . . vous, qui dans vos promenades solitaires, au milieu de vos immenses plaines de bruyères roses entourées de grands bois de sapins, sentez si souvent vos yeux devenir humides, sans pouvoir vous expliquer cette émotion mélancolique et douce ; émotion que j'eprouvai aussi tant de fois, durant d'admirables nuits passées dans les profondes solitudes de l'Amérique. . . .

Quelquefois vous avez pu, dans nos veillées d'hiver, apprécier l'esprit si délicat, si charmant de la douce Mayeux, la rare intelligence poétique d'Agricole, l'admirable sentiment maternel de sa mère, le sens parfait de son père, le naturel gracieux et exquis d'Angèle ; aussi dites, mon ami, si jamais l'on a pu réunir tant d'éléments d'adorable intimité. Que de longues soirées d'hiver nous avons ainsi passées autour du foyer de sarments pétillants, lisant tour à tour, ou commentant ces quelques livres toujours nouveaux, impérissables, divins, qui rechauffent toujours le cœur, agrandissent toujours l'âme. . . . Que de causeries attachantes, prolongées ainsi bien avant dans la nuit ! . . . Et les poésies pastorales d'Agricole, et les timides confidences littéraires de la Mayeux ! Et la voix si pure, si fraîche d'Angèle, se joignant à la voix mâle et vibrante d'Agricole, dans les chants d'une mélodie simple et naïve ! Et les récits de Dagobert, si énergiques, si pit-

toresques dans leur naïveté guerrière, et l'adorable gaieté des enfants, et leurs ébats avec le bon vieux Rabat-Joie, qui se prête à leurs jeux plus qu'il n'y prend part. Bonne et intelligente créature qui semble toujours chercher quelqu'un, dit Dagobert qui le connaît ; et il a raison... Oui... ces deux anges, dont il était le gardien fidèle, lui aussi les regrette....

Ne croyez pas, mon ami, que notre bonheur nous rende oublieux ; non, non, il ne se passe pas de jour que des noms bien chers à tous nos cœurs ne soient prononcés avec un pieux et tendre respect.... Aussi les souvenirs douloureux qu'ils rappellent, planant sans cesse autour de nous, donnent à notre existence calme et heureuse cette nuance de douce gravité qui vous a frappé....

Sans doute, mon ami, cette vie restreinte dans le cercle intime de la famille et ne rayonnant pas au dehors pour le bien-être et l'amélioration de nos frères, est peut-être d'une félicité un peu égoïste, mais, hélas! les moyens nous manquent, et quoique le pauvre trouve toujours une place à notre table frugale et un abri sous notre toit, il nous faut renoncer à toute grande pensée d'action fraternelle....

(Le Juif errant.)

15

ALEXANDRE DUMAS.

(1803.)

Alexandre Dumas est né à Villers-Cotterets.—Comme auteur dramatique et comme romancier il a épuisé tous les succès et fatigué les cent voix de la renommée. Pour faire des œuvres de premier ordre, peut-être ne lui a-t-il manqué que la patience; mais dans ce siècle d'improvisation forcée, il a produit beaucoup plus vite et conséquemment beaucoup plus que les autres. Nous ne saurions dire ce qui restera de ces mille productions dont la moins importante, travaillée avec plus de soin, aurait suffi à fonder et à établir d'une manière durable la réputation d'un grand poète et d'un grand écrivain.

Jean Reboul.

Cependant il y avait à Nîmes une chose plus curieuse encore pour moi que ses monuments; c'était son poète.

J'avais une lettre de Taylor pour lui et elle portait cette singulière suscription: "À Monsieur Reboul, poète et boulanger." . . .

Ma première visite, en me réveillant dans la capitale du Gard, fut donc à Reboul. Un jeune homme que je rencontrai en sortant de l'hôtel, et à qui je demandai son adresse, non-seulement me l'indiqua, mais, charmé sans doute de cette curiosité d'un étranger, s'offrit à me conduire; j'acceptai. . . .

—Mon guide s'arrêta à l'angle d'une petite rue.

—Voici la maison où demeure Reboul.—Mille grâces. Savez-vous si je le trouverai à cette heure?—Il allongea la tête, afin que son regard pût plonger de biais par la porte entr'ouverte.—Il est dans sa boutique, me répondit-il, et s'éloigna.

Je restai un moment pensif et ma lettre à la main. Qui allait l'emporter, dans la réception que me préparait cet homme, ou de sa nature ou de son état? Me parlerait-il poésie ou farine, académie ou agriculture, publication ou récolte? Je savais déjà que je le trouverais grand; mais je ne savais pas si je le trouverais simple.—J'entrai.

—C'est à M. Reboul que j'ai l'honneur de parler?

—A lui-même.

—Une lettre de Taylor.

—Ah! que fait-il?

—Il poursuit la mission d'art qu'il a entreprise. Vous le savez, c'est une de ces existences dévouées à la recherche du beau, et qui passent leur vie à rêver une gloire plus grande pour leur patrie et leurs amis, sans penser qu'ils usent pour les autres leur santé et leur fortune.

—C'est bien cela; je vois que vous le connaissez.—Et il commença de lire la lettre que je lui avais remise.

Je l'examinai pendant ce temps: c'était un homme de trente-trois à trente-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec un teint d'un brun presque arabe, des cheveux noirs et luisants, des dents d'émail. Arrivé à mon nom, il reporta son regard de la lettre à moi, et je m'aperçus seulement alors qu'il avait des yeux magnifiques, de ces yeux indiens, veloutés et puissants, faits pour exprimer l'amour et la colère.

—Monsieur, me dit-il, je n'ai vraiment que des obligations au baron Taylor, et je ne sais comment je m'acquit-

terai jamais envers lui.—Ce fut moi qui m'inclinai à mon tour.—Mais, continua-t-il, voulez-vous me permettre d'agir franchement et librement avec vous?

—Je vous en supplie.

—Vous venez voir le poète et non le boulanger, n'est-ce pas? Or je suis boulanger depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; de quatre heures du soir à minuit, je suis poète. Voulez-vous des petits pains? restez; j'en ai d'excellents. Voulez-vous des vers? revenez à cinq heures; je vous en donnerai de mauvais.

—Je reviendrai à cinq heures.

—Marie! (En ce moment deux ou trois pratiques entrèrent.) Vous voyez, me dit-il, nous n'aurions pas un instant.—Et il les servit. Presque en même temps la porte du fournil s'ouvrit, et un garçon parut.

—Le four est chauffé, maître.

—Envoyez Marie à la boutique; je l'ai déjà appelée, mais elle n'a pas entendu: j'enfournerai moi-même.—Une femme d'un certain âge vint prendre sa place au comptoir.—À cinq heures, me dit-il.—Oh! certes!—Et il rentra pour cuire son pain.

Je sortis, singulièrement préoccupé de ce mélange de simplicité et de poésie. Tout cela était-il de la manière ou de la nature? Cet homme jouait-il une comédie ou suivait-il naïvement le double mécanisme de son organisation? c'était ce que la suite devait m'apprendre.

Je marchai au hasard pendant les trois heures qui devaient séparer cette première entrevue de la seconde; je ne sais trop ce que je vis: j'étais plongé dans les abstractions sociales. Ce peuple, duquel tout est sorti depuis cinquante ans, après avoir donné à la France des soldats, des tribuns et des maréchaux, allait donc lui fournir des poètes. Le regard de Dieu avait pénétré au plus profond de notre France: ce peuple avait son Lamartine.

Je revins à l'heure dite; Reboul m'attendait à une petite porte d'allée. Sa boutique, toujours ouverte, était confiée, pour les simples détails de la vente, à cette femme de confiance qui l'avait déjà remplacé le matin. Il fit quelques pas au-devant de moi. Il avait changé de costume: celui qu'il portait était très-simple, mais très-propre, et tenait un milieu sévère entre le peuple et la bourgeoisie.

Nous montâmes un petit escalier tournant, et nous nous trouvâmes au seuil d'un grenier sur le plancher duquel était amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes. Nous nous engageâmes dans une des petites vallées que ces montagnes nourricières formaient entre elles, et au bout de dix pas nous nous trouvâmes à la porte d'une chambre.

—Nous voilà, me dit Reboul en la refermant derrière nous, séparés du monde matériel; à nous maintenant le monde des illusions. Ceci est le sanctuaire; la prière, l'inspiration et la poésie ont seules le droit d'y entrer. C'est dans cette chambre bien simple, vous le voyez, que j'ai passé les plus douces heures que j'ai vécu: celles du travail et de la rêverie.

En effet, cette chambre était d'une simplicité presque monastique: des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, formaient tout l'ameublement; quant à la bibliothèque, elle se composait de deux volumes: la Bible et Corneille.

—Je commence, lui dis-je, à comprendre votre double vie, qui jusqu'à présent me paraissait inconciliable.

—Rien n'est plus simple cependant, me répondit Reboul, et l'une sert l'autre: quand les bras travaillent, la tête se repose, et quand les bras se reposent, la tête travaille.

—Mais pardon de mes questions.

—Faites.

—Étiez-vous d'une famille élevée ?

—Je suis fils d'ouvrier.

—Vous avez reçu quelque éducation, au moins ?

—Aucune.

—Qui vous a fait poëte ?

—Le malheur.

Je regardai autour de moi; tout semblait si calme, si doux, si heureux dans cette petite chambre, que le mot malheur prononcé ne paraissait pas devoir y trouver d'écho.

—Vous cherchez une explication à ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas ? continua Reboul.

—Et je ne la trouve point, je l'avoue.

—N'êtes-vous jamais passé sur une tombe sans vous en douter ?

—Si fait; mais j'y voyais l'herbe plus verte et les fleurs plus fraîches.

—Eh bien! c'est cela: j'avais épousé une femme que j'aimais; ma femme est morte.

Je lui tendis la main.—Alors, comprenez-vous? continua-t-il. Je ressentis une grande douleur que je cherchai vainement à épancher. Ceux qui m'avaient entouré jusqu'alors étaient des hommes de ma classe, aux âmes douces et compatissantes, mais communes; au lieu de me dire: Pleurez, et nous pleurerons avec vous, ils tentèrent de me consoler. Mes larmes, qui ne demandaient qu'à se répandre, refluèrent vers mon cœur et l'inondèrent. Je cherchai la solitude, et, à défaut d'âmes qui pussent me comprendre, je me plaignis à Dieu. Ces plaintes solitaires et religieuses prirent un caractère poétique et élevé que je n'avais jamais remarqué dans mes paroles; mes pensées se formulèrent dans un idiome presque inconnu à moi-même, et comme elles tendaient au ciel, à défaut de sympathies sur la terre, le Seigneur leur donna des ailes, et elles montèrent vers lui.

—Oui, c'est cela, lui dis-je, comme s'il m'avait expliqué la chose du monde la plus simple, et je comprends maintenant: ce sont les vrais poètes qui le deviennent ainsi. Combien d'hommes à talent à qui il ne manque qu'un grand malheur pour devenir hommes de génie! Vous m'avez dit d'un seul mot le secret de votre vie; je la connais maintenant comme vous-même.

(*Impressions de Voyage.*)

JULES JANIN.

(1804.)

Jules Janin, né à Condrieu, est un de nos écrivains les plus féconds et les plus originaux. Après s'être fait connaître par ses nombreux articles dans les journaux de l'opposition, et une quantité prodigieuse de romans, pour la plupart peu moraux, de nouvelles, de contes, de *feuilletons*, de critiques, etc., il a composé, ces dernières années, sous le titre pompeux, d'*Histoire dramatique et littéraire*, un recueil de ses principaux feuilletons, qui restent, malgré tout ce qu'il a écrit, l'œuvre capitale de sa vie.

Le Bibliophile.

Pendant que la passion des tableaux amuse l'arrière-saison de l'un, la passion des livres s'empare de cet autre que vous voyez là-bas, marchant la tête haute, le corps tout droit, vieillard bien portant et clairvoyant, qui sort de chez lui bien brossé, et qui rentrera tout poudreux le soir.

C'est celui-là qui est heureux ! Ne lui parlez pas de tableaux à celui-là ! il a en horreur les vieilles toiles où l'on ne voit rien, les couleurs passées, les cadres ternis, les lambeaux de couleur disséminés çà et là; sa passion est bien meilleure : il en veut, lui, à des passions qu'on tient dans sa main, qu'on met dans sa poche, dont on jouit tout seul et partout, la nuit comme le jour. Parlez-lui des vieux livres, des belles éditions, des Elzevirs non rognés; parlez-lui des reliures de Derome et de Thouvenin : pauvre Thouvenin, mort jeune, et si grand artiste ! Parlez-lui des vieux chefs-d'œuvre de la typographie française; il les a tous vus; il les a tous touchés; il vous en dira l'histoire, et à quels maîtres ils ont appartenu depuis la vente du duc de la Vallière. Il y a tel volume qu'il a suivi depuis dix années. Enfin le dernier maître de ce volume est mort il a y un mois. La vente se fera demain; demain ! dans vingt-quatre heures ! Quelle impatience pour le bibliophile ! Il s'agite, il s'inquiète, il ne peut rester en place. Quelle heure est-il ? Il ne sera jamais à demain. Cependant il va à sa promenade accoutumée; il faut bien qu'il achète un petit livre pour se distraire : donc il cherche, il remue, il ouvre, il ferme les livres ; il les étudie, il les flaire. "Voici un volume mieux conservé que tel autre volume que j'ai déjà;—mais le frontispice de mon volume est mieux tiré que le frontispice de ce volume. J'aurais un chef-d'œuvre en mettant mon frontispice à cet exemplaire." Et il achète l'exemplaire. Un autre jour il en achètera un troisième pour remplacer un feuillet de la table des matières qui est légèrement jauni : il faut du temps pour faire un beau livre. La journée se passe ainsi. Quatre heures venues, le bibliophile rentre à la maison; ses poches sont pleines; il les vide sur la table, et il mange; et, tout en mangeant, il

collationne ses livres, il les tourne dans tous les sens ; il boit, il mange ; sa digestion est facile; il a tant d'amis à sa table ! Au dessert, il va à sa bibliothèque, et il arrange tous les nouveaux venus. En même temps, il met les anciens à la réforme ; car c'est un homme de peu de livres: il n'en veut qu'à certains ouvrages, mais il les veut beaux; et quand il les a beaux, il les veut parfaits. Ainsi il change, il arrange, il troque, il achète sans cesse ; plus il donne d'aliment à sa passion, et plus sa passion grandit et s'enflamme. Quand tout est en ordre chez ses livres, il se met au lit et il dort. Il dort, et il rêve gravures, parchemins, reliures; il ne flaire que du cuir de Russie ; son sommeil est calme. Le matin il se lève, et il regarde ses livres ; il leur donne de l'air et du soleil ; et, par la même occasion, il en prend pour lui-même. Ce jour-là il est plus heureux que de coutume; car c'est ce soir, à huit heures, chez Sylvestre, qu'on vend l'exemplaire en question, qu'il poursuit depuis tant d'années. Le soir venu, il s'y rend des premiers. Celui qui fait la vente, Merlin ou Crozet, lui a gardé une place à ses côtés; il prend sa place: il a tous les beaux livres sous ses regards ; il les voit, il les touche; mais dans le nombre il n'en voit qu'un seul. Enfin son livre est annoncé, le cœur lui manque.—A vingt francs, à vingt-cinq;—à trente francs,—trente-cinq,—quarante,—cinquante,—soixante-dix;—soixante-quinze,—quatre-vingt cinq. Et pendant tout ce temps, il se trouble,, il pâlit, il frissonne. — Quatre-vingt-cinq, — dix, — quinze, — cent francs ! Cent francs, répète lentement le commissaire-priseur.—Cent francs ! Qui pourrait dire l'émotion du bibliophile !... Mais enfin, le ciel est juste; notre homme l'emporte, le livre est à lui ; il triomphe, il est heureux. Ses rivaux le regardent d'un œil d'envie ; lui, triomphant, il emporte son livre : vous le feriez officier de la Légion d'honneur qu'il ne serait pas plus superbe. Heureuse passion ! elle ne laisse pas même voir à cet homme qu'à présent qu'il a ce bouquin, sublime entre tous les bouquins, c'est à lui, à présent, à mourir.

(Mélanges.)

SAINTE-BEUVE.

(1804.)

M. Charles-Augustin Sainte-Beuve, fils d'un contrôleur des droits réunis, est né à Boulogne-sur-Mer. Après de brillantes études, terminées à Paris, il débuta, à vingt ans, dans la rédaction du journal le *Globe*. En 1827, il fut gagné à l'école romantique par Victor Hugo, et il en devint le défenseur le plus savant et le plus habile. En 1831, il passa dans la *Revue des Deux Mondes*, où il donna cette série de *Portraits littéraires*, qui seront un monument précieux pour l'histoire de la littérature du temps présent. Nous avons de M. Sainte-Beuve trois recueils de poésie, intitulés les *Poésies de Joseph Delorme*, les *Consolations*, et les *Pensées d'août*. Sa gloire est d'avoir le premier cultivé en France la poésie familière, domestique, à l'imitation de Crabbe et de Wordsworth. Quelques-unes des pièces des *Consolations*, le meilleur de ses recueils, ne seraient pas désavouées par les *lakists* anglais.

Outre les *poésies*, nous devons à M. Sainte-Beuve six volumes de *Portraits littéraires* et une *Histoire de la poésie française au* XVIe *siècle* qui sont des modèles de critique vive, pleine de finesse et de sagacité; un roman intitulé *Volupté*, écrit avec émotion,, une excellente *Histoire de Port-Royal*, et une série d'articles de biographie et de critique littéraire pleins de savoir, de fine raison et d'agrément, dont plus de vingt volumes ont déjà paru sous le modeste titre de *Causeries du lundi* et *Nouveaux lundis*.

Les Poëtes romantiques.

La poésie en France allait dans la fadeur,
Dans la description sans vie et sans grandeur,
Comme un ruisseau chargé dont les ondes avares
Expirent en cristaux sous des grottes bizarres,
Quand soudain se rouvrit avec limpidité
Le rocher dans sa veine. André ressuscité
Parut : Hybla rendait à ce fils des abeilles
Le miel frais, dont la cire éclaira tant de veilles.
Aux pieds du vieil Homère il chantait à plaisir,
Montrant l'autre horizon, l'Atlantide à saisir.
Des rivaux, sans l'entendre, y couraient pleins de flamme;
Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme,
Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,
D'un destin inégal, mais aucun d'eux en vain,
Tentaient le grand succès et disputaient l'empire.
Lamartine régna ; chantre ailé qui soupire,
Il planait sans effort. Hugo, dur partisan,
Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
Un baron féodal, combattit sous l'armure,
Et tint haut sa bannière au milieu du murmure :

Il la maintient encore ; et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.

Venu bien tard, déjà quand chacun avait place,
Que faire ? où mettre pied? en quel étroit espace ?
Les vétérans tenaient tout ce champ des esprits.
Avant qu'il fût à moi, l'héritage était pris.
Les sentiments du cœur dans leur domaine immense,
Et la sphère étoilée où descend la clémence,
Tout ce vaste de l'âme et ce vaste des cieux,
Appartenaient à l'un, au plus harmonieux.
L'autre à de beaux élans vers la sphère sereine
Mêlait le goût du cirque et de l'humaine arène ;
Et pour témoins, au fond, les lutins familiers,
Le moyen âge en chœur, heurtant ses chevaliers,
Emerveillaient l'écho ! Sous ma triste muraille,
Loin des nobles objets dont le mal me travaille,
Je ne vis qu'une fleur, un puits demi-creusé.
Et je partis de là pour le peu que j'osai.

(*Pensées d'août.*)

16

Le salon de madame Récamier.

Au mois de mai dernier (1849) a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce ; un salon s'est fermé, qui avait réuni longtemps, sous une influence charmante, les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer...

M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui : mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des apartés pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal ; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très-important pour le jeu de l'entretien, une

promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIIIe siècle, ceux de madame Geoffrin, de madame d'Houdetot, de madame Suard. Madame Récamier les connaissait tous et en parlait très-bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle ; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est aussi qu'elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme... Dans son petit salon de l'Abbaye, elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute ; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants ! C'était le caractère de cette âme si multipliée de madame Récamier d'être à la fois universelle et très-particulière, de ne rien exclure, que dis-je ? de tout attirer et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outre ombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait

pas toujours devant des témoins! Comme elle était coquette pour sa gloire! Comme elle réussissait parfois à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent, toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait!...

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de madame Récamier : " Elle a dans le caractère ce que Shakspeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques." Elle était donc la sœur de charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

(Causeries du lundi.)

GEORGE SAND.

(1804.)

Amantine Lucile Aurore Dupin, baronne Dudevant, connue sous le pseudonyme de George Sand, est née à Paris.

Poussée par des idées de dévotion outrée, elle pensa un instant en 1820 à se faire religieuse; mais la lecture approfondie de Jean-Jacques Rousseau l'arrêta, et décida entièrement d'elle.

Mariée en 1822 à M. le baron Dudevant, elle commença à écrire, mais plutôt pour satisfaire son penchant que pour se faire connaître. Delatouche, son compatriote et directeur alors du *Figaro*, fut d'avis, lui, qu'une femme peut fort bien écrire, mais qu'elle ne doit pas signer ses ouvrages. Ce fut lui qui fabriqua pour elle le nom masculin de George Sand, qu'elle a toujours gardé depuis. Après avoir publié quelques nouvelles sans importance, elle se mit à parcourir l'Italie et l'Espagne, et donna à son retour à la *Revue des Deux Mondes*, les fruits de ses voyages, parmi lesquels on remarque *l'Uscoque*, *les Maîtres Mosaïstes*, mais surtout *Mauprat*. *Les Lettres à Marcie*, publiées, en 1837, dans le journal *le Monde*, que Lamennais avait fondé, respirent la résignation la plus chrétienne. *Le Compagnon du Tour de France* et *le Meunier d'Angibault* sont des œuvres mixtes d'imagination et de philosophie des plus abstraites. Dès 1844, pourtant, on voit revenir George Sand à un art plus désintéressé. *Isidora*, *Téverino*, *la Petite Fadette*, *François-le-Champi*, *les Maîtres Sonneurs*, *la Filleule*, et principalement *la Mare-au-Diable*, sont des œuvres purement littéraires, et celles dont le temps n'a pas encore altéré le succès. Aussi les *Lettres*

d'un Voyageur sont un des plus beaux livres sortis de sa plume. Ce sont des révélations remplies de poésie.

George Sand n'a pas moins réussi au théâtre que dans la presse, quoique ses débuts, arrivés en 1848, y aient été signalé par des échecs; mais *François-le-Champi* à l'Odéon, *Claudie* à la Porte Saint-Martin, *le Pressoir*, *le Mariage de Victorine*, *et Maître Favilla* au Gymnase, ont atteint plus de cent représentations et fait courir tout Paris.

On lui doit dans ces derniers temps *les Beaux Messieurs de Bois Doré*, *Jean de la Roche*, et *le Marquis de Villemer*, qui unissent à la maturité du talent toute la vie et la fraicheur de la jeunesse. N'oublions pas, en terminant, de citer *Mademoiselle de la Quintinie*, et *La Confession d'une jeune fille*.

Le talent de George Sand est incontesté. Cependant tous ses romans ne sont pas d'égale valeur. Les personnages dont elle a revêtu ses abstractions sont parfois d'étoffe un peu trop légère; on sent en eux souvent des fantômes plutôt que des êtres de chair et d'os; ils agissent en général moins qu'ils ne parlent, mais en somme, ils intéressent, et de quelque façon qu'ils y soient parvenus, ils ont conquis par là le droit à l'existence. Comme style, George Sand est citée avec raison comme un maître. Parlant une langue pure, forte, éclatante, et harmonieuse, elle peut et doit être regardée, tant pour son talent que pour son influence, comme un des plus grands écrivains de notre temps.

Les Premières Lectures.

Je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable événement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétré depuis que j'existe, a développé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance. Il ne me reste donc à cet égard que les plus doux et les plus chers souvenirs. Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les occasions favorables. Oh ! quel est celui de nous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés ! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années ? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois ? le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de

table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement ? Oh ! que la nuit tombait vite sur ces pages divines ! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante ! C'en est fait, les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent dans le vague de l'air, comme tout à l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante; la côte est rude; vous êtes couvert de sueur; mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard, le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique qui vous aime aura retardé le coup de cloche autant que possible, vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche quoi ? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoé*. Oh ! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps ! ô ma vallée noire ! ô Corinne ! ô Bernardin de Saint-Pierre ! ô l'Iliade ! ô Millevoye ! ô Atala ! ô les saules de la rivière ! ô ma jeunesse écoulée ! ô mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait, au son lointain de la cloche, par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise !

(Lettres d'un voyageur.)

Le Labour.

Je marchais sur la lisière d'un champ que des laboureurs étaient en train de préparer pour la semaille prochaine.

L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein; le paysage était vaste aussi, et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans de larges sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement remuée par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ, un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annoncaient pas la misère, poussait gravement son areau de forme antique, traîné par des bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres; les cornes longues et rabattues de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus frères comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon, et se laissent mourir de chagrin. Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles; son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distractions, et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait à quelque distance quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terre plus forte et plus pierreuse.

Mais ce qui attira ensuite mon attention, était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. À l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique; quatre paires de jeunes animaux à robe sombre, mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs fraîchement liés. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi domptés. Un enfant de six à sept ans, beau comme un

ange, et les épaules couvertes sur sa blouse d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue, et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il eût voulu rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce: le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur, et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir les bœufs au travail.— Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, un double quadrige de bœufs robustes et ardents; au lieu de la mort, un bel enfant; au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur.

C'est alors que le fameux quatrain :

À la sueur de ton visaige
Tu gagneras ta pauvre vie;
Après long travail et usaige,
Voicy la mort qui te convie,

et le *O Fortunatos agricolas* de Virgile, me revinrent ensemble à l'esprit; et qu'en voyant ce couple si beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des conditions si poétiques, et avec tant de grâce unie à la force, un travail plein de grandeur et de solennité, je sentis une pitié profonde mêlée à un respect involontaire. Heureux le laboureur! oui, sans doute, je le serais à sa place, si mon bras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine devenue puissante, pouvaient féconder et chanter la nature, sans que mes yeux cessassent de voir et mon cerveau de comprendre l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, en un mot, la mystérieuse beauté des choses; et surtout sans que mon cœur cessât d'être en relation avec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelle et sublime.

Mais, hélas! cet homme n'a jamais compris le mystère du beau, cet enfant ne le comprendra jamais!

(La Mare au diable.)

Mme DE GIRARDIN.

(1805—1855.)

17a

Mme Émile de Girardin, (Delphine Gay), est née à Aix-la Chapelle. Le caractère patriotique de ses poésies la fit surnommer, dès l'âge de dix-sept ans, *la Muse de la Patrie*. Cette femme justement célèbre par ses talents, par sa beauté et par les amitiés illustres qu'elle sut mériter et conserver, a laissé au théâtre un chef-d'œuvre : *la Joie fait peur*, dans les lettres, la *Correspondance du Vicomte de Launay*, et l'ingénieux roman intitulé *le Lorgnon*. Ses *Poésies complètes* ont été recueillies en un volume (1857).

Le Passant.

Qu'est-il devenu, cet être aimé des dieux, chéri du poète, béni du pauvre, cet inconnu que chacun veut sé-

duire, cet indifférent qui vous apporte l'espérance malgré lui, cet être indéfini que l'on l'appelle le PASSANT ? Homme toujours aimable qui, sans compromettre jamais sa dignité, fait l'amusement de tout le monde. Les gens de la maison assis devant la porte le regardent longtemps marcher, il fournit plus d'un mot plaisant à leurs discours oisifs; la jeune fille, du haut de son balcon, le suit des yeux en souriant; le vieux goutteux, de sa fenêtre, le regarde cheminer et l'envie ; l'enfant qui pleure sèche ses larmes pour le contempler: il porte sur lui une idée pour chacun de ceux qui l'aperçoivent; il leur envoie à chacun un sentiment qu'il ignore, c'est la distraction personnifiée ; or, une distraction est presque toujours un bienfait; c'est un bienfait quand la pensée est triste, c'est encore un bienfait quand elle est heureuse; car il est doux de quitter un moment une douce pensée, on y revient avec plus de plaisir. Le PASSANT ! espoir du marchand, avenir du pauvre, le passant n'existe plus à Paris. Peut-être traverse-t-il encore quelques rues solitaires ; mais dans nos brillants quartiers, il ne se hasarde plus: dans nos rues le passant proprement dit, ne saurait vivre. Chez nous, la course est une lutte, le chemin lui-même est un champ de bataille: marcher, c'est combattre. Mille obstacles vous environnent, mille piéges vous sont tendus; les gens qui viennent là sont vos ennemis; chaque pas que vous faites est une victoire remportée : les rues ne sont plus de libres passages, des voies publiques qui conduisent là où vos intérêts vous appellent; les rues aujourd'hui sont des bazars où chacun étale ses marchandises, des ateliers où chacun vient exercer au grand jour son état ; les trottoirs, déjà si étroits, sont envahis par une exposition permanente. Vous partez de chez vous rêveur ; une affaire importante, une inquiétude de cœur, ou bien un travail d'imagination vous préoccupe ; confiant dans M. le préfet de police, vous marchez les yeux baissés, vous ne redoutez comme danger, comme obstacle, que les chevaux, les voitures, ou les ânesses mal élevées; c'est déjà bien assez, mais votre instinct vous fait éviter ces périls à votre insu, et vous n'y pensez pas: vous voilà donc en chemin, aveugle comme un homme vivement préoccupé. Au coin de votre rue, premier obstacle. . . . Devant la boutique d'un marchand de vin, une douzaine de tonneaux sont

rangés avec symétrie ; vous vous heurtez au premier assez durement ; vous exprimez votre mauvaise humeur d'une façon plus ou moins énergique, selon votre langage, puis vous quittez le trottoir et vous continuez votre route. La pensée qui vous domine s'empare de vous de nouveau ; vous oubliez et vous marchez sans crainte. Ah ! qu'est-ce que c'est que cela ? . . . . . On vient de vous jeter un seau d'eau sur les jambes; ce n'est rien, c'est une attention, c'est le luxe des portières : cela s'appelle, *faire de la fraîcheur* devant la maison ; le trottoir est inondé, il sera propre et sec tout à l'heure ; mais à présent il vous faut encore le quitter. Patience! et vous continuez votre route. Tout à coup vous sentez une grande chaleur, et vous vous trouvez suffoqué par une épaisse fumée ; vous regardez avec effroi ; ce n'est rien, c'est un emballeur qui ferme ses caisses, qui les entoure de toile, qui se livre à tous les maléfices de son art ; il est établi sur le trottoir que ces deux grandes caisses envahissent tout entier. Vous quittez une troisième fois le trottoir, et vous continuez votre route. Ennuyé de ces petits retards, vous pressez le pas. Pan ! vous vous heurtez contre une chaise ! une chaise au coin de la rue, sur le trottoir.—Comment prévoir cela ? à qui appartient cette chaise ? quelle est cette femme qui a établi son domicile au coin de la rue, sur une chaise de paille ? C'est une marchande de cure-dents ; elle est en grand deuil, et cela depuis cinq ans. Son désespoir est toujours le même ; il a lassé la pitié du quartier. Nous lui conseillons de déménager et de porter sa chaise dans une rue où sa douleur sera plus nouvelle. Cependant vous respectez cette infortune, vous quittez une quatrième fois le trottoir et vous continuez votre route. Un peu plus loin, vous remontez sur le trottoir. Vous voyez venir à vous un vitrier. "Il porte sur son dos des ailes de lumière," c'est-à-dire que les rayons du soleil se jouent dans les grandes vitres qu'il porte sur ses crochets. Comme ses ailes ont une envergure effrayante, vous vous rangez un peu vers la droite pour le laisser passer sans les heurter ; mais, en approchant de la muraille, vous sentez deux pattes froides qui vous repoussent ; c'est un grand bœuf tout saignant suspendu devant l'étal d'un boucher. Vous vous éloignez avec dégoût et vous marchez plus vite ;

vous faites quelques pas assez heureux. Mais le vent s'est élevé : tout à coup la rue entière disparaît devant vous. C'est que le magasin de nouveautés vient de déployer toutes ses voiles. Les mousselines à vingt-neuf sous l'aune s'enflent de tous côtés comme des ballons légers, les fichus à vingt-deux sous flottent dans les airs comme des pavillons vainqueurs, les calicots se soulèvent, les toiles imprimées s'agitent, les foulards frémissent, les taffetas frissonnent, les gazes transparentes vous caressent, les écharpes d'azur vous enveloppent ; vous vous croyez entraîné dans une ronde de sylphides, dans un ballet de bayadères; le vent redouble, les banderoles vous enlacent; vous êtes prisonnier ; enfin un des commis du magasin a pitié de vous et vous délivre, et vous repartez en riant. Encore ému de ce dernier obstacle, vous ne prévoyez pas qu'il puisse en survenir tout de suite un nouveau, et vous marchez avec hardiesse, et vous allez franchement donner de la tête contre un objet étrange dont vous êtes longtemps avant de vous expliquer l'existence; un être immobile qui remue: un être vivant qui a l'air d'être en carton, qui tousse, qui renifle, qui souffle, qui sort d'un mur et qui y reste; une enseigne animée, une apparition fantastique s'il en fut jamais: Eh ! qu'est-ce donc ?—c'est un commencement de cheval, dont la fin est avec un cabriolet sous une factice remise; c'est une demi-tête de cheval qui vous invite à employer tout le reste. Voyez plutôt sur la porte: *Cabriolet à volonté.* Un cocher desœuvré vous fait comprendre par un agaçant coup de fouet qu'il est à votre disposition; alors, fatigué des dangers de votre course, ennuyé de ne pouvoir rêver en liberté, vous vous élancez dans le cabriolet bienveillant qui semble n'attendre que vous; vous rendez le mouvement au coursier inconvenant qui eut l'audace de se trouver face à face, nez à nez, ou plutôt nez à naseau avec vous, et vous pardonnez à ce dernier obstacle, parce qu'il vous a délivré de tous les autres. Voilà ce que c'est qu'une promenade dans Paris; voilà pourquoi le passant n'existe plus, ce passant qu'aimaient tant les poètes ; car jadis ils disaient: " Le passant verra sur ma tombe, etc.;" on disait aussi: " C'est à faire fuir les passants; ça ferait rire les passants." Maintenant on ne parle plus ainsi, parce qu'il n'y a plus de passants, il y a des *voyageurs.* On appelle voyageurs

les gens qui montent dans les omnibus pour aller de la Madeleine à la porte Saint-Denis, comme on appelle auteurs les gens qui font un quart de vaudeville, cela tient à ce qu'il n'y a plus de distance.

Le fait est qu'aujourd'hui le trottoir appartient à tout le monde, excepté à celui qui en est le possesseur naturel, c'est-à-dire le piéton; les marchands de fruits l'encombrent de leurs paniers, les marchands de porcelaine l'envahissent à demi par la plus ingénieuse des spéculations : vous ne pouvez passer près d'eux sans casser quelques flacons, quelque tasses, ou quelques verres, et vous êtes forcé de payer ce que vous avez cassé; c'est une manière de vendre qui en vaut bien une autre. Le chaland malgré lui est une des belles inventions de notre époque. Les commissionnaires ont aussi une manière assez adroite d'attirer votre attention. Ils dorment sur le trottoir, les bras étendus, de sorte qu'on ne peut passer sans les heurter et sans tomber dans le ruisseau; on est si couvert de boue qu'on n'ose plus se montrer : alors ils vont vous chercher un fiacre. Les obstacles terrestres ne sont pas les seuls qui poursuivent le piéton; il y a encore la pluie des tapis: de neuf heures à midi, la poussière des maisons tombe sur vous de chaque fenêtre. Heureux encore lorsque la poussière tombe seule! une de nos amies a reçu l'autre jour une paire de ciseaux sur son chapeau. C'étaient de fort jolis petits ciseaux anglais, que l'on cherche probablement dans tous les coins de la demeure, sans se douter que, détachés par une secousse des franges du tapis, ils sont venus se planter dans un magnifique chapeau de paille d'Italie.

Ne pourrait-on pas faire secouer ses tapis dans la cour? Pourquoi faut-il que le piéton soit victime de tous les soins du ménage? pourquoi donc semez-vous sa route des débris de votre festin? pourquoi lui jetez-vous ainsi vos restes? pourquoi lui faut-il marcher sur les côtes de vos melons, sur les écailles de vos huîtres, sur votre salade méprisée? Que lui importe ce récit, ce menu vivant de votre repas? Laissez-lui l'espace, c'est tout ce qu'il vous demande; la rue est son empire, il y doit vivre en liberté. La rue est un chemin, ce n'est pas un asile; la rue appartient à ceux qui y passent, et non pas à ceux qui l'habitent. *(Lettres Parisiennes.)*

ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

(1805–1859.)

Henri Alexis Cléret de Tocqueville, un de nos plus savants publicistes, naquit au château de Verneuil, près de Mantes. Au sortir du collége, il étudia le droit, puis il entra dans la magistrature. En 1831, il fit un voyage en Amérique pour étudier l'influence de la démocratie sur le gouvernement, les lois, les institutions, la société, la littérature, les mœurs ; et quatre ans après, il publia son célèbre ouvrage *De la Démocratie en Amérique*, que Royer-Collard appela "une continuation de Montesquieu," et qui est un des plus savants et des mieux faits de notre siècle. Il y a une finesse d'observation et une sagacité de jugement qui étonnèrent dans un si jeune publiciste. Sa diction simple et pleine de force a la couleur et la vivacité que comporte le sujet.

Alexis de Tocqueville travaillait à un grand ouvrage sur la révolution française, ses causes et ses résultats ; la mort ne lui a pas permis de l'achever. Il n'en a écrit que le premier volume, qui traite de l'ancien régime et qui fait vivement regretter qu'un travail si distingué soit resté incomplet. Depuis sa mort, on a publié deux volumes de sa Correspondance avec ses amis.

Les forêts du Nouveau-Monde.

Un soir, en Sicile, il nous arriva de nous perdre dans un vaste marais qui occupe maintenant la place où était bâtie jadis la ville d'Himère. L'impression que fit naître en nous la vue de cette fameuse cité devenue un désert sauvage fut grande et profonde. Jamais nous n'avions rencontré sur nos pas un plus magnifique témoignage de l'instabilité des choses humaines et des misères de notre nature. *Ici* c'était bien encore une solitude ; mais l'imagination, au lieu d'aller en arrière et de chercher à remonter vers le passé, s'élançait au contraire en avant, et se perdait dans un immense avenir. Nous nous demandions par quelle singulière loi de la destinée, nous qui avions pu contempler les ruines d'empires qui n'existent plus et marcher dans des déserts de fabrique humaine, nous enfants d'un vieux peuple, nous étions conduits à assister à l'une des scènes du monde primitif, et à voir le berceau encore vide d'une grande nation. Ce ne sont point là les prévisions plus ou moins hasardées de la sagesse ; ce sont des faits aussi certains que s'ils étaient accomplis : dans

peu d'années, ces forêts impénétrables seront tombées, le bruit de la civilisation et de l'industrie rompra le silence de la Saginaw. Son écho se taira ; des quais emprisonneront ses rives : ses eaux qui coulent aujourd'hui ignorées et tranquilles au milieu d'un désert sans nom seront refoulées dans leurs cours par la proue des vaisseaux. Cinquante lieues séparent encore cette solitude des grands établissements européens, et nous sommes peut-être les derniers voyageurs auxquels il ait été donné de la contempler dans sa primitive splendeur, tant est grande l'impulsion qui entraîne la race blanche vers la conquête entière du Nouveau-Monde ! C'est cette idée de destruction, cette arrière-pensée d'un changement prochain et inévitable qui donne, suivant nous, aux solitudes de l'Amérique un caractère si original et une si touchante beauté. On les voit avec un plaisir mélancolique. On se hâte en quelque sorte de les admirer. L'idée de cette grandeur naturelle et sauvage qui va finir se mêle aux magnifiques images que la marche de la civilisation fait naître. On se sent fier d'être homme, et l'on éprouve en même temps je ne sais quel amer regret du pouvoir que Dieu vous a accordé sur la nature. L'âme est agitée par des idées, des sentiments contraires ; mais toutes les impressions qu'elle reçoit sont grandes, et laissent une trace profonde.

(De la démocratie en Amérique.)

BARBIER.

(1805.)

Henri-Auguste Barbier, né à Paris, publia en 1830 les *Iambes*, poëmes satiriques écrits en strophes véhémentes d'où déborde une indignation poussée quelquefois jusqu'à la violence. L'audace de cette poésie étrange fit dans le monde littéraire une sensation profonde. Nier ou même contester la valeur du poète était impossible.— *Il pianto* et *Lazare*, publiés ensuite, prouvèrent la souplesse du talent de l'auteur, et lui ont mérité une place distinguée parmi les écrivains contemporains.

Dante.

Dante, vieux gibelin ! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poëte !
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur !
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles
Est-ce le pli des ans, ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front si laborieusement ?
Est-ce aux champs de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire ?
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains ?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains ?
Oh ! le mépris va bien sur la bouche de Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente,
Et le pavé natal fut un champ de gravier
Qui déchira longtemps la plante de ses pieds.
Dante vit comme nous les factions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines :
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour ;
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes;
Il vit pendant trente ans passer les flots de crimes,
Et le mot de patrie à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté !
O Dante Alighieri ! poëte de Florence !
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance.

ÉMILE SOUVESTRE.

(1806—1854.)

Émile Souvestre, né à Morlaix, un de nos écrivains les plus aimables, a écrit une longue série de romans bretons très-remarquables par l'exactitude des descriptions et la peinture des mœurs ; tous ses ouvrages se distinguent par une haute moralité: aussi plusieurs d'entre eux ont-ils été mentionnés et couronnés par l'Académie française. Les principaux sont : *un Philosophe sous les toits, les Confessions d'un ouvrier, Au coin du feu, Mémorial de famille, Riche et pauvre, le Foyer breton, les Scènes de la chouannerie, et les derniers Bretons*, sorte d'encyclopédie historique, où s'entre-mêlent les paysages, les traditions populaires et les poésies nationales.

Les dix Travailleurs.

—Bonhomme *Prudence*, une histoire! une histoire!

Le paysan sourit, et jette un regard de côté vers Martha, toujours inoccupée.

C'est-à-dire qu'il faut payer ici sa bienvenue, dit-il, eh bien! il sera fait à votre volonté, mes braves gens. La dernière fois, je vous ai parlé des vieux temps où les armées des païens ravageaient nos montagnes ; c'était un récit fait pour les hommes. Aujourd'hui je parlerai (sans vous déplaire) pour les femmes et les petits enfants. Il faut que chacun ait son tour. Nous nous étions occupés de César; nous allons passer, pour l'heure, à la mère *Vert-d'Eau.*

Tout le monde poussa un grand éclat de rire ; on s'arrangea vite, Guillaume ralluma sa pipe, et le bonhomme *Prudence* reprit :

"Ce conte-ci, mes mignons, n'est point de ceux qu'on laisse aux nourrices, et vous pourriez le lire dans l'almanach avec les vraies histoires; car l'aventure est arrivée à notre grand'mère Charlotte, que Guillaume a connue, et qui était une femme de merveilleuse vaillance.

La grand'mère Charlotte avait été jeune aussi dans son temps, ce qu'on avait peine à croire, quand on voyait ses mèches grises et son nez crochu toujours en conversation avec son menton; mais ceux de son âge disaient qu'aucune jeune fille n'avait eu meilleur visage, ni l'humeur plus inclinée à la gaieté.

Par malheur, Charlotte était restée seule, avec son père, à la tête d'une grosse ferme plus arrentée de dettes que de revenus ; si bien que l'ouvrage succédait à l'ouvrage, et que la pauvre fille, qui n'était point faite à tant de soucis, tombait souvent en désespérance, et se mettait à ne rien faire pour mieux chercher le moyen de faire tout.

Un jour donc qu'elle était assise devant la porte, les deux mains sous son tablier comme une dame qui a des engelures, elle commença à se dire tout bas:

—Dieu me pardonne, la tâche qui m'a été faite n'est point d'une chrétienne! et c'est grand'pitié que je sois seule tourmentée, à mon âge, de tant de soins! Quand je serais plus diligente que le soleil, plus leste que l'eau, et

plus forte que le feu, je ne pourrais suffire à tout le travail du logis. Ah! pourquoi la bonne fée *Vert-d'Eau* n'est-elle plus de ce monde, ou que ne l'a-t-on invitée à mon baptême? Si elle pouvait m'entendre et si elle voulait me secourir, peut-être sortirions-nous, moi de mon souci, et mon père de sa mal-aisance.

— Sois donc satisfaite, me voilà! interrompit une voix.

Et Charlotte aperçut devant elle la mère *Vert-d'Eau* qui la regardait, appuyée sur son petit bâton de houx.

Au premier instant, la jeune fille eut peur, car la fée portait un habillement peu en usage dans le pays : elle était vêtue tout entière d'une peau de grenouille dont la tête lui servait de capuchon, et elle-même était si laide, si vieille et si ridée qu'avec un million de dot elle n'eût pu trouver un épouseur.

Cependant Charlotte se remit assez vite pour demander à la fée *Vert-d'Eau*, d'une voix un peu tremblante, mais très-polie, ce qu'elle pouvait faire pour son service?

— C'est moi qui viens me mettre au tien, répliqua la vieille; j'ai entendu ta plainte, et je t'apporte de quoi sortir d'embarras.

— Ah! parlez-vous sérieusement, bonne mère? s'écria Charlotte, qui se familiarisa tout de suite ; venez-vous pour me donner un morceau de votre baguette avec lequel je pourrai rendre tout mon travail facile?

— Mieux que cela, répondit la mère *Vert-d'Eau* ; je t'amène dix petits ouvriers qui exécuteront tout ce que tu voudrais bien leur ordonner.

— Où sont-ils? s'écria la jeune fille.

— Tu vas les voir.

La vieille entr'ouvrit son manteau et en laissa sortir dix nains de grandeur inégale.

Les deux premiers étaient très-courts, mais larges et robustes.

— Ceux-ci, dit-elle, sont les plus vigoureux ; ils t'aideront à tous les travaux et te donneront en force ce qui leur manque en dextérité. Ceux que tu vois et qui les suivent sont plus grands, plus adroits ; ils savent traire, tirer le lin de la quenouille et vaqueront à tous les ouvrages de la maison. Leurs frères, dont tu peux remarquer la haute taille, sont surtout habiles à manier l'aiguille, comme le prouve le petit dé de cuivre dont je les ai coiffés. En

voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture, et qui ne pourront guère qu'aider au travail général, ainsi que les derniers, dont il faudra estimer surtout la bonne volonté. Tous les dix te paraissent, je parie, bien peu de chose; mais tu vas les voir à l'œuvre, et tu en jugeras.

A ces mots, la vieille fit un signe, et les dix nains s'élancèrent. Charlotte les vit exécuter successivement les travaux les plus rudes et les plus délicats, se plier à tout, suffire à tout, préparer tout. Émerveillée, elle poussa un grand cri de joie, et étendant les bras vers la fée :

— Ah ! mère *Vert-d'Eau*, s'écria-t-elle, prêtez-moi ces dix vaillants travailleurs, et je ne demande plus rien à celui qui a créé le monde !

—Je fais mieux, répliqua la fée, je te les donne ; seulement, comme tu ne pourrais les transporter partout avec toi sans qu'on t'accusât de sorcellerie, je vais ordonner à chacun d'eux de se faire petit et de se cacher dans tes dix doigts.

Quand ceci fut accompli :

—Tu sais maintenant quel trésor tu possèdes, reprit la mère *Vert-d'Eau ;* tout va dépendre de l'usage que tu en feras. Si tu ne sais point gouverner tes petits serviteurs, si tu les laisses s'engourdir dans l'oisiveté, tu n'en tireras aucun avantage ; mais donne-leur une bonne direction, de peur qu'ils ne s'endorment, ne laisse jamais tes doigts en repos, et le travail dont tu étais effrayée se trouvera fait comme par enchantement.

La fée avait dit vrai, et notre grand'mère, qui suivit ses conseils, vint non-seulement à bout de rétablir les affaires de la ferme, mais elle sut gagner une dot avec laquelle elle se maria heureusement, et qui l'aida à élever huit enfants dans l'aisance et dans l'honnêteté. Depuis, c'est une tradition parmi nous qu'elle a transmis les travailleurs de la mère *Vert-d'Eau* à toutes les femmes de la famille, et que, pour peu que celles-ci se remuent, les petits ouvriers se mettent en action et nous font profiter grandement. Aussi avons-nous coutume de dire, parmi nous, que c'est dans le mouvement des dix doigts de la ménagère qu'est toute la prospérité, toute la joie et tout le bien-vivre de la maison."

(Au coin du feu.)

GOZLAN.

(1806—1866.)

Léon Gozlan, né à Marseille, est auteur d'un très-grand nombre de nouvelles et de romans qui prouvent la fécondité de son esprit. Il a donné au théatre des drames, des comédies et des vaudevilles, dont la plupart ont été favorablement accueillis. Ses œuvres, plus ingénieuses que solides, sont écrites avec une verve très-remarquable ; par malheur le style est quelquefois entaché d'une fausse élégance qui le dépare, et l'on regrette que cet écrivain ait fait trop souvent bon marché des règles que le bon goût ne permet pas d'enfreindre.

La Chasse aux Flambeaux.

Le comte du Nord, plus tard Paul Ier, empereur de toutes les Russies, voyageait en Europe ; il vint en France, à Paris. A la cour, on lui parla de Chantilly ; il voulut le voir.

La réception fut majestueuse ; elle parut froide. Après le dîner, après la promenade, après le jeu, il y avait encore de l'ennui, comme pendant le jeu, la promenade et le dîner.

Alors Monsieur le prince proposa au comte du Nord, pour passer plus agréablement le reste de la soirée, une partie de chasse dans la forêt. Cette invitation, faite à dix heures de la nuit et d'un ton sérieux, étonna beaucoup le comte qui se la fit répéter, et qui n'y adhéra que sous forme de plaisanterie, n'imaginant pas qu'il fût possible de courre le sanglier et le cerf au milieu de l'obscurité.

Aussitôt, à un signal donné par le prince, les chevaux tout sellés, tout bridés, sont conduits dans la cour des écuries, les chiens réunis en groupe, les piqueurs rassemblés ; gentilshommes, valets coureurs, tout met le pied à l'étrier. Le cor sonne; les princes de Condé et le comte du Nord s'élancent sur leurs chevaux ; quelques dames osent suivre ces aventureux chasseurs.

La soirée est belle ; la lune rayonne sur les magnifiques bois de Sylvie ; la pelouse, vaste lac de gazon, jette son parfum à la nuit ; on la foule quelque temps en silence. Il y a de l'étonnement dans ces chiens et dans ces chevaux éveillés au milieu de leur sommeil, pour obéir à

l'impérieuse voix de la chasse à l'heure où tout dort, jusqu'aux arbres. Ils cherchent leur soleil et leur rosée si fraîche du matin et ces masses sonores d'air qui répètent avec la pureté du cristal les aboiements, les hennissements, les fanfares ; ils ne comprennent pas pour quel étrange courre on a réuni leurs meutes. Humbles comme tous les animaux le sont la nuit, les chevaux battent le gazon d'un galop douteux; les chiens, l'oreille basse et le museau en quête, ne savent où chercher leur piste, sous un ciel sans vent connu, plein d'exhalaisons où ne se mêle aucune trace de gibier. Le gibier dort, le sanglier dans ses joncs sauvages et ses mares; le cerf sous les charmes immobiles, sous les oiseaux immobiles, sous un ciel immobile. La grande âme de la forêt, avec toutes ses agitations et ses intelligences, repose.

Et les chasseurs ont déjà passé la grille du château ; ils sont deux cents, maîtres et valets. C'est la grande route du connétable. Le cor retentit.

Une lumière brille, deux lumières, vingt lumières, mille; on y voit à vingt pas, à une lieue, à droite, à gauche, partout; mille sinuosités, trente ou quarante lieues de lignes courbes s'embrasent ; les lumières ruissellent comme des fleuves; les routes qui s'entre-coupent, étroites et rapides, s'illuminent aussi et vont comme une flèche jusqu'à ce qu'elles rencontrent une table, un carrefour qui les fasse tourner ou jaillir en nouvelles routes de feu, pour, plus loin, après avoir encore couru, être brisées de nouveau jusqu'aux limites indéterminées du bois, de carrefour en carrefour, de poteau en poteau, de rond-point en rond-point. Le jour n'a pas cet éclat. Sur le feuillage ou sous le feuillage, les mêmes tremblements de lumière ; les mêmes gouttes de clarté sur les branches intermédiaires, comme à midi, l'été ; et à ce jour factice, les oiseaux s'éveillent, battent des ailes et chantent ; les chiens ont retrouvé leurs voix, les chevaux leur pas. Dans les fourrés, le cerf remue; dans sa bauge, le sanglier grogne. Toutes les harmonies s'éveillent sans l'ordre de Dieu. En avant les chevaux, les chiens et les hommes! En avant les limiers, qui débusquent le cerf, trompent toutes ses allures, qui saisissent dans l'air le cri qu'il y a jeté, sur la terre le souffle qu'il y a répandu, dans l'eau la trace qu'il y a laissée, qui vont, qui bondissent, qui nagent, avec

cette rectitude de volonté dont la pensée s'épouvante! En avant donc les chiens! puisqu'il est midi! qu'on va sonner la curée! Il est midi, le ciel est rempli d'étoiles.

Quelle magnifique surprise pour M. le comte du Nord que cette forêt, qui contient près de huit mille arpents, illuminée comme un palais le jour de la naissance d'un souverain! Ce fut dans cet instant qu'il dit au plus âgé des princes: "Jusqu'à présent, les rois m'ont reçu en ami; aujourd'hui Condé me reçoit en roi."

Le prestige de cette illumination était dû à des torches de résine portées par les vassaux de monseigneur. De dix pas en dix pas, un paysan à la livrée du prince était le chandelier immobile d'une torche.

Continuons la fête.

Les cerfs de la forêt, à ce midi sans aurore, reconnurent leur ennemi, l'homme, et s'élancèrent dans les allées par troupeaux, croyant à la réalité du jour. C'était vraiment grand et digne d'un prince que ce spectacle d'animaux courant sur une ligne de feu entre d'immobiles flambeaux, surtout lorsqu'ils apparaissaient au fond de la perspective, alors qu'on ne distinguait plus que leur bois, et que les torches semblaient des étincelles.

C'était vraiment grand et beau! Le bruit du cor dans une nuit semblable, où le plaisir avait l'aspect du désastre, la joie le caractère de l'effroi, la fête celui d'un incendie.

Le cerf fut débusqué; alors un spectacle toujours neuf, toujours admirable à la clarté du jour, emprunta de la clarté des flambeaux un étrange aspect. Chevaux, chiens et chasseurs dérobent en courant à ce bariolage de couleurs, tranchées de vert sombre et de fumée de résine alternativement, des ombres fortes ou effacées par les lumières. Obligé de parcourir sans déviation la ligne de feu qui brûle ses deux prunelles, le cerf renverse, tantôt à droite, tantôt à gauche, six hommes ou six flambeaux, peu importe. Les vassaux se rapprochent et la symétrie n'a pas à souffrir. Pauvre cerf! comme il va malgré les chiens pendus en grappe à ses flancs, malgré les chevaux, autres chiens plus forts qui hennissent, malgré les hommes, autres chiens qui parlent! Il devance ces chiens, ces hommes, ces chevaux, le vent, la pensée; mais il ne peut devancer ce qui est immobile et qui ne finit pas, des hommes debout, des

torches enflammées. Il sait le carrefour du connétable ; il y pense; il y est ; c'est une lieue. Il en franchit d'un bond la colossale table de pierre; autour de la table encore du feu! Il sait le carrefour de l'Abreuvoir, il y est ; il est déjà plus loin ; il a encore vu du feu. Alors sa vitesse n'est plus un élan, c'est un vol ; ses quatre jambes pliées sous le ventre, sa tête disparue dans la ligne allongée de son corps, entièrement masquée par le massif de son bois, il parcourt les espaces avant de les avoir conçus; les espaces ne sont plus que des êtres de raison ; les hommes et les arbres sont des lignes noires, les torches une ligne rouge, lui une pensée. Il ne doit plus compter ni sur l'air ni sur la terre; la terre et l'air sont peuplés de bruits qui sonnent sa mort. Aux étangs ! aux étangs ! Il y en a cinq au milieu de la forêt. À des heures plus douces et quand la lune les éclairait, il y est venu avec les faons et les biches y boire et s'y rafraîchir.

Aux étangs! il y court.

Aux étangs, les chiens ont devancé le cerf, et là, comme ailleurs, la fatale illumination des torches l'attend. Rien n'est beau comme les étangs, pourpres des flammes qui les cernent, refléchissant les étoiles immobiles et la fumée qui court à leur surface. Le cerf y plonge, et le bruit de sa chute se perd au milieu du bruit des chevaux et des hommes qui arrivent, des chiens qui sont arrivés. Ce fut un moment dont le souvenir ne se perdra pas, celui où les princes et leur innombrable suite, penchés curieusement sur leurs chevaux, à la lueur de ce lac, alors véritable miroir ardent, furent témoins de la prise et de la mort du cerf. Tout était rouge ; eaux, ciel, cavaliers dames, chasseurs, chevaux, chiens ; auprès et au loin tout était rouge.

On déchira le cerf; les chiens eurent le morceau d'élite; des dames de la cour rirent comme des folles ; le cerf pleura. Cette fête coûta prodigieusement, mais monseigneur le comte du Nord avait eu une chasse aux flambeaux.

Au château, le souper attendait le retour des chasseurs. Ils furent reçus sous une tente parée d'emblèmes analogues à la fête: des bois de cerf soutenaient les rideaux et les draperies. Au dessert, quand les prestiges du cuisinier et de l'échanson, deux emplois où les premiers mérites se sont

toujours mis en relief dans la maison des Condé, témoin Vatel, eurent achevé d'éblouir l'imagination septentrionale de l'auguste étranger, le prince se leva et dit au comte du Nord, " Où monsieur le comte croit-il être? — Je crois être, répond celui-ci, dans le château de Condé, le plus noblement hospitalier des princes, et dans son plus riche appartement."

Les rideaux s'écartent; les deux côtés du pavillon s'ouvrent, et le comte du Nord, à son inexprimable étonnement, se trouve au centre des écuries du château. Trois cents chevaux, chacun dans sa stalle, ceux-ci hennissant, ceux-ci courbés sur l'avoine, ceux-là perdant la sueur sous l'éponge, ceux-là frappant les dalles, tous sous la main d'un domestique, complètent cette surprenante perspective.

NISARD.

(1806.)

Jean-Marie-Napoleon-Désiré Nisard, né à Châtillon-sur-Seine, débuta au Journal des Débats en 1826, et fut attaché au National en 1830. Il s'était déjà fait un nom par ses articles de polémique littéraire lorsqu'il publia en 1834 les *Poëtes latins de la décadence*, étude curieuse et remarquable comparaison de la littérature latine au siècle de Lucain avec la littérature française moderne. Ses principaux ouvrages sont, l'*Histoire de la littérature française*, qui abonde en jugements admirablement exprimés et en portraits tracés de main de maître, les *Souvenirs d'Angleterre*, son volume de *Mélanges*, et la traduction des Classiques latins.

La fable aux différents âges de la vie.

On lit des fables à tous les âges de la vie, et les mêmes fables; et à chaque âge elles donnent tout le plaisir qu'on peut tirer d'un ouvrage de l'esprit, et un profit proportionné.

Dans l'enfance, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'exemple; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité des caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du

chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Pour les animaux féroces, ils y retrouvent ce que leur mère leur en a dit, le loup dont on menace les méchants enfants, le renard qui rôde autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs clémentes. Ils s'amusent singulièrement des petits drames dans lesquels figurent ces personnages; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe, pour l'innocent contre le coupable. Ils en tirent ainsi une première idée de la justice. Les plus avisés, ceux devant lesquels on ne dit rien impunément, vont plus loin; ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux; et j'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent par le livre à reconnaître leurs impressions, à se représenter leurs souvenirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement. Ils regardent mieux et avec plus d'intérêt. C'est là, pour cet âge, le profit proportionné dont j'ai parlé.

Les fables ne sont pas le livre des jeunes gens. Ils préfèrent les illustres séducteurs qui les trompent sur eux-mêmes, et leur persuadent qu'ils peuvent tout ce qu'ils veulent, que leur force est sans bornes et leur vie inépuisable. Ils sont trop superbes pour goûter ce qu'enfants on leur a donné à lire. C'était une lecture de père de famille, dans le temps des conseils minutieux et réitérés, où le fabuliste était complice des réprimandes, et le docteur de la morale de ménage. Mais si, dans cet orgueil de la vie, il en est un qui, par désœuvrement ou par fatigue de quelque plaisir que son imagination avait grossi, ouvre le livre dédaigné, quelle n'est pas sa surprise, en se retrouvant, parmi les animaux auxquels il s'était intéressé enfant, de reconnaître par sa propre réflexion, non plus sur la parole du maître ou du père, la ressemblance de leurs aventures avec la vie, et la vérité des leçons que le fabuliste en a tirées!

Ce temps d'ivresse passé, quand chacun a trouvé enfin la mesure de sa taille en s'approchant d'un plus grand,

de ses forces en luttant avec un plus fort, de son intelligence en voyant le prix remporté par un plus habile ; quand la maladie, la fatigue lui ont appris qu'il n'y a qu'une mesure de vie; quand il est arrivé à se défier même de ses espérances, alors revient le fabuliste qui savait tout cela, et qui le lui dit, et qui le console, non par d'autres illusions, mais en lui montrant son mal au vrai, et tout ce qu'on peut en ôter de points par la comparaison avec le mal d'autrui.

Vieillards enfin, arrivés au terme "du long espoir et des vastes pensées," le fabuliste nous aide à nous souvenir. Il nous remet notre vie sous nos yeux, laissant la peine dans le passé, et nous réchauffant par les images du plaisir. Enfermés dans ce petit espace de jours précaires et comptés, quand la vie n'est plus que le dernier combat contre la mort, il nous en rappelle le commencement et nous en cache la fin. Tout nous y plaît: la morale, qui se confond avec notre propre expérience, de telle sorte que lire le fabuliste, c'est ranimer l'art, dont nous sommes touchés jusqu'à la fin de notre vie comme d'une vérité supérieure et immortelle; les mœurs et les caractères des animaux, auxquels nous prenons le même plaisir qu'étant enfants, soit ressouvenir des imperfections des hommes, soit l'effet de cette ressemblance justement remarquée entre la vieillesse et l'enfance. Il est peu de vieillards qui n'aient quelque animal familier, c'est quelquefois le dernier ami; celui-là du moins est connu. Il souffre nos humeurs et joue avec la même grâce pour le vieillard que pour l'enfant. Le maître du chien n'a ni âge, ni condition, ni fortune; le faible est pour le chien le seul puissant de ce monde; le vieillard *lui* est un enfant aux fraîches couleurs; le pauvre *lui* est roi.

(Histoire de la littérature française.)

ERNEST LEGOUVÉ.

(1807.)

Ernest-Wilfrid Legouvé, est né à Paris. — Son premier essai littéraire lui mérita le prix de poésie de l'Académie française. Seul ou

en collaboration, il a donné au théâtre des drames et des comédies, dont la plupart ont obtenu un grand succès. *Guerrero*, *Médée*, *Un jeune homme qui ne fait rien*, sont ses ouvrages dramatiques les plus importants; on lui doit encore deux très-remarquables romans, *Beatrix* et *Edith de Fulsen*. Mais l'œuvre où il a révélé les plus solides qualités comme écrivain, c'est son *Histoire morale des femmes*, qui a été imprimée sous plusieurs formats et mérite d'être placée dans toutes les bibliothèques.

Les deux Hirondelles de cheminée.

Hier, à mon logis par le froid ramené,
J'inaugurais l'hiver dans l'âtre abandonné,
Lorsque par le foyer, au milieu d'un bruit d'ailes,
La bise m'apporta ces deux voix d'hirondelles :

"Ma fille, il faut partir : précurseurs de l'hiver,
Des bandes de vanneaux ce matin fendaient l'air,
Et du haut de ce frêne, à la cime effeuillée,
A retenti trois fois notre cri d'assemblée.
Cependant sur ton nid tu demeures encor :
Appelle tes petits, ma fille, et prends l'essor !
— Je dois rester.

— Non; viens ! La première colonne,
Par avance déjà se groupe et s'échelonne;
Le moment du départ est fixé pour ce soir;
Car tu sais que la nuit, sous son grand manteau noir,
Peut seule à tous les yeux dérober notre fuite,
Et des oiseaux de proie égarer la poursuite.

— O ma mère ! ta fille, hélas ! ne partira
Ni ce soir, ni demain, ni le jour qui suivra.

— Pourquoi donc ?

— Dans le nid où tu m'as élevée
J'élevais en espoir ma première couvée ;
Un cruel m'en chassa ; je fuis : cette maison
N'abrita mes amours qu'à l'arrière-saison,
Et de mes chers petits l'aile encore incertaine
Ne les porterait pas jusqu'à cette fontaine.

— Viens : l'enfance est peureuse ; et toi, ma fille, aussi,
L'an dernier tu tremblais de t'éloigner d'ici ;
Ton père te soutint, et tu suivis ton père :
Soutiens-les ; ils suivront.

— Regarde-les, ma mère ;
Un rare et fin duvet couvre à peine leur corps.

— Mais que deviendras-tu, pauvre enfant ? Sur ces bords
L'hiver est si terrible ! Ah ! je me le rappelle !
Un automne, le plomb avait brisé mon aile ;
Je restai. Que de maux ! La neige couvrait tout.
Pas un seul moucheron ! pas un abri ! partout
Je voyais des oiseaux s'abattre sur la terre,
Et tomber morts de froid !

— Morts de froid ! o ma mère !
— Fendre l'air en criant, et tomber morts de faim .
— Morts de faim !

— Et moi, moi, je ne vécus, enfin,
Qu'en m'attachant aux murs, et de givre imprégnée,
Cherchant dans les débris de toile d'arnignée
Des cadavres d'insecte... Appelle tes petits !...

— A peine autour du toit sont-ils encor sortis.

— Il n'importe : voltige, en offrant à leur vue
Quelque ver, quelque mouche à ton bec suspendue :
La convoitise sert de courage à l'enfant ;
Il s'avance d'un pas, ou s'éloigne d'autant ;
L'objet qui fuit l'attire ; il le suit, il s'élance,
Et, radieux, dans l'air voilà qu'il se balance :
Ainsi t'ai-je donné ta première leçon.

— Mais ils n'étaient pas nés au temps de la moisson.

— Viens donc seule,...et fuyons loin de ces lieux funestes.

Moi, les laisser mourir !

— Vivront-ils si tu restes ?

— Ils ne mourront pas seuls au moins ! Et dût le froid
Me glacer avec eux sur notre nid étroit,
Dût en ce foyer mort la flamme rallumée
M'étouffer dès demain sous des flots de fumée,
Je ne les quitte pas. Au dedans, au dehors,
Le jour, la nuit, partout, mon corps couvre leur corps,
L'amour agrandira mes ailes !...La nature

Ne veut pas que mon sang leur serve de pâture,
Mais il peut réchauffer s'il ne peut pas nourrir,
Pour les défendre encore à cet instant suprême,
Et leur faire un abri de ma dépouille même.

— Ma fille, tu fais bien. J'eusse été dans ces lieux
Vaillante comme toi, pour toi faible comme eux,
Reste donc ! Mes petits m'attendent sous le frêne ;
Le devoir qui t'arrête est celui qui m'entraîne ;
Il faut nous séparer, il le faut. Que ce lieu
Te soit hospitalier !...Adieu, ma fille.

— Adieu !"

Je n'entendis plus rien. Puis un battement d'aile
M'annonça le départ de la mère hirondelle ;
Puis un faible soupir. Et moi je dis tout bas :
"Ne crains rien, doux oiseau, tu ne périras pas ;
Chaque jour, par mes soins, une ample nourriture
Ira chercher la mère et sa progéniture ;
Élevée entre nous, une épaisse cloison,
Des vapeurs du foyer détournant le poison,
Ne laissera monter jusqu'à ton nid paisible
Que la douce chaleur d'une flamme invisible;
Et, je le sens, mon cœur d'émotion battra
Quand au printemps ta mère en ces lieux accourra,
Te trouvera vivante, et que, sans l'oser croire,
De tes jours préservés tu lui diras l'histoire."

(*Poésies diverses.*)

GÉRARD DE NERVAL.

(1808—1855.)

Gérard de Nerval, né à Paris, s'est fait connaître comme poëte et comme prosateur : comme poëte, par ses *Élégies nationales et satires politiques ;* comme prosateur, par son *Voyage en Orient,* son meilleur ouvrage, ses romans, ses articles et surtout des impressions de voyage dans plusieurs journaux et revues. Dans tous ses écrits, il a su allier aux plus riches fantaisies de l'imagination une précieuse simplicité de style. Il publia aussi, en 1828, une traduction de Faust, qui fut, dit-on, très goûtée de Goethe.

L'Archipel de Cythère.

Hier au soir, on nous avait annoncé qu'au point du jour nous serions en vue des côtes de la Morée.

J'étais sur le pont dès cinq heures, cherchant la terre absente, épiant à quelque bord de cette route d'un bleu sombre, que tracent les eaux sous la coupole azurée du ciel; attendant la vue du Taygète lointain comme l'apparition d'un dieu. L'horizon était obscur encore, mais l'étoile du matin rayonnait d'un feu clair dont la mer était sillonnée. Les roues du navire chassaient l'écume éclatante, qui laissait bien loin derrière nous sa longue traînée de phosphore. " Au delà de cette mer, disait Corinne en se tournant vers l'Adriatique, il y a la Grèce..... Cette idée ne suffit-elle pas pour émouvoir?" Et moi, plus heureux qu'elle, plus heureux que Winkelman, qui la rêva toute sa vie, et que le moderne Anacréon qui voudrait y mourir, j'allais la voir enfin, lumineuse, sortir des eaux avec le soleil!

Je l'ai vue ainsi, je l'ai vue ; ma journée a commencé comme un chant d'Homère! C'était vraiment l'aurore aux doigts de rose qui m'ouvrait les portes de l'Orient! Et ne parlons plus des aurores de nos pays, la déesse ne va pas si loin. Ce que nous autres barbares appelons l'aube ou le point du jour, n'est qu'un pâle reflet, terni par l'atmosphère impure de nos climats déshérités.

Voyez déjà cette ligne ardente qui s'élargit sur le cercle des eaux, partir des rayons roses épanouis en gerbe et ravivant l'azur de l'air qui plus haut reste sombre encore. Ne dirait-on pas que le front d'une déesse et ses bras étendus soulèvent peu à peu le voile des nuits resplendissant d'étoiles? Elle vient, elle approche, elle glisse amoureusement sur les flots divins qui ont donné le jour à Cythérée... Mais que dis-je? devant nous, là-bas, à l'horizon cette côte vermeille, ces collines empourprées qui semblent des nuages, c'est l'île même de Vénus, c'est l'antique Cythère aux rochers de porphyre. Aujourd'hui cette île s'appelle Cérigo, et appartient aux Anglais.

Voilà mon rêve... et voici mon réveil! Le ciel et la mer sont toujours là; le ciel d'Orient, la mer d'Ionie se donnent chaque matin le saint baiser d'amour ; mais la terre

est morte, morte sous la main de l'homme, et les dieux se sont envolés!

Pour rentrer dans la prose, il faut avouer que Cythère n'a conservé de toutes ses beautés que ses rues de porphyre, aussi tristes à voir que de simples rochers de grès. Pas un arbre sur la côte que nous avons suivie, pas une rose, hélas! pas un coquillage le long de ce bord où les Néréïdes avaient choisi la conque de Cypris. Je cherchais les bergers et les bergères de Watteau, leurs navires ornés de guirlandes abordant des rives fleuries; je rêvais ces folles bandes de pèlerins d'amour aux manteaux de satin changeant... Je n'ai aperçu qu'un gentleman qui tirait aux bécasses et aux pigeons et des soldats écossais blonds et rêveurs, cherchant peut-être à l'horizon les brouillards de la patrie.

L'accident dont j'ai parlé avait contraint le navire à s'arrêter au port San-Nicolo, à la pointe orientale de l'île, vis-à-vis du cap Saint-Ange, qu'on apercevait à quatre lieues en mer. Le peu de durée de notre séjour n'a permis à personne de visiter Capsali, la capitale de l'île; mais on apercevait au midi le rocher qui domine la ville, et d'où l'on peut découvrir toute la surface de Cérigo, ainsi qu'une partie de la Morée et les côtes même de Candie quand le temps est pur.

C'est sur cette hauteur, couronnée aujourd'hui d'un château militaire, que s'élevait le temple de Vénus céleste. La déesse était vêtue en guerrière, armée d'un javelot, et semblait dominer la mer et garder les destins de l'Archipel grec comme ces figures cabalistiques des contes arabes, qu'il faut abattre pour détruire le charme attaché à leur présence. Les Romains, issus de Vénus par leur aïeul Énée, purent seuls enlever de ce rocher superbe la statue de bois de myrte, dont les contours puissants, drapés de voiles symboliques, rappelaient l'art primitif des Pélasges. C'était bien la grande déesse Aphrodite Melænia ou la Noire, portant sur la tête le *polos* hiératique, ayant les fers aux pieds, comme enchaînée par force aux destins de la Grèce, qui avait vaincu sa chère Troie... Les Romains la transportèrent au Capitole, et bientôt la Grèce, étrange retour des destinées! appartint aux descendants dégénérés des vaincus d'Ilion.

(*Voyage en Orient.*)

GUSTAVE PLANCHE.

(1808—1857.)

Gustave Planche, né à Paris, a fait longtemps autorité comme critique, et ses premiers ouvrages ne sont pas moins remarquables par les connaissances variées et profondes qu'ils révélaient que par une sûreté de goût et une impartialité qu'on ne trouve pas toujours dans les publications de ce genre. Il a fait insérer dans *l'Artiste*, la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats* et la *Chronique de Paris*, une masse considérable d'articles où il a traité en maître les questions les plus élevées de la littérature, du théâtre et des beaux-arts. Son style, d'une élégance heureuse et d'une pureté toujours irréprochable, pèche peut-être par un peu trop de solennité; mais la lecture en est agréable et attachante, et il est peu de livres de critique dont l'étude soit aussi profitable et plus instructive.

Shakespeare et Kean.

Depuis la mort de Kean, il n'y a pas en Angleterre un acteur tragique digne de Shakespeare. Entre Kean et Shakespeare, la sympathie était complète; entre le poëte et le comédien, c'était la même inspiration, la même soudaineté de génie. Le créateur du drame moderne, bien qu'habitué à composer ses rôles avec une remarquable prévoyance, s'interdit volontiers les lenteurs et les préparations officielles. Il n'improvise pas, comme le croient et le répètent quelques docteurs ignorants; il ne s'abandonne pas à l'abondance impétueuse de sa pensée; il intervient par sa volonté, et même par sa patience, dans les moindres parties de son œuvre. Mais il aime, particulièrement, les traits imprévus par lesquels se révèle le caractère d'un personnage. Il s'efforce d'effacer l'art sous la nature, et selon lui c'est l'art suprême. Façonné par la pratique du théâtre à toutes les ressources mécaniques de la scène, à tous les procédés de la poésie dramatique, il aurait pu donner à son dialogue une régularité plus symétrique; s'il a choisi une méthode contraire, ce n'est pas impuissance, c'est pénétration et liberté. La poésie dramatique était pour lui autre chose qu'une occupation littéraire, c'était un développement actif de toutes les facultés humaines; et comme la vie qu'il se proposait de peindre ne se pliait pas aux lignes harmonieuses et

convenues de la tragédie grecque, il n'acceptait pas pour l'exercice de son génie le système dramatique préconisé par Ben-Johnson. Ce qu'il voulait avant tout, c'était la réalité vivante, réalité qu'il agrandissait, qu'il élevait jusqu'à l'idéal; mais l'idéal tel qu'il le concevait, c'était plutôt l'énergie que la simplicité.

Or, le génie de Kean s'adaptait merveilleusement à cette théorie de la poésie dramatique. Comme Shakespeare, il aimait l'énergie: comme lui, il savait l'atteindre, comme lui, il savait donner pour soudain ce qu'il avait longuement préparé. Non que je conteste l'inspiration toute-puissante qui a souvent animé cet acteur illustre. Mais j'ai la certitude qu'il ne se fiait pas, pour traduire dignement un personnage, aux mouvements imprévus de la soirée. Il avait de son art une plus haute idée, et ne croyait pas que la réflexion dérogeât en se mêlant de l'expression d'un rôle. Il n'attendait pas que la foule eût les yeux fixés sur lui, pour inventer le moyen de l'émouvoir. Il arrivait sur la scène armé d'une puissance prévoyante, résolu à des gestes déterminés d'avance, à des intonations étudiées; l'action magnétique exercée sur l'acteur par les deux mille visages sur lesquels il allait régner, ne le prenait pas au dépourvu; mais chez lui comme chez les grands orateurs, comme chez Démosthène et Mirabeau, la volonté ressemblait au destin. Il commandait, mais en obéissant lui-même à une force supérieure. Tout entier au dessein qu'il se proposait, il y avait dans l'emploi de ses facultés un dévouement, une abnégation surnaturelle. Il ne s'appartenait plus, il suivait son démon familier. Les auditeurs frivoles croyaient Kean livré à toutes les chances de l'inspiration; ils ne lui accordaient pas la responsabilité de sa puissance, et ils se trompaient: la spontanéité apparente de ses mouvements n'allait jamais jusqu'à l'entier abandon. Mais l'identification de l'auteur et du personnage était si profonde que l'acteur se faisait illusion à lui-même, qu'il partageait l'émotion de l'auditoire, et succombait le premier sous l'emploi de sa puissance. Pareille chose a dû arriver à Shakespeare. Je me figure l'auteur du roi Lear, seul dans sa chambre pauvrement décorée, assis, la tête dans ses mains, devant un feu qui pâlit, reli-

sant d'un œil mélancolique la tragédie qu'il vient d'achever, s'attendrissant sur les malheurs du vieux roi, et finissant par fondre en larmes comme s'il eût souffert lui-même l'abandon. Tant qu'il cherchait la nature, son esprit gardait sa force et sa liberté; il épiait dans ses souvenirs les traits qu'il voulait choisir pour la peinture de la paternité désolée, de l'ingratitude filiale; mais une fois qu'il avait rencontré la parole prédestinée, l'homme s'agenouillait devant le poëte et pleurait comme un enfant.

Ce privilége accordé à Shakespeare et à Kean est, à coup sûr, un des éléments de la véritable grandeur. Il renferme le secret des actions les plus surprenantes dont l'histoire ait gardé le souvenir. Au fond de toutes les destinées éclatantes, il y a quelque chose de pareil. Le mutuel gouvernement de la volonté par les choses et des choses par la volonté, peut servir de formule au plus grand nombre des hommes illustres. La ligne insaisissable où la volonté s'abolit devant les événements, où les événements s'arrêtent devant l'ambition exagérée de la volonté, sépare les hommes en deux classes bien distinctes, ceux qui rêvent les grandes choses et ceux qui les font: Shakespeare et Kean étaient de la dernière.

THÉOPHILE GAUTIER.

(1808.)

Théophile Gautier, né à Tarbes, est un de nos écrivains les plus féconds et les plus originaux. En prose comme en vers, il peint tout ce qu'il décrit avec une merveilleuse vivacité de couleurs. Son style toujours pittoresque révèle, dans ses plus grandes hardiesses et dans ses excentricités même, une connaissance profonde et un véritable respect de la langue. Depuis bientôt trente ans il tient en main le sceptre de la critique, et ses feuilletons d'art ou de théâtre ne sont pas ceux de ses ouvrages dont la lecture offre le moins d'intérêt. Les œuvres de cet écrivain sont si nombreuses que nous ne pouvons ici en donner la liste; nous nous contenterons de citer le poëme de la *Comédie de la mort*, *Émaux et Camées*, *Tras los montes*, *Italia*, *Militona*, le *Roman de la Momie*.

Le Soulier de Corneille.

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel, et le pied dans la fange,
Cheminait à pas lents une figure étrange;
C'était un grand vieillard sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé !
Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes;
Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
Une médaille antique à frapper en airain.
Chaque pli de sa joue austèrement creusée
Semblait continuer un sillon de pensée,
Et dans son regard noir qu'éteint un sombre ennui,
On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.

Le roi-soleil illuminait l'Europe,
Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
A le chanter, Boileau passait ses doctes veilles;
Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles;
Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier,
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier.
Sur la poussière d'or de sa terre bénie
Homère, sans chaussure, aux chemins d'Ionie,
Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté ;
Mais Homère, à Paris, sans crainte du scandale,
Un jour de pluie eût fait recoudre sa sandale ;
Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
Celui que de ses mains la Muse couronna,
Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame,
Qui peignit les Romains si grands, d'après son âme...

Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
A ton siècle en perruque et de luxe amoureux,
Je ne pardonne pas Corneille malheureux.
Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe;
De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,
Je voudrais prendre un peu pour Corneille vieilli,
S'éteignant pauvre et seul, dans l'ombre et dans l'oubli.
Sur le rayonnement de toute ton histoire,
Sur l'or de ton soleil c'est une tache noire,
O roi, d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
Corneille sans souliers, Molière sans tombeau !

Mais pourquoi s'indigner ? Que viennent les années,
L'équilibre se fait entre les destinées ;
A sa place chacun est remis par la mort :
Le roi rentre dans l'ombre et le poëte en sort !
Pour courtisans, Versaille a gardé ses statues,
Les adulations et les eaux se sont tues ;
Versaille est la Palmyre où dort la royauté.
Qui des deux survivra, génie ou majesté ?
L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre;
Le spectre de Louis, au jardin de Le Nôtre,
Erre seul, et Corneille, immortel comme un dieu,
Toujours sur son autel voit reluire le feu
Que font briller plus vif en ses fêtes natales
Les générations, immortelles vestales.
Quand en poudre est tombé le diadème d'or
Son vivace laurier pousse et verdit encor :
Dans la postérité, perspective inconnue,
Le poëte grandit, et le roi diminue.

(*Poésies diverses.*)

Portrait de Tiburce.

Tiburce était réellement un jeune homme fort singulier; sa bizarrerie avait surtout l'avantage de n'être pas affectée; il ne la quittait pas comme son chapeau et ses gants en rentrant chez lui : il était original entre quatre murs, sans spectateurs, pour lui tout seul.

N'allez pas croire, je vous prie, que Tiburce fût ridicule et qu'il eût une de ces manières agressives, insupportables à tout le monde : il ne mangeait pas d'araignées, ne jouait d'aucun instrument, et ne lisait des vers à personne; c'était un garçon posé, tranquille, parlant peu, écoutant moins, et dont l'œil à demi ouvert semblait regarder en dedans.

Il vivait accroupi sur le coin d'un divan, étayé de chaque côté par une pile de coussins, s'inquiétant aussi peu des affaires du temps que de ce qui se passe dans la lune.—Il y avait très-peu de substantifs qui fissent de l'effet sur lui, et jamais personne ne fut moins sensible aux grands mots. Il ne tenait en aucune façon à ses droits politiques et pensait que l'homme est toujours libre au cabaret.

Ses idées sur toutes choses étaient fort simples : il aimait mieux ne rien faire que de travailler ; il préférait le bon vin à la piquette, et en histoire naturelle, il avait

une classification on ne peut plus succincte : ce qui se mange et ce qui ne se mange pas. Il était d'ailleurs parfaitement détaché de toute chose humaine, et tellement raisonnable qu'il paraissait fou.

Il n'avait pas le moindre amour-propre ; il ne se croyait pas le pivot de la création, et comprenait fort bien que la terre pouvait tourner sans qu'il s'en mêlât...en face de l'éternité et de l'infini, il ne se sentait pas le courage d'être vaniteux.

(Nouvelles.)

ALPHONSE KARR.

(1808.)

Alphonse Karr, né à Paris, a publié un très-grand nombre d'ouvrages qui renferment tous des pages charmantes ; son style est remarquable par une netteté et une précision pleines d'originalité. C'est un écrivain humoriste, qui suit sa fantaisie sans se soucier le moins du monde du goût ou des sentiments de la foule. Le roman de *Geneviève* est sa création la plus heureuse et la plus poétique. *Une Poignée de vérités, les Guêpes, Voyage autour de mon jardin,* sont entre tous ses ouvrages ceux dans lesquels il a mis dans un plus vif relief les qualités de son esprit et de son talent.

Le Tabac.

Il est une famille de plantes vénéneuses dans laquelle on remarque la *jusquiame,* le *datura stramonium* et le *tabac.*

Le *tabac* est peut-être un peu moins vénéneux que le *datura ;* mais il l'est plus que la *jusquiame,* qui est un poison violent.

Voici un pied de tabac qui est une aussi belle plante qu'on en puisse voir ; elle s'élève à six pieds de hauteur, et du sein de larges feuilles, d'un beau vert, fait sortir des bouquets de fleurs roses, d'une forme gracieuse et élégante.

Pendant longtemps le tabac a fleuri solitaire et ignoré dans quelques coins de l'Amérique. Les sauvages, auxquels nous avons donné de l'eau-de-vie, nous ont donné en échange le tabac, dont la fumée les enivrait dans les

grandes circonstances. C'est par cet aimable échange de poisons qu'ont commencé les relations entre les deux mondes.

Les premiers qui jugèrent devoir se mettre la poudre du tabac dans le nez furent bafoués d'abord, puis un peu persécutés. *Jacques Ier*, roi d'Angleterre, fit contre ceux qui prenaient du tabac un livre appelé *Miso-Capnos*. Peu d'années après, le pape *Urbain VIII* excommunia les personnes qui prenaient du tabac dans les églises. L'impératrice *Élisabeth* crut devoir ajouter à la peine de l'excommunication contre ceux qui pendant l'office divin se bourraient le nez de cette poudre noire ; elle autorisa les bedeaux à confisquer les tabatières à leur profit. *Amurat IV* défendit l'usage du tabac, sous peine d'avoir le nez coupé.

Une plante utile n'eût pas résisté à de pareilles attaques.

Si avant cette invention un homme s'était trouvé qui dît : "Cherchons un moyen de faire entrer dans les coffres de l'État un *impôt volontaire* de plusieurs millions par an ; il s'agit de vendre aux gens quelque chose dont tout le monde se serve, quelque chose dont on ne puisse pas se passer. Il y a en Amérique une plante essentiellement vénéneuse ; si vous exprimez de son feuillage une huile empyreumatique, une seule goutte fait périr un animal dans d'horribles convulsions. Offrons cette plante en vente, hachée en morceaux ou réduite en poudre : nous la vendrons très-cher : nous dirons aux gens de se fourrer la poudre dans le nez.

— Vous les y forcerez par une loi ?

— Nullement, je vous ai parlé d'un impôt volontaire. Pour celui qui sera haché, nous leur dirons d'en respirer et d'en avaler un peu la fumée.

— Mais ils mourront ?

— Non, ils seront un peu pâles ; ils auront des maux d'estomac, des vertiges, quelquefois des coliques et des vomissements de sang, quelques douleurs de poitrine, voilà tout. D'ailleurs, voyez-vous, on a dit : *L'habitude est une seconde nature ;* on n'a pas dit assez : l'homme est comme ce couteau auquel on avait changé successivement trois fois la lame et deux fois le manche ; il n'y a plus pour l'homme de nature, il n'y a que les habitudes. Les gens d'ailleurs feront comme *Mithridate*, roi de Pont, qui s'était habitué à prendre du poison.

La première fois qu'on fumera le tabac, on aura des maux de cœur, des nausées, des vertiges, des coliques, des sueurs froides ; mais cela diminuera un peu ; et avec le temps on s'y accoutumera au point de n'éprouver plus ces accidents que de temps à autre, et seulement quand on fumera de mauvais tabac, ou du tabac trop fort, ou quand on sera mal disposé, ou dans cinq ou six autres cas.

Ceux qui le prendront en poudre éternueront, sentiront un peu mauvais, perdront l'odorat et établiront dans leur nez une sorte de vésicatoire perpétuel.

— Ah ça! cela sent donc bien bon ?

— Non, au contraire, cela sent très-mauvais. Je dis donc que nous vendrons cela très-mauvais. Je dis donc que nous vendrons cela très-cher, que nous nous en réserverons le monopole.

Mon bon ami, aurait-on dit à l'homme assez insensé pour tenir un pareil langage, personne ne vous disputera le privilége de vendre une denrée qui n'aura pas d'acheteurs. Il y aurait de meilleures chances d'ouvrir une boutique et d'écrire dessus :

—ICI ON VEND DES COUPS DE PIED.

Ou :

UN TEL VEND DES COUPS DE BATON EN GROS ET EN DÉTAIL.

Vous trouveriez plus de consommateurs que pour votre herbe vénéneuse.

Eh bien! c'est le second interlocuteur qui aurait eu tort; la spéculation du tabac a parfaitement réussi. Les rois de France n'ont pas fait des satires contre le tabac, ils n'ont pas fait couper les nez, ils n'ont pas confisqué les tabatières. Loin de là, ils ont vendu du tabac, ils ont établi un impôt sur les nez, et ils ont donné des tabatières aux poëtes avec leur portrait dessus et des diamants alentour. Ce petit commerce leur rapporte plus de cent millions par an.

(Voyage autour de mon jardin.)

LAFONT.

(1809—1864.)

Charles Lafont, né à Liége, a donné au théâtre deux tragédies, *Ivan de Russie* et *Daniel*, particulièrement remarquables l'une et l'autre par la correction et l'élégance du style, un drame poétique, *Un Chef-d'œuvre inconnu*, qui est resté au répertoire, et sur des scènes secondaires des vaudevilles et des drames qu'on revoit avec plaisir. Ses *Légendes de la charité*, couronnées par l'Académie française, sont des récits touchants composés dans les moments de calme que lui laissait la maladie cruelle qui l'a enlevé aux lettres. C'est entre tous ses ouvrages celui où il a montré avec le plus d'éclat le charme de son talent poétique.

Les Enfants de la Morte.

La mort vient d'entrer là, céleste messagère ;
Dieu retire du monde une veuve, une mère,
Qui, du travail béni de ses fiévreuses mains,
Nourrissait deux enfants, maintenant orphelins.
On voit, à la lueur incertaine et blafarde
Qu'une aube de janvier répand dans la mansarde,
Le berceau, nid d'amour doucement balancé,
Où le couple enfantin sommeille entrelacé ;
Le métier à broder où l'aiguille acharnée
Gagnait hier encor le pain de la journée ;
Quelques meubles chétifs, un crucifix de bois
Devant qui les enfants joignaient leurs petits doigts,
Et, libre enfin des maux que la misère apporte,
Sur un lit délabré, la mère froide et morte.

Voici que dans la chambre à pas lents s'introduit
Une femme inquiète et qui marche sans bruit.
Elle avance, et sa main, qui tremble à cette épreuve,
Se pose en frémissant sur le front de la veuve.
Qu'il est froid ! mais pourquoi repousser tout espoir ?
Elle prend dans un coin un débris de miroir,
Et demandant au ciel d'en ternir la surface,
Des lèvres de la morte elle approche la glace.
Rien n'y monte : la mort, révélant son secret,
Sur le verre sans tache a tracé son arrêt.
Pauvres enfants ! pour eux quel malheur ! l'étrangère
S'agenouille devant les restes de leur mère,
Ferme ses yeux, qu'au ciel les anges rouvriront,
Et de son dernier drap fait un voile à son front.

Cependant les enfants, sans s'éveiller encore,
Frottaient leurs yeux charmants agacés par l'aurore ;
Des murmures confus sortaient de leur berceau,
Comme d'un nid caché des ramages d'oiseau.
La femme, qui déjà les couvrait sous son aile
Et sentait tressaillir la fibre maternelle,
Sans troubler la douceur de leur sommeil heureux,
De pleurs et de baisers les couvrit tous les deux;
Et, ne prenant conseil que de la loi céleste:
"Emportons-les, dit-elle, et Dieu fera le reste."

Le reste, c'était tout. Comment ? On va le voir.
Cette femme au cœur d'or, qui, prompte à s'émouvoir,
Imposait à ses jours cette charge nouvelle,
Mère comme la veuve, était pauvre comme elle.
Son mari, travailleur actif, intelligent,
Dans la bonne saison gagnait bien quelque argent ;
Mais l'hiver, pour nourrir ses enfants et leur mère,
Il n'avait plus qu'un faible et hasardeux salaire.

A l'heure du repas il vint les retrouver.
Sa femme était distraite et paraissait rêver.
Elle se demandait tout bas de quelle sorte
Il recevrait chez lui les enfants de la morte,
Et s'il verrait sans peur ces nouveaux appétits
Mordant au pain sacré dont vivaient ses petits.

"Femme, dit-il après avoir avec ivresse
Serré contre son cœur les fruits de leur tendresse,
D'où te vient cet air triste et ce regard baissé ?
Dans ton cœur maternel quelque crainte a passé ?
— Non, rien ne trouble encor mon bonheur ni le vôtre;
Ce qui me fait rêver, c'est le malheur d'une autre.
— Et quel est ce malheur ? qu'on me l'explique enfin.
— Eh bien, notre voisine est morte ce matin :"
En prononçant ces mots, la charitable femme,
Qui sentait redoubler ses craintes dans son âme,
Regardait un rideau dont les plis agités
Cachaient les deux enfants, sur son lit transportés.

"Morte ! dit le mari, c'est un bonheur pour elle;
Mais pour ses deux enfants quelle perte cruelle !
Je sais qu'ils ne mourront ni de froid ni de faim,
Qu'on trouvera pour eux un asile et du pain ;
Mais sans un peu d'accueil la vie est bien amère ;
Il faudrait les aimer comme faisait leur mère.
Ecoute, bien qu'on soit mal payé quelquefois,

Nous vivons ; mon travail vous suffit à tous trois ;
Eh bien, Dieu m'aidera si ma tâche est plus forte ;
Adoptons les enfants de cette pauvre morte,
Et choyons-les si bien, qu'oublieux et trompés,
Ils ne soupçonnent pas quel coup les a frappés.
Tu ne me réponds pas ? Parle, tu m'embarrasses ;
Blâmes-tu mon dessein ? Non, puisque tu m'embrasses:
N'est-ce pas que c'est Dieu qui me le conseilla ?
Va chercher les enfants. — Tiens, dit-elle, ils sont là !"

(*Légendes de la charité.*)

MARMIER.

(1809.)

Xavier Marmier, célèbre voyageur et auteur qui se recommande par l'honnêteté et par l'élégance du style, a publié une série d'ouvrages intéressants sur l'Allemagne et sur le Nord et des traductions nombreuses de l'Allemand, (*Gœthe, Schiller, Hoffmann,* etc.) Parmi ses récits de voyage et ses œuvres d'imagination on doit citer : *Au bord de la Néva, Les Fiancés de Spitzberg,* ouvrage couronné par l'Académie française, *Gazida,* roman auquel l'Académie a décerné un prix de 2000 frs. *Hélène* et *Suzaine,* etc.

Le cheval du Tartare.

Je le vois encore, ce magnifique cheval, avec sa peau noire comme la poix, ses jambes comme de l'acier, et quelle force! Il faisait ses cinquante verstes au galop sans s'arrêter; en même temps, il était si doux et si bien dressé, qu'il accourait à la voix de son maître comme un lévrier. Souvent celui-ci ne se donnait pas la peine de l'attacher, c'était là le type d'un cheval de brigand.

Un jour que nous admirions ce superbe coursier, le fier Tartare nous dit : "Dans toute la Kabardie, il n'y a pas un animal pareil. Une fois, j'avais entrepris avec quelques camarades une expédition pour enlever des chevaux russes. Nous échouâmes dans notre projet, et nous prîmes la fuite, qui d'un côté, qui de l'autre. Quatre Cosaques me poursuivaient; déjà j'entendais les cris de ces giaours, et devant moi était une épaisse forêt. Je me couche sur ma selle, me confiant à la protection d'Allah, et pour la

première fois, j'offense mon cheval par un coup de fouet. Le généreux animal se précipite avec la légèreté d'un oiseau à travers les ronces et les épines qui déchirent mes vêtements ou me frappent au visage. Il bondit à travers les tiges d'arbres, brisant avec son poitrail les rameaux enlacés. J'aurais mieux fait de l'abandonner à lui-même et de me cacher dans les broussailles. Mais je ne pouvais me résigner à me séparer de lui, et le prophète m'a assisté. Déjà quelques balles sifflaient près de ma tête, et les Cosaques redoublaient d'efforts pour m'atteindre. Tout à coup je me trouve au bord d'un profond ravin. Mon cheval s'arrête, puis s'élance. Ses pieds de derrière glissent sur l'autre rive, il y reste suspendu par ses pieds devant. Je lâche les rênes, je me jette dans la fondrière; mon cheval se relève et il est sauvé. Les Cosaques témoins de cette scène n'essayèrent pas de me chercher. Probablement ils supposèrent que je m'étais tué dans ma chute, et ils ne songèrent plus qu'à s'emparer de mon cheval. Tremblant de le perdre, je me traîne dans de hautes touffes d'herbes, le long du ravin; je regarde, je suis à l'extrémité de la forêt, il galope dans les plaines ; les Cosaques courent après lui. Longtemps, longtemps, ils le poursuivent ; l'un d'eux parvient à s'en approcher et lui lance son lacet. J'ai peur, je ferme les yeux, j'invoque le secours du prophète. Un instant après, je regarde de nouveau, et mon brave coursier bondit dans l'espace, la crinière flottante, rapide comme le vent, et les giaours, dispersés de côté et d'autre, se retirent à travers le steppe avec leurs montures fatiguées. Par Allah ! ce que je raconte est vrai, parfaitement vrai. Je restai caché dans le ravin jusqu'au milieu de la nuit. Soudain, imaginez-vous ma surprise, j'entends un cheval qui accourt, hennit et frappe du pied le sol près de moi. C'était mon cheval, mon fidèle compagnon. Dès ce jour nous ne pouvons plus nous quitter."

En parlant ainsi, l'homme frappait d'une main caressante le col de son cheval, et lui prodiguait des noms affectueux.

(Au bord de la Néva.)

HÉGÉSIPPE MOREAU.

(1810—1838.)

20 Hégésippe Moreau, naquit à Paris, et fut mené jeune à Provins, où son père et sa mère moururent bientôt à l'hôpital. Il fut élevé par charité. A dix-huit ans il alla chercher fortune à Paris, où il devint successivement maître d'étude dans un collége, rédacteur d'un petit journal, et correcteur dans une imprimerie. De mauvaises connaissances le perdirent : il se dégoûta d'un travail pénible, tomba dans le découragement et la misère, et mourut à l'hôpital.

Moreau promettait à la France un poëte de plus.

Il était doué de ces qualités rares qui font les écrivains originaux, et il y avait dans son talent une souplesse heureuse qui lui permettait de passer avec un égal bonheur de la satire à l'élégie et de l'élégie à la chanson. Il alliait la verve la plus piquante à la grâce et à la délicatesse la plus exquise, et son vers a toujours cette franchise d'allure qui n'appartient qu'aux poëtes originaux.

Le chant d'Ixus.

I.

Ouvrez, je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas parce que j'étais faible et petit ; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime.... Elle est si bonne, Macaria!

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

II.

Mes frères m'ont dit un jour : "Sois bon à quelque chose ; apprends à élever des statues et des autels, car nous serons dieux peut-être." Et j'essayai d'obéir à mes frères ; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

III.

Alors mes frères m'ont dit : "Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires." Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour comme les yeux de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

IV.

Alors mes frères m'ont dit : "Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois." Et j'ai couru par les bois avec un arc et des flèches ; mais j'oubliais bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe, et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

V.

Alors mes frères m'ont dit : "Tu n'es bon à rien," et m'ont battu; mais je n'ai pas pleuré parce que je pensais à ma sœur. Et demain on me prendra ma sœur, et demain, quand Macaria, assise au banquet nuptial, dira : "Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers? Oh! ce n'est rien," diront les convives.

C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir.

ALFRED DE MUSSET.

(1810-1857.)

21 Alfred de Musset, né à Paris, débuta a vingt ans, par des *Contes en vers*, qui le placèrent au premier rang des poëtes contemporains. Depuis, il a publié des *Nouvelles* en prose, des *Comédies et Proverbes*, et deux *Recueils de poésies*, qui renferment des élégies, des contes, des satires, des stances, des chansons, des sonnets, etc. A. de Musset n'a pas l'élévation et l'harmonieuse douceur de M. de Lamartine, ni la puissance et la richesse de M. Victor Hugo; mais il l'emporte sur ces deux poëtes par la spontanéité, la franchise gauloise, l'esprit, la passion, la sobriété et la perfection de la langue. C'est peut-être dans ses deux petits *Recueils* qu'on trouverait les vers les plus touchants et les plus purs de notre poésie contemporaine. On regrette qu'un style aussi sain exprime trop souvent des idées et des sentiments qui ne le sont guère. Représentant des faiblesses de notre époque, A. de Musset affiche un scepticisme et une licence qui rappellent Byron, à qui on l'a quelquefois comparé. Hâtons-nous de dire que son dernier recueil contient des pièces où il s'élève à de consolantes vérités, et où il célébre en vers éloquents l'espoir en Dieu et la croyance à l'immortalité de l'âme.

Stances à la Malibran.

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés ;
Et dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

O Maria-Félicia ! le peintre et le poëte
Laissent en expirant d'immortels héritiers;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois ;
Ainsi le vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix.
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix!

Une croix ! et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre,

Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets ;
Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

Les Exagérés.

Soixante badauds, assis au large, composent l'auditoire de Florimond; les trois quarts sont des femmes. D'où viennent ces visages-là ? Personne ne peut le dire. On les a évoqués, et ils sont sortis de terre. Florimond a cédé aux instances de ses nombreux et indiscrets amis, et il consent à ébaucher à ses heures perdues un cours d'histoire philosophique, fantastique et pittoresque. Mais il annonce que, parlant au beau sexe, il ne s'astreindra pas à une méthode aride, et il voltige, comme un papillon, de Pharamond à la Pompadour, et de Gengis-Khan à Moïse. Les uns se pâment, d'autres tendent le cou pour se donner un air d'attention ; quelques gens graves froncent le sourcil et regardent si on croit qu'ils réfléchissent ; les petites filles écarquillent leurs yeux et poussent de profonds soupirs. Florimond soulève son verre d'eau sucrée, se recueille une seconde, déroule sa péripétie, lance le trait, et avale le verre d'eau. On se lève, on l'entoure, il est épuisé. La foule s'écoule avec respect, et un petit nombre d'élus accompagne l'orateur au logis. Là, étendu sur un sofa, passant son mouchoir sur ses lèvres, il tend le nez aux encensoirs, et se couronne de palmes inconnues. "Vous avez parlé comme Bossuet, comme Fénélon, comme Jean-Jacques, comme Quintilien, comme Mirabeau." Cependant le pauvre diable, assommé d'éloges, conserve encore une lueur de bon sens ; il soulève le rideau, regarde les passants dans la rue; à l'aspect de cette ville immense, il sent que sa coterie s'agite au fond d'un puits, et que personne ne se doute à Paris de son triomphe d'entre-sol....

Ce n'est pas l'habileté qui manque à Isidore; il parle bien, il écrit mieux; les hommes en font cas et il plaît

aux femmes ; il a tout ce qu'il faut pour réussir, mais il ne réussira jamais. En tout ce qu'il fait, il fait un peu trop, il veut toujours être un peu plus que lui-même. Le cardinal de Retz disait du grand Condé, qu'il ne remplissait pas son mérite. Isidore déborde le sien; c'est un verre de vin de Champagne qui mousse si bien qu'il n'est plus que mousse, et qu'il ne reste plus rien au fond. Il rencontrera un bon mot, et il en voudra faire quatre, moyennant quoi le seul bon n'y sera plus. D'une idée longue comme un sonnet, il composera un poëme épique. Vous a-t-il vu trois fois au bal ? vous êtes son ami intime. A-t-il lu un livre qui lui a plu ? c'est la plus belle chose qu'il y ait en aucune langue. A-t-il une piqûre au doigt ? il souffre un martyre sans égal. Et ne croyez pas qu'il joue une comédie : il parle ainsi de bonne foi, tant l'habitude a de puissance. À force de se tendre de tous les côtés, il s'est allongé et élargi, mais aux dépens de l'étoffe première qui craque et se rompt à tout moment....

Salut au plus exagéré de tous ! salut à l'homme qui veut être simple, et qui a l'affectation de la simplicité ! Il va faire une visite, et, avant de sonner, il a regardé si son jabot passe, si sa cravate n'est pas en désordre ; car il tient, par-dessus toute chose, à n'avoir rien d'extraordinaire dans sa toilette. Il sonne doucement ; on ouvre, il est entré; mais il a prié qu'on n'annonçât pas. Il traverse le cercle à pas mesurés, comme s'il réglait une distance pour un duel; il salue et s'assoit; une légère contraction de ses lèvres annonce l'effort qu'il vient de faire. Content de lui, il ne dit rien; cependant sa voisine l'interroge; il s'incline à demi, sourit du bout des lèvres, et lâche un mot sec comme la pierre ponce; charmant convive! La conversation, peu à peu, s'échauffe et devient générale. Il s'agit d'une pièce nouvelle sur laquelle il n'a point d'avis, d'un bal où il n'a point dansé, et d'une femme qu'il ne trouve point jolie. On parle d'autre chose; on parle d'un mort, c'est un de ses amis qu'on a enterré. Notre silencieux prend la parole; on écoute, on s'arrête ; il ne paraît pas ému, mais il pourrait l'être ; il était lié d'enfance avec le défunt : "Cela ne m'étonne pas, dit-il, qu'il soit mort ; M. Dupuytren a scié son crâne, et on lui a trouvé un quart de pinte d'eau dans la tête." Voyez un peu quelle simplicité !...

HENRI MARTIN.

(1810.)

Bon-Louis-Henri MARTIN, né à Saint-Quentin, s'est fait connaître par la publication de plusieurs romans historiques, parmi lesquels nous citerons *Tancrède de Rohan*, qui eut les honneurs de la réimpression. Mais il se livra à des travaux beaucoup plus sérieux, et ses recherches sur les origines de notre histoire établirent les fondements d'une réputation que la publication de son *Histoire de France* a agrandie et consolidée. Ce remarquable et consciencieux travail a deux fois mérité à l'auteur le grand prix Montyon que l'Académie décerne à l'œuvre qu'elle juge entre toutes la plus utile et la plus importante.

Les Comédies de Molière.

A vingt ans, Molière monta sur le théâtre, qu'il ne devait plus quitter, et, comme Shakespeare, il commença à se préparer, en représentant les éphémères productions des auteurs contemporains, à les remplacer par des œuvres immortelles. Sa renommée n'eut rien de précoce. La comédie est un fruit de l'âge mûr, pour les poëtes comme pour les nations. Il courut longtemps les provinces avec une troupe de comédiens, étudiant le monde et la vie, et préludant à ses créations par des essais pleins de verve et de mouvement, mais où le poëte original ne se décelait pas encore. Les *Précieuses ridicules* révélèrent enfin Molière : ce fut l'inauguration de la vraie comédie de mœurs (1659). Le succès fut éclatant et légitime, car Molière n'avait attaqué que les *fausses précieuses* et non les *véritables*, c'est-à-dire que le travers romanesque, qui, déjà fatigant dans la haute société, devenait insupportable chez les imitatrices subalternes. Maître de son art, sûr de lui-même, Molière était revenu à Paris. Protégé par Fouquet, qui accaparait tous les talents, et pour qui il écrivit deux ouvrages, il fit partie, pour ainsi dire, de cette dépouille de Fouquet que Louis XIV transporta de Vaux à Versailles, et sa troupe ne tarda point à devenir officiellement la *troupe royale*. Chacune de ses pièces fut désormais un événement.

Molière ne touche pas seulement à des questions d'art et de forme : il s'en aperçoit à l'agitation qu'il soulève

autour de lui; c'est le propre de la vraie comédie de remuer à fond la société. Les *précieuses*, les femmes formées à cette école de l'hôtel de Rambouillet, qui avait mérité à tant de titres la reconnaissance de la société française, tenaient encore trop à ce qu'il y avait de chimérique dans l'esprit de la chevalerie dégénéré en esprit romanesque; elles ne savent point reconnaître à quel point la comédie nouvelle sert les intérêts de leur sexe. Elles s'aheurtent avec exagération à quelques restes de plaisanterie un peu vulgaire et de vieille licence comique que Molière a le tort de ne point bannir de son théâtre; elles se liguent avec les têtes éventées et les petits-maîtres de la cour, ennemis nés du naturel et du bon sens, et le poete est assailli de clameurs que quelques sots poussent jusqu'à l'insulte.

Les représailles ne se font point attendre: Molière consomme avec les *précieuses* une rupture regrettable à plus d'un égard et charge à fond sur les *marquis*...

Tartufe est comme la seconde partie des *Provinciales*, destinée à rester aussi fameuse et bien plus populaire que la première, parce que la poésie dramatique vivifie pour toujours les types une fois touchés de son souffle et que la matière ici n'était pas susceptible de vieillir. C'est bien la suite de la même guerre, mais élevée à un caractère de généralité tout à fait nouveau : d'un côté, le philosophe a remplacé le sectaire; de l'autre, les adversaires se sont modifiés aussi. Pascal attaquait les erreurs de l'esprit; Molière attaque la perversité du cœur. Tartufe n'est plus le jésuite, mais l'athée travesti en jésuite. Il y a dans cette attaque contre l'hypocrisie une inspiration vraiment prophétique. Ce n'est pas encore là le vice dominant de l'époque. Tant que le roi sera jeune, aura l'esprit libre et ouvert, le danger ne paraît pas très-imminent, bien qu'on puisse saisir çà et là des symptômes alarmants, tels que le refus d'un éloge public de Descartes. Mais que le roi tourne à la dévotion pratique et à la rigidité, avec l'esprit d'unité, d'ordre extérieur, de convention et d'imitation qui règne, l'hypocrisie envahira tout. C'est l'ennemi de demain que Molière combat d'avance.

La création typique de Molière, c'est évidemment le *Misanthrope* (1666) ; c'est là qu'il a versé toute cette grande âme blessée par elle-même, par les autres, par la

société. Ce type, cependant, il ne l'a point saisi de prime saut ; Alceste n'a été conçu d'abord, ainsi que *don Quichotte*, que comme la personnification d'un travers ou d'un ridicule; puis l'un et l'autre personnage a grandi, s'est transformé, s'est emparé du poete, est devenu le poete lui-même; de cœur Molière est Alceste, comme Cervantes a été don Quichotte; mais la raison des deux grands moralistes est restée libre, et ils se jugent en jugeant leurs héros. Les élans fougueux d'Alceste partent du fond de l'âme de Molière, et la raison de Molière, ou, si l'on veut, sa résignation au train inévitable du monde, en réprouve la violence. Alceste et Philinte, c'est encore l'idéal et le réel, l'antithèse de don Quichotte et de Sancho, si ce n'est qu'au lieu de l'esprit et de la matière, ce qui est surtout en opposition ici, c'est le vrai et le convenu, l'homme selon la nature et l'homme selon la société.

Molière et la comédie avaient atteint ensemble leur plus grande hauteur : ils n'avaient plus de progrès à faire après le *Misanthrope*. En 1668, il donna l'*Avare*, un des chefs-d'œuvre de la comédie de caractère. En 1670 paraît le *Bourgeois gentilhomme*, pièce qui cache, sous des scènes d'une gaieté bouffonne, des intentions fort sérieuses; il y flagelle pendant trois actes la noblesse du coffre-fort, que Boileau, de son côté, n'épargnait pas plus que la noblesse des parchemins, et il montre fort clairement qu'il n'est pas le poëte de l'aristocratie bourgeoise. Du reste, il a soin de faire en sorte qu'on ne puisse prendre cette chasse aux parvenus pour une amende honorable aux marquis, et dans sa pièce, si le bourgeois est ridicule, le noble est vil; le comte Dorante est le type de ces chevaliers d'industrie vivant aux dépens de la sottise enrichie, qui doivent défrayer la comédie du second ordre après Molière.

À ces pièces en prose succède un grand ouvrage en vers, digne, quant à la forme, d'être placé à côté des œuvres les plus parfaites de Molière, ce sont les *Femmes savantes*: par malheur, la forme mérite seule cet éloge... Si, comme il est difficile d'en douter, le poete a visé plus loin qu'au pédantisme, s'il a voulu ridiculiser l'essor des femmes vers les idées et la science, s'il a voulu flatter la défiance du roi contre les idées, il faut le blâmer franchement, ou plutôt le plaindre de s'être démenti.

(Histoire de France.)

Mme LOUISE COLET.

(1810.)

Mme Louise Révoil-Colet, est née à Aix.—Ses poésies, remarquables par l'élégance et une certaine grâce qui n'exclut pas l'énergie, ont été très-favorablement accueillies.—Elle a été quatre fois couronnée dans les concours de l'Académie française. Elle a publié en outre un très-grand nombre de romans, d'études, de traductions, d'essais dramatiques, etc.

La voix d'une Mère.

Enfant qui seras femme,
N'ouvre jamais ton âme
Qu'aux modestes vertus ;
Que ta charité sainte
Berce et calme la plainte
Des esprits abattus !

Que ta pure espérance
Relève la souffrance ;
Que ton hymne de foi,
Comme une chaste offrande,
Monte au ciel et répande
La paix autour de toi.

Sois l'ange qui console ;
De ta douce parole
Prodigue le secours ;
Au malheur tends l'oreille,
Près du malade veille,
Et près du pauvre accours.

Travaille, prie et chante !
Le travail t'ennoblit !
La foi te rend touchante,
La gaîté t'embellit !

Et si Dieu t'a douée
D'un esprit noble et grand,
Sois humble et dévouée,
Sois belle en l'ignorant.

Laisse à l'homme la gloire,
Les triomphes, le bruit ;

Pour nous, aimer et croire
Au bonheur nous conduit.

Coule une vie obscure
Que le devoir remplit :
L'onde à l'ombre est plus pure,
Rien ne trouble son lit.

(*Penserosa.*)

DE MONTALEMBERT.

(1810.)

Le Comte Charles DE MONTALEMBERT, est né à Londres. Orateur à la fois brillant et onctueux, il s'est fait connaître, comme écrivain par quelques ouvrages qui lui ont valu un fauteuil à l'Académie française. Nous citerons sa *Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie*, des *Intérêts catholiques au XIXe siècle*, l'*Avenir politique de l'Angleterre ; Pie IX et Lord Palmerston*, etc., M. de Montalembert, à la fois aristocrate et libéral, s'est constamment montré admirateur des institutions anglaises et partisan zélé de la cour de Rome.

Elisabeth de Hongrie.

Élisabeth avait à peine atteint sa neuvième année, lorsque le père de son fiancé, le landgrave Hermann, vint à mourir. Cette mort fut un malheur pour Élisabeth. Ce prince illustre et pieux avait continué à l'aimer avec tendresse, à cause de sa piété précoce; il l'avait toujours traitée comme sa propre fille, et personne de son vivant n'eût osé porter obstacle aux pratiques religieuses de la jeune princesse. Mais après sa mort il n'en fut plus de même. Bien que Louis, qu'elle regardait comme son fiancé et son seigneur, fût devenu souverain du pays, sa jeunesse le laissait encore en quelque sorte sous la dépendance de sa mère, la duchesse Sophie, fille du célèbre Otton de Wittelsbach, duc de Bavière. Cette princesse voyait avec déplaisir l'extrême dévotion d'Élisabeth, et lui en témoignait souvent son mécontentement. La jeune Agnès, sœur de Louis, qui était élevée avec sa future belle-sœur, et que son éclatante beauté avait rendue plus facile à séduire par les vanités du monde, lui reprochait sans cesse

avec amertume ses habitudes humbles et retirées. Elle lui disait sans détour qu'elle n'était faite que pour devenir une femme de chambre ou une servante. Les autres jeunes filles de grande maison, qui étaient les compagnes des deux princesses, voyant qu'Élisabeth prenait chaque jour moins de part à leurs jeux, à leurs danses et à leur vie gaie et frivole, répétaient ce qu'elles entendaient dire à Agnès, et se moquaient ouvertement d'elle. Enfin les officiers les plus influents de la cour ducale, sans égard pour sa royale naissance, son sexe et son extrême jeunesse, ne rougissaient pas de la poursuivre par des dérisions et des injures publiques. Tous s'accordaient à dire qu'il n'y avait rien en elle qui ressemblât à une princesse.

En effet, Élizabeth montrait une sorte d'éloignement pour la société des jeunes comtesses et des nobles demoiselles qu'on élevait avec elle: elle recherchait beaucoup plus celle des humbles filles de quelques bourgeois d'Eisenach, et même celle des filles attachées à son service. Elle aimait surtout à s'environner des enfants des pauvres femmes à qui elle distribuait des aumônes. Les injures dont elle était l'objet ne servirent qu'à lui rendre plus doux et plus cher cet humble entourage.

Le Dieu juste qui avait accueilli les prières et les larmes de sa fille Élisabeth, ne tarda pas à la récompenser de sa soumission et de sa patience. Seul au milieu de toute sa cour, le jeune duc Louis ne s'était pas laissé prévenir contre elle; et trompant l'espoir et l'attente de tous, il resta fidèle à celle qu'il avait regardée, dès son enfance, comme sa fiancée. Son amour pour elle augmentait chaque jour ; et bien que probablement par égard pour sa mère, il ne jugeât point à propos de le manifester publiquement, cette pure et sainte affection n'en jetait pas moins les plus profondes racines dans son cœur. Les sarcasmes et les exhortations de sa mère le trouvèrent aussi sourd que les conseils de ses faux amis et la voix des passions. Il voyait avec joie et admiration ce qui attirait à Élisabeth les injures du monde, sa modestie extrême, l'absence de toute pompe dans ses vêtements, sa piété, sa charité : il pensait en lui-même qu'il serait heureux d'apprendre d'elle ces vertus. Son chapelain qui a écrit sa vie, ne doute pas que Dieu, par une inspiration secrète, n'eût tourné son cœur vers la royale exilée. Plus

les méchants l'obsédaient de perfides conseils, et plus il se sentait l'âme pénétrée de fidélité et de tendresse pour cette innocente étrangère ; plus il la voyait haïe par les autres à cause de sa vertu et de sa piété, et plus il éprouvait le besoin de l'aimer et de la défendre. Bientôt il profita de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour pouvoir, sans offenser sa mère, aller la consoler secrètement dans ses moments de tristesse. Dans cette solitude, sans autre témoin que Dieu, qui avait déjà béni cette sainte union, ils se parlaient de leur secret et mutuel amour ; et le prince cherchait, par ses paroles tendres et encourageantes, à adoucir les blessures que d'autres avaient faites à cette jeune âme. Aussi trouvait-elle dans ces douces relations un inexprimable soulagement...

Une fidélité simple et naïve aux devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne ne servait qu'à rendre plus éclatante en lui les qualités d'un preux chevalier et d'un prince sage et aimable. Aucun prince de son temps ne le surpassait en courage, ni même en force physique et en adresse dans les exercices du corps. Il déploya ce courage dans une occasion que les historiens de l'époque ont commémorée avec soin. L'empereur lui avait fait présent d'un lion ; et un matin que le duc, à peine vêtu et sans armes ni défense quelconque, se promenait dans sa cour, il vit ce lion, qui s'était échappé de sa cage, courir sur lui en rugissant. Sans s'effrayer, il l'attendit de pied ferme, lui montra le poing, et le menaça de la voix en se fiant en Dieu. Le lion vint aussitôt se coucher à ses pieds en agitant la queue. Une sentinelle qui était sur le rempart, attirée par le rugissement de la bête, aperçut le danger de son maître, et appela du secours. Le lion se laissa enchaîner sans résistance, et bien des gens virent, dans cet empire exercé sur les animaux féroces, un gage évident de la faveur céleste, méritée par la piété du prince et la sainteté de la jeune Élisabeth.

(Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie.)

JULES SANDEAU.

(1811.)

Léonard-Sylvain-Jules Sandeau, né à Aubusson, débuta dans le monde littéraire par des œuvres en collaboration avec Mme Dudevant, qui lui prit quand ils se séparèrent la moitié de son nom. George Sand est devenu un des noms les plus illustres et celui de Sandeau un des plus honorables de la littérature contemporaine. Une foule de romans des plus charmants: *Madame de Somerville*, *Mlle de la Seiglière*, *Catherine*, *Mariana*, *Valcreuse*, *Sacs et Parchemins*, surtout *La Maison de Penarvan*, et plusieurs comédies, parmi lesquelles nous citerons *Mlle de la Seiglière* et *le Gendre de M. Poirier*, lui assurent une très-honorable place entre les hommes de lettres les plus éminents du XIXe siècle.

22

La Marquise de Penarvan.

Entourée comme autrefois des portraits de ses ancêtres, à la lueur d'une lampe avare, près de deux tisons qui fumaient au fond de l'âtre, la marquise était assise dans son vieux fauteuil de chêne. Ses traits amaigris, ses yeux caves racontaient les luttes intérieures qu'elle avait soutenues, le travail sourd, mystérieux, inavoué, qui depuis quatre ans se faisait en elle. Elle n'était plus que le spectre d'elle-même, mais gardait encore quelque chose de majestueux et de superbe: on la sentait vaincue, non soumise. Autour d'elle tout s'était écroulé, tout en elle souffrait et gémissait ; mais son orgueil restait de debout, comme une citadelle assaillie, minée, pressée de toutes parts, qui tient bon, combat, résiste et refuse de capituler, pendant qu'à ses pieds la ville assiégée, écrasée de boulets, dévastée par la mort et par la famine, crie grâce et merci, et ne demande qu'à se rendre. Jamais la solitude et l'ennui n'avaient pesé sur son cœur d'un poids si lourd qu'en cette soirée d'octobre: elle était accoudée, la tête appuyée sur sa main, quand la porte s'entr'ouvrit, et laissa se glisser un enfant. Intimidée par la grande figure qui se tenait au coin du foyer, l'enfant qui était entrée souriante, s'arrêta interdite au milieu du salon.

— Qui êtes-vous ? demanda la marquise, qui ne savait pas même que Paule fût mère.

— Je suis une petite fille.

— Approchez, mon enfant.

L'enfant, encouragée, s'avança, et vint poser ses mains sur le bras du fauteuil où sa grand'mère était assise.

— Comment vous nomme-t-on ? demanda la marquise, adoucie par ce joli visage.

— Je m'appelle Renée.

La marquise tressaillit, l'enveloppa d'un regard ardent et reconnut les traits de Paule : elle comprit, devina tout.

— Va-t'en, dit elle d'une voix sourde, retourne vers ta mère, va retrouver Mme Caverley.

Épouvantée par la physionomie et par l'accent plutôt que par les paroles qu'elle ne pouvait comprendre, l'enfant se tourna vers la porte et s'éloigna toute tremblante. Elle s'en allait à petits pas, et la marquise la suivait des yeux. Et à mesure que l'enfant s'éloignait, elle voyait se dérouler son existence tout entière: elle voyait son mari, si tendre, si charmant, et qu'elle avait envoyé à la mort; elle voyait sa fille, si belle, si touchante, qui l'eût entourée de tant de soins, d'amour, et dont elle portait le deuil. Elle comprenait toutes les joies qu'elle avait méconnues, tous les bonheurs qu'elle avait repoussés. La blonde tête s'enfonçait peu à peu dans la pénombre, et la marquise sentait que c'était la vie qui s'en allait encore une fois, qui s'en allait pour ne plus revenir. Elle jeta un regard de détresse sur les portraits de ses ancêtres, et crut voir autant de minotaures qui avaient dévoré sa jeunesse et sa destinée.

Et cependant, l'enfant s'éloignait. Elle était près de la porte entr'ouverte, et Renée hésitait encore. Au moment de sortir, la petite se retourna :

— C'est donc pas vrai, dit-elle d'une voix argentine, que c'est vous qui êtes mon autre maman ?

L'orgueil s'engloutit, et le cœur éclata. Renée avait poussé un cri : elle se précipita comme une lionne sur sa petite-fille, l'enleva entre ses bras, et l'inondant de larmes, la couvrant de baisers :

— Reste ! reste ! s'écria-t-elle ; reste, la vie ! reste, le bonheur !

(La Maison de Penarvan.)

LABOULAYE.

(1811.)

Edouard-René (Lefebvre) Laboulaye, né à Paris, se fit d'abord connaître par une *Histoire du droit de propriété en Europe*. Il publia ensuite au *Essai sur de Savigny*, *des Recherches sur la condition civile et politique des femmes*, et un *Essai sur les lois Criminelles des Romains*. Tous ces ouvrages ont été couronnés. M. Laboulaye passe pour un des hommes dont l'enseignement et les livres, grâce à la clarté élégante et au savoir, sont les plus propres à régénerer l'étude de l'histoire du droit. Parmi ses autres écrits, il faut citer : *Histoire politique des États-Unis*, un des ouvrages les plus importants d'aujourd'hui.

N'oublions pas, dans un ordre de littérature plus légère, un recueil de contes, *Souvenirs d'un Voyageur*, un roman arabe, *Abdallah*, *Contes bleus*, et surtout cette inimitable satire moderne : *Paris en Amérique*.

Zambo.

Quand je revins à moi, il faisait jour. Mon fils chantait à pleine voix le *Miserere* du *Trovatore ;* ma fille, élève de Thalberg, jouait avec un *brio* incomparable les variations de Sturm sur un air varié de Donner. Dans le lointain, ma femme querellait la bonne qui lui répondait en criant. Rien n'était changé dans ma paisible demeure; les angoisses de la nuit n'étaient qu'un vain songe: délivré de ces chimériques terreurs, je pouvais, suivant une douce habitude, rêver les yeux ouverts, en attendant le déjeuner.

À sept heures, selon l'usage, le domestique entra dans ma chambre et m'apporta le journal. Il ouvrit la fenêtre, écarta les persiennes; l'éclat du soleil et la vivacité de l'air me firent l'effet le plus agréable. Je tournai la tête vers le jour ; horreur ! mes cheveux se hérissèrent, je n'eus même pas la force de crier.

En face de moi, souriant et dansant, était un nègre avec des dents comme des touches de piano, et deux énormes lèvres rouges qui lui cachaient le nez et le menton. Tout habillé de blanc, comme s'il eût craint de ne pas paraître assez noir, l'animal s'approchait de moi, en remuant sa tête crêpue, en roulant de gros yeux.

— Massa* bien dormi, chantait-il, Zambo bien content.

---

* *Master* (monsieur), en patois nègre.

Pour chasser ce cauchemar, je fermai les yeux, le cœur me battait à me rompre la poitrine ; quand j'osai regarder, j'étais seul. Sauter à bas du lit, courir à la fenêtre, me toucher les bras et la tête, ce fut l'affaire d'un instant. En face de moi, une suite de petites maisons, rangées comme des capucins de cartes, trois imprimeries, six journaux, des affiches partout, l'eau gaspillée débordant dans les ruisseaux. Dans la rue, des gens affairés, silencieux, courant les mains dans leurs poches, sans doute pour y cacher des revolvers; point de bruit, point de cris, point de flâneurs, point de cigares, point de cafés, et, aussi loin que portait ma vue, pas un sergent de ville, pas un gendarme ! C'en était fait ! j'étais en Amérique, inconnu, seul, dans un pays sans gouvernement, sans lois, sans armée, sans police, au milieu d'un peuple sauvage, violent et cupide. J'étais perdu !

Plus abandonné, plus désolé que Robinson après son naufrage, je me laissai tomber sur un fauteuil, qui aussitôt se mit à danser sous moi. Je me levai tout tremblant, je me cherchai dans la glace, hélas ! je ne me retrouvai même plus. En face de moi il y avait un homme maigre, au front chauve parsemé de quelques cheveux rouges, à la face blême, encadrée de favoris flamboyants qui voltigeaient jusqu'aux épaules. Voilà ce que la malice du sort faisait d'un Parisien de la Chaussée d'Antin ! J'étais pâle, mes dents claquaient, le froid me gagnait la moelle des os.— Soyons homme, m'écriai-je, j'ai une famille, et le nom français à soutenir. Il faut reprendre sur mes sens l'empire qui m'échappe. C'est l'adversité qui fait les héros !

Je voulais appeler : pas de sonnette ; j'aperçus un bouton de cuivre que je poussai à tout hasard. Soudain parut Zambo, comme un de ces diables qui sortent d'une boîte, et tirent la langue en saluant.

— Du feu, m'écriai-je, apportez-moi du feu, je veux un grand feu dans la cheminée.

— *Massa* n'a donc pas d'allumettes, dit Zambo en me montrant un briquet placé sur la cheminée. *Massa* ne peut donc pas se baisser ? ajouta-t-il d'un ton ironique. Puis, tournant une vis au bas de la cheminée, et passant une allumette sur la bûche de fonte, il en fit jaillir mille langues de flamme.

— Est-il, bon Dieu ! permis, s'écria-t-il en sortant, de déranger pauvre nègre qui prend le soleil ?

— Peuple sauvage, m'écriai-je en approchant du feu et en me ranimant à cette chaleur douce et égale; peuple sauvage, qui n'a ni pelles, ni pincettes, ni soufflets, ni charbon, ni fumée; peuple barbare, qui ne connaît même pas le plaisir de tisonner! Tourner un robinet pour allumer, éteindre ou régler son feu, c'est bien l'œuvre d'une race sans poésie, qui ne donne rien à l'imprévu, et qui a peur de perdre une minute, parce que le temps, c'est de l'argent.

Une fois réchauffé, je songeai à ma toilette. J'avais devant moi une table d'acajou surchargée de têtes de cygne en cuivre et d'autres ornements de mauvais goût, mais garnie de ces faïences anglaises qui réjouissent les yeux par la richesse de la couleur et du dessin. Il y avait sur cette table et à profusion, brosses, éponges, savons, vinaigres, pommades, etc., mais pas une goutte d'eau. Je repoussai le bouton, Zambo rentra plus maussade qu'au départ.

— De l'eau chaude et de l'eau froide pour ma toilette ; vite, je suis pressé.

— C'est trop fort, s'écria Zambo ; *Massa* ne peut pas tourner le robinet d'eau froide et le robinet d'eau chaude qui sont là dans le coin ? Parole d'honneur, c'est à donner congé; je ne peux pas continuer à servir un maître qui n'y voit pas clair. Et il sortit en me jetant la porte au nez.

— De l'eau chaude à toute heure, et partout, c'est commode, pensai-je, mais c'est l'invention d'un peuple qui ne songe qu'à son *comfort*; Dieu merci, nous n'en sommes pas là. Il se passera un siècle ou deux avant que la noble France descende à cette recherche de mollesse, à cette propreté efféminée.

Rien ne rafraîchit les idées comme de se faire la barbe. Après m'être rasé, je me trouvai un tout autre homme ; je commençais même à me réconcilier avec ma longue figure et mes dents de devant.—Si je prenais un bain, pensai-je, j'achèverais de me calmer ; je pourrais affronter avec plus de courage la vue de ma femme et de mes enfants. Peut-être, hélas! ne sont-ils pas moins changés que moi.

Je sonnai; Zambo reparut, la figure renversée.

— Mon ami, où y a-t-il un établissement de bains dans la ville ? Montrez-moi le chemin.

— Un établissement de bains, *Massa*, pourquoi faire ?

Je haussai les épaules.—Imbécile, pour se baigner, apparemment.

— *Massa* veut prendre un bain, dit Zambo en me regardant avec une surprise mêlée d'effroi. C'est pour cela que *Massa* me fait venir du fond du jardin ?

— Sans doute.

— C'est trop fort, cria le nègre en se tirant une poignée de cheveux. Comment ! il y a une salle de bain à côté de chaque chambre à coucher, et *Massa* fait monter Zambo pour lui dire : " Mon ami, où peut-on se baigner ?" On ne se moque pas ainsi d'un Américain.

Et, poussant une petite porte cachée sous la tenture, le nègre me fit entrer dans un élégant cabinet, où était une baignoire de marbre blanc.

— Allons, Zambo, chantait-il d'un ton furieux et comique, tourne le robinet pour *Massa* ; robinet d'eau froide, robinet d'eau chaude; brasse le bain, mets le linge chauffer dans la case ; fais la nourrice, Zambo ; Massa ne sait pas se servir de ses mains.

Je n'avais qu'à me taire, je laissai Zambo exhaler sa furie, et ne voulus pas voir qu'il me tirait la langue; mais je maudis tout bas ces horribles maisons américaines, demeures insociables, vraies prisons dont on ne peut sortir, puisqu'on y trouve sous la main tout ce qu'à Paris nous avons le plaisir d'aller chercher hors de chez nous, chèrement, il est vrai, mais fort loin.

(*Paris en Amérique.*)

OCTAVE FEUILLET.

(1812.)

Octave Feuillet, un des auteurs les plus favoris de ce temps-ci, né à Saint-Lo, n'a cessé, depuis 1845, où il débuta dans les lettres, de donner dans les journaux et les revues, des romans et des nouvelles, et, sur divers théâtres, des scènes, des proverbes, des vaudevilles et des comédies. Toutes ces productions se distinguent par la délicatesse du sentiment, la finesse des analyses et cette grâce exquise souvent recherchée qu'Alfred de Musset a mise en honneur. Il faut

citer, parmi ses ouvrages charmants, les romans: *Bellah, la petite comtesse*, et surtout *le Roman d'un jeune homme pauvre*, qui a obtenu le plus éclatant succès, *Sibylle*, et *M. de Camors*; ses œuvres dramatiques: *Scènes et Proverbes*, *Scènes et Comédies*, *La Tentation*, *La Rédemption*, *Montjoye*, et *La Belle au bois dormant*.

La Portière compatissante.

La fatigue et le froid m'ont fait rentrer vers neuf heures. La porte de l'hôtel s'est trouvée ouverte; je gagnais l'escalier d'un pas de fantôme, quand j'ai entendu dans la loge du concierge le bruit d'une conversation animée dont je paraissais faire les frais, car en ce moment même le tyran du lieu prononçait mon nom avec l'accent du mépris: "Fais-moi le plaisir, disait-il, madame Vauberger, de me laisser tranquille avec ton Maxime? Est-ce moi qui l'ai ruine, ton Maxime? s'il se tue, on l'enterrera, quoi! - Je te dis, Vauberger, a repris la femme, que ça t'aurait fendu le cœur si tu l'avais vu avaler sa carafe. Et si je croyais, vois-tu, que tu penses ce que tu dis, quand tu dis nonchalamment, comme un acteur: S'il se tue, on l'enterrera?... mais je ne le crois pas, parce qu'au fond tu es un brave homme, quoique tu n'aimes pas à être dérangé de tes habitudes... Songe donc, Vauberger, manquer de feu et de pain, un garçon qui a été nourri toute sa vie avec du blanc-manger et élevé dans les fourrures comme un pauvre chat chéri! Ce n'est pas une honte et une indignité, ça? et ce n'est pas un drôle de gouvernement que ton gouvernement qui permet des choses pareilles! — Mais ça ne regarde pas du tout le gouvernement, a répondu avec assez de raison M. Vauberger... Et puis, tu te trompes, je te dis, il n'en est pas là... il ne manque pas de pain... c'est impossible. — Eh bien! Vauberger, je vais te dire tout: je l'ai suivi, je l'ai espionné, là, et je suis sûre qu'il n'a pas dîné hier, qu'il n'a pas déjeuné ce matin; et comme j'ai fouillé dans toutes ses poches et dans tous ses tiroirs, et qu'il n'y reste pas un rouge liard, bien certainement il n'aura pas encore dîné aujourd'hui, car il est trop fier pour aller mendier un dîner. — Eh bien! tant pis pour lui! il ne faut pas être fier, a dit l'honorable concierge, qui m'a paru en cette circonstance exprimer les sentiments d'un portier.

J'avais assez de ce dialogue; j'y ai mis fin brusquement

en ouvrant la porte de la loge, et en demandant une lumière à M. Vauberger, qui n'aurait pas été plus consterné, je crois, si je lui avais demandé sa tête. Malgré tout le désir que j'avais de faire bonne contenance devant ces gens, il m'a été impossible de ne pas trébucher une ou deux fois dans l'escalier : la tête me tournait. En entrant dans ma chambre, ordinairement glaciale, j'ai eu la surprise d'y trouver une température tiède, doucement entretenue par un feu clair et joyeux. Je n'ai pas eu le rigorisme de l'éteindre. J'ai béni les braves cœurs qu'il y a dans le monde; je me suis étendu dans un vieux fauteuil en velours d'Utrecht que des revers de fortune ont fait passer, comme moi-même, du rez-de-chaussée à la mansarde, et j'ai essayé de sommeiller. J'étais depuis une demi-heure environ plongé dans une sorte de torpeur dont la rêverie uniforme me présentait de somptueux festins et de grasses kermesses, quand le bruit de la porte qui s'ouvrait m'a réveillé en sursaut. J'ai cru rêver encore en voyant entrer madame Vauberger, ornée d'un vaste plateau sur lequel fumaient deux ou trois plats odoriférants. Elle avait déjà déposé son plateau sur le parquet et commencé à étendre une nappe sur la table, avant que j'eusse pu secouer entièrement ma léthargie. Enfin, je me suis levé brusquement. "Qu'est-ce que c'est? ai-je dit, qu'est-ce que vous faites?" Madame Vauberger a feint une vive surprise. "Est-ce que monsieur n'a pas demandé à dîner? — Pas du tout. — Édouard m'a dit que monsieur... — Edouard s'est trompé. C'est quelque locataire à côté; voyez. — Mais il n'y pas de locataire sur le palier de monsieur... Je ne comprends pas... — Enfin ce n'est pas moi... qu'est-ce que cela veut donc dire? Vous me fatiguez. Emportez cela!" La pauvre femme s'est mise alors à plier tristement sa nappe en me jetant les yeux éplorés d'un chien qu'on a battu. "Monsieur a probablement dîné? a-t-elle repris d'une voix timide. — Probablement. — C'est dommage, car le dîner était tout prêt. Il va être perdu, et le petit va être grondé par son père. Si monsieur n'avait pas eu dîné par hasard, monsieur m'aurait bien obligée." J'ai frappé du pied avec violence. "Allez-vous-en vous dis-je!" Puis, comme elle sortait, je me suis approché d'elle: "Ma bonne Louison, je vous comprends, je vous remercie; mais je suis un peu souffrant ce soir, je n'ai pas faim. —

Ah! monsieur Maxime, s'est-elle écriée en pleurant, si vous saviez comme vous me mortifiez! Eh bien! vous me payerez mon dîner, là, si vous voulez; vous me mettrez de l'argent dans la main quand il vous en reviendra; mais vous pouvez être sûr que, quand vous me donneriez cent mille francs, ça ne me ferait pas autant de plaisir que de vous voir manger mon pauvre dîner! c'est une fière aumône que vous me feriez, allez! vous qui avez de l'esprit, monsieur Maxime, vous devez bien comprendre ça, pourtant. — Eh bien! ma chère Louison... que voulez-vous? Je ne peux pas vous donner cent mille francs, mais je m'en vais manger votre dîner... Vous me laisserez seul, n'est-ce pas? —Oui, monsieur. Ah! merci, monsieur; je vous remercie bien, monsieur; vous avez bon cœur. — Et bon appétit aussi, Louison. Donnez-moi votre main: ce n'est pas pour y mettre de l'argent, soyez tranquille. Là... à revoir Louison."

L'excellente femme est sortie en sanglotant.

(*Le Roman d'un jeune homme pauvre.*)

Paris.

Paris me paraît être le lieu du monde qui offre le plus de ressources à l'esprit et le moins à l'âme. Mon esprit y est joyeux et mon âme est triste. Il est impossible de sentir plus vivement que je ne fais ici que l'esprit et ses plaisirs les plus élevés ne sont pas tout pour une créature humaine. Si je garde quelque empire sur ma destinée, je ne serai jamais à Paris qu'un oiseau de passage. Cette vie tumultueuse, cette distraction sans trêve, ces gens toujours debout, toujours en l'air, toujours gais, toujours fous, me font entendre aux oreilles un bruit de grelots qui m'étourdit et me gêne. Je cherche mon pauvre moi et je ne le trouve plus. Quand je suis arrivée, j'ai cru tomber dans un carnaval dont j'attendais toujours la fin, mais inutilement, car il ne finit point, et c'est ici le fonds même de sa vie. Tous ces gens vont, viennent, s'agitent, s'empressent, se moquent et meurent tout à coup. La mort à Paris m'étonne toujours; elle ne m'y paraît pas naturelle. Tout est si factice à l'entour que ce détail y choque comme un accident dans une fête. C'est la seule loi réelle de la vie qu'on n'y puisse oublier, parce qu'elle s'impose. Il

me semble qu'on y méconnaît toutes les autres. L'accessoire, le luxe, l'ornement, la broderie, sont le principal et le tout. On vit de gâteaux, et point de pain... Ah ! le bon pain quotidien, Seigneur, donnez-le-moi !.... et donnez-moi aussi quelqu'un qui veuille le manger avec moi, lentement, miette à miette, devant mon vieux foyer de famille, et près, tout près du fauteuil de mon cher grand-père !"

(Sibylle.)

VICTOR DE LAPRADE.

(1812.)

M. Victor DE LAPRADE, né à Montbrison, a publié quatre volumes de poésie, intitulés : *Odes et Poëmes*, dont le principal est le poëme de *Psyché*, où une jeune fille, symbole de l'âme humaine, converse avec toutes les puissances de la nature, avec les arbres, les fleuves, les oiseaux, les vents, et fait un peu l'histoire de toutes les âmes ; *Poëmes évangéliques*, inspirés par la lecture et la méditation des principaux événements de l'Évangile ; — *Symphonies*, poëmes, odes, stances, où les oiseaux, les torrents, les chênes parlent et forment un concert, une symphonie à la gloire de l'univers visible ; — *Idylles héroïques*, trois poëmes, où l'homme est ramené au bien, au vrai, à Dieu, par la peinture des scènes de la vie champêtre et des joies du foyer domestique, comme par les spectacles grandioses de la nature alpestre.

M. de Laprade est le représentant le plus éminent de la poésie symbolique dans notre littérature. Esprit élevé, passionné pour les symboles et les hautes spéculations idéales, doué du sentiment du paysage, il excelle à faire parler toutes les voix de la nature, à qui il prête un langage plein de fraîcheur, de grâce, de noblesse et de grandeur.

Le Fruit et la Douleur.

Sur le versant pierreux d'un plateau du midi,
Respirant le soleil d'un hiver attiédi,
J'errais en longs détours ; les collines désertes
D'arbustes odorants étaient au loin couvertes.
Promeneur attentif, au plus humble arbrisseau
J'évitais en marchant de blesser un rameau.

J'avais déjà suivi tous ces sentiers des landes
Sans briser une tige, une feuille aux lavandes ;
Aussi, de leurs bouquets intacts et respectés,
Nul parfum ne montait dans l'air, à mes côtés.

À travers champs, bientôt, dans ma course plus prompte,
Je m'élance, et des fleurs je ne tiens plus de compte ;
Je marche au plus touffu des arbustes meurtris,
Et disperse à grands pas leurs feuilles en débris.
Alors jaillit, alors le vent à longs flots roule
Un doux torrent d'odeurs des plantes que je foule,
Et plus mon pied rapide, au penchant du coteau,
A coups précipités frappe comme un fléau,
Plus j'écrase, à pas lourds, feuilles, rameaux et tiges,
Plus l'essaim des parfums rapidement voltige,
Et plus épais, dans l'air que j'entraine en courant,
S'amasse et monte au loin un nuage odorant.

Vous, mon Dieu, parmi nous quand nos âmes sont mûres,
Vous cheminez ainsi, malgré nos vains murmures,
Faisant votre moisson ; et lorsque vous voulez
Respirer les parfums dans nos cœurs recélés,
La douleur vous précède : elle vient, sans colère,
Ainsi que le coursier foulant le blé sur l'aire,
Et brise sous ses pieds, comme moi ces rameaux,
Nos fleurs et nos fruits mûrs et nos espoirs nouveaux,
Vous dirigez, Seigneur, tous les coups qu'elle porte ;
Les plus durs sont toujours pour l'âme la plus forte.
C'est vous, dans la douleur, qui nous êtes présent ;
Vous ne nous visitez, mon Dieu, qu'en nous brisant.

Mais c'est alors aussi qu'à travers ses blessures
La fleur exhale au loin ses senteurs les plus pures ;
Alors, mon Dieu, le cœur brisé par le chagrin
Vous livre ses vertus comme l'épi son grain,
Et mille odeurs ont fui de ses veines subtiles,
Qui dormaient jusque-là dans la plante inutiles.
Alors enfin versant, de l'argile ou de l'or,
Le flot immaculé qui s'y gardait encor,
L'homme à vos pieds répand, comme fit Madeleine,
Les plus divins parfums dont son âme était pleine.

LOUIS BLANC.

(1812.)

Louis Blanc, né à Paris, après s'être fait un nom comme utopiste, ne se fit pas moins de réputation comme historien. Son fameux ouvrage sur l'*Organisation du travail* fut suivi de son *Histoire de dix ans* (de 1830 à 1840), dont le succès fut immense. Ce livre, interprète populaire de toutes les plaintes de l'opposition, porta un coup terrible à la dynastie de juillet, dont l'auteur voulut préparer la chute par son *Histoire de la révolution française*, dont le premier volume, le seul qui eût le temps de paraître avant l'explosion de février, annonçait ouvertement l'avènement du socialisme. Depuis, M. L. Blanc a poursuivi avec ardeur, dans l'exil, l'achèvement de cet ouvrage qui touche aujourd'hui à sa fin. On doit encore à cet historien un grand nombre de brochures politiques et quelques écrits de polémique.

Mort de Jean-Jacques Rousseau.

Une hospitalité prévoyante attendait l'auteur d'*Émile* à peu de distance de Paris, au sein d'une campagne riante, dont plusieurs sites lui devaient rappeler les rivages heureux de Vevay et les rochers de Meillerie. Un petit pavillon lui était offert près du château d'Ermenonville, jusqu'à ce qu'au milieu d'un ancien verger, en des lieux disposés suivant la description de l'Élysée de Clarens, on lui eût préparé une habitation toute remplie des images de *la Nouvelle Héloïse*. Le pauvre vieillard ne sut pas résister à la tentation de voir des arbres, de respirer l'air des coteaux : il accepta et partit. Mais la tristesse avait pris trop impérieusement possession de lui pour qu'il se déshabituât de souffrir. Jeté dans un siècle auquel il se sentait étranger, il devait, comme tous les précurseurs, être martyr de sa propre gloire. Ainsi, rien ne put assoupir ses peines et le sauver du découragement de vivre : ni les soins d'une généreuse famille, ni le libre séjour des bois si chers à sa sauvage inquiétude, ni son affection pour le plus jeune enfant de son hôte, compagnon gracieux de ses promenades et qu'il nommait son petit gouverneur, ni enfin le calme des heures employées à rassembler des fleurs, à cueillir des plantes, à rêver le long des eaux endormies, à interroger Dieu dans la solitude.

Le 2 juillet 1778, Rousseau se leva de grand matin et sortit. Mais, au lieu de se rendre au château, selon son

habitude, il alla saluer la naissance du jour. Il rentre, fait infuser dans une tasse de café quelques plantes rapportées de sa promenade ; et, comme si dans le pressentiment d'une fin prochaine, il eût craint de laisser après lui une injustice, il demande qu'on paye un ouvrier auquel une petite somme était due. Thérèse prit de l'argent et descendit ; mais à peine avait elle atteint le bas de l'escalier, qu'elle entendit des gémissements. Effrayée, elle remonte, et trouve Rousseau assis sur une chaise de paille, le coude appuyé sur une commode et les traits marqués d'une fatale empreinte. Bientôt, madame de Girardin se présente. Alors, se tournant vers elle d'un air affectueux et triste: "Madame, lui dit Rousseau, je souffre cruellement. Votre sensibilité ne doit pas être mise à l'épreuve d'une pareille scène et de la catastrophe qui la terminera." Il témoignait en termes suppliants le désir de rester seul avec sa femme : madame de Girardin se retira. Il fit ouvrir les fenêtres, et d'une voix profondément émue : "Quelle éclatante journée, que la verdure est belle, que la nature est grande ! Etre éternel, l'âme que tu vas recevoir dans ton sein est aussi pure qu'elle l'était quand elle en sortit. Fais-la jouir de ce bonheur qu'il ne sera plus au pouvoir des hommes de troubler." Puis, à la vue de Thérèse qui fondait en larmes : "Ma chère femme, lui dit-il, ne pleurez pas. Le moment approche que j'avais tant souhaité. Je vais être heureux." Et il la fit asseoir près de lui, la consolant par de douces paroles, se reprochant de l'avoir appelée au partage d'une existence amère, et se reposant dans la certitude qu'il ne la laissait pas sans soutiens et sans amis. Il parla de son petit gouverneur ; des pauvres du village, qui ne manqueraient pas de prier Dieu pour lui ; d'un présent de noces qu'il destinait à de bonnes gens dont il avait arrangé le mariage et qu'il fallait leur donner. Cependant, ses douleurs devenaient de plus en plus vives. Tout à coup il se lève, dans un état d'inexprimable exaltation : "Pas un nuage au ciel... Voyez-vous cette lumière immense ?... Voilà Dieu, oui, Dieu lui-même... Ah ! je sens dans ma tête des secousses terribles... mes entrailles se déchirent... Etre des êtres !" Il fit quelques pas... qu'arriva-t-il alors ? Seule, Thérèse était présente ; et elle a dû nier le suicide, pour qu'on ne lui en imputât point la fatalité. Ce qui est cer-

tain, c'est que lorsqu'on accourut, aux cris poussés par elle, on aperçut Jean-Jacques renversé sur le carreau. Il avait un trou profond à la tête, et Thérèse était couverte du sang qui avait rejailli du front de son mari. On releva l'infortuné : à dix heures du matin, il était mort.

Le 4 juillet, ses dépouilles mortelles traversaient à minuit *l'île des Peupliers*. Quelques amis, parmi lesquels des étrangers, suivaient en silence. L'air était calme ; la lune éclairait le cercueil.

Cette *île des Peupliers* est une retraite mélancolique et obscure. Des coteaux environnent et cachent le petit lac qui l'entoure, lac ignoré, dont jamais le vent ne tourmente la surface. Il n'y a dans l'île que du gazon, des peupliers et des roses. Là, Jean-Jacques Rousseau fut déposé à l'abri des agitations humaines et au milieu des fleurs qu'il aimait ; là il reposa, la face tournée vers le soleil levant.

(Histoire de la Révolution.)

AUTRAN.

(1813.)

Joseph AUTRAN, né à Marseille, débuta par l'ode intitulée *Départ pour l'Orient*, hommage à M. de Lamartine. Il publia ensuite un recueil de poésies sous le titre de *Ludibria ventis*, puis les *Poëmes de la mer*, auxquels succédèrent à distance *Mélianah*, *Laboureurs et Soldats* et la *Vie rurale*, œuvres poétiques qui se distinguent toutes par la noblesse, si ce n'est par l'élévation de la pensée, et par un style toujours pur, mais où se trahit un peu trop la recherche et le travail. La tragédie de *la Fille d'Eschine*, donnée avec succès à l'Odéon en 1848, a partagé le grand prix Montyon avec la comédie de *Gabrielle* de M. E. Augier. Outre ses ouvrages en vers, il a publié un livre plein d'intérêt, sous le titre d'*Italie et Semaine sainte à Rome*..

Une branche d'aubépine.

Il est, aux environs de notre métairie,
Une haute contrée aux espaces déserts,
Où croissent, frais tapis qui parfument les airs,
Le thym, le genêt d'or, la bruyère fleurie.

Sur ces larges plateaux sans maisons ni chemins,
On respire le vent des libres solitudes.
Souriant, oublieux, léger d'inquiétudes:
On s'y croit dans un monde ignoré des humains.

Ces lieux ont pour mon cœur d'incomparables charmes
Souvent je rêve d'eux, partout m'en souvenant;
Et je ne sais pourquoi j'y songe maintenant
Que l'automne obscurcit ma vitre de ses larmes.

J'y marchais un matin de ce dernier avril,
Ayant à mon côté, dans cette promenade,
Un bambin de sept ans, gracieux camarade,
Qui trottait d'un pas leste en faisant son babil.

Il portait comme un thyrse un rameau d'aubépine,
Tige en fleurs dérobée au palis d'un enclos,
Et sa verve coulait, elle coulait à flots.
Quels attraits n'as-tu pas, causerie enfantine!

Frappé subitement d'une réflexion,
Il suspendit sa marche et ses propos de joie:
"Penses-tu, me dit-il, — ce marmot me tutoie, —
Que l'on pourrait ici rencontrer un lion?"

Le mot évidemment sentait son La Fontaine.
"Un lion! répondis-je, un lion, c'est beaucoup;
Mais on pourrait fort bien y rencontrer un loup,
Quand ils quittent, l'hiver, leur tanière lointaine.

Si l'un d'eux, aujourd'hui, se trompant de saison,
Sortait de ce taillis, — un loup de belle taille,
— Et qu'il parût songer à nous livrer bataille.
Réponds, aurais-tu peur, mon cher petit garçon?

— Ma foi, peut-être bien," dit-il de sa voix franche;
Puis, d'un beau mouvement, il se reprit soudain,
Et, relevant le front ainsi qu'un paladin:
"Non, je n'aurais pas peur; n'ai-je pas cette branche?"

LOUIS VEUILLOT.

(1813.)

Louis Veuillot, né à Baynes, journaliste dès l'âge de dix-huit ans, s'est fait remarquer par le ton aggressif et violent de sa polémique. Mais en dehors de ses nombreux articles de journaux, dont ses adversaires les plus ardents sont forcés d'admirer la forme et la fière allure, il a publié un très-grand nombre d'ouvrages qui lui ont attiré les critiques les plus vives et les éloges les plus ardents ; tels sont *les Libres Penseurs, L'Esclave Vindex, les Français en Algérie, Corbin et d'Aubecourt,* roman plein d'originalité, un volume de *Satires* et dernièrement *les Odeurs de Paris.*

La Nostalgie.

Si tu veux savoir ce que c'est que la *nostalgie,* ce mal du pays dont souffrent et meurent tant de pauvres exilés, je puis te l'apprendre. L'âme s'ennuie en elle-même, ne prend plus intérêt à rien de ce qui l'entoure, se sent dans une prison, et, pareille à l'oiseau en cage, après avoir fait d'inutiles efforts pour briser ses barreaux, se tapit dans un coin, l'œil fixé sur cet espace qu'elle dévore, sur cet obstacle qu'elle maudit. Aucune séduction, aucun désir, aucun besoin ne la détourne plus de sa contemplation amère. Bientôt le corps, subjugué par cette morne fureur, se fatigue, languit, s'épuise, et devient lui-même incapable de tout viril effort. On fait alors des rêves de mourant, des rêves pleins de désespoir, d'injustice et de douleur. On se trouve abandonné du monde; on s'élève en plaintes contre tous ceux que l'on aime; on les accuse comme s'ils avaient conspiré cruellement de n'être pas là où l'on voudrait les voir, comme s'il dépendait d'eux d'apparaître pour nous empêcher de mourir. On leur demande pardon un instant après, et l'on s'irrite encore parce qu'ils ne peuvent pas recevoir cette réparation qu'on prétend leur faire d'une injure qu'ils n'ont pas connue. Aucune parole n'exprimera l'incomparable énergie avec laquelle la pensée du malade s'élance vers ces êtres si chers qui sont si loin. Il se donne un funeste soin de rechercher tous les maux qui les peuvent frapper; il les plaint sincèrement de ces maux imaginaires, puis il pense qu'il s'inquiète d'eux et qu'ils sont indifférents. Il les voit dans la paix, dans le

plaisir... Oh! quelle angoisse! Et toujours il sent son pauvre cœur broyé sous cette meule de leur infortune ou de leur oubli...

Contre tout obstacle, contre toute possibilité, on veut s'en aller, on veut retourner aux lieux où s'en va le cœur; non pas dans quelques jours, non pas demain, mais aujourd'hui, tout de suite, à l'instant. Ce serait trop d'attendre une heure. Hélas! Et l'on sait qu'il faut attendre des mois entiers, des années même, et, si l'on revient du mal dont on se sent frappé, braver mille fois la mort avant de revoir son bien-aimé pays!

Point de consolation pour une pareille douleur, point de remède contre ce noir délire. On souffre, et l'on veut souffrir; on pleure, et l'on veut pleurer; on est fou de tristesse, et l'on ne veut qu'accroître sa tristesse et sa folie. Ne pouvant fuir, ne pouvant s'envoler, on se fait une joie de se détruire rapidement. Mourir est une espérance; on échappera du moins par la mort.

N'attendez aucun secours des spectacles nouveaux que vous feriez voir au moribond. Ou ils sont différents de ceux qu'il désire, et, lui rendant son éloignement plus sensible, ils excitent son dégoût et son ennui jusqu'à la rage; ou, par quelque ressemblance, ravivant ses souvenirs, ils le brûlent et l'écrasent d'une émotion qu'il ne peut supporter. "Ah! mon Dieu! disait en traversant les moissons du Chélif un jeune soldat de la Beauce, voilà une haie qui ressemble *à chez nous!*... mais où est notre maison!..." Et si la maison avait paru, qui lui aurait montré sa mère?

(Les Français en Algérie.)

Mme ANAÏS SÉGALAS.

(1813.)

Mme Anaïs Ségalas, est née à Paris. Son talent poétique s'est révélé de très-bonne heure dans une série de compositions élégantes et gracieuses qui ont été très-applaudies dans les salons et qui n'ont

rien perdu de leur fraîcheur et de leur éclat lorsqu'elles furent livrées au grand jour de la publicité. C'est une muse modeste et honnête qui a une grande parenté d'esprit et de cœur avec Mme Tastu. Il n'est aucune de ses œuvres que ne puisse lire et même signer la femme la plus sévère; fille, épouse et mère, elle a tour à tour exprimé les nobles sentiments que ces divers états peuvent inspirer à un noble cœur.

L'enfant et le vieillard.

Oh ! le lis est moins pur qu'un bel enfant candide,
Nouvellement tombé de vos mains, ô mon Dieu !
On sent bien qu'il vous quitte, et sur son front limpide
On voit la trace encor de vos baisers d'adieu.

Son bon ange gardien dans son âme nouvelle
N'aperçoit nul point noir: tout est blanc, radieux.
Jamais pour s'envoler l'ange n'ouvre son aile,
Et jamais il ne met la main devant ses yeux.

Dans le cœur de l'enfant point de lave de flamme,
Point de serpent caché qui jette son venin;
Tout est candeur: mon Dieu ! vous faites sa jeune âme
Comme un calice d'or plein d'un parfum divin.

Mais l'enfant devient homme, et le vice s'éveille;
L'ange gardien s'endort, ou bien remonte au ciel;
Sur le calice d'or rarement l'homme veille;
Il le laisse remplir de limon et de fiel.

Puis il vieillit et voit ses passions éteintes;
Il se fait pur; sa main se lève pour bénir.
L'enfant et le vieillard, ce sont deux choses saintes:
L'un vient de fermer l'aile, et l'autre va l'ouvrir.

J'aime leurs cheveux blancs, j'aime leur tête blonde,
De notre pauvre terre ils ne sont qu'à moitié:
Ils ne touchent en rien aux passions du monde;
L'un en est pur: et l'autre en est purifié.

Il est doux, dans les jours de doute et de souffrance,
Où l'on n'a foi qu'au vice, où l'on pleure abattu,
D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence,
Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu.

SAISSET.

(1814—1863.)

Émile-Edmond Saisset, né à Montpellier, a donné à plusieurs publications, notamment au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Revue des Deux Mondes*, etc., un grand nombre d'articles de philosophie, qui se font remarquer par le soin du style et le caractère spiritualiste. Ses livres les plus importants sont son *Essai sur la philosophie et la religion au XIXe siècle*, et son *Essai de philosophie religieuse*, qui a été couronné par l'Académie des sciences morales et par l'Académie française.

LEVEQUE.

(1818.)

Jean-Charles Lévêque, né à Bordeaux, depuis 1861 professeur de philosophie grecque et latine au Collége de France a obtenu en 1859, le prix de l'Académie des sciences morales et politiques pour un Mémoire *Sur le beau*, publié l'année suivante sous le titre : *La Science du beau étudiée dans ses principes, ses applications et son histoire ;* le même ouvrage obtint, l'année suivante, un prix de 3000 frs. de l'Académie française et un prix de l'Académie des beaux-arts. M. Lévêque a publié depuis : *Etudes de philosophie grecque et latine, Du spiritualisme dans l'art*, etc.

La Science du beau.

Depuis les travaux de Jouffroy jusqu'à ces derniers temps, la France n'a rien produit en fait d'esthétique de vraiment considérable. Je parle ici de la métaphysique du beau, car autrement, si je songeais à la critique des beaux-arts dans ses applications innombrables, je ne pourrais passer sous silence ni les travaux de M. Vitet, l'historien d'Eustache Lesueur et d'Hemling, ni les vigoureuses et magistrales études de Gustave Planche, ni les analyses délicates de M. Scudo, ni les causeries pleines d'*humeur* de Töpffer, l'aimable et spirituel Genevois. Le dernier venu de ces amans de la beauté, M. Charles Lévêque, a profité des travaux de ses devanciers et leur a rendu un juste hommage ; mais ce qui lui appartient en propre, c'est d'avoir résolûment essayé de reprendre et de perfectionner la théorie du beau : c'est aussi d'avoir voulu donner à la littérature française un livre qui n'existait pas encore, un livre qui embrassât l'esthétique

dans toute l'étendue de son domaine. Au surplus, nul n'était mieux préparé que M. Charles Lévêque à réussir dans cette entreprise. Voici quelque vingt ans qu'il entrait à l'École normale, et y déployait, en même temps qu'une vocation philosophique des plus marquées, toutes sortes d'aptitudes heureuses. C'est un enfant de Bordeaux, une de ces organisations souples et fines comme en produit le midi, singulièrement propres à ressentir et à décrire les plaisirs du beau. Il avait le goût le plus vif pour la musique, et, comme tous les arts sont frères, son culte pour Mozart faisait de lui d'avance un adorateur naturel de Phidias et de Raphaël. Aussi saisit-il avec empressement l'occasion qui lui était offerte de visiter Rome et l'Orient. M. de Salvandy venait de fonder l'école d'Athènes, cette sœur cadette de l'École normale, mère féconde d'archéologues, d'historiens et de critiques. M. Lévêque partit joyeux pour l'Orient, vit en passant Florence et Rome, et trouva l'école d'Athènes pleine de jeunesse et d'ardeur, sous la protection libérale du ministre de France, M. Piscatory d'abord, puis M. Thouvenel; mais ce qui valait mieux que toutes les protections, c'était l'impression des lieux. Comme le dit si bien M. Charles Lévêque.

"Au pied du Pentélique et de l'Hymète, en face d'Égine et des Cyclades, sur les rives, quoique desséchées, du Céphise et de l'Ilyssus, sur le rocher de l'Acropole encore couronné de ruines magnifiques, à l'ombre du Parthénon ou des restes charmans du temple de Minerve-Pandrose, sur les eaux qui baignent Salamine et dans la plaine de Marathon, où l'on croit fouler les ossemens des Perses vaincus, dans les gorges étroites du Taygète et parmi les lauriers-roses que nourrit l'Eurotas, il eût été difficile de ne pas éprouver des impressions aussi profondes qu'ineffaçables."

M. Charles Lévêque en fut remué jusqu'au fond de l'âme, et dès lors Platon et Phidias, l'amour du vrai et le culte du beau, s'associèrent en son cœur pour ne jamais se désunir. Il faut l'entendre décrivant l'impression de la beauté avec la pénétration d'un psychologue et l'enthousiasme d'un poète :

"....L'atteinte que l'âme reçoit du beau est puissante et profonde. Par ce coup, elle se sent vaincue, mais vaincue comme elle aime à l'être et comme elle ne rougit

point de l'être. Ce n'est pas une défaite, à vrai dire, c'est un envahissement délicieux, une étreinte ravissante dont elle ne cherche ni à se défendre ni à se dégager. Rien dans les voluptés sensuelles les plus permises et les plus modérées, rien ne se rencontre d'analogue à cette volupté. Ce n'est pas non plus une extase, car l'âme n'y perd point la nette conscience d'elle-même. C'est une palpitation intime et suave, où, sous le rayon de l'objet admiré, toutes les forces de notre vie spirituelle se dilatent et se montent à leur ton le plus haut. Ces moments où le beau déploie sur l'âme son influence souveraine sont de ceux dont rien jamais n'efface le souvenir. Pourtant, entre cette émotion intense et un trouble ou une secousse violente et un bouleversement de nous-mêmes, il n'y a rien de commun. C'est que la beauté, qui est puissance, est ordre en même temps, et que, de ce même regard dont elle a échauffé notre cœur, elle avait d'abord éclairé et elle éclaire encore notre raison. Éveillée et illuminée, la raison reste de moitié dans tout le phénomène. Pendant que l'âme s'abandonne à la joie dont l'emplit la puissance, la raison contemple l'unité, la variété, l'harmonie, la proportion, l'ordre en un mot, qui circonscrivent cette puissance et l'empêchent de déborder. Comment donc l'âme serait-elle troublée ? comment bouleversée ? N'est-elle pas en société étroite et exclusive avec l'ordre, avec l'harmonie, avec la mesure ? Tout en elle se coordonne et s'équilibre. Aussi, dans sa jouissance du beau, nulle inquiétude, nulle crainte, surtout nul remords, nulle honte. Cette émotion céleste, l'admiration, n'est pas la passion ardente et déchaînée, ce n'est pas le désir irrité et violent, ce n'est pas le délire de la possession éperdue ; c'est cependant une sorte de passion, mais noble, mais pure, mais puissante, et qui, loin de dévaster l'âme qu'elle échauffe, la féconde comme féconde la terre le feu du soleil au printemps. L'admiration est le soleil de l'âme ; elle en développe les germes les plus riches et les plus cachés. Par cette grande et bienfaisante passion, l'activité est échauffée à son tour; à son tour, elle fleurit et fructifie..."

Quand on sent si fortement le beau, quand on sait trouver, pour en peindre les effets, un coloris si vif, un dessin si net et si pur, on est prédestiné à l'esthétique. Aussi M. Lévêque n'essaya-t-il pas de résister à son incli-

nation, et son livre d'aujourd'hui est le fruit de vingt ans d'études poursuivies avec amour dans la retraite, la vie modeste, le silence et la paix.

Disons d'abord que le cadre que s'est tracé notre esthéticien philosophe est aussi vaste, aussi complet, aussi régulier qu'on puisse le désirer. Partisan déclaré de la méthode d'observation, il commence par analyser les effets du beau sur l'âme humaine, non-seulement sur notre intelligence et notre sensibilité, mais sur nos facultés actives; c'est là ce qu'on peut appeler la psychologie du beau. Le rôle de l'observation et de l'analyse épuisé, la spéculation métaphysique remplit le sien: elle aspire à saisir la nature du beau considéré en lui-même et à mettre à nu ses élémens essentiels; mais une formule générale n'est rien, tant qu'elle n'est pas éclaircie, contrôlée, vivifiée par les applications. Il faut poursuivre le beau à tous ses degrés, sous toutes ses formes, dans la nature inorganique, dans la nature vivante, dans l'homme, enfin dans la Divinité elle-même, origine première et dernier terme de toute beauté. Voilà le cercle du beau qui se referme. Cependant à côté du beau naturel que l'homme contemple, sans y mettre du sien, l'art crée tout un monde, aussi varié, aussi splendide que le monde réel. Il faut que l'esthétique entre dans cette nouvelle carrière et soumette à l'examen ces formes originales que donne à la beauté le génie de l'homme, depuis l'architecture, berceau des beaux-arts, jusqu'à la poésie, le plus épuré, le plus libre, le plus expressif de tous. La science alors est terminée, et il ne lui reste plus qu'à tracer elle-même sa propre histoire et à dire comment elle est parvenue, depuis Platon jusqu'à Hegel, à travers mille tâtonnements et mille théories, à se rendre maîtresse de ses méthodes et de ses principes fondamentaux. Tel est l'immense cadre du livre de M. Charles Lévêque.

ACHARD.

(1814.)

Louis-Amédée-Eugène Achard, né à Marseille, est un des conteurs favoris du grand monde. Plus de trente volumes sont là pour témoigner de son élégance comme écrivain, de la finesse de ses analyses, de l'agencement habile de ses récits. A part son joli roman de *Belle Rose*, qu'il faisait paraître en 1846, il faut citer: *La Robe de Nessus*, *Maurice de Treuil*, *Madame Rose*, *le Clos-Pommier*, *l'Ombre de Ludovic*, *la Famille Guillemot*, *le duc de Carlepont*, etc.

Le père Glam.

Au mois d'octobre 18.., il y avait à peu près sept ou huit ans que le père Glam était veuf. Il avait eu de sa femme trois enfants : une petite fille morte au berceau, un fils nommé Fulgence, qui était né matelot comme d'autres naissent poètes, et Catherine, qui était la plus jeune. Fulgence, embarqué dès l'âge de onze ans, avait déjà fait deux ou trois fois le tour du monde lorsqu'il périt sur les côtes du Mexique, à la suite des blessures qu'il reçut à la tête en essayant de porter secours à des marins jetés par une tempête sur des récifs. Le père Glam ne s'était jamais consolé de cette mort. On aurait pu dire que Fulgence vivait en esprit à côté de lui. Un compatriote du pauvre matelot, appelé Jean Simon, avait rapporté à son père la vareuse et la chemise de laine de Fulgence, son pantalon de grosse toile et une ceinture qu'il avait autour du corps au moment où il s'était jeté à l'eau. De tous ces objets, auquels il avait ajouté le fusil et la vieille carnassière dont Fulgence se servait quand il était à terre, un chapeau de paille qu'il portait la veille du jour où il s'était embarqué pour la dernière fois et une cravate de soie noire piquée d'une épingle d'argent qu'il avait oubliée, le père Glam avait composé une sorte de reliquaire ou de trophée pieux qu'il tenait enfermé dans une longue caisse couchée en travers du berceau dans lequel les trois enfants avaient dormi tour à tour. Seul il avait la clef de cette caisse ; quelquefois il la prêtait à Catherine. La semaine ne se passait jamais sans qu'il l'ouvrît pour en déployer les vêtements grossiers, regarder les déchirures faites par le rocher sur la rude étoffe, manier le fusil et tourner la

cravate autour de ses doigts. Bien souvent il suspendait le tout à un clou, s'asseyant devant, allumait sa pipe et tombait dans une profonde et silencieuse rêverie, dont Catherine avait grand'peine à le tirer. Quand elle rentrait un peu tard, le dimanche, après une promenade, elle était sûre de le trouver immobile, la pipe éteinte, les bras ballants et les yeux pleins de larmes, perdu dans une muette contemplation. Elle rangeait tout ; il la laissait faire, et, quand le couvercle de la caisse était refermé, il suivait Catherine tout pensif.

"Pauvre enfant !... il y a des jours où tu lui ressembles," disait-il quelquefois.

Cette sorte d'adoration qu'il avait pour Fulgence s'expliquait par différents motifs. D'abord une cruelle maladie avait failli le lui enlever dès sa plus tendre enfance ; une autre fois on avait tiré l'enfant de la Dives au moment où il ne donnait plus signe de vie, et il était en outre le portrait frappant de sa mère, que le père Glam avait aimée de toutes les forces de son cœur, et il crut la perdre encore en perdant Fulgence, qui mourut deux ans après elle. Le pauvre matelot était alors à bord d'un navire de l'État. Quand l'acte de décès fut expédié au père Glam, on put croire qu'il n'y survivrait pas ; Catherine le sauva. Le premier et long accès passé, le vieux garde inclina sa tête sur le front de sa fille et l'embrassa.

"Dieu me punit de l'avoir trop aimé, dit-il ; à présent tu es toute ma famille."

JULES SIMON.

(1814.)

Jules Simon, né à Lorient, prit en 1839 la suppléance de M. Cousin lui-même à Sorbonne, et pendant douze ans il sut rendre à ce haut enseignement de l'histoire de la philosophie une partie de l'éclat que son maître lui avait autrefois donné. Député au Corps législatif, en 1863 il s'est fait remarquer comme un des orateurs les plus écoutés de l'opposition libérale, défendant la liberté de la presse, les droits de l'instruction publique, les intérêts des femmes dans les classes laborieuses, etc. Orateur puissant, l'éminent philosophe est aussi l'un des plus remarquables écrivains de notre époque. Citons, parmi ses

nombreux ouvrages les beaux livres intitulés : *le Devoir, la Religion naturelle, la Liberté de Conscience, la Liberté, l'Ouvrière, l'École, l'Ouvrier de huit ans.* Tous ses ouvrages se font remarquer par le talent du style, l'indépendance et l'élévation de la pensée.

Le foyer domestique.

Ceux qui n'ont jamais vu ni une crèche, ni un asile, ne savent pas avec quelle intelligence ces utiles établissements sont organisés, à quelle active surveillance ils sont soumis, avec quel dévouement on s'y occupe de la santé et du bien-être des enfants. Grâce à la crèche et à l'asile, l'enfant du pauvre ne connaît plus ni le froid ni la faim, ni la malpropreté, ni le vagabondage. La mère dans son atelier peut être tranquille sur le sort de son nourrisson.

Que lui manque-t-il donc à cette femme, à cette mère, pour être heureuse? Il lui manque la présence de son enfant ; si tout se réduisait en ce monde à avoir un abri pour sa tête, des vêtements, de la nourriture, il n'y aurait rien à redire à cette vie en commun. Le pain est abondant, la nourriture est saine ; le corps ne souffre pas ; mais l'âme souffre.

Cette épouse vit loin de son mari, ne prenant pas même ses repas avec lui, et ne le retrouvant que le soir, quand ils arrivent l'un et l'autre de leurs ateliers, épuisés et haletants; cette mère n'embrasse pas son enfant à la clarté du soleil, elle ne le tient pas dans ses bras, elle ne le dévore pas de ses yeux charmés, elle n'assiste pas à ses premiers bégayements, elle n'a pas les prémices de ses premiers sourires. Étrange illusion de ces mécaniciens de la vie sociale qui font tout par des rouages : la crèche pour l'enfant au berceau, l'atelier pour l'âge mûr, l'hospice pour la maladie et la vieillesse! Ils songent à tous les besoins de la nature humaine, excepté à ceux du cœur dont ils ne sentent pas les battements. Ils auront un grand soin de mesurer la quantité d'air et de nourriture qu'il faut à une ouvrière, ils proposeront des lois pour que son travail ne soit pas prolongé au delà de ses forces ; mais ils ne feront rien pour que cette ouvrière puisse être une femme. Ils ne savent pas que la femme n'est grande que par l'amour et que l'amour ne se développe et ne se fortifie que dans le sanctuaire de la famille.

Quand on aura donné la dernière perfection aux ateliers, aux crèches, aux écoles, aux hôpitaux, quand il sera

bien démontré que, grâce à ces conquêtes de la philanthropie, l'ouvrier trouve plus de confort dans la vie commune qu'il n'en pourrait rêver dans la vie de famille, le seul fait que les femmes sont entraînées avec leurs maris et leurs enfants dans cette nouvelle organisation où les affections intimes ont si peu de place, constituera encore un véritable malheur social. Les femmes sont faites pour cacher leur vie, pour chercher le bonheur dans les affections exclusives, et pour gouverner en paix ce monde restreint de la famille, nécessaire à leur tendresse native. La manufacture, qui a quelque chose du couvent et de la caserne, sépare les membres de la famille contre le vœu de la nature ; elle substitue à l'autorité du mari et du père l'autorité du règlement, du patron et du contre-maître, et les froids enseignements du maître d'école à cette morale vivante qu'une mère fait pénétrer avec ses baisers et ses larmes dans le cœur de son enfant. Pour que les mœurs conservent ou retrouvent leur pureté et leur énergie, la première de toutes les conditions, c'est que la femme retourne auprès du foyer, la mère auprès du berceau. Il faut que le chef de la famille puisse exercer la puissance tutélaire qu'il tient de Dieu et de la nature, que la femme trouve dans son mari le guide, le protecteur, l'ami fidèle et fort dont elle a besoin ; que l'enfant s'habitue, sans y penser, aux soins et à la tendresse de la mère. Il faut même qu'il y ait quelque part un lieu consacré par les joies et les souffrances communes, une humble maison, un grenier, si Dieu n'a pas été plus clément, qui soit pour tous les membres de la famille comme une patrie plus étroite et plus chère, à laquelle on songe pendant le travail et la peine, et qui reste dans les souvenirs de toute la vie associé à la pensée des êtres aimés qu'on a perdus. Comme il n'y a pas de religion sans temple, il n'y a pas de famille sans l'intimité du foyer domestique. L'enfant qui a dormi dans le berceau banal de la crèche, et qui n'a pas été embrassé à la lumière du jour par les deux seuls êtres dans le monde qui l'aiment d'un amour exclusif, n'est pas armé pour les luttes de la vie. Il n'a pas comme nous ce fond de religion tendre et puissante qui nous console à notre insu, qui nous écarte du mal sans que nous ayons la peine de faire un effort et nous porte vers le bien comme par une secrète analogie de na-

ture. Au jour des cruelles épreuves, quand on croirait que le cœur est desséché à force de dédaigner ou à force de souffrir, tout à coup on se rappelle, comme dans une vision enchantée, ces mille riens qu'on ne pourrait pas raconter et qui font tressaillir, ces pleurs, ces baisers, ce cher sourire, ce grave et doux enseignement murmuré d'une voix si touchante. La source vive de la morale n'est que là: nous pouvons écrire des livres et faire des théories sur le devoir et le sacrifice ; mais les véritables professeurs de morale, ce sont les femmes. Ce sont elles qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent quand il le faut l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation, qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur. Oui, jusque sous le chaume, et dans les mansardes de nos villes, et dans ces caves où ne pénètre jamais le soleil, il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de misère, de soucis et de tendresse, que se créent les amours durables, que s'enfantent les simples et énergiques résolutions ; c'est là que se trempent les caractères ; c'est là aussi que les femmes peuvent être heureuses, en dépit du travail, au milieu des privations. Toutes les améliorations matérielles seront les bienvenues ; mais si vous voulez adoucir le sort des ouvrières et en même temps donner des garanties à l'ordre, raviver les bons sentiments, faire comprendre, faire aimer la patrie et la justice, ne séparez pas les enfants de leurs mères.

PONSARD.

(1814.)

Francis Ponsard, né à Vienne (Dauphiné), débuta dans les lettres par une traduction du *Manfred* de Byron qui passa inaperçue. Il composa ensuite une tragédie, *Lucrèce*, qui fut annoncée comme une réaction littéraire classique au moment de la chute des *Burgraves*. Le succès fut grand et justifié par certaines parties de l'ouvrage écri-

tes d'un style qui rappelait, par ses archaïsmes mêmes, la façon de Corneille. *Agnès de Méranie*, qui vint ensuite, fut moins favorablement accueillie ; *Charlotte Corday*, inspirée par les *Girondins* de Lamartine, eut plus de succès, et l'étude gracieuse d'*Horace et Lydie*, jouée par Rachel, rendit à l'auteur sa première popularité ; *l'Honneur et l'Argent* la lui rendit de nouveau, après le double insuccès de la tragédie d'*Ulysse* et du poëme d'*Homère*. Sa dernière comédie, *la Bourse*, signalerait une décadence précipitée, si l'on ne savait que l'auteur l'a presque improvisée pour satisfaire aux sollicitations d'un théâtre qu'avait alléché le succès fructueux de *l'Honneur et l'Argent*. Il vient de publier *Galilée*, un drame.

L'Honneur et l'Argent.

RODOLPHE.

Quand on manque de tout,
Il faut qu'on soit bien pur pour l'être jusqu'au bout.
On lutte quelque temps, puis le courage tombe ;
Le plus vaillant chancelle et le faible succombe...

GEORGE.

Et moi, je n'admets pas que les privations
Soient jamais une excuse aux lâches actions.
Elle doivent plutôt exalter la bravoure ;
Ce sont d'âpres plaisirs que la vertu savoure.

RODOLPHE.

C'est bien facile à dire, et moins à pratiquer.
Dieu garde que jamais tout vienne à te manquer !

GEORGE.

Je saurais être pauvre, et je m'en ferais gloire.

RODOLPHE.

Ce n'est pas impossible, et je veux bien le croire.
. . . . . .
Mais je ne suis pas sûr, mon cher, d'une vertu
Qui n'a pas vaillamment et longtemps combattu ;
Celle-là seulement veut qu'on la glorifie,
Que la lutte grandit et le choc fortifie.

GEORGE.

Parbleu ! de tous mes vœux j'appelle le combat,
Et je voudrais demain être sur le grabat.

RODOLPHE.

Profite de tes biens, George, cette méthode
Est plus sûre que l'autre et surtout plus commode.

GEORGE.

J'en use sans plaisir et les tiens en mépris.

RODOLPHE.

Quand on les a perdus on en connaît le prix.

GEORGE.

Me crois-tu donc sans force et sans valeur aucune ?

RODOLPHE.

Non, tu peux d'un cœur ferme accepter l'infortune ;
Pendant les premiers jours tu t'en réjouirais ;
Puis la réflexion arrive, et les regrets.

GEORGE.

Je serais soutenu par mon orgueil intime.

RODOLPHE.

Hum !

GEORGE.

Si ce n'est assez, par la publique estime.

RODOLPHE.

Oh ! l'estime publique ! elle est vers les écus ;
Elle suit le succès et quitte les vaincus.
Qu'un homme soit sans foi, trahisse sa parole,
S'enrichisse aux dépens des gens simples qu'il vole,
Qu'habile à manier des chiffres imposteurs,
Il soit le plus fripon des grands spéculateurs,
Et se retire enfin trois fois millionnaire,
Tandis que l'hôpital s'ouvre à l'actionnaire ;
Qu'un autre soit servile, adroit, souple, empressé,
Qu'à force de ramper il se soit avancé ;
Que, fidèle à sa place, avant toute autre chose,
Selon que le vent change, il ait changé de cause,
Et, pour ne pas priver l'État de son savoir,
Renié tout principe et servi tout pouvoir ;
Qu'il soit ainsi monté de parjure en parjure,
Jusqu'aux plus hauts emplois de la magistrature ;
Il est riche, il reçoit ; ses dîners sont vantés :
Il suffit. Ses salons seront très-fréquentés.
On verra s'y presser la belle compagnie ;
S'il court de méchants bruits, c'est qu'on le calomnie,
—L'homme public, hélas ! est toujours diffamé ;—

Il peut servir ou nuire, il est donc estimé ;
Il a droit de parler en pieux personnage,
Contre l'esprit du siècle et le libertinage...
Mais si, pour ce métier, un homme a trop de cœur,
S'il veut tout du mérite, et rien de la faveur ;
Si, mis entre sa place et l'honneur, il résigne
L'emploi dont il vivait pour rester dans sa ligne;
Après un mot d'estime et de compassion,
Nul ne se souviendra de sa belle action.
Il est pauvre, inutile, et chacun le délaisse ;
Et qu'il se garde alors d'avoir une faiblesse !
Un haro général s'élève contre lui :
Il a, le malheureux, mangé l'herbe d'autrui !
Il n'est, pour le flétrir, pas d'injure assez forte,
Et, s'il va quelque part, on le met à la porte.

GEORGE.

Mais, Rodophe, sais-tu que tu vois tout en laid !

RODOLPHE.

Eh ! mon Dieu ! non ; je vois le monde tel qu'il est.
A quoi sert de parler comme une pastorale,
Et quel profit croit-on qu'en tire la morale ?
Ces fades lieux communs dont nous sommes nourris
Ne sont pas pour tromper de vigoureux esprits.
Quand un livre niais, bourré de phrases vides,
Aura fait un faux monde aux jeunes gens candides ;
Quand ils supposeront sur la foi des régents
Qu'on n'honore ici-bas que les honnêtes gens ;
Que résultera-t-il de toutes ces chimères ?
Que les réalités leur seront plus amères ;
Et que, passant de l'une à l'autre extrémité,
Ils ne voudront plus croire à nulle probité.
Non, la morale parle un tout autre langage ;
Il faut qu'on sache à quoi la vertu nous engage,
Que sa pratique est rude, et qu'un homme d'honneur
N'a pas de récompense, excepté dans son cœur.

(L'Honneur et l'Argent.)

La Bourse.

Eh bien ! écoute-moi,
N'en dis rien au public, garde ceci pour toi ;
La Bourse selon vous, ô gens de la campagne,
Est un jeu comme un autre, où l'on perd, où l'on gagne.
Point. Les joueurs y sont partagés en deux corps:
Les faibles dans un camp, et, dans l'autre, les forts.

Grâce aux gros bataillons qu'ils tirent de leur caisse,
Ceux-ci font à leur choix ou la hausse ou la baisse ;
Si bien que l'un des camps étant maître des cours,
Toujours gagne, pendant que l'autre perd toujours
A ce duel inégal joins l'œuvre des habiles :
Les uns ont su d'abord les nouvelles utiles :
Les autres, inventant et semant de faux bruits,
De la frayeur publique ont récolté les fruits ;
D'autres, par les appâts d'un dividende énorme,
Haussent les actions d'une entreprise informe,
Puis les laissent, aux yeux d'acquéreurs stupéfaits,
Retomber à zéro dès qu'ils s'en sont défaits.
Et dis si les maisons, par les grecs fréquentées,
Ont employé jamais cartes plus biseautées.

(La Bourse.)

P. J. STAHL (J. HETZEL.)

(1814.)

Pierre-Jules HETZEL, littérateur et libraire français né à Chartres, a pris, comme écrivain, le pseudonyme de P. J. Stahl. Parmi ses ouvrages charmants il faut citer: *Scènes de la vie des animaux, Le Diable à Paris, Tom Pouce, Histoire d'un homme enrhumé, Le Voyage d'un étudiant*, et *Bêtes et gens*, avec une préface de George Sand, où elle dit sur l'auteur : "Nommer Stahl, c'est rappeler une série de ravissantes études, légères dans la forme, sérieuses dans le fond. Nommer Hetzel, c'est renouveler les regrets qu'inspire à de nombreux amis et à une foule de personnes haut placées dans les arts et dans la société parisienne l'éloignement d'un homme à la fois utile et charmant, comme ses travaux, comme les livres qu'il a publiés et comme les pages qu'il a écrites."... et ensuite, sur ce petit livre: "C'est du Sterne germanisé par le sentiment, françisé par l'esprit," Louis Ratisbonne, dans une autre préface, y ajoute: "chaque page du livre pourrait porter pour épigraphe la devise du ciel rêvée par le tourtereau: "Ici l'on aime!" "

Un Pingouin!

Que penses-tu des Pingouins, Dieu suprême? Que feras-tu d'eux au jour du jugement? À quoi as-tu songé quand tu as promis la résurrection des corps?

Importait-il donc à ta gloire de créer un oiseau sans plumes, un poisson sans nageoires, un bipède sans pieds?

— Si c'est là vivre, me suis-je écrié bien souvent, je demande à rentrer dans mon œuf.

Un jour qu'à force de méditer j'avais fini par m'endormir, il me sembla que j'entendais pendant mon sommeil un bruit qui n'était ni celui des vagues, ni celui des vents, ni aucun autre bruit que je connusse.

— Réveille-toi donc, me disait intérieurement cette partie active de notre âme qui semble ne dormir jamais, et que je ne sais quelle puissance tient constamment éveillée en nous pour notre salut ou pour notre perte; réveille-toi donc, ce que tu verras en vaut bien la peine, et ta curiosité sera satisfaite.

— Assurément je ne me réveillerai pas, répondait tout en dormant cette autre excellente partie de nous-mêmes à laquelle nous devons de dormir en toute circonstance; je ne suis point curieuse, et ne veux rien voir. Je n'ai que trop vu déjà.

Et comme l'autre insistait :

— J'aurais bien tort, en vérité, de secouer pour si peu ce bon sommeil, reprenait la dormeuse; d'ailleurs je n'entends rien; vous voulez me tromper, ce bruit n'est pas un bruit; je dors, je rêve, et voilà tout. Laissez-moi donc dormir. Y a-t-il rien au monde qui vaille mieux qu'un bon somme?

Et comme, à vrai dire, je tenais à dormir, je m'y obstinais, fermant les yeux de mon mieux et me cramponnant au sommeil qui allait m'échapper, avec tous ces petits soins qu'ont de leur repos les vrais dormeurs, pendant même qu'ils s'y livrent.

Mais il était sans doute écrit que je devais me réveiller. Hélas! hélas! je me réveillai donc!

Que devins-je, moi qui m'étais cru la bête la plus considérable, et même la seule bête de la création (je m'étais bien trompé!) que devins-je en apercevant une demi-douzaine, au moins, de charmantes créatures vivant, parlant, volant, riant, chantant, caquetant, ayant des plumes, ayant des ailes, ayant des pieds, tout ce que j'avais enfin, mais tout cela dans un degré de perfection tel, que je ne doutai pas un instant que ce fussent des habitants d'un monde plus parfait, de la lune par exemple, ou même du soleil, qu'un caprice inconcevable avait poussés pour un instant sur mon rocher.

Comme elles avaient l'air fort occupé, et elles l'étaient en effet, car elles jouaient et mettaient à leur jeu beaucoup d'ardeur, faisant de leur corps tout ce qu'elles voulaient, rasant tour à tour la terre et l'eau de leurs ailes légères, avec une souplesse et une vivacité dont je ne songeai même pas à être jaloux, tant elles dépassaient tout ce que j'aurais osé imaginer, elles ne me virent pas d'abord, et je restai coi dans le creux de mon rocher, jusqu'à ce qu'enfin, entraîné tout à la fois et par l'ardeur de mon âge, et surtout par cet élan irrésistible qui pousse tout ce qui vit vers le beau, lequel, j'ai pu le voir plus tard, est le vrai roi de la terre, je m'élançai éperdu au milieu d'elles.

— Oiseaux célestes! m'écriai-je, fées de l'air! déesses!!

Et comme j'avais beaucoup couru pour arriver jusqu'à elles, et fait de violents efforts pour courir sans tomber, il me fut impossible de dire un mot de plus, et force me fut de rester court.

— Un Pingouin! s'écria une des joueuses.

— Un Pingouin! répéta toute la bande.

Et comme elles se mirent toutes à rire en me regardant, j'en conclus qu'elles n'étaient pas fachées de me voir.

"Les aimables personnes!" pensais-je. Et le courage m'étant revenu, je les saluai avec respect, et prononçai alors le plus long discours que j'eusse encore prononcé de ma vie :

— Mesdemoiselles, leur dis-je, je viens de naître, j'ai laissé là-haut ma coquille, et comme j'ai vécu seul jusqu'à présent, je me vois avec plaisir en aussi belle compagnie; vous jouez : voulez-vous que je joue avec vous?

— Pingouin mon ami, me dit celle qui me parut être la reine de la bande, et que je sus plus tard être une Mouette Rieuse, tu ne sais pas ce que tu demandes, mais tu vas le savoir; il ne sera pas dit qu'un aussi éloquent petit Pingouin aura essuyé de nous un refus. Tu veux jouer, joue donc, me dit-elle.

Et, cela dit, elle me poussa de l'aile au milieu de ses amies, une autre en fit autant, et puis une autre, et, chacune me poussant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, je jouai alors!

—Je ne veux plus jouer, dis-je, dès qu'il me fut possible de prononcer un mot.

— Fi ! le mauvais joueur ! s'écrièrent-elles toutes à la fois.

Et le jeu recommença, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé, humilié, désespéré, je roulai par terre.

— Vous que je respectais ! leur dis-je, vous que j'aimais ! vous que j'adorais ! vous que je trouvais superbes !...

Et ce que je souffrais, comment le dire ?

Celle-là même qui m'avait appelé "Pingouin mon ami," et qui néanmoins m'avait le plus maltraité, me voyant tout penaud, se reprocha sa conduite.

— Pardonne-nous, mon pauvre Pingouin, me dit-elle ; nous sommes des Mouettes, des Mouettes Rieuses, et ce n'est pas notre faute si nous ne valons rien, car nous ne sommes peut-être pas faites pour être bonnes.

Et en me parlant ainsi, elle vint à moi d'un air si bon que, quoi qu'elle m'en eût dit, je crus voir en elle la beauté et la bonté parfaites, et j'oubliai ses torts.

Mais la pitié n'est souvent qu'un remords de la dureté, et ce que j'avais pris pour un commencement d'affection n'était que le regret d'avoir mal fait. Aussi, dès qu'elle me vit consolé, s'envola-t-elle avec ses compagnes.

Ce brusque départ me surprit à un tel point qu'il me fut impossible de trouver un geste ou une parole pour l'empêcher, et je recommençai à être seul.

C'est-à-dire que chaque jour triste avait son plus triste lendemain, car dès lors la solitude me devint insupportable.

(Vie et opinions d'un Pingouin.)

ÉMILE AUGIER.

(1820.)

M. Émile Augier, poete comique, est né à Valence. Il débuta en 1844, au théâtre par une petite comédie en deux actes, intitulée *La Ciguë*, imitation plus spirituelle qu'exacte des mœurs antiques, dont le succès, mérité par des scènes charmantes et des vers pétillants d'esprit, rappela celui qu'avait obtenu, l'année précédente, la tragédie de *Lucrèce*, de M. Ponsard. Ces poëtes furent dès lors considérés comme les chefs de la réaction contre les excès dramatiques du romantisme. Depuis,

M. Augier a fait représenter, avec des succès divers, une douzaine de pièces, dont les principales en vers sont *Un Homme de bien*, *l'Aventurière*, *Gabrielle*, *Philiberte*, *Les Effrontés*, *La Pierre de Touche*, *Le Gendre de M. Poirier*, et surtout *la Jeunesse*, son chef-d'œuvre et une des meilleures comédies de notre époque. On trouve dans toutes ces pièces un esprit fin, enjoué, railleur, un art savant et ingénieux, un langage franc, hardi, plein de traits heureux et piquants qui rachètent le tour maniéré de certaines pensées et la familiarité un peu crue de quelques expressions.

Paris et la Campagne.

Madame HUGUET, femme pauvre, qui a usé son âme et son cœur pour paraître riche, ne croit plus qu'à l'argent. Aussi, elle ne rêve pour son fils Philippe qu'un mariage d'ambition, fait n'importe comment, et l'opulence acquise à tout prix. Elle gourmande *Hubert*, époux de sa fille *Mathilde*, honnête homme qui, dégoûté des bassesses qu'il faut commettre pour réussir à Paris, se retire dans ses champs pour y mener une vie modeste, mais heureuse et indépendante. *Hubert* et *Mathilde* voudraient attirer *Philippe* chez eux ; ils font une satire piquante de la vie de Paris et un charmant éloge de la vie à la campagne.

MADAME HUGUET.

Nul chagrin n'est durable,
Et la pauvreté seule est un mal incurable.

HUBERT.

Belle morale !—Hé bien, c'est ainsi qu'à Paris
Sont contraints de penser les plus sages esprits;
La cause ?—Encombrement des carrières civiles !
La cause ?—Emportement de nos champs vers les villes,
Des villes vers Paris. Le fermier de son fieu
Fait orgueilleusement un robin de chef-lieu;
Le robin, enhardi par un succès facile,
Envoie imprudemment son fils dans la grand'ville;
La France s'y bouscule; et le Parisien
Après s'être épuisé pour vivre dit au sien :
" Je ne peux rien pour toi, la route est obstruée;
" Si tu n'as pas de force à faire ta trouée,
" Il faut te faufiler, être mince et glissant,
" Autour de toi ne rien garder d'embarrassant,
" Et me crever d'abord toutes ces boursouflures
" De jeunesse et d'honneur qui gênent tes allures.
" Courage, mon garçon ! de toi-même vainqueur,
" Pour faire argent de tout, commence par ton cœur !
" Sois malheureux plutôt que d'être misérable,
" Car la pauvreté seule est un mal incurable."

MADAME HUGUET.

Je déplore avec vous un tel encombrement ;
Mais trouvez un moyen d'en sortir autrement !

MATHILDE, *sa fille.*

Et comment se fait-il, voilà ce que j'admire,
Qu'aucun père à son fils ne s'avise de dire ;
" Paris est encombré de hardis compagnons ;
" Retourne aux champs déserts, aux champs d'où nous venons;
" Portes-y ta jeunesse et tes saines idées;
" Qu'elles jouissent là de leurs franches coudées,
" Et, qu'au lieu d'épuiser en arides travaux
" La source des vrais biens pour en payer de faux,
" Loin des servilités dont la ville te somme,
" Tu puisses te donner le luxe d'honnête homme !"

MADAME HUGUET.

Veux-tu dire par là que Philippe aujourd'hui
Ferait mieux de placer en bien fonds ?...

HUBERT.

Cent fois oui.

MADAME HUGUET.

Mais il serait plus pauvre encore, car la terre
Ne rapporte que trois.

HUBERT.

A son propriétaire :
Plus quatre à son fermier, quelquefois cinq et plus ;
Ce qui fait huit ou neuf, s'il n'est pas trop obtus.

MADAME HUGUET.

Vous me croyez aussi par trop Parisienne ;
Quelle terre a jamais rendu neuf ?

HUBERT.

Mais... la mienne ;
Et j'en connais une autre à vendre qui la vaut.

MADAME HUGUET.

Tout cela n'entre pas très-bien dans mon cerveau ;
Mais qu'il se fasse ici neuf mille francs de rente,
Je l'admets : à Paris il s'en fera quarante.

MATHILDE.

Crois-tu qu'il en sera plus riche ?

MADAME HUGUET.

Oui, je le crois.

MATHILDE.

Sur nos neuf mille francs nous en épargnons trois.

MADAME HUGUET.

Bah !

MATHILDE.

Rien ne coûte ici des choses de la vie;
Notre table est toujours abondamment servie :
C'est la chasse qui paie avec la basse-cour ;
Nous avons neuf chevaux de labour
Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
Nous avons cinq valets de ferme, soit !
Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive ;
Et la terre est si bonne envers qui la cultive.
Qu'elle nous donne encore, outre tous ses produits,
Notre provision de bois, de vins, de fruits.
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
L'ornement du foyer, le respect des enfants.

(*La Jeunesse.*)

DUPONT.

(1821.)

A. Pierre DUPONT, né a Lyon, obtint un prix de l'Académie française au concours de 1842, et une place d'aide au *Dictionnaire* à la rédaction duquel il travailla jusqu'en 1847. A cette époque, sa chanson des *Bœufs*, et les cinq autres réunies sous le titre des *Paysans*, lui

avaient fait une très-rapide popularité. Dupont, par le seul effet de son organisation naturelle, est à la fois poete et compositeur. Sans avoir jamais fait aucune étude de théorie musicale, il compose spirituellement l'air et les paroles de ses charmantes chansons comme par double inspiration. Elles ont plusieurs fois été publiées sous les titres de *Cahier de Chansons, la Muse Populaire*, et *Chants et Chansons*. On a encore de lui le texte de la *Légende du Juif Errant*, illustrée par Gustave Doré.

24

Les bœufs.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons ;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi-gras devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries ;
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;

J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux ;
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

MURGER.

(1822–1861.)

Henri Murger, né à Paris, est mort à l'age de trente-neuf ans. *Le Bonhomme Jadis* est l'un des ouvrages les plus souvent représentés à la comédie française. *Adeline Protat, le Pays latin, les Buveurs d'eau* et *les Vacances de Camille* sont regardés comme les meilleures productions de l'auteur de *la Vie de Bohême.* Quant à ce dernier ouvrage, il inspira à Murger ces amères paroles sur son lit d'agonie : "La Bohême n'est pas une patrie, c'est une maladie, et j'en meurs."

La Mère Madelon et Caporal.

Dans ce pays, l'endroit où l'on mène paître les troupeaux s'appelle *dormoir,* néologisme rustique dont l'étymologie semble indiquée par la sieste à laquelle se livrent les bêtes quand elles ont pâturé. Le *dormoir* qui servait de communal aux vaches de Montigny était situé dans la partie la plus voisine de la forêt qu'on appelle les *Longs-Rochers.* En y menant son troupeau, la mère Madelon avait remarqué que ces gorges, dont l'aspect est bien plus sauvage et le caractère plus grandiose que celles qu'on admire, sur programme d'itinéraire, à Franchard ou

Apremont, étaient souvent visitées par les curieux et quotidiennement fréquentées par les artistes. La nouvelle vachère imagina alors d'installer au milieu de ces solitudes une industrie qui devait plus tard lui mériter le surnom de *vivandière des arts*. Elle apporta tous les jours avec elle un panier contenant des gourdes remplies de liqueurs, du tabac, des cigares, des pipes, et tous les objets employés par les fumeurs.

En succédant à la vachère défunte, la mère Madelon avait hérité son chien. C'était une vieille bête intelligente et pacifique, au poil hérissé tel qu'un buisson de houx, avec des yeux pleins de malice qui luisaient comme des braises ; ce chien s'appelait *Caporal*. Il avait été ainsi baptisé par des soldats qui l'avaient adopté quand il était jeune, et il avait fait les campagnes d'Afrique à la suite d'un régiment. Dressé par les loustics du camp, Caporal était devenu un chien savant; il faisait l'exercice comme le meilleur sergent instructeur; il portait les armes au nom des officiers supérieurs de l'armée, et croisait la baïonnette dès qu'on parlait d'Abd-el-Kader. Acrobate comme Auriol, il franchissait un faisceau de fusils. Mathématicien comme Munito qui fut le Newton de la race canine, il jouait aux dominos et devinait quelquefois l'âge du capitaine. À ces menus talents de société, qui faisaient les délices de la garnison, Caporal ajoutait au besoin les qualités de chien de chasse, plus utiles en campagne. Quand son régiment faisait une razzia dans quelque tribu ennemie, Caporal y prenait une part active en dévalisant les poulaillers, et plus d'une fois il paya largement son écot en augmentant par l'appoint d'une volaille la maigre pitance du bivouac. S'il avait la ruse du renard en maraude, il avait le courage du lion devant le feu. À l'assaut de Constantine, Caporal monta le premier sur la brèche et se mêla au combat en étranglant un chien turc. Une nuit, dans un défilé de l'Atlas, sa vigilance avait sauvé de la destruction imminente un détachement qui allait être surpris pendant le sommeil par une bande d'Arabes. Cette belle action lui valut la croix. Un soldat qui avait été perruquier lui tondit le poitrail de façon à ce que le dessin de la tonte représentât l'étoile des braves; on augmenta d'un petit verre quotidien sa ration d'eau-de-vie; il fut dispensé des corvées, et les sentinelles lui

présentaient les armes. Ramené en France et rentré dans la vie civile, Caporal était devenu chien de berger, et faisait à la satisfaction commune la police du troupeau confié à sa garde.

L'industrie exercée dans les Longs-Rochers par sa nouvelle maîtresse devait initier Caporal à un métier nouveau pour lui, qui en avait déjà tant pratiqué. Les artistes disséminés dans la forêt, trouvant quelquefois incommode de se déranger quand ils avaient besoin de quelque chose à la cantine, avaient coutume d'appeler de loin la cantinière pour lui demander ce qu'ils souhaitaient. Cela était d'autant plus facile, que les Longs-Rochers possèdent un écho d'une telle fidélité de répercussion, que le son y est distinctement reproduit à la distance d'un kilomètre. La mère Madelon, qui trouvait pénible de courir à travers les escarpements des gorges, dressa Caporal à la remplacer. Cette invention devint pour elle une nouvelle source de profits. Les peintres, qui trouvaient originale la métamorphose de Caporal en garçon d'estaminet, renouvelaient plus fréquemment leurs consommations pour se procurer le plaisir de voir l'intelligent animal bondir à travers les roches, chargé d'un petit panier qu'il portait suspendu au cou, et dans lequel sa maîtresse déposait les choses que lui demandait sa clientèle nomade. À sa double fonction de garçon de café et de chien de berger, Caporal en ajouta une troisième, qui augmenta encore de temps en temps le gain modique de sa vieille maîtresse.

Il y a dans les Longs-Rochers des espèces de grottes qui ont conservé le nom de chambres du *Croque-Marin*, en souvenir d'une tradition dont nous avons en vain recherché l'origine. Ces grottes, qui n'ont autrement rien de bien curieux, sont situées dans la partie la plus solitaire des gorges, et il est assez difficile de les trouver quand on ne connaît pas le terrain. Les gens qui désiraient visiter les grottes s'adressaient à la mère Madelon, qui se faisait volontiers leur guide et recevait d'eux quelque menu salaire. De même qu'elle s'était fait remplacer par son chien pour le service de la cantine, la vachère de Montigny utilisa son instinct en lui confiant le soin de conduire au Croque-Marin les étrangers. Caporal connaissait d'ailleurs tous les coins de la forêt aussi bien que

s'il eût fait partie de la meute princière ; il suffisait de prononcer devant lui le nom d'une vente, d'une croix, d'un carrefour ou d'un site quelconque, pour qu'il en prît sur-le-champ la direction. Cette connaissance des lieux lui permettait donc d'étendre ses fonctions de guide au delà du rayon dans lequel étaient situés les Longs-Rochers, et si quelque visiteur s'informait du chemin qu'il fallait suivre pour aller à la *Mare aux Fées* ou à la *Gorge au Loup*, la vachère proposait aussitôt Caporal, qui conduisait son monde par les sentiers les plus pittoresques. Caporal avait, sur les *ciceroni* que l'on prend à Fontainebleau, l'avantage de son mutisme : il n'ennuyait point les promeneurs par une érudition bavarde et vulgaire, et ne cherchait point, comme ses confrères bipèdes, à leur imposer son impression personnelle. De plus il donnait aux personnes qu'il conduisait le temps d'examiner les curiosités de la forêt, et quand une compagnie de bourgeois parisiens, ou une splénétique famille anglaise restait durant un quart d'heure extasiée devant un bloc de rocher d'une forme bizarre, Caporal attendait patiemment qu'ils missent fin à leur admiration. Gravement assis sur son train de derrière, il secouait dédaigneusement la tête en se rappelant les cols de Mouzaïa ou le défilé des Portes de fer, et il semblait se dire à lui-même : "J'en ai vu bien d'autres."

ERCKMANN—CHATRIAN.

Émile Erckmann et Alexandre Chatrian, sont nés, le premier à Phalsbourg en 1822, le second au hameau de Soldatenthal, en 1826. Depuis 1847 les deux amis travaillèrent ensemble à diverses œuvres, qu'ils signèrent de leur deux noms réunis, et avec une telle unité de composition et de style qu'ils comptaient déjà de sérieux succès, lorsque personne ne se doutait que deux auteurs différents se cachaient sous cette sorte de raison sociale littéraire, formée de leurs deux noms. Mais ce fut seulement en 1859 que leur roman de *l'Illustre Docteur Mathéus*, donna au nom collectif d'Erckmann-Chatrian un certain retentissement. Depuis, leur réputation comme romanciers n'a fait que grandir, grâce à toute une série d'ouvrages consacrés à l'étude patiente et pittoresque des mœurs populaires de l'Allemagne, puis à la mise en scène des gloires et des revers militaires de la Révolu-

tion ou de l'Empire, parmi lesquels on distingue : *Contes des bords du Rhin*, le *Fou Yégof*, le *Joueur de Clarinette*, *La Maison Forestière*, et surtout les *Romans nationaux*, composé de : *le Conscrit de* 1813, *Madame Thérèse*, *L'Invasion et Waterloo*.

La paix.

Ah ! le bon temps, la belle année ; comme tout verdissait et fleurissait, et comme les gens se dépêchaient de rattraper le temps perdu, de planter leurs choux hâtifs, leurs petites raves, de remuer la terre piétinée par la cavalerie ; comme on reprenait courage, comme on espérait de la bonté de Dieu, le soleil et la pluie dont on avait si grand besoin !

Tout le long de la route, dans les petits jardins, les femmes, les vieillards, tout le monde bêchait, travaillait, tout courait avec les arrosoirs.

"Hé ! père Thiébeau, crias-je, hé ! la mère Furst, du courage, du courage !

— Oui, oui, monsieur Joseph, vous avez bien raison; il en faut ; ce blocus a tout retardé, nous n'avons pas de temps à perdre."

Et les brouettes, les chariots de briques, de tuiles, de planches, de poutres, de madriers, comme tout cela roulait de bonne heure vers la ville, pour rebâtir les maisons et relever les toits enfoncés par les obus ! Comme les fouets claquaient, et comme les marteaux retentissaient au loin dans la campagne ! De tous les côtés on voyait les charpentiers et les maçons autour des gloriettes. Le père Ulrich et ses trois garçons étaient déjà sur le toit du *Panier-Fleuri*, rasé par les boulets de la ville, en train d'affermir la charpente neuve ; on les entendait siffler et frapper en cadence. Ah ! oui, c'était un temps d'activité, la paix revenait ! Ce n'est pas alors qu'on redemandait la guerre, non, non ! chacun savait ce que vaut la tranquillité chez soi ; chacun ne demandait qu'à réparer autant que possible toutes ces misères ; on savait qu'un coup de scie ou de rabot vaut mieux qu'un coup de canon ; on savait ce qu'il en coûte de fatigues et de larmes, pour relever en dix ans ce que les bombes renversent en deux minutes.

Et comme je courais joyeux alors ! Plus de marches, plus de contre-marches ; je savais bien où j'allais, sans en avoir reçu la consigne du sergent Pinto. Et ces alouet-

tes qui s'élevaient et montaient au ciel en tremblotant, comme elles chantaient bien, et les cailles, les linottes ! Dieu du ciel, on n'est jeune qu'une fois ! Et la bonne fraîcheur du matin, la bonne odeur des églantiers le long des haies ; et la pointe du vieux toit des Quatre-Vents, la petite cheminée qui fume. " C'est Catherine qui fait du feu là-bas, elle prépare notre café..." Ah ! comme je courais ! Enfin me voilà près du village, je marche un peu plus doucement pour reprendre haleine, en regardant nos petites fenêtres et riant d'avance. La porte s'ouvre, et la mère Grédel, encore en jupon de laine, un grand balai à la main, se retourne ; je l'entends qui crie : " Le voilà !... le voilà !..." Presque aussitôt Catherine, toujours de plus belle en plus belle, avec sa petite cornette bleue, accourut : " Ah ! c'est bon... c'est bon... je t'attendais !" Comme elle est heureuse et comme je l'embrasse ! Ah ! vive la jeunesse ! Tout cela, je le vois. J'entre dans la vieille chambre avec Catherine ; et la tante Grédel, en levant son balai d'un air d'enthousiasme, crie :

" Plus de conscription... c'est fini !"

(Waterloo.)

RENAN.

(1823.)

Joseph-Ernest Renan, né à Fréguier, obtint au concours de linguistique, en 1848, le prix Volney pour un mémoire sur les langues sémitiques, qu'il a fait paraître en partie depuis sous le nom *Histoire générale et systèmes comparés des langues sémitiques*. Deux ans plus tard, il était encore couronné à l'Institut pour un mémoire historique sur l'*Étude de la langue grecque au moyen âge*. À la fin de 1860, il a été chargé d'une mission en Syrie et a été décoré de la Légion d'honneur. Le livre de Renan qui a fait le plus de bruit est sa fameuse *Vie de Jésus*, qui a été l'occasion d'un mouvement bibliographique incroyable, et les volumes ou brochures consacrés à l'examiner ou à le réfuter, formeraient toute une bibliothèque. On a encore de lui: *Études d'une histoire religieuse, Essais de morale et critique, de l'Origine du langage, Histoire littéraire de France au XIVe siècle, Averroès et l'Averroïsme*, une traduction du *Livre de Job* et du *Cantique des Cantiques*, enfin *Les Apôtres*.

L'Esprit industriel.

L'antiquité, douée d'un tact si délicat, avait établi une lumineuse distinction en donnant le nom de libéraux aux arts qui ennoblissent, et de serviles à ceux qui n'ennoblissent pas. Certes, l'antiquité se trompa et pècha gravement en frappant d'une sorte d'ignominie la chose du monde la plus honnête et la plus estimable, le travail. Croira-t-on que, de faute en faute, elle en vint à envisager l'industriel lui-même comme une sorte de produit que l'on fabriquait et vendait ? La principale source de la fortune de Crassus fut le profit qu'il tirait de ses esclaves, auxquels il faisait apprendre toute sorte de métiers: orfèvres, ciseleurs, écrivains, grammairiens, et qu'il revendait ensuite avec d'immenses bénéfices. Cela nous révolte à bon droit ; mais prenons garde de commettre à notre tour des confusions non moins graves. Le travail professionnel et l'industrie sont des choses bonnes, et par conséquent honorables ; mais ce ne sont pas des choses libérales. L'utile n'ennoblit pas : cela seul ennoblit qui suppose dans l'homme une valeur intellectuelle ou morale. La vertu, le génie, la science, quand elle est désintéressée et n'a pour objet que de satisfaire le désir qui porte l'homme à pénétrer l'énigme de l'univers, la valeur militaire, la sainteté, voilà des choses qui ne correspondent qu'aux besoins moraux, intellectuels ou esthétiques de l'homme : tout cela peut ennoblir... Mais ce qui est simplement utile n'ennoblira jamais. Je vois sur le front de ce palais éphémère, à côté de noms immortels dans la science, des noms, honorables sans doute, d'industriels qu'on veut inscrire au livre d'or de la gloire ; ils n'y tiendront pas. L'industrie rend à la société d'immenses services, mais des services qui, après tout, se payent par de l'argent. À chacun sa récompense : aux hommes utiles selon la terre, la richesse, le bonheur dans le sens terrestre, toutes les bénédictions de la terre; au génie, à la vertu, la gloire, la noblesse, la pauvreté. L'homme de génie n'a droit qu'à une seule chose, c'est qu'on ne lui rende pas la vie impossible ou insupportable ; l'homme utile n'a droit qu'à une seule chose, c'est d'être récompensé dans l'ordre de ses services. Cela est si vrai, que, parmi les industriels, les seuls qui aient vraiment forcé les portes du temple de la gloire,

sont ceux qui ont été persécutés ou méconnus. Il est souverainement inique que Jacquart n'ait pas été riche, et, parce qu'il a vécu pauvre, la gloire lui a été justement décernée. En effet, les qualités qui font l'industriel n'excluent nullement, mais ne supposent pas nécessairement une grande élévation morale, et la pauvreté de Jacquart prouve plus pour son caractère que l'invention même à laquelle son nom est rattaché.

C'est donc une tentative d'avance condamnée que l'effort par lequel certaines personnes, animées des meilleures intentions, ont essayé de nos jours d'attacher à des choses utiles et honnêtes, mais sans élévation, les idées de gloire, d'éclat, de poésie, que le passé a réservées pour les grandes choses qui font prendre en estime les facultés morales et intellectuelles de l'homme. Hâtons-nous de le dire, il n'est question ici que de la distinction extérieure, et non de la noblesse intérieure, qui est indépendante de toute condition et ne résulte que de la valeur morale de la personne, de ses mérites devant Dieu, comme on dit dans le langage chrétien. Le monde est obligé de juger par le dehors et sur l'étiquette ; or, ce jugement est bien souvent trompeur. Je suis persuadé que les plus belles âmes ont été et resteront toujours inconnues ; car, lors même qu'elles ne se cacheraient pas, le monde ne saurait pas les reconnaître. La considération ne peut donc, si ce n'est dans un cercle de personnes très-réduit (et au fond c'est là tout ce qui importe aux âmes délicates et élevées,) se fonder sur le mérite réel, mais sur des marques extérieures qui, jusqu'à preuve du contraire, seront censées être des indices de noblesse. Or, à ce point de vue, on ne peut nier que toutes les présomptions ne soient en faveur des professions désintéressées. Les préjugés qui, dans l'ancienne société française, faisaient attacher moins de faveur aux professions lucratives, et qui interdisaient tout commerce et toute industrie aux gentilshommes, étaient poussés sans doute à de fâcheuses exagérations; mais, comme la plupart des préjugés, ils reposaient sur quelque secrète raison: ils renfermaient une profonde notion de l'équilibre de la société, et entraînaient peut-être moins d'inconvénients que l'opinion qui tendrait à faire envisager la richesse et l'utilité comme la règle de

la hiérarchie sociale, si cette opinion venait universellement à prévaloir.

Voilà ce que ne comprennent point assez les personnes qui, frappées des grands progrès industriels de notre temps, s'imaginent que de tels progrès signalent une révolution dans l'esprit humain. Ces personnes prennent l'accessoire de la civilisation pour le principal ; si la philosophie de l'histoire leur était plus familière, elles verraient que la perfection des arts mécaniques peut s'allier à une grande dépression morale et intellectuelle. Je ne prétends pas que ce soit là le cas de notre temps : aucun siècle n'a eu des esprits aussi étendus, aussi cultivés que le nôtre ni en aussi grand nombre ; aucun siècle n'a vu si finement et n'a serré de si près la vérité en toute chose. Mais ce progrès ne s'est réalisé que dans un très-petit nombre d'hommes, et leur élévation même n'a servi qu'à les isoler. La tête semble de plus en plus perdre le gouvernement des choses. C'est en ce sens que la physionomie générale de notre temps est bien moins noble que celle d'autrefois. Le monde renferme en réalité plus d'élévation intellectuelle et morale que jamais; mais les parties nobles n'occupent plus le premier rang, et cèdent la suprématie à des intérêts secondaires.

L'antiquité a exprimé cela dans un mythe que je voudrais voir représenté en symbolique histoire par le pinceau de Cornelius ou de Kaulbach. Elle rêva un peuple d'Atlantes, issu du commerce des dieux et des hommes, vivant heureux par l'industrie et doué d'une prodigieuse habileté par les travaux matériels. Ce qu'il y avait de divin dans leur origine empêcha quelque temps leur bonheur tout profane de dégénérer en nullité; puis, l'élément divin s'affaiblissant peu à peu, ils tombèrent au-dessous de l'homme. Jupiter balaya cet insignifiant petit monde par des tremblements de terre et des inondations, et il n'en resta qu'un océan boueux, où les dernières traces de cette activité frivole furent ensevelies. Que de gens de nos jours dont l'idéal ne dépasse pas le bonheur des Atlantes, un bonheur plat et vulgaire, un âge de plomb ou d'étain, qui ferait regretter l'âge de fer, où, toute beauté morale ayant disparu, toute pensée étant émoussée, il ne resterait plus pour remplir la vie que le plaisir! Le plaisir, c'est trop dire : le plaisir suppose de l'activité,

de l'éveil ; les siècles sérieux et austères ont été plus gais que le nôtre. Ce qui survivrait, ce serait la sottise, contente d'elle-même, s'épanouissant à son aise au soleil et procédant sans regrets aux funérailles du génie.

MONTÉGUT.

(1826.)

Émile MONTÉGUT, littérateur et critique distingué, né à Limoges, débuta, en 1847, dans la *Revue des deux Mondes*, dont il est devenu plus tard un des assidus collaborateurs. Il y exposait la doctrine, alors très-inconnue en France, du philosophe américain Emerson, et fournit au même recueil un certain nombre d'études sur les littératures anglaise et américaine, jusqu'à ce qu'en 1857 il y recueillit la succession de Gustave Planche. En dehors de ses nombreux articles philosophiques, politiques et surtout littéraires, on lui doit: *Essais d'Emerson ;* et la traduction de *l'Histoire d'Angleterre* de Macaulay.

Le Marquis de Villemer.

Ce n'est pas assez de dire que le génie est un don de la nature ; il serait plus exact de dire qu'il est la nature dans l'âme humaine. Leurs moyens de conservation et de renouvellement sont les mêmes, le secret de leurs éternelles métempsycoses est le même. C'est ainsi qu'il n'y a pas de vrai génie qui ne possède cette faculté d'absorption et d'assimilation par laquelle la nature transforme tout ce qui tombe dans son vaste sein. Or personne de notre temps ne possède cette faculté au même degré que Mme Sand. Sous ce rapport, elle est comparable à une riche terre pleine de sucs généreux, qui réalise à toute heure le miracle du grain de sénevé. Tout atome de matière qui tombe en elle produit un arbre magnifique, tout germe y fait éclore une plante. Anecdotes, impressions de lectures, souvenirs, observations morales, combinaisons fantasques et passagères d'une rêverie en apparence sans objet, tout cela, échauffé par sa puissante imagination, s'ouvre, se développe, grandit, et se transforme en œuvres éloquentes

et pathétiques, sans qu'elle-même le plus souvent puisse dire comment ce miracle de l'assimilation s'est opéré, car le génie est un alchimiste inconscient comme la nature, et il crée et engendre en ignorant les lois de sa propre fécondité. Quelquefois le lecteur clairvoyant et subtil parvient à surprendre les germes de ces œuvres qui se dérobent la plupart du temps à ses regards, et alors son étonnement est extrême en voyant combien ils sont imperceptibles et en apparence stériles. Ce roman est né d'une rêverie passagère que vous auriez chassée de votre esprit avec dédain, ce drame est né d'une impression de lecture qu'une impression nouvelle aurait bien vite effacée de votre imagination. Pour nous, il n'est pas douteux que *Leone Leoni*, par exemple, soit né d'une lecture de *Manon Lescaut*, que le charmant *Teverino* soit sorti des rêveries qui ont suivi la lecture de *Wilhelm Meister*, que *la Mare au Diable* et toute la série des petits romans champêtres soient issus d'un enthousiasme passager pour le style du bon Amyot ou de tel autre conteur français. Comment ces œuvres sont-elles sorties de tels germes si imperceptibles, si microscopiques ? C'est là le secret de cette puissance d'assimilation, dont *le Marquis de Villemer*, récit et drame, nous offre une double preuve. D'où croyez-vous que provienne ce charmant récit du *Marquis de Villemer*, qui a fait couler tant de larmes flatteuses pour ses héros et pour son auteur ? Je crois avoir découvert ce secret, et je vais vous le confier. Parmi les romanciers contemporains, un seul a eu jusqu'à présent le don de piquer l'émulation de Mme Sand, et l'heureux auteur sur qui s'est portée cette faveur d'une personne de génie est le romancier délicat auquel ne saurait manquer aucune bonne fortune, M. Octave Feuillet. Il n'a échappé à personne que *Mademoiselle La Quintinie* était la contre-partie de *Sybille* ; mais tout le monde a admiré *le Marquis de Villemer* sans se douter que ce récit était la contre-partie du *Roman d'un Jeune Homme pauvre*. Vous étiez-vous douté de rien de pareil ? Vous aviez lu *le Marquis de Villemer* sans plus songer au *Jeune Homme pauvre* que s'il n'avait jamais existé, tant les fables et les caractères des deux récits sont différents, tant leurs données sont dissemblables. Mme Sand aura lu le roman de

M. Feuillet, et se sera dit tout en rêvant: "Mais pourquoi ne ferais-je pas à mon tour le roman de la jeune fille pauvre?" Et de ce point d'interrogation est sorti le chef-d'œuvre que vous avez lu.

ABOUT.

(1828.)

Edmond François Valentine About, né à Dieuze (Meurthe,) fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta en 1848 le prix d'honneur de philosophie, et entra à l'École Normale, d'où il passa en 1851 à l'École Française d'Athènes. De retour à Paris, en 1853, il débuta dans les lettres par un succès plus flatteur pour son esprit que pour son caractère. *La Grèce Contemporaine*, est la satire la plus outrée et la plus injuste d'un peuple qui, par une résistance quatre fois séculaire et toujours aussi vivace à l'oppression mahométane, a su forcer les sympathies de l'Europe et n'a pu conquérir celle d'un jeune Érostrate. Le livre n'en eut pas moins un immense succès ; car, malgré sa tache originelle, il avait au premier chef ce qui donne la réussite, en France plus que partout ailleurs : une facilité vive et légère et de l'esprit jusqu'à l'abus. M. About reçut alors des encouragements de toute sorte, et la *Revue des Deux Mondes* accueillit immédiatement *Tolla* (1855,) roman plein de détails autobiographiques.

Moins heureux aux théâtre, il fut obligé de retirer de la scène du Théâtre-Français, après deux représentations, sa comédie de *Guillery, ou l'Effronté*, (1856.) Mais une revue étincelante sous le titre de *Voyage à travers l'Exposition des Beaux Arts*, et une suite de charmantes nouvelles, *les Mariages de Paris* obtinrent un succès qui compensait, et au delà, les attaques de la critique envers l'auteur de *Guillery*.

De 1856 à 1859, il publia dans le *Moniteur* trois romans : *le Roi des Montagnes, Germaine*, et *les Echasses de Maître Pierre*, ainsi que *Nos Artistes au Salon de* 1857, nouvelle revue de peinture.

Parmi ses romans et nouvelles il faut encore citer: *l'Homme à l'oreille cassée, Trente et Quarante, Le nez d'un notaire, la Vieille Roche, Madelon, l'Infame*, etc.

On a encore de lui quelques brochures qui ont fait beaucoup de bruit, *la Question Romaine, la Rome Contemporaine, le Progrès*, etc.

Un accident de Voyage.

Les Turcs, comme on sait, aiment à faire briller leurs montures ; les Grecs renchérissent sur cette passion : ils n'estiment que les chevaux semblables à la foudre, qui galopent sans toucher la terre, et dont la course ressem-

ble à un feu d'artifice. Tous les Grecs appartiennent à la grande école de la fantaisie. On voit quelquefois à la promenade un cavalier sauter hors de la route, se jeter à corps perdu dans la campagne, disparaître dans un nuage de poussière, et ramener au bout de dix minutes un animal fumant et couvert d'écume. Tout le temps que dure cet exploit, tous les promeneurs dont la route est peuplée tirent désespérément sur la bouche de leurs chevaux pour les empêcher de partir au galop. La plus belle qualité de ces agréables animaux est l'émulation, mère des grandes choses. Leur défaut principal est de n'avoir pas de bouche et de ne sentir le mors non plus que les chevaux de bois.

Les modestes chevaux des agoyates sont capables de s'emporter tout comme les chevaux du grand monde. Ce n'est pas au quarantième jour du voyage que les idées de galop leur viennent en tête ; mais au moment du départ, le grand air, la vue des champs, l'influence du printemps, tout les enivre, et il n'est pas toujours prudent de leur laisser la bride sur le cou. Pour peu que vous soyez trois ou quatre compagnons de voyage et que vos chevaux s'avisent de lutter de vitesse, vous êtes engagé dans un *steeple-chase* assez périlleux.

Le second jour de mon voyage en Morée, nous cheminions paisiblement vers l'isthme de Corinthe et le village de Calamaki. Nous venions de traverser les roches Scironiennes, et je pensais, pour ma part, que si mon cheval était aussi fatigué que moi, il se coucherait de bonne heure. Au passage d'un petit ruisseau, Curzon descendit pour boire, et continua la route à pied. Son cheval, livré à lui-même, prit les devants. J'étais en tête de la caravane, je le vis passer devant moi sans y prendre garde. Mais un vieil agoyate se mit dans l'esprit de le rejoindre. Le cheval prit le trot. L'agoyate trotta de son côté : le cheval prit le galop ; je riais de voir comme les animaux à quatre pieds sont mieux organisés pour la course que les bipèdes. Mais mon cheval, en voyant courir son camarade, faisait aussi ses réflexions. Il se disait en lui-même : " Voilà un animal bien vaniteux ; parce qu'il n'a pas de cavalier sur le dos, il s'imagine qu'il va nous laisser en arrière. Nous verrons bien !"

Et de partir au galop.

Je serrai la bride, je serrai les genoux, je serrai tout ce que je puis; je rassemblai tous mes souvenirs du manége Leblanc. Bon gré mal gré, il fallut partir et lutter de vitesse.

Cependant le cheval de bagage, susceptible comme tous les gens de petit métier, s'indignait dans son âme paysanne contre ces messieurs de la selle, qui affectaient de galoper devant lui. " Parce qu'on a quelques matelas sur le dos, et quelques cartons et quelques assiettes, vous pensez qu'on n'est qu'un âne ! mais attendez ; je vous montrerai si j'étais fait pour porter le bât." Au premier bond, nos assiettes furent à terre : dix belles assiettes toutes neuves ! il n'en resta que les miettes. Au second, nos matelas s'implantèrent sur un buisson de lentisques. Au troisième, l'animal était loin. Son collègue, qui portait Leftéri, rappelé au sentiment du devoir par la présence de son maître, et saisi d'horreur, à l'aspect des ruines que l'ambition sème sur son passage, s'arrêta net et refusa de mettre un pied devant l'autre. Quant au cheval de Garnier, il courait depuis longtemps derrière le mien.

Par malheur, nous étions en plaine, et dans une plaine inculte : pas un rocher pour arrêter les chevaux ; pas une terre labourée pour les fatiguer. Je dois dire, pour être juste, que le cheval de Curzon, qui nous menait tous, suivait à peu près le droit chemin, et qu'il nous dirigeait sur Calamaki ; mais nous aurons voulu arriver moins vite.

Au bout d'une énorme minute, mon cheval arriva, toujours second, sur le sable de la mer. J'avais bonne envie de le pousser à l'eau pour le rafraîchir ; mais j'eus beau tirer à gauche, son concurrent prenait à droite, il suivit à droite. Un peu plus loin je découvris à ma portée un rocher d'une assez belle venue. Je songeai à casser la tête de mon cheval, mais je me retins en pensant à la mienne. Une seconde minute s'écoula : je croyais courir depuis une heure. Derrière moi j'entendais le galop du cheval et le bruit d'une chose qui se traîne. Je songeais avec horreur que c'était peut-être mon ami Garnier, et j'essayais d'arracher mon pied gauche de l'étrier : l'étrier était pris entre ma guêtre et mon soulier.

Nous avions quitté la grève, et nous courions en pays

plat sur une étroite presqu'île. Je pensais en moi-même que les chevaux du champs de Mars font du chemin les jours de course. Il me revenait aussi certains vers du récit de Mazeppa, et son terrible refrain bourdonnait à mon oreille. La presqu'île allait finir, je retrouvais la mer, et cette fois la rive semblait escarpée. Le cheval de Curzon s'arrêta, je respirai ; mais en entendant le galop du mien, il repartit de plus belle. J'étais haletant ; ma main était coupée comme si javais fait de l'herbe pendant huit jours; mes oreilles entendaient le son des cloches, mes yeux se troublaient : je fis un effort désespéré pour dégager mon pied, et je sautai à terre, la tête la première.

Je restai quelques instants étourdi : il me semblait que j'avais une grande foule autour de moi, qu'on faisait de la musique et qu'on m'offrait des glaces. J'entendis réciter cinq ou six madrigaux que je me promis de retenir. Lorsque j'ouvris les yeux et que je me reconnus, j'étais seul étendu sur le dos, à cinquante pas mon chapeau. J'aperçus un grand oiseau noir sur un arbre: c'était mon manteau, que je croyais avoir attaché solidement au pommeau de ma selle. Je m'orientai comme je pus, le soleil aidant, et je marchai, chancelant un peu, du côté où devaient être nos gens. Je n'avais pas fais vingt pas que je vis accourir Leftéri, qui me demanda des nouvelles de ses chevaux. Je répondis qu'ils n'avaient pas la rate malade, et qu'ils couraient au-devant de Calamaki. Le pauvre garçon galopa à leur poursuite. Après lui arriva Garnier, sain et sauf. Son cheval, mis en demeure d'opter entre un succès d'amour-propre et un fossé de dix pieds, avait pris le bon parti. Curzon demandait à tous les buissons ses papiers et ses dessins perdus, et les agoyates s'accusaient l'un l'autre d'avoir causé tout le mal.

En arrivant à Calamaki, nous trouvâmes Leftéri au milieu de ses chevaux : les aimables bêtes étaient arrivées, toujours au galop, jusqu'aux premières maisons du village, où l'on avait pu les arrêter fort heureusement, car, du train dont elles allaient, elles auraient pu faire le tour de la Morée et revenir à leur écurie.

(*La Grèce Contemporaine.*)

La jolie ville de Frauenbourg.

J'imagine qu'un Parisien ne traverse jamais une petite ville de province sans envier le bonheur de ceux qui l'habitent. On sort d'une capitale bruyante où toutes les physionomies expriment la hâte, le trouble et la fièvre ; où tout le monde est dans la rue, faute de place dans les maisons ; où l'on serre les coudes sur le trottoir, faute de place dans les rues ; où chacun parle vite et court au lieu de marcher, parce que le temps y vaut de l'or. On se voit transporté, comme par miracle, dans un pays tout différent, quoique voisin, et qui semble peuplé d'autres hommes. Les rues paraissent plus larges, parce qu'elles sont à moitié désertes ; mieux aérées, parce que la foule ne s'y dispute pas une bouffée d'air. Les maisons ont beau être petites, mal bâties et incommodes dans le fond, on croit qu'on y vivrait plus à l'aise par cela seul que les familles n'y sont pas entassées l'une sur l'autre et que personne n'entend sur sa tête le bruit des pas du voisin. La vie des habitants, ou du moins ce qu'on en voit, a quelque chose de calme, de reposé, de placide. Vous devinez à la lenteur aisée de leurs mouvements, que le ciel a fait pour eux des heures de cent et quelques minutes et des années de six à sept cents jours. Ils ont le droit, ces bienheureux, de remettre incessamment les affaires au lendemain, et la preuve, c'est qu'ils resteraient une heure à voir passer la diligence, si la diligence mettait une heure à passer.— En été, le seuil des portes est peuplé de figures béates, arrondies par l'oisiveté, éclairées à demi par des yeux presque éteints, comme des lampes dont on a baissé la mèche afin de ménager l'huile. En hiver, les mêmes figures s'appliquent aux fenêtres, épatant contre la vitre un nez honnête et bienveillant. Et le voyageur de l'impériale, fouetté de front et de côté par une bise acariâtre, envie la douce odeur de renfermé, le suave parfum de poussière patriarcale qu'on respire assurément dans ces intérieurs-là. Et si deux têtes se montrent ensemble à la même fenêtre, il sent mieux combien il est seul, et il jalouse la félicité de ce couple bien assorti. Heureuses gens ! Ils ont le droit de se coucher tous les soirs à neuf heures, car il n'y a point de théâtre dans la ville et l'on n'y donne pas quatre bals en deux ans ! Ils se lèvent avec le

soleil, ils boivent le véritable lait d'une vache authentique, ils ne sont pas forcés de sortir quand il pleut, ni de lire *la Patrie* du soir, ni de courber le front sous le joug stupide d'un portier. Qu'il serait doux de vivre ici et même d'y mourir ! La grande route longe le cimetière, cet aimable jardin du repos définitif. Il est riant et frais; on est tenté de croire que ses hôtes ne sont pas morts, mais qu'ils ont déménagé à l'étage inférieur à la suite d'un léger ralentissement de vie. Peut-être leur pouls bat-il un peu plus lentement ; peut-être aussi leurs yeux sont-ils voilés d'un léger nuage, mais il n'y a presque rien de changé dans leurs habitudes. Ils sont quasiment aussi affairés, aussi laborieux, aussi passionnés qu'autrefois. Ils se promènent en bonnet de nuit et en robe de chambre à quelques pieds sous terre. Les hommes cueillent délicatement les racines des fleurs et les offrent en bouquets à d'anciennes jolies femmes. Les enfants pétrissent la terre glaise pour en faire des billes, et jouent sans bruit sous les yeux de leurs grands parents ! A cette idée, le voyageur soupire et note sur son portefeuille le nom de la petite ville. C'est là qu'il viendra finir ses jours si jamais il atteint l'âge de la retraite, ou s'il parvient à céder son commerce, ou si la hausse du trois pour cent lui permet de réaliser vingt mille écus. *(Madelon.)*

TAINE.

(1828.)

Hippolyte-Adolphe Taine, est né à Vouziers (Ardennes). C'est comme écrivain un des penseurs et des peintres les plus vigoureux de ce siècle. Si sévères que soient ses ouvrages, ils ont par le fond et par la forme tout l'attrait d'un roman. Ses *Essais sur La Fontaine* et *Tite Live* (le dernier couronné par l'Académie française), *les Philosophes français au dix-neuvième siècle*, ses *Essais de critique et d'histoire*, *Philosophie de l'art* et surtout son *Histoire de la littérature anglaise*, sont des ouvrages de premier ordre, et dans ce temps de pénurie de candidats on ne comprend pas comment l'*Académie des Inscriptions* et l'*Académie française* ne lui ont pas déjà ouvert leurs portes à doubles battants.

La Fontaine.

C'est La Fontaine qui est notre Homère. Car d'abord il est universel comme Homère : hommes, dieux, animaux, paysages, la nature éternelle et la société du temps, tout est dans son petit livre. Les paysans s'y trouvent, et à côté d'eux les rois, les villageoises auprès des grandes dames, chacun dans sa condition, avec ses sentiments et son langage, sans qu'aucun des détails de la vie humaine, trivial ou sublime, en soit écarté pour réduire le récit à quelque ton uniforme ou soutenu. Et néanmoins ce récit est idéal comme celui d'Homère. Les personnages y sont généraux ; dans les circonstances particulières et personnelles, on aperçoit les principales conditions et les passions maîtresses de la vie humaine, le roi, le noble, le pauvre, l'ambitieux, l'avare, promenés à travers les grands événements, la mort, la captivité, la ruine ; nulle part on ne tombe dans la platitude du roman réaliste et bourgeois. Mais aussi nulle part on n'est resserré dans les convenances de la littérature noble ; le ton est naturel ainsi que dans Homère. Tout le monde l'entend ; ce sont nos mots de tous les jours, même nos mots de ménage et de gargote, comme aussi nos mots de salon et de cour. Nos enfants l'apprennent par cœur, comme jadis ceux d'Athènes récitaient Homère ; ils n'entendent pas tout, ni jusqu'au fond, non plus que ceux d'Athènes, mais ils saisissent l'ensemble et surtout l'intérêt ; ce sont de petits contes d'enfants, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui sont de grands contes de nourrices. Et cette épopée de La Fontaine est gauloise. Elle est hachée même en cent petits actes distincts, gaie et moqueuse, toujours légère et faite pour des esprits fins, comme les gens de ce pays-ci. Vingt vers leur font comprendre votre leçon, et cent vers les empêcheraient de la comprendre. Ils n'ont pas besoin de longs détails, et les longs détails les fatigueraient. Un petit mot, de son éclair fuyant, leur dévoile tout un tableau ou tout un caractère ; une clarté prolongée et forte émousserait leur regard. Ils sont agiles, mais prompts à se rebuter, et veulent arriver au but en trois pas. La fable par sa brièveté se proportionne à son attention, si alerte et si vite lassée. Encore faut-il qu'elle

ne persévère point d'un bout à l'autre dans le même style, mais qu'elle change, qu'elle ondule par toutes sortes de tours sinueux, de la joie à la tristesse, du sérieux à la plaisanterie. La Fontaine est le seul qui nous ait donné le vers qui nous convient, "toujours divers, toujours nouveau," long, puis court, puis entre les deux, avec vingt sortes de rimes redoublées, entre-croisées, reculées, rapprochées, tantôt solennelles comme un hymne, tantôt folâtres comme une chanson. Son rhythme est aussi varié que notre allure. Non plus que nous, il ne soutient pas longtemps le même sentiment. "Diversité, c'est sa devise." J'ajoute: Diversité avec agrément. Rien de si fin que cet agrément. Toutes les grâces de ce style sont "légères." Il s'est comparé lui-même "à l'abeille, au papillon" qui va de fleur en fleur, et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments chez lui sont tour à tour effleurés, puis quittés; un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en un instant sur cet aimable visage. Un sourire imperceptible les relie. Les étrangers ne l'aperçoivent pas, tant il est fin. Il se moque sans qu'on s'en doute, au passage, sans insister ni appuyer. Il n'éclate pas; il ne dit qu'à demi les choses. Souvent il prend une mine sérieuse, continue le discours d'un ton convaincu, semble approuver son personnage; tout d'un coup, au dernier vers, une chute révèle l'ironie. Il se commente subitement, en se reprenant, et, à ce qu'il semble, par pure bonhomie, pour nous éviter une méprise; c'est pour nous jouer un tour et nous dire une méchanceté. S'il lâche un mot suspect, il le corrige aussitôt avec un empressement affecté; il fait le bon apôtre pour mieux persifler les bons apôtres. Ces jolies hypocrisies sont toujours transparentes. Il s'en amuse comme d'un déguisement; la fable elle-même n'est pas autre chose. C'est railler les gens que de leur mettre sur le dos une peau de bête, d'autant mieux qu'on frappe sur ce dos en ayant l'air de frapper sur le dos d'autrui. La Fontaine semble un simple, occupé du loup, du renard, capable tout au plus de rêver parmi les prés et les basses-cours, et d'en badiner devant les grandes personnes, avec quelque profit pour les enfants. Et, tout d'un coup, on découvre sous cette apparence innocente un satirique, un philosophe, un connaisseur de

l'homme; en sorte que de tous ses héros c'est lui qui est le plus amusant et le mieux masqué. Ce déguisement est exquis. Il ôte à la vérité sa tristesse, au badinage sa frivolité. On se divertit et l'on pense. On y est à la fois dans les deux mondes ou plutôt sur la limite des deux mondes; et l'on cueille à la fois tous leurs fruits et toutes les fleurs. Un vers vous porte dans la campagne, sous la ramée verte; un autre vous ramène dans les salons, au beau milieu d'une cérémonie royale. Vous entrevoyez le museau d'un fin renard, et un instant après la physionomie avisée d'un courtisan. Aucune de ces deux vues ne nuit à l'autre : elles se suivent sans s'effacer. L'agilité du charmant esprit qui va et vient de l'une à l'autre les unit sans les brouiller. Si vous voulez fixer cette peinture fuyante, vous la grossissez. Quand Grandville, pour illustrer La Fontaine, a mis sous nos yeux les bêtes en habits d'hommes, il a tout gâté ; il n'a fait qu'entasser un carnaval vulgaire, propre à faire rire des provinciaux et des épiciers. Le dessin de sa lourde empreinte matérielle perpétue et enfonce dans les yeux ce qui doit glisser devant l'imagination, comme emporté par un éclair. La Fontaine n'a pas de visions complètes et durables : il n'est pas oppressé d'images absorbantes ; il entrevoit, il quitte, il vole, il revient; il est un moment en vingt lieux et en vingt sentiments ; pendant que vous achevez une de ses esquisses il a fait le tour du monde, et il est prêt à recommencer.

Milton.

La science immense, la logique serrée et la passion grandiose, voilà son fond. Il a l'esprit lucide et l'imagination limitée. Il est incapable de trouble, et il est incapable de metamorphoses. Il conçoit la plus haute des beautés idéales, mais il n'en conçoit qu'une. Il n'est pas né pour le drame, mais pour l'ode. Il ne crée pas des âmes, mais il construit des raisonnements et ressent des émotions. Emotions et raisonnements, toutes les forces et toutes les actions de son âme se rassemblent et s'ordonnent sous un sentiment unique, celui du sublime, et l'ample fleuve de la poésie lyrique coule hors de lui, impétueux, uni, splendide comme une nappe d'or...

Il a été nourri dans la lecture de Spenser, de Drayton, de Shakespeare, de Beaumont, de tous les plus éclatants poëtes, et le flot d'or de l'âge précédent, quoique appauvri tout alentour et ralenti en lui-même, s'est élargi comme un lac en s'arrêtant dans son cœur...

Tout jeune encore et au sortir de Cambridge il se portait vers le magnifique et le grandiose ; il avait besoin du grand vers roulant, de la strophe ample et sonnante, des périodes immenses de quatorze et de vingt-quatre vers. Il ne considérait point les objets face à face, et de plain-pied, en mortel, mais de haut comme les Archanges.... Ce n'était point la *vie* qu'il sentait, comme les maîtres de la Renaissance, mais la *grandeur*, à la façon d'Eschyle et des Prophètes hébreux, esprits virils et lyriques comme le sien, qui, nourris comme lui dans les émotions religieuses et dans l'enthousiasme continu, ont étalé comme lui la pompe et la majesté sacerdotales. Pour exprimer un pareil sentiment, ce n'était pas assez des images et de la poésie qui ne s'adresse qu'aux yeux; il fallait encore des sons, et cette poésie plus intime qui, purgée de représentations corporelles, va toucher l'âme : il était musicien et artiste; ses hymnes s'avançaient avec la lenteur d'une mélopée et la gravité d'une déclamation...

Il fait comprendre ce mot de Platon, son maître, que les mélodies vertueuses enseignent la vertu...

Les paysages de Milton sont une école de vertu.

Charles Dickens.

Il y a en lui un peintre, et un peintre anglais. Jamais esprit, je crois, ne s'est figuré avec un détail plus exact et une plus grande énergie dans les parties et toutes les couleurs d'un tableau cette description d'un orage ; les images semblent prises au daguerréotype, à la lumière éblouissante des éclairs.

"L'œil aussi rapide qu'eux apercevait dans chacune de leurs flammes une multitude d'objets qu'en cinquante fois autant de temps il n'eût point vus au grand jour; des cloches dans leurs clochers, avec la corde et la roue qui les faisaient mouvoir ; des nids délabrés d'oiseaux dans les recoins et dans les corniches ; des figures pleines d'effroi sous la bâche des voitures qui passaient, emportées par

leur attelage effarouché, avec un fracas que couvrait le tonnerre ; des herses et des charrues abandonnées dans les champs ; des lieues et puis encore des lieues de pays coupé de haies, avec la bordure lointaine d'arbres aussi visibles que l'épouvantail perché dans le champ de fèves à trois pas d'eux ; une minute de clarté limpide, ardente, tremblotante, qui montrait tout ; puis une teinte rouge dans la lumière jaune, puis du bleu, puis un éclat si intense, qu'on ne voyait plus que de la lumière ; puis la plus épaisse et la plus profonde obscurité."

Une imagination aussi lucide et aussi énergique doit animer sans effort les objets inanimés. Elle soulève dans l'esprit où elle s'exerce des émotions extraordinaires, et l'auteur verse sur les objets qu'il se figure quelque chose de la passion abondante dont il est comblé. Les pierres pour lui prennent une voix, les murs blancs s'allongent comme de grands fantômes ; les puits noirs bâillent hideusement et mystérieusement dans les ténèbres ; des légions d'êtres étranges tourbillonnent en frissonnant dans une campagne fantastique. La nature vide se peuple, la matière inerte s'agite ; mais les images restent nettes ; dans cette folie il n'y a ni vague ni désordre ; les objets imaginaires sont dessinés avec des contours aussi précis et des détails aussi nombreux que les objets réels, et le rêve vaut la vérité.

Dickens ne décrit point, comme Walter Scott, pour offrir une carte de géographie au lecteur et pour faire la topographie de son drame. Il ne décrit point comme lord Byron par amour de la magnifique nature et pour étaler une suite splendide de tableaux grandioses. Il ne songe ni à obtenir l'exactitude ni à choisir la beauté. Frappé d'un spectacle quelconque, il s'exalte et éclate en figures imprévues. Tantôt ce sont les feuilles jaunies que le vent poursuit, et qui s'enfuient en se culbutant, frissonnantes, effarées d'une course éperdue ; se collant aux sillons, se noyant dans les fossés, se perchant sur les arbres. Ici, c'est le vent de la nuit qui tourne autour d'une église, qui tâte en gémissant, de sa main invisible, les fenêtres et les portes, qui s'enfonce dans les crevasses, et qui, renfermé dans sa prison de pierre, hurle et se lamente pour sortir. Quand il a rôdé dans les églises, quand il s'est glissé autour des piliers, et qu'il a essayé le grand orgue

sonore, il s'envole, va choquer le plafond et tâche d'arracher les poutres, puis il s'abat désespéré sur le parvis et s'engouffre en murmurant sous les voûtes. Parfois il revient furtivement, et se traîne en rampant le long des murs. Il semble lire en chuchotant les épitaphes des morts. Sur quelques-unes il passe avec un bruit strident comme un éclat de rire ; sur d'autres il crie et gémit comme s'il pleurait. Jusqu'ici vous ne reconnaissez que l'imagination sombre d'un homme du Nord. Un peu plus loin vous apercevez la religion passionnée d'un protestant révolutionnaire, lorsqu'il vous parle des sons funèbres que jette le vent attardé autour de l'autel, des accents sauvages avec lesquels il semble chanter les attentats que l'homme commet et les faux dieux que l'homme adore. Mais au bout d'un instant l'artiste reprend la parole : il vous conduit au clocher, et dans le cliquetis des mots qu'il entasse, il donne à vos nerfs la sensation de la tourmente aérienne. Le vent siffle et gambade dans les arcades, dans les dentelures, dans les clochetons grimaçants de la tour; il se roule et s'entortille autour de l'escalier tremblant; il fait pirouetter la girouette qui grince. Dickens a tout vu dans le vieux beffroi ; sa pensée est un miroir. Il n'y a pas un des détails les plus minutieux et les plus laids qui lui échappe. Il a compté les barres de fer rongées par la rouille, les feuilles de plomb ridées et recoquillées qui craquent et se soulèvent étonnées sous le pied qui les foule, ces nids d'oiseaux délabrés et empilés dans les recoins des madriers moisis, la poussière grise entassée, les araignées mouchetées, indolentes, engraissées par une longue sécurité, qui, pendues par un fil, se balancent paresseusement aux vibrations des cloches et qui, sur une alarme soudaine, grimpent ainsi que des matelots après leurs cordages, ou se glissent à terre, et jouent prestement de leurs vingt pattes agiles, comme pour sauver une vie. Cette peinture fait illusion. Suspendue à cette hauteur, entre les nuages volants qui promènent leurs ombres sur la ville et les lumières affaiblies qu'on distingue à peine dans la vapeur, on éprouve une sorte de vertige, et l'on n'est pas loin de découvrir, comme Dickens, une âme dans la voix métallique des cloches qui habitent ce château tremblant.

Dickens est un poëte ; il se trouve aussi bien dans le

monde imaginaire que dans le ciel. Ici, ce sont les cloches qui causent avec un pauvre vieux commissionnaire du coin, et le consolent. Ailleurs, c'est le grillon du foyer qui chante toutes les joies domestiques, et ramène sous les yeux du maître désolé les heureuses soirées, les entretiens confiants, le bien-être, la tranquille gaieté dont il a joui et qu'il n'a plus. Ailleurs, c'est l'histoire d'un enfant malade et précoce qui se sent mourir, et qui, en s'endormant dans les bras de sa sœur, entend la chanson lointaine des vagues murmurantes qui l'ont bercé. Les objets chez Dickens prennent la couleur des pensées de ses personnages. Son imagination est si vive qu'elle entraîne tout avec elle dans la voie qu'elle choisit. Si son personnage est heureux, il faut que les pierres, les fleurs et les nuages le soient aussi ; s'il est triste, il faut que la nature pleure avec lui. Jusqu'aux vilaines maisons des rues, tout parle. Le style court à travers un essaim de visions ; il s'emporte jusqu'aux plus étranges bizarreries. Voici une jeune fille jolie et honnête qui traverse la cour des Fontaines et le quartier des légistes pour aller retrouver son frère. Quoi de plus simple ! quoi de plus vulgaire même ! Dickens s'exalte là-dessus. Pour lui faire fête il provoque les oiseaux, les arbres, les maisons, la fontaine, la boîte aux lettres et bien d'autres choses encore. C'est une folie, et c'est presque un enchantement.

(Histoire de la littérature anglaise.)

PRÉVOST-PARADOL.

(1829.)

Lucien-Anatole Prévost-Paradol, né à Paris, s'est distingué, surtout depuis 1856, comme un des rédacteurs les plus assidus du *Journal des Débats*. On lui doit *L'Eloge de Bernardin de St. Pierre*, couronné par l'Académie française ; *Revue de l'histoire universelle, du Rôle de la famille dans l'éducation*, mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, *Etudes sur les Moralistes*, *Précis de l'histoire universelle*, *de la Liberté des Cultes en France*, etc., et une multitude d'essais de politique et de littérature, tous remarquables pour la libéralité des idées et la vigueur du style.

De la Tristesse.

La tristesse est donc une sorte de crépuscule qui suit la douleur ; et malgré l'opinion des poëtes qui se piquent volontiers d'être tristes sans raisons et qui chantent la mélancolie comme un don fatal du ciel, comme un mystérieux privilége des âmes délicates, il n'y a pas plus de tristesse sans cause qu'il n'y a de gaieté sans motif. Mais les causes de la tristesse et de la gaieté ne sont pas toujours simples et évidentes ; on ne trouve pas toujours à la source de l'une ou de l'autre une grande douleur ou une vive joie. Plusieurs circonstances futiles, mais réunies par le hasard et se venant en aide les unes aux autres, peuvent produire en nous un état de tristesse ou de gaieté dont la cause nous échappe et que nous attribuons, faute d'examen, au pur caprice de la nature humaine qui, étudiée de plus près, n'a pas de caprices et obéit à des lois. Mille coups d'épingle peuvent donner la fièvre aussi bien qu'une profonde blessure; des incidents légers et inaperçus de nous-mêmes au moment où ils se produisent peuvent créer en nous un état de gaieté ou de tristesse assez fort pour résister aux circonstances extérieures lorsqu'elles nous sollicitent en sens contraire. Ce parti pris de notre âme nous étonne alors nous-mêmes, et nous nous demandons pourquoi telle chose qui devrait nous attrister ou telle autre chose qui devrait nous plaire est sur nous sans pouvoir ; c'est qu'une disposition contraire a été déterminée à notre insu dans notre âme et qu'elle a encore assez de force pour résister aux assauts de dehors. Il faut aussi tenir compte des causes permanentes et générales qui nous rendent plus ou moins capables de gaieté ou de tristesse, et que nous oublions volontiers lorsque nous attribuons l'état de notre âme à un pur caprice de la nature. Vous avez, par exemple, mille causes d'inquiétude ou de chagrin ; de plus, la nature est en deuil, le ciel est sombre, une pluie lente et froide pénètre la terre, et cependant, malgré votre raison pleine de germes de tristesse qui voudraient éclore, malgré vos sens combattus et froissés par les circonstances extérieures, vous ne pouvez vous résoudre à être triste, votre âme se soulève sans effort pour rejeter le fardeau, ou elle le porte

légèrement, de bonne grâce, avec un confiant sourire qui défie l'univers de l'accabler. Vous vous demandez d'où vient cette force surprenante ; vous oubliez seulement que vous vous portez bien et que vous avez vingt ans.

La jeunesse et la santé sont deux remparts qui bravent les assauts de la tristesse, et tant qu'ils nous protégent, elle ne peut guère remporter sur nous que de faibles et courts avantages. Mais ces murailles protectrices sont sans cesse minées par le temps, et les déceptions de la vie en détachent chaque jour quelque pierre, jusqu'à ce que la brèche, étant une fois ouverte et s'élargissant toujours, la tristesse passe et repasse à son aise, en attendant qu'elle s'établisse au cœur de la place et n'en sorte plus. Qui de nous ne l'a connu, ce merveilleux ressort de la jeunesse et de l'inexpérience, si prompt à se redresser sous la plus dure étreinte ? Rebondissant sous le choc comme nos balles rapides, et s'élévant d'autant plus haut qu'elle a été frappée plus fort, notre âme adolescente, rabattue par les premières déceptions de la vie, ne s'en élance que mieux dans le vaste champ de ses espérances; mais après tant d'élans hardis et tant de chutes profondes, elle perd sa force, et, sans réagir davantage contre le coup qui la frappe, elle languit à terre, amollie, flétrie, souillée, roulée par le sort comme par le pied d'un passant.

C'est ainsi que s'épuise en nous ce fonds de force et de vie, cette alacrité de l'âme qui nous permet de résister si aisément aux premiers efforts de la tristesse. Cette réserve une fois consommée, l'équilibre est rompu contre nous, et comme un homme qui voit tous les jours croître ses dépenses et diminuer ses richesses, nous avons de plus en plus de peine à faire face aux chagrins de la vie. Les illusions s'en vont une à une, et nous avons beau restreindre de plus en plus nos espérances, comme pour tenter par notre modération la générosité du sort, comme pour faire au-devant de lui la moitié du chemin, il nous trompe toujours et nous demande incessamment un sacrifice après un sacrifice. Comme l'impitoyable Romain qui, après avoir dit au peuple de Carthage : "Donne-moi tes vaisseaux, donne-moi tes éléphants, donne-moi tes armes," lui dit enfin : "Donne-moi ta cité, que je veux détruire, et va habiter plus loin," ainsi le sort nous presse; et après nous avoir dépouillés de cette illusion, il nous dit: "Quit-

te encore cette autre ; donne-moi enfin ce que tu as de plus sacré ou de plus cher, il faut que j'atteigne le fond de ton cœur." Et alors même que par une sorte de négligence quelque chose nous est laissé, alors même que par une faveur singulière nous avons accompli ou possédé une partie de ce qui excitait nos désirs, quelle âme humaine n'a en elle-même, au bout d'un certain temps, assez d'illusions détruites, assez de déceptions accumulées, assez de ruines intérieures pour qu'au moindre souvenir qui les agite il ne s'en échappe, comme une noire vapeur, un nuage épais de tristesse ?

Si quelque curiosité nous pousse alors à examiner de près ces ruines, nous y trouvons en même temps l'histoire de notre vie et le moyen de porter un jugement équitable sur nous-mêmes. Qu'est-ce en effet que ce résidu de nos déceptions, source intarissable de tristesse, sinon un indice de la pente constante de notre âme, une sorte de témoignage irrécusable sur la direction habituelle de nos vœux ? Nos tristesses sont du même ordre que nos désirs, puisque nos désirs déçus les composent, et nos désirs, c'est nous-mêmes. Quelles sont donc les causes de notre tristesse ? Sont-elles nobles, élevées, avouables ou égoïstes, misérables, bonnes à cacher loin de toute lumière ? Nos amis, notre pays, le désir trop souvent confondu de savoir la vérité, l'inutile effort vers le bien, le découragement inquiet de l'âme qui s'élance vers la lumière et qui retombe, sont-ils au fond de notre tristesse, mêlés, je le veux bien, à cette inévitable lie qui dort toujours dans le cœur de l'homme ; ou bien cette lie est-elle tout notre cœur, et notre tristesse vient-elle seulement de l'inexécution de nos vœux injustes et de la soif inassouvie des plaisirs vulgaires ? Nous pouvons ainsi prendre nos mesures ; savoir au vrai pourquoi l'on est triste, c'est être bien près de savoir ce qu'on vaut.

SARDOU.

(1831.)

Victorien Sardou, né à Paris, fit en 1851, représenter à l'Odéon *la Taverne des Étudiants*, comédie en trois actes en vers, dont la chûte complète l'éloigna de la scène pour quelque temps. Il eut alors le

courage de travailler pendant six ans de suite, sans tenter les chances d'une seconde représentation ; puis rendu vraiment fort par cette retraite absolue et volontaire, il débuta en 1861, au Gymnase Dramatique par une comédie, *les Pattes de Mouche*, qui fut pour le public toute une révélation. Le brillant accueil qu'elle en reçut l'engagea à présenter au Vaudeville une comédie de caractères : *les Femmes Fortes*, dont le dialogue plein de finesse et étincelant d'esprit fit passer sur une donnée un peu excentrique. A dater de ce moment, le jeune auteur ne fit plus que compter des succès répétés à la tête desquels nous devons citer : *Nos Intimes, les Ganaches, la Perle noire, les Vieux Garçons, la Famille Benoiton*, satire aussi sanglante que vraie de la société parisienne actuelle, et enfin, *Nos bons Villageois*.

Quelque brillante que soit la réussite de M. Sardou, nous sommes certains qu'il n'a pas dit son dernier mot ; car ses profondes connaissances le mettent à même de traiter les sujets les plus élevés, avec toute la supériorité qu'il déploie dans de moindres travaux.

Nos bons Villageois.

MORISSON. Mais tout cela, c'est mon droit.

LE BARON. Raison de plus !... Vous en êtes encore au berger d'opéra-comique, cher voisin... L'événement vous prouvera que, n'eussiez-vous rien fait à ce villageois trop réaliste qui sort d'ici, il ne vous en aimerait pas davantage, par la seule raison qu'il est un paysan, et que vous êtes un Parisien, c'est-à-dire un usurpateur.

MORISSON. Un usurpateur ?...

LE BARON. Parfaitement ! Quelle est l'idée mère d'où dérivent toutes les pensées du villageois ?... Celle-ci : "La terre est au paysan !" Ceci *(il frappe du pied le sol)* est son héritage naturel, créé par Dieu dans le seul but de lui produire une grande quantité de légumes, à seule fin qu'il nous les vende trop cher... Mon parc, mes pelouses : terrain qui serait très-propre à la culture des pommes de terre et qu'on lui gaspille!.. Vienne maintenant le vent de l'ignorance qui, sur cette première couche d'instincts malfaisants, sème toute sa mauvaise graine, et faites-vous une idée de la jolie moisson d'orties et de ciguës que le cerveau d'un Grinchu peut fleurir à mon adresse!..

MORISSON. Mais voyons, ils ne sont pas tous taillés sur le patron de ce Grinchu-là !...

LE BARON. Parbleu ! non, il y a des variétés dans l'espèce; ainsi, à dix lieues, c'est le vigneron. Le vigneron est une nuance... Ici, nous sommes en pleins maraîchers ;... le maraîcher est un sous-ordre des plus intéressants à étudier.. Ce légumier va toutes les nuits porter ses denrées à Paris, et, par ce côté-là, il est presque citadin,... mais citadin nocturne. La civilisation ne lui apparaît que sous l'aspect brumeux des halles, à deux heures du matin.. éclairées d'une foule de petites lanternes dou-

teuses, qui sont comme le rayonnement affaibli des idées modernes. De ce frottement imparfait avec Paris, il ne résulte en somme qu'un villageois ignorant, doublé d'un Parisien corrompu. Les défauts naturels de l'un se fortifient des vices artificiels de l'autre ; et ce paysan qui, de la verte senteur des champs n'apporte à la ville que l'odeur infecte de ses choux, ne rapporte de Paris, à l'heure où les oiseaux saluent l'aurore... que l'ivresse de l'absinthe et la chanson du *Sapeur !*...

MORISSON. Et c'est ici tous maraîchers ?

LE BARON. *(assis sur un tronc d'arbre.)* Tous maraîchers !

MORISSON. Et tous méchants ?

LE BARON. Ah ! permettez ! il y a de bonnes gens partout ; et puis je n'ai pas dit que l'espèce fût méchante : mais elle est malicieuse... Grinchu ne vous donnerait pas une chiquenaude, mais il éternue pour vous empêcher de prendre du poisson. Voilà mon villageois !

MORISSON. Et, avec cette opinion de vos administrés, vous restez maire ?

LE BARON. Je leur ferais bien trop de plaisir en quittant la partie.

MORISSON. Ah ! vous avez contre vous ?...

LE BARON. Comment, j'ai contre moi ? mais j'ai toute la commune contre moi !

MORISSON, (*effrayé.*) Toute la commune !

LE BARON. Représentée par ses trois gros bonnets : Grinchu déjà nommé, Floupin et Tétillard !

MORISSON. Monsieur le maire, qu'avez-vous fait à tous ces gens-là ?

LE BARON. Je suis venu.

MORISSON. Voilà tout ?

LE BARON. C'est trop... Floupin ne me l'a pas pardonné. Connaissez-vous Floupin ?

MORISSON. Non.

LE BARON. Vous le connaîtrez... Floupin est le grand homme de l'endroit,... c'est le pharmacien !

MORISSON. Ah !

LE BARON. Il est du cru ! Mais il a fait ses études à Paris, d'où il est revenu grand docteur pour ses compatriotes. Le villageois ne fait pas qu'admirer ce pharmacien,... il l'adore,... car Floupin lui donne dans son arrière-boutique des consultations gratuites, au mépris de la loi, pour faire pièce au médecin, qu'il traite volontiers d'âne bâté! Et Floupin n'est pas seulement médecin... Floupin est beau diseur, Floupin est philosophe, Floupin est politique, Floupin est orateur... Floupin fait des conférences !

MORISSON. Diable !

LE BARON. Avec cela, adroit, souriant, et fin,... membre influent de la fabrique, conseiller municipal, marguillier, sergent des pompiers, rêvant la mairie !... et, par conséquent, n'ayant pas salué mon avénement par un feu d'artifice.

Morisson. Je comprends Floupin ; mais comment vous êtes-vous aliéné le cœur de Tétillard ?...

Le Baron. Tétillard est épicier !...

Morisson. Il n'y a que lui ?...

Le Baron. Et il en abuse pour nous vendre à prix extravagants des produits douteux... J'ai fini par me fâcher et par faire venir mes épices de Paris. Sur quoi, Tétillard de se déclarer persécuté ; Floupin d'insinuer que je ruine le commerce local, le commerce local de vociférer, et un bon tiers de la commune de me montrer les dents !...

Morisson. Sapristi !

Le Baron. Huit jours après, j'ai la malheureuse idée de vouloir raccommoder les choses par un bienfait... Ému du fâcheux état de la vieille pompe à incendie, je dote la commune d'une pompe, nouveau modèle, que je fais venir de Paris, et j'offre pour la serrer une de mes remises. Grinchu, en sa qualité de lieutenant, réclame une clef de la remise. C'est trop juste, il a sa clef ; mais voilà mon animal qui, jour et nuit, lave sa pompe, graisse sa pompe, manœuvre sa pompe... si bien qu'il éventre une de mes voitures et crève l'œil d'un cheval !... Je retire la clef !... Démission en masse de tout le corps des sapeurs-pompiers, casques en tête ! Je flanque à la porte lieutenant, sergent, pompiers, pompe ! Et me voilà à dos la force armée, comme j'avais déjà, contre moi, tout le haut commerce !...

Morisson. Vous me faites dresser les cheveux sur la tête monsieur le maire ! Où allons-nous ?

Le Baron. Ce n'est pas tout. Floupin, pour contre-balancer le premier effet de ma pompe, avait eu l'idée d'offrir une nouvelle cloche à la paroisse... par souscription ! Il donne cent francs ; il quête, et ramasse trois cent soixante-dix francs cinquante centimes.

Morisson. Il n'y a pas de quoi avoir une sonnette.

Le Baron. C'est ce que je fais remarquer au conseil, en lui proposant, au lieu de cloches, dont nous ne manquons pas, l'achat d'une horloge, qui remplace avantageusement le cadran solaire de l'église... Floupin, qui est du conseil, prend la parole et fait une conférence sur ce sujet... Floupin voit dans cette horloge un attentat du progrès moderne, qui veut substituer la mécanique à l'action providentielle ; l'horloge, qui reçoit son mouvement de l'horloger, au cadran solaire... qui ne reçoit la lumière que d'en haut !... Je réplique... On s'échauffe !... Je triomphe !... Il retire ses cent francs : j'en donne mille ! et j'installe mon horloge... Mais le curé, qui préférait sa cloche, me boude ; le vicaire me boude ; le suisse, le bedeau, me boudent ! Et me voilà encore brouillé avec toute la fabrique, qui ne me pardonne pas de lui donner l'heure exacte, et de lui prouver que le temps marche !

CHERBULIEZ.

(1832.)

Victor Cherbuliez, était occupé à Genève comme professeur particulier, lorsqu'il se fit tout à coup connaître par des œuvres littéraires très distinguées. Après une fantaisie d'archéologie artistique *A propos d'un Cheval, Causeries athéniennes*, 1860. (2e éd. 1864, sous le titre *d'un Cheval de Phidias*,) il donna une série de romans, qui parurent conçus et exécutés sous l'inspiration de la première manière de George Sand. *Le Comte Kostia, le Prince Vitale, Paule Méré, le Roman d'une honnête femme*, œuvre d'un mérite incontestable, ont obtenu un éclatant succès.

Paule Méré.

— Ce tableau est un chef-d'œuvre! lui dis-je en sortant de mon extase.

Elle me menaça de son pinceau.—Ne me faites pas de compliments, me dit-elle. Je sais que j'ai du talent, mais je voudrais être sûre que ce n'est pas un simple talent d'amateur.

— Je ne sais, repris-je, si ce que vous appelez votre talent a dit son dernier mot; mais je suis certain qu'il y a du génie dans cette toile et que vos animaux, vos rochers, vos broussailles, votre pâtre, vos clairs et vos ombres ne sont que des signes, des moyens d'expression par lesquels vous révélez vos sentiments; la nature est pour vous un vocabulaire où vous choisissez les mots qui rendent votre pensée. Dans les paysages des maîtres c'est toujours de l'homme qu'il s'agit. Dans ce tableau, tout est humain, lignes et couleurs, tout est d'accord et tout parle; tout exprime le bonheur facile, le repos solitaire, une vie qui se berce au son d'une musique divine; partout, en un mot, respire une passion secrète qui de votre âme s'est répandue sur ces gazons, sur ces buissons et jusque dans ces lointains vaporeux.

Elle rougit de plaisir. Puis, inclinant sa belle tête, elle me dit d'un ton grave :—Ce n'est pas mon tableau, mais l'art que vous venez de définir. Passion et harmonie, tout est là, et j'ai toujours pensé que le véritable artiste est un maître de ballet qui apprend aux passions à former des pas. Rude métier! le plus souvent ces apprenties n'ont pas l'air à la danse.

— Etonnez-vous en, dit Mme Simpson. Dans ce pauvre monde que l'intérêt gouverne, les passions ne savent sur quel pied danser.

En ce moment, j'avisai sur le rebord de la fenêtre deux jolis souliers de satin rose, brodés de passequilles d'or.—Ah ! m'écriai-je, l'un des sujets du corps de ballet a oublié ici ses chaussures ! A quelle passion peut convenir une si mignonne chaussure ?

Je n'obtins point de réponse, car nous fûmes interrompus par Jane, qui entra dans la chambre comme un boulet de canon.—Bonjour, coup de vent ! lui dit Paule, et elle la fit asseoir sur ses genoux pour réparer le désordre de ses boucles blondes.

Pendant qu'on la recoiffait : Monsieur Marcel, me dit l'enfant terrible, croyez-vous comme oncle Bird que Paule soit une sylphide ?

— Petite fille, interrompit Mme Simpson, vous écoutez aux portes. Il est impossible qu'en votre présence oncle Bird ait disserté sur les sylphides.

— Oncle Bird m'a enseigné que les oreilles sont pour entendre, repartit Jane d'un air rétif.

— Qu'est-ce qu'une sylphide ? lui demandai je.

— Ce sont de petites femmes aussi jolies que Paule, qui vivent dans l'air, qui dansent dans l'air, qui se nourrissent d'air. Un point embarrasse oncle Bird ; les sylphides n'ont point de cœur, et Paule a toute la mine d'en avoir un.

— Tenez-vous donc bien, petite jaseuse, dit Paule. Comme les sylphides, vos cheveux sont tout en l'air.

— Cependant, poursuivit l'enfant, oncle Bird convient que les sylphides se décident quelquefois à aimer ; mais alors gare à elles ! Cela ne leur réussit jamais. Or Paule aime passionnément les fraises. Hier, chez M. David, elle en a mangé deux soucoupes avec de la crême. Gare à vous, Paule la gourmande ! vous finirez mal.

— Il y a, répondit Paule, une chose plus singulière qu'une sylphide qui aime les fraises, c'est un coup de vent qui se mêle de raisonner. Qu'attendre d'un coup de vent qui raisonne sinon des contes de l'air ?—Et elle l'embrassa sur les deux yeux.

Félix, je ne suis donc pas le seul qui ait eu l'idée de la comparer à une fille de l'air ? C'est qu'il y a dans tout son être je ne sais quelle grâce légère, aérienne, qui ne res-

semble à rien. Hier, embusqué derrière mon rideau, je la regardais jouer avec Jane. L'enfant dévalait en courant du haut du tertre ; elle l'attendait, la recevait, l'enlevait dans ses bras et tournoyait dix fois sur elle-même avec la vitesse d'un tourbillon. C'est dans ces moments-là qu'on craint qu'elle ne s'envole ; on dirait d'une apparition prête à s'évanouir dans l'espace. S'approche-t-on, tout est changé. Sa grâce lui reste, mais son maintien est digne, sérieux, presque grave ; ses manières sont réservées, son propos sobre, discret. Le plus souvent elle interroge et ses yeux écoutent. Quand à son tour elle répond, c'est en peu de mots ; mais le peu qu'elle dit est plein de sens et révèle une âme riche, profonde, qui soupçonne le mystère des choses et ne s'en approche qu'avec précaution. Quelquefois aussi tout se réduit à un geste, à un regard ; elle n'est pas prête, un peu de patience ! laissez-lui le temps de se retrouver; à son air recueilli, à son expression chercheuse, on s'aperçoit que son esprit travaille, car si Paule ne rêve jamais, elle cherche souvent. Tout à l'heure, en me parlant d'art, de passion, d'harmonie, elle avait le front pensif d'une jeune muse qui a rencontré le sphinx et qui s'occupe à le deviner.

TABLE DES MATIÈRES.

L'astérisque (*) désigne les membres de l'Académie française.

Pages

Préface..... iii

ABOUT.

Un accident de voyage..... 286
La jolie ville de Frauenbourg..... 289

ACHARD.

Le père Glam..... 258

* AMPÈRE.

La Grèce..... 142
Le bonheur..... 144

* ANCELOT.

Conseils de Saint Louis à son fils.. 94

* ANDRIEUX.

Un trait de Louis XII..... 3

ARAGO.

L'Invention des Aérostats..... 54

* ARNAULT.

La Feuille..... 15
Le Colimaçon..... 16

* AUGIER.

Paris et la Campagne..... 270

AUTRAN.

Une Branche d'aubépine..... 249

BALZAC (Honoré de.)

Mort de l'avare Grandet..... 137

* BARANTE.

Le XVIIIe Siècle..... 47

Pages

* BARBIER.

Dante..... 186

BÉRANGER.

Les Souvenirs du Peuple..... 41
Lettre à M. Lebrun..... 43

BLANC (Louis.)

Mort de Jean-Jacques Rousseau... 247

BRIZEUX.

Ma mère..... 162

CHASLES (Philarète.)

Visite à Coleridge..... 128

* CHATEAUBRIAND.

Un nid de bouvreuil..... 19
Une belle nuit en Amérique..... 20
Les voyages de René..... 21
La fleur..... 23

* CHÉNIER, M. J.

Mort d'Anne de Boulen..... 7

CHERBULIEZ.

Paule Méré..... 304

COLET (Mme Louise.)

La voix d'une mère..... 232

CORMENIN.

Berryer..... 66

COURIER (P. L.)

Histoire effrayante..... 30

Pages

* COUSIN (Victor.)

Le premier des beaux-arts..... 63

* CUVIER (George.)

Buffon et Linnée..... 24

* DELAVIGNE.

Trois Jours de Christophe Colomb. 88
Louis XI et son médecin..... 89
Le chien du Louvre..... 90

DESAUGIERS.

Les Inconvénients de la fortune.... 27

DESBORDES-VALMORE (Mme.)

L'Ecolier..... 56
Les Roses de Saadi..... 57

DESCHAMPS (Émile.)

Petite Violette..... 78
Le Fleuve..... 79

DUMAS (Alexandre.)

Jean Reboul..... 174

DUPONT.

Les Bœufs..... 273

ERCKMANN-CHATRIAN.

La Paix..... 278

* ÉTIENNE.

Les Dîners du grand monde..... 26

* FEUILLET (Octave.)

La Portière compatissante..... 242
Paris..... 244

GAUTIER (Théophile.)

Le soulier de Corneille..... 215
Portrait de Tiburce..... 216

GIRARDIN (Mme Émile de.)

Le Passant..... 189

GOZLAN (Léon.)

La Chasse aux flambeaux..... 200

Pages

* GUIRAUD.

Le Retour du petit Savoyard..... 64

* GUIZOT.

Exécution de Charles Ier..... 53

HETZEL.

Un Pingouin..... 266

* HUGO (Victor.)

Conseils à un Enfant..... 151
L'Enfance..... 152
Pour les Pauvres..... 152
Après la bataille..... 153
La Vie aux Champs..... 154
L'Architecture et l'Imprimerie.... 155
Une histoire d'Ours..... 158

JANIN (Jules.)

Le Bibliophile..... 179

JOUFFROY.

La Vie..... 99

KARR (Alphonse.)

Le Tabac..... 217

LABOULAYE.

Zambo..... 238

* LACORDAIRE.

A un Jeune Ecclésiastique..... 149

LAFONT.

Les Enfants de la Morte..... 220

* LAMARTINE.

Dieu et son essence..... 68
Le Lac..... 68
Souvenirs d'Enfance..... 70
La Famille..... 71
Les Méditations jugées par M. Didot 72

LAMENNAIS.

La Charité..... 45

* LAPRADE.

Le Fruit et la Douleur..... 248

Pages

* LEGOUVÉ (E.)

Les deux Hirondelles de Cheminée. 207

* LEGOUVÉ (G.)

La Tendresse maternelle..... 8

* LEMERCIER.

Le Sage et le Courtisan..... 28

MAISTRE (Joseph de)

Lettre à Mlle de Maistre..... 1

MAISTRE (Xavier de)

La jeune Sibérienne..... 4

MARMIER.

Le Cheval du Tartare..... 222

MARTIN (Henri.)

Les Comédies de Molière..... 229

* MÉRIMÉE.

Mattéo Falcone..... 164

MÉRY.

Le Voisin..... 126

* MICHAUD.

Départ des Croisés..... 16

MICHELET.

Jeanne d'Arc..... 132

* MIGNET.

Exécution de Marie Stuart..... 105

MILLEVOYE.

L'Amour maternel..... 36

* MONTALEMBERT.

Elizabeth de Hongrie..... 233

MONTÉGUT (Émile.)

Le Marquis de Villemer..... 283

MOREAU (Hégésippe.)

Le Chant d'Ixus..... 294

Pages

MURGER.

La Mère Madelon et Caporal..... 275

* MUSSET (Alfred de.)

Stances à Malibran..... 226
Les Exagérés..... 227

NAPOLÉON Ier.

Les sauveurs des Nations..... 24

NERVAL (Gérard de.)

L'Archipel de Cythère..... 210

* NISARD.

La Fable..... 204

* NODIER.

Histoire du chien de Brisquet..... 51

* PATIN.

Sophocle..... 93

PLANCHE (Gustave.)

Shakespeare et Kean..... 212

* PONSARD.

L'Honneur et l'Argent..... 263
La Bourse..... 265

PORCHAT.

Le Père et l'Enfant..... 145

PREVOST-PARADOL.

De la Tristesse..... 298

QUINET (Edgar.)

L'Escurial..... 170

REBOUL.

L'Ange et l'Enfant..... 103

* RÉMUSAT (Charles de)

Les Révolutions..... 124

RENAN.

L'Esprit industriel..... 280

* SACY (Sylvestre de.)

L'Amateur de bouquins..... 148
Vente d'une bibliothèque..... 148